LES

GUÊPES CANADIENNES

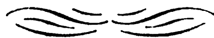
COMPILÉES ET ANNOTÉES

— PAR —

Augustin

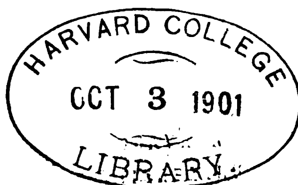
AUG. LAPERRIÈRE,

De la Bibliothèque Fédérale.



OTTAWA:
A. BUREAU, IMPRIMEUR 170½ RUE SPARKS.

1881.


HARVARD COLLEGE
OCT 3 1901
LIBRARY

LES GUÊPES CANADIENNES

COMPRENNENT

I. **PLÉIADE ROUGE,** GASPARD LEMAGE—

Journaux de Montréal et de Québec, 1854 ; brochure, 1855.

II. **CHRONIQUES QUÉBECQUOISES,** BLAISE—

Minerve, 1863.

III. **LETTRE QUÉBECQUOISE,** PIERROT (faisant suite à BLAISE)—

Minerve, 1864.

IV. **SILHOUETTES LITTÉRAIRES,** PLACIDE LÉPINE—

L'Opinion Publique, 1872.

V. **PORTRAITS ET PASTELS LITTÉRAIRES,** JEAN PIQUEFORT—

Courrier du Canada, 1873 ; brochure, (en partie) 1873.

PRÉFACE.

Les différents écrits contenus dans ces pages, ont fait sensation dans notre monde politique et littéraire, lors de leur apparition, soit en feuilleton soit en brochure.

La plupart se rattachent à des moments de crise politique, et doivent naissance à des effervescences momentanées de verve gauloise, qui avaient besoin de se faire jour chez quelques uns de nos meilleurs écrivains. Ne fut-ce qu'à ce seul titre, ils méritent d'être conservés.

Aujourd'hui, il est excessivement difficile par suite de leur rareté, de se procurer ceux de ces écrits qui ont été publiés en brochure, et presqu'impossible de retrouver ceux qui sont éparpillés dans les journaux. Nous les publions sans y faire aucun changement.

Les vrais noms cachés sous ces pseudonymes, n'ont jamais été donnés au public, d'une manière positive que nous sachions, sauf celui de Gaspard Le Mage que l'on trouve dans la silhouette de M. J. C. Taché par Placide Lépine. Bon nombre de personnes prétendent connaître les autres, citent même des noms, qui ne sont pas toujours les mêmes, ce qui prouve l'incertitude. Pour nous, qui n'avons pas à rechercher, la paternité de ces écrits, ni à en faire la critique

les pseudonymes nous suffisent; car nous ne les réunissons en un volume que dans l'intérêt des lettres canadiennes. Nous tenons à déclarer, cependant, que les auteurs de ces écrits que nous connaissons, ne sont pour rien dans la réimpression de leur œuvre.

Nous croyons donc rendre un service en faisant revivre ces divers écrits menacés de se perdre. Nous ne réclamons en ceci d'autre mérite que celui de l'idée et de son exécution, tout en courant le risque de ne pas rentrer dans nos déboursés.



LA PLÉÏADE ROUGE.

LA
PLÉÏADE ROUGE

PAR

GASPARD LEMAGE.

Versibus exponi tragicis res comica non vult.

HORACE.

A lire les feuilles rouges, on dirait que tous ceux qui partagent les idées de la démocratie nouvelle, sont des phénomènes bien supérieurs à ceux qui ont pu être observés jusqu'ici, du point que nous occupons sur cette triste planète. C'est surtout à la suite des dernières élections, que l'on a renchéri sur les éloges que rédacteurs, correspondants et collaborateurs se prodiguaient *ad invicem* comme aurait dit, il n'y a pas longtemps sur les bancs du collége, le petit nombre d'entr'eux, qui ont eu l'avantage de s'y asseoir.

Outre ces journaux, la presse anglaise en général qui ne loue les Canadiens-français que lorsqu'ils ne sont pas au pouvoir, et n'a de tendresse que pour ceux d'entre nous, qui travaillent à affaiblir nos compatriotes en les

divisant, tandis qu'elle traitait d'incapables et d'imbéciles, les Morin, les Taché, les Chauveau, les Cartier et tous les hommes distingués de notre race, la presse anglaise disons-nous, était pleine de prédictions encourageantes à l'adresse des hommes nouveaux, destinés à inaugurer l'ère du progrès chez nos compatriotes, hélas ! si encroutés de préjugés.

En voyant le mépris aussi gratuitement prodigué, j'aurais dû penser que l'éloge l'était plus gratuitement encore ; mais comme tant d'autres, je me laissai prendre à la réclame, et j'attendis, avec une vive impatience, l'apparition, sur notre horison parlementaire, des astres nouveaux qui devaient jeter un éclat sans pareil.

Treize adeptes élus dans le district de Montréal, devaient former cette brillante constellation. Quel n'a pas été mon désappointement, en n'y trouvant qu'une seule étoile de première grandeur, et pas moins de six ou sept, qui ne sont pas visibles à l'œil nu dans la sphère des intelligences.

Le *Moniteur Canadien* avait décrit la pléïade, comme étant composée " de jeunes gens d'une intelligence supérieure, d'une éducation politique accomplie, et d'une indépendance de caractère à toute épreuve." Il y a bien un peu, à défalquer sur ce calcul d'une exactitude peu astronomique. Par exemple, peut-on dire en conscience que l'aimable docteur Valois, que le sémillant M. Dufresne, soient encore à la fleur de l'âge ? Est-il bien constaté, que M. Prévost soit une intelligence supérieure ? Sommes-nous bien certains, que MM. Darche, Bourassa et Guévremont, aient terminé leur éducation politique ou autre ? Le cauteleux M. Jobin, et tous les hommes vénérables que je viens de nommer, ont-ils fait preuve d'une grande indépendance de caractère, en s'attachant au char de deux ou trois collégiens, qui les

conduisent, ils ne savent où ? Enfin, M. Marchildon, qui a bien la prétention d'avoir été le précurseur des astres nouveaux, est-il la personnification de l'intelligence supérieure, et de l'éducation accomplie?

Voilà certes de grands problêmes, et pour les résoudre, il nous faudra passer toutes ces étoiles en revue l'une après l'autre. Nous ne le ferons qu'après avoir invoqué la muse Uranie, qui préside aux harmonies des sphères célestes, et nous la prierons, par la même occasion, de vouloir bien répandre sa douce influence sur les cerveaux des juges de paix électifs que l'on nous a promis, et, sans faire semblant de rien, faire tourner notre globe assez doucement, pour que nous ayons des parlements annuels sans trop en souffrir.

I.

M. DORION, DE MONTREAL.

> Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.
>
> " VOLTAIRE."

Monsieur Dorion a succédé à M. Papineau dans la direction du parti démocratique ; personne ne prétendra qu'il l'ait remplacé.

Dans le mois de juillet dernier, M. Dorion en étant rendu à la onzième page d'une exception péremptoire en droit perpétuel, écrite dans le style de ses discours et qu'il lisait à haute voix et sur le même ton, s'endormit d'un profond sommeil. Il lui advint alors le même

songe qu'avait fait Joseph, longtemps avant d'être le premier ministre de Pharaon. Il rêva, que douze des étoiles les plus rouges, et les plus grandes de la pléïade, y compris celle de son petit frère Eric, s'inclinaient profondément devant la sienne. Une fois réveillé, il se souvint qu'il avait déjà deux fois failli être un grand homme, la première fois, lorsqu'ayant une dizaine d'années, il avait signé une pétition contre les griefs, circonstance qu'il a rapportée en chambre dans son premier discours, et la seconde fois, lorsqu'il lui était arrivé de signer, comme secrétaire, le manifeste de l'association annexionniste. Plus rusé cependant que le fils de Jacob, il ne parla de son rêve à personne.

Quelques jours plus tard, les rouges et les torys-annexionnistes de Montréal, le prenaient pour leur candidat ; M. Holton, M. Young et le comité annexionniste, souscrivaient les fonds nécessaires, et M. Dorion allait d'un pas sûr se porter à la tête de l'opposition bas-canadienne. Il n'est que juste de dire, que si on l'eut prié d'aller remplacer pour quelque temps le président des Etats-Unis, ou l'empereur des Français, il l'eut fait sans plus d'hésitation, et avec le même air de modestie apprêtée.

Le successeur de M. Papineau peut avoir trente-quatre ans. Il a de l'éducation et des talents ordinaires, servis par beaucoup de travail.

Son physique n'est pas avantageux. Il y a dans toute sa personne, et même dans sa conformation phrénologique, quelque chose de grêle, de mesquin, d'étroit. d'inachevé, qui contraste singulièrement avec la démocratie à tous crins, et le progrès au pas de charge, dont on a voulu le faire le premier champion. On n'est pas étonné de voir qu'il n'a pu supporter le poids de l'ancien bagage de son parti, et qu'il se soit contenté de

détacher du fagot républicain, pour les présenter comme deux merveilles à l'univers étonné, les deux chétives mesures des juges de paix électifs, et des parlements annuels.

La physionomie de M. Dorion est empreinte d'une teinte mélancolique, qui n'est pas sans quelque charme lorsqu'elle est à repos, mais qui disparaît lorsqu'il parle, dans les nombreuses contractions des muscles qui se crispent alors sous sa peau bilieuse. Il pourrait se faire, que des études opiniâtres aient ainsi profondément labouré son visage ; d'autres pourraient y voir le travail de l'ambition et de la jalousie longtemps comprimées.

Je ne crois pas que M. Dorion ait jamais rien écrit, pas même le manifeste annexionniste ; mais il parle facilement, longuement et sur toutes sortes de sujets. Il ne manque pas d'attirer l'attention par cette qualité que les Anglais appellent *earnestness ;* mais il n'a ni dans les idées, ni dans le langage, ni dans la voix, ni dans le geste, ni dans le cœur, rien de ce qui constitue l'orateur véritable. Il précipite ses phrases avec une certaine élasticité monotone, dont il marque la cadence par une oscillation continuelle de sa petite personne sur ses jambes grèles, à la manière de ces figures à ressort que l'on voit sortir à l'improviste d'une tabatière. Il n'a guère de méthode, et revient volontiers sur ce qu'il a déjà dit, tout en s'efforçant de dire autre chose. Cela joint à l'uniformité de son débit, fait que l'on ne sait point où il s'arrêtera, ni même s'il a l'intention de jamais en finir.

Les grandes idées, les répliques vigoureuses, les chaleureuses paroles ont passé loin de ses lèvres ; mais les petits faits, les citations qui visent à l'érudition, les arguments propres à faire triompher un mur mitoyen ou un cours d'eau, ne lui font jamais défaut. Il aime à

étaler des connaissances historiques ou constitutionnelles fraîchement acquises, mais pas encore assez digérées pour l'empêcher de commettre de lourds quiproquos. A différentes reprises, il a été interrompu par un adversaire qui lui disait : " Mais la chose ne s'est pas ainsi passée ; en voici la preuve." Il répond alors qu'il a cru comprendre le contraire, que ses voisins, les deux hommes du monde les plus véridiques et les plus sincères, M. MacKenzie* et l'ex-Orateur McDonald, sont sous la même impression, et il pousse son argumentation du fait, comme s'il n'eût pas été interrompu, comme si son assertion n'était pas controuvée.

Bien que M. Dorion soit, et surtout désire être homme à bonnes manières, homme du monde, il n'a pas toujours en chambre le sentiment de ce qui convient. Par exemple, dans une discussion récente, tandis que M. Hincks lisait une lettre de M. Baldwin, M. Dorion se lève et dit :—l'honorable membre sans doute, sera tenu de produire sa propre lettre qui a provoqué la réponse de M. Baldwin.—Pourquoi cela, demande M. Hincks étonné ?—Parceque vous avez bien pu lui faire un faux exposé des faits, répond avec persistance le député de Montréal.—Une telle sortie fit tomber les bras ou hausser les épaules de tous ceux qui savent un peu ce qu'est M. Baldwin, et surtout de ceux qui l'ont vu remplir, bien autrement, le rôle de chef d'opposition.

M. Dorion vise moins au choix de ses idées qu'au succès de celles qu'il adopte. Il nous dira, par exemple, que ce que veulent la démocratie et son parti, c'est l'élection des juges de paix. Il ne cherchera pas à vous prouver que cela est bon, ou du moins, moins mauvais que ce que nous avons ; il ne répondra pas à l'objection

* W. Lyon Mackenzie—ne pas confondre avec M. Alexandre MacKenzie.

qu'on lui fera que, lorsqu'un comté peut bien élire un Darche ou un Guévremont pour représentant, une paroisse pourrait bien élire un Pierre Blanchette pour juge de paix ; oh non ! mais il vous dira que le peuple veut ce qu'il veut, que lui, M. Dorion finira par l'emporter, que les ministres seront battus, et que la démocratie rouge est une, indivisible, éternelle, omnisciente et omnipotente à toujours et à jamais ; et MM. Valois, Jobin, Darche, Prévost et Guévremont de crier

" C'est bien cela, j'y vois comme en plein jour."

M. Dorion paraît craindre avant tout, que l'on ignore ou que l'on oublie, qu'il y a dans la chambre un parti démocratique et que c'est lui qui en est le chef. Il ne manque jamais une occasion, comme dirait M. Cauchon, de *s'affirmer*. Lorsqu'il ne diffère pas d'avec les ministres sur une mesure quelconque, il leur signifie son consentement en bonne forme, afin qu'il soit constaté, qu'ils ne procèdent qu'avec sa permission. Rien ne se peut faire dans la chambre, sans qu'il intervienne d'une manière ou d'une autre. Si un membre présente une requête ou introduit un bill, M. Dorion se lève, lui demande où il en veut venir, et le catéchise du haut en bas. S'il laisse allumer les becs de gaz à l'heure convenue, sans déclarer expressément qu'il n'y a pas d'objection, c'est sans doute qu'il y a là-dessous, comme en d'autres points plus importants, quelqu'entendement secret avec l'impartial M. Sicotte.

On me demandera peut-être avant d'en finir, à quel but M. Dorion conduit son parti, ou comme il dit *mon parti*. Je serai bien empêché de répondre, tant qu'il n'aura pas accouché d'autre chose que des parlements annuels. Tout ce que l'on peut dire sur le programme caché de la Montagne, c'est *fiat lux !* Mais ce que je vous

dirai plus facilement, c'est que *mon parti* ne pourra jamais être déclaré satisfait, tant que M. Dorion n'aura pas été fait procureur-général, et qu'alors, si tout le monde veut dire comme lui, la démocratie rouge ...ma foi, sera bleue !

M. Dorion est trop intimement et trop exclusivement avocat pour qu'il en soit autrement.

II.

M. PAPIN.

Well roared lion !

SHAKESPEARE.

Avant que de partir pour Québec, les chefs démocrates se sont distribués les rôles qu'ils allaient jouer. Comme vous avez pu le voir *consigné* au Moniteur, il a été résolu d'une voix unanime, que M. Papin serait le Danton de la Montagne.

M. Papin a dû ce choix à sa haute taille, à sa grosse voix, et à ses larges épaules C'est toujours lui que l'on voit et que l'on entend le premier. Il possède un beau physique, et n'ignore pas cet avantage qu'il fait valoir par une démarche altière, et des allures de mousquetaire. Sa voix est puissante et elle serait belle, s'il ne la faisait pas quelquefois sourde en essayant de la rendre solennelle.

M. Papin écrit peu, me dit-on, et il parle comme tout le monde qui se mêle de parler, sans tomber beaucoup,

ni s'élever très-fort. Il vise quelquefois au bel esprit et ne réussit pas dans ce genre, ni dans ses discours, ni dans ses interruptions qu'il rend fréquentes. Il a été un peu gâté par les journaux de son parti, et il semble croire que sa personne, sa voix, et surtout la barbe qu'il porte comme Eugène Sue et M. John Young, doivent faire sur ses adversaires l'effet de la tête de Méduse sans qu'il lui soit nécessaire de songer à ce qu'il dit, et comment il le dit.

Plusieurs orateurs, dans leurs clubs, à l'Institut Canadien de Montréal et, je suppose, dans des exercices d'éloquence à la maison, s'étaient formés un vocabulaire de certains mots et de certaines phrases, comme par exemple, "*possédant* (eux) *ou ne possédant pas* (leurs adversaires) cette indépendance de caractère," ou bien, "en élevant ma voix dans cette enceinte," ou encore, "un gouvernement corrupteur et corrompu," et cette autre phrase, "en présence de la chambre et en présence du pays." Ces joyaux oratoires dont tous les membres du parti ornent leurs discours forment pour bien dire, le fonds de ceux de M. Papin. Si ce n'était que de l'embarras d'y substituer autre chose, il les abandonnerait cependant, car on l'a averti charitablement que M. Marchildon avait eu l'avantage d'inaugurer ces phrases à la dernière session, les ayant, lui, entendues dans les assemblées publiques ou apprises par cœur, dans les colonnes du défunt *Avenir*.

M. Masson a pris la liberté de demander à M. Papin, combien il avait mangé de pain bénit et bu d'eau bénite pour entrer en chambre. La question n'était pas il faut l'avouer, strictement parlementaire, et M. Sicotte qui veille avec la plus grande sollicitude à ce que l'on observe la civilité puérile et honnête à l'égard de la Montagne, rappela le représentant de Soulange à l'ordre.

Il est fâcheux cependant, que M. Papin ne daigne pas expliquer "*en présence de la chambre et du pays,*" à quelles conditions il s'est fait élire. Il a été bruit dans le temps si non de pain bénit et d'eau bénite, du moins de certains éloges adressés à M. Morin et à M. Lafontaine; d'expressions *bienveillantes* envers le clergé et les institutions catholiques; d'une promesse solennelle qui a dû flatter sensiblement notre souveraine légitime, de ne pas travailler à lui enlever cette partie de ses domaines, d'ici à quatre ans, ce qui, joint au serment que M. Papin et ses collègues ont prêté, sans aucune réserve mentale, et à la victoire dernièrement remportée sur les Russes, doit contribuer puissamment à la sécurité de l'empire britannique.

Le clergé n'a peut-être pas cependant, autant de motifs de confiance que peut en avoir le cabinet de Saint-James. Les engagements que M. Papin a pris à l'égard de nos institutions n'étaient pas, à ce qu'il paraît, pour toute la durée du parlement; car déjà, avec trois autres démocrates, il a voté de compagnie avec M. Brown sur l'incorporation du collége Masson.

Le député de l'Assomption est au reste un bon enfant; sa figure a même une expression assez joviale, lorsqu'il ne veut pas la rendre terrible, lorsqu'il oublie que c'est lui qui fait Danton. S'il a beaucoup de la grossièreté, il n'a assurément rien du génie, ni de la férocité du célèbre conventionnel. Ses discours n'ébranlent bien profondément ni le trône, ni l'autel, ni quoique ce soit, et tout ce qui reste dans l'esprit, lorsque sa grosse voix a cessé de se faire entendre c'est, *vox, vox et prœterea nihil.*

III.

M. PRÉVOST.

Non hic, sed Barabas.

Monsieur Prévost est notaire, et qui plus est, banquier dans son village. Terrebonne est sa patrie. A coup sûr, M. Prévost n'a voyagé, ni dans le monde physique, ni dans le monde intellectuel; il a pour le coin de terre qui l'a vu naître un amour de bucolique. Il lui importe peu, que ce soit avec ou sans indemnité que les seigneurs soient dépossédés, que Sébastopol* résiste ou soit démantelé, pourvu que le greffier de la cour de Terrebonne, ait été nommé *en conformité des résolutions* passées par l'assemblée du quinze ou du vingt d'un mois quelconque, dans une année quelconque, dans la salle publique du village de Terrebonne, dans la paroisse de Terrebonne, dans le comté de Terrebonne.

M. Prévost est un homme de nerf. Il en a tant, qu'il en est tourmenté; il s'agite continuellement, et pendant son discours sur l'Adresse, vous eussiez entendu craquer ses jointures comme celles de Pierre-le-Cruel d'Espagne. Sa figure est pâle, maigre et rendue plus sinistre encore par d'énormes favoris noirs. Il ne dit pas ses phrases, il les éternue. Sa voix est forte, stridente et saccadée, et, si son argumentation avait la moitié du formidable de l'appareil qui sert de véhicule aux récriminations du comté de Terrebonne, M. Prévost aurait déjà démoli autant de ministères qu'il y a de Rouges en Chambre. Lorsqu'il éclatait en reproches contre le

* C'était pendant la guerre de Crimée.

gouvernement, dans son discours sur l'Adresse, M. McKenzie et M. Brown regrettaient de toute leur âme de ne pas comprendre le français, afin de pouvoir faire connaître au Haut-Canada, toutes les iniquités que M. Morin avait commises. Ils ne se doutaient point que tant d'éloquence était dépensée au sujet de la cour de circuit, de la cour des commissaires, du bureau d'enrégistrement et du bureau de poste de Terrebonne.

Nous ne voulons pas alarmer inutilement les démocrates qui ont élu M. Prévost ; mais nous devons dire que depuis quelque temps, il fréquente assez assidument les banquettes ministérielles. On l'a vu même souvent parler à M. Morin qui, suffisamment vengé par sa présence, n'a pas l'air à lui en vouloir. O vertu, ô patriotisme, ô honneur politique, *ô sainte indépendance de caractère*, que deviendriez-vous, où vous refugeriez-vous si, en *présence de la chambre et du pays*, le vertueux citoyen Prévost allait se laisser corrompre par le traître Morin ?

Depuis son discours sur l'Adresse, M. Prévost, qui avait fait " son éducation politique à l'école des Papineau, des Lafontaine et des Morin," (sic) qui de plus, avait appris à aimer son pays dans les " quatre-vingt douze résolutions et dans le manifeste de la réforme " (sic) M. Prévost, " qui est pour le système électif appliqué à toutes choses " et qui a précisément donné, lui-même, à ce système le plus vigoureux soufflet qu'il ait jamais reçu ; M. Prévost n'a plus repris la parole.

Ses amis espèrent qu'il persévèrera, et ils assurent, qu'il attend le papier *d'immortelle** afin d'écrire pour la postérité.

---

* On parlait alors de fabriquer du papier avec la fleur d'immortelle.

IV

M. DORION, D'ARTHABASKA.

> **Ils étaient un million de diablotins**
> **à me marteler la cervelle.**
>
> ALFRED DE VIGNY.

Monsieur Jean-Baptiste-Eric Dorion, ce n'est pas le diable... le diable, du moins, tel que le fait Milton. C'est plutôt un diablotin des contes fantastiques, comme celui, par exemple, qui venait enlever la perruque du docteur McGregor. Mis à côté de M. Papin, c'est physiquement le contraste le plus frappant que l'on puisse voir. Il semble que ceux qui ont envoyé les Rouges en chambre, aient voulu former une collection anthropologique complète du nain au géant, et de l'Antinoüs au Satyre.

Jamais ébauche de caricaturiste n'a fait plus mal à voir. Un crâne de vieillard sur un visage et un corps d'enfant, des yeux hors de tête, une bouche fendue à l'excès, des lèvres minces et contractées laissant échapper une voix stridente, nazillarde et cassée, voilà celui que ses amis eux-mêmes, ont consenti à classer à part, en l'appelant comme tout le monde :—*L'Enfant-Terrible!* Nouveau genre à inscrire dans les catalogues—comment dirons-nous ? *Infans terribilis borealis* ou *Canadensis*, ou *Arthabacensis* ? Que les naturalistes s'en tirent de leur mieux ; pour moi, je ne me sens pas de force à lui mettre une étiquette.

Si encore, il riait méchamment, comme les diablotins de Saint-Antoine ou comme M. McKenzie ; mais non, il est d'un sérieux de glace. Il y a du lugubre dans tout

ce qu'il fait ou dit ; la lanterne et la guillotine qui sont indubitablement au fond de sa pensée, se trahissent à la surface. Il dégoise, il injurie, il soupçonne, il suppose, il accuse, sans se fâcher, sans s'émouvoir, sans se déranger ; d'une activité fébrile et maladive, aux dehors calmes, il pousse tout devant lui avec l'aveuglement et la résignation de la fatalité. Il ôse aborder toutes les questions, s'attaquer à tout ce qui soutient l'ordre social, avec une audace qui contrast avec l'exiguité de sa personne et le timbre de sa voix, au point que l'on éprouve en l'entendant, une sensation pénible et indéfinissable. On ne saurait mieux la comparer qu'à celle que doivent causer en mer, les grignottements de la vermine, qui ronge les flancs du navire.

Dès la première séance de la session, il donna la mesure de ce qu'il peut dire et faire, en déclarant sans sourciller : que le parti démocratique se respectait trop, pour aller dans les concilliabules des ministres se souiller à leur contact. Une telle expression, adressée à M. Morin et à ses collègues, produisit une sensation profonde de dégout, qui fut partagée par plusieurs *montagnards*, et ne fut dissipée que par un long et franc éclat de rire, parti de la galerie.

Quand à M. Dorion lui-même, nous l'avons dit, il ne rit jamais et reste parfaitement impassible. Seulement, dans les longues séances de la chambre, après minuit, on entend quelquefois une petite voix glapissante, qui crie ou plutôt qui chante sur un mode élevé et plaintif : *Ecoutez ! Ecoutez !* Que la démocratie nous pardonne ce qu'il peut y avoir de trop féodal dans la comparaison, mais on dirait la voix lugubre de la chouette, descendant dans le silence de la nuit, des hautes tours de quelque chateau en ruine. Eh bien, c'est le cri de l'Enfant

Terrible ! *Infans terribilis borealis, sive glacialis, sive canadensis, sive Arthabacensis !*

La même voix se fit aussi entendre lorsque M. Turcotte reprocha à la Montagne d'avoir abandonné l'annexion. Elle chanta *ça viendra, ça viendra !* sur le ton du *ça ira* de la première république, ou plutôt, sur celui des *lampions* de la dernière.

Toute besogne odieuse, revient de droit à l'Enfant Terrible. Ce ne fut ni son frère, le chef orthodoxe du parti, ni M. Papin qui fait généralement les fonctions de tambour-major, ce fut lui, que l'on chargea de l'exécution sommaire ..... de Thimothée Brodeur. De l'air, et du ton qu'il y allait, il était évidemment prêt à purifier la chambre comme il l'a dit, et à chasser d'urgence et sans désemparer tout le parti ministériel.

Le vocabulaire, ou plutôt le *phrasier* de la Montagne tout entier, fut mis à contribution dans cette séance par M. Dorion d'Arthabaska.

M. Brodeur, que le comté de Bagot avait élu unanimement, et qu'il vient de réélire malgré tous les efforts du parti Rouge, et des amis de M. Sicotte, malgré toute l'influence personnelle de M. Dessaulles ; M. Brodeur "*souillait la chambre* par sa présence."—"c'était un *attentat* à la majorité de la *représentation nationale.*"—"*la volonté du peuple* n'était plus *souveraine.*"—"un *intrus, usurpait* les nobles attributs de la représentation."—"il y avait eu connivence entre lui, et un *gouvernement corrupteur et corrompu.*"—"un *salarié du pouvoir*, avait osé s'asseoir sur les *siéges réservés pour les élus du peuple.*"—"il fallait *purger* la chambre au plus vite, de ceux qui la *souillaient* par leur présence," et que sais-je encore moi ? Mais au milieu de tout ce fatras pseudo-patriotique, il y avait bien une petite contradiction. La nullité invoquée reposait surtout, sur ce que M. Brodeur aurait

pu, à la rigueur, étant officier-rapporteur, s'élire lui-même et sans le consentement des électeurs. Or, M. Dorion, dans son zèle, alla jusqu'à déclarer que M. Brodeur avait été envoyé par le comté de Bagot, pour faire de l'opposition au gouvernement, et pour soutenir les idées démocratiques, mais que, redoutant le résultat d'une contestation, il avait trahi son mandat, en votant pour M. Cartier comme orateur. S'il avait été *envoyé* dans un but quelconque, il n'était donc pas venu de lui même; s'il avait un *mandat* à trahir, il était donc un *mandataire ;* on le savait, et l'on voulait profiter d'une erreur pour exercer une vengeance politique. Cet inévitable dilemme, créé par son propre cynisme, n'arrèta point M. Dorion. C'est partie de son système et de celui de son frère, de tenir pour non avenu, l'argument auquel ils ne peuvent répondre. Ils ne combattent pas un syllogisme ; pour formidable qu'il soit, ils sautent par-dessus à pieds joints. La recette est commode, surtout, lorsqu'il s'agit d'éclairer la religion d'un Prévost, d'un Darche ou d'un Guévremont.

M. Dorion a été rédacteur de gazette comme M. Brown, M. McKenzie, et M. Ferres, et, si l'on en juge par ces échantillons, il semble que la conscience d'un homme gagne une peau épaisse à ce métier. *L'Avenir* a été deux fois tué sous lui, et après sa deuxième déconvenue, l'Enfant-Terrible s'en fut fonder un village, qu'il appela du nom d'*Avenirville.*

Le pays respira. L'activité et l'énergie incontestables de M. Dorion, allaient être employées à quelque chose d'utile, ou au moins d'innocent. Tout ce dont la société était menacée au pis-aller, c'était de voir éclore *dans les Bois Francs,* au fond de nos forêts séculaires, une fourmillière de petits hommes faits à l'image de l'Enfant-Terrible, pratïquant entr'eux, les vertus démocratiques

et sociales, et maudissant dans leurs petits cœurs, les sbires et les tyrans.

Mais les soins d'un fondateur de colonie ne pouvaient suffire à notre héros, le grand œuvre de *niveler* et de *purger* la société convenant beaucoup mieux à son génie ; il est donc rentré dans la politique à la première occasion. On assure cependant, que quelques-uns des moyens qu'il a adoptés pour se faire ouvrir les portes de la chambre, feraient honneur à une administration corruptrice et corrompue, et certains électeurs de son comté en sont tellement persuadés, qu'il ont ôsé contester son élection. C'est sans doute, la sécurité d'une bonne conscience qui l'engage à parler sans cesse de *purger* la chambre des intrus. Une petite circonstance contribue peut-être aussi, à augmenter la paix de son cœur à cet égard. M. Sicotte, par inadvertance, avait fait inscrire le nom de son frère, M. Dorion de Montréal, au comité général des élections. Il n'est que juste de dire, qu'aussitôt qu'il vit la chambre se prononcer contre une aussi flagrante violation de toute décence, le frère déclara, qu'il n'avait pas d'objection à ce que son nom fut retranché ; et M. Sicotte qui ignore tout ce qui concerne les élections contestées en général, et celles des rouges en particulier, M. Sicotte dit tout uniment, qu'il n'avait pas fait attention à cette circonstance. Le hasard cependant, a encore voulu que M. Sicotte ait nommé à la place de M. Dorion de Montréal, l'autre chef de l'opposition, M. Sandfield McDonald, et l'expérience consommée, la dextérité reconnue, la vertueuse délicatesse de l'ex-orateur, font, que la bonne cause loin d'avoir perdu, a même gagné au change.

On aurait tort de croire que l'Enfant-Terrible rendu en chambre, ait oublié sa colonie d'Avenirville. Il n'a pas présenté et fait imprimer, moins d'une douzaine de

requêtes, demandant les unes un pont, les autres un chemin, celle-ci un turnpike, celle-là une augmentation de représentation, et toutes adressées : *aux citoyens représentants du peuple*, par les *citoyens électeurs de Drummond et d'Arthabaska*. Il est à présumer, qu'un duplicata aura été envoyé au *citoyen Bruce, administrant les affaires en Canada pour et au nom de la république démocratique une et indivisible.*

Il n'y aurait qu'un inconvenient, à ce que la chambre votât, tout ce que M. Dorion demande pour ses comtés ! C'est qu'il ne resterait peut-être dans cé malheureux coffre, où nos ministres, vous le savez, puisent hélas, depuis si longtemps pour eux-mêmes, il n'y resterait peut-être pas de quoi faire imprimer les pétitions du citoyen Pierre Blanchette !

Or, je tiens à ce qu'on n'entrave pas les destinés du citoyen Pierre Blanchette. Le citoyen Pierre Blanchette a une carrière à fournir ; qu'on le laisse donc faire. C'est lui qui devra conduire, un jour, la nouvelle phalange de la démocratie écarlate ; qui poussera l'épée dans les reins la démocratie rouge arrivée au pouvoir ; c'est lui qui dénoncera comme des traitres, et des renégats, le procureur-général Dorion et le commissaire des terres Papin ; c'est lui qui, aidé des Darche, des Guévremont et des Marchildon d'alors, appellera le peuple au banquet ineffable de la véritable fraternité, de la véritable égalité... sans culottes, et peut-être sans chemises. Dites-moi, cela ne vaudra-t-il pas la peine d'être vu ?

V.

M. DAOUST, DE BEAUHARNAIS.

Belle Philis on désespère,
Alors qu'on espère toujours.

Monsieur Daoust a le droit de figurer dans cette galerie, immédiatement après l'Enfant-Terrible. C'est lui qui, en substituant le *Pays* à *l'Avenir* a sauvé la démocratie d'un naufrage complet.

De même que M. Dorion de Montréal, n'est autre chose que son petit frère revêtu des formes de la civilisation, le *Pays* n'est autre chose que *l'Avenir* avec un masque. M. Daoust lui-même est un grand, rude, vigoureux et pas très-beau garçon, qui ne laisse pas que de se faire aimer et estimer de ceux qui le connaissent.

En chambre, il paraît croire que la prudence est la meilleure partie de la valeur, et surtout, préférer les délices du comité de la pipe aux charmes oratoires de ses collègues de la Montagne. Il est vrai, qu'en sa qualité de journaliste, c'est lui, qui, sur les votes de ces messieurs, est chargé d'arranger, de corriger, de refaire et d'augmenter considérablement toutes ces improvisations, et ce ne serait pas être charitable, que de ne pas sympathiser avec son dégoût.

M. Daoust, la plume en main, malgré beaucoup d'outrecuidence et de rudesse, a généralement montré plus de tact et de bon sens, que la démocratie n'a coutume d'en admettre. C'est pour celà sans doute. qu'il ne se lance pas dans les débats avec la même ardeur que quelques autres.

Il a porté la soutane, et semble tenir par ses allures, à effacer tout vestige de son ancien état. Il y réussira encore mieux, s'il continue à voter avec M. Brown, M. Papin et les Dorion, contre nos corporations religieuses.

Depuis qu'il est en chambre, il a prononcé un seul discours, dans lequel, il a répété assez nonchalamment ce que les chefs avaient dit, et il s'est informé, si l'on allait abolir le droit d'appel au conseil privé.

De la part d'un homme qui, dans le *Pays*, depuis plus de deux ans, désigne tous nos ministres comme des incapables et des imbéciles, qui se plaint sans cesse, de ce que rien ne se fait, et de ce que rien n'avance, le *véritable* pays est en droit d'attendre quelque chose de plus, et il attend patiemment comme un brave homme de pays qu'il est.

VI.

M. JOSEPH DUFRESNE.

« Que dire ? Que penser ? »
M. Viger.

Cinquante et quelques années, du moins en apparence, grosse tête, plus large derrière que devant, regard incertain, physionomie débonnaire, démarche à l'avenant, voix forte et ronflante, tel est M. Dufresne, et tel n'était pas sans doute, le marquis de Montcalm. dont il a le premier l'honneur de porter le nom dans notre législature.*

* Il fut, en chambre, le premier représentant du comté de Montcalm.

M. Dufresne n'est pas aussi béotien qu'il en a l'air. Il parle en français et en anglais, beaucoup mieux que M. Marchildon, mieux que M. Prévost et presqu'aussi bien que M. Papin, ce qui étonnera fort ce dernier. C'est un honnête homme et un homme de bon sens fourvoyé.*

Malgré celà, nous ne pourrons le laisser passer avec le signalement que lui donne le passeport du *Moniteur*, ni admettre que ce soit "un jeune homme d'une intelligence supérieure, d'une éducation politique accomplie, et d'une indépendance de caractère à toute épreuve."

VII.

M. LABERGE.

> Il faut bien que je les suive.....
> puisque je suis un de leurs chefs !
>
> Scribe.

Saluons, avec respect, la seule étoile de première grandeur qu'il y ait dans toute la constellation !

M. Laberge est de très-petite taille, mais d'assez jolies formes, sa tête surtout est belle ; ses yeux ont une expression de douceur accompagnée de finesse, sa bouche a de la causticité. Chez lui, les facultés perceptives l'emportent de beaucoup, sur les facultés discernantes, comme on le voit de suite, dans sa physionomie, et sur son front proéminent à la bâse.

* M. Dufresne qui a son début, en chambre, suivait le parti Rouge, l'abandonna peu de temps après, pour se joindre au parti conservateur.

M. Laberge a véritablement " l'intelligence supérieure et l'éducation accomplie," que le *Moniteur* avait déclaré officiellement appartenir, à tous les députés rouges. Il n'a peut-être pas au même degré, " l'indépendance de caractère," qui forme le complément du signalement démocratique.

Il n'est guère possible de posséder une plus grande facilité d'élocution, et si une argumentation nerveuse et serrée manque presque toujours à ses discours, la période accomplie, heureuse et cicéronienne, ne lui fait jamais défaut. Son geste a de la grâce, sa diction de la pureté, sa voix de l'harmonie. Autant M. Dorion de Montréal, ennuie et fatigue avec ses arguties péremptoires et perpétuelles comme ses exceptions, autant M. Laberge plait, avec ses discours gentils et bien tournés. On le dit très-éloquent lorsqu'il se passionne, et celà doit-être, car sa voix est sympathique, mais en chambre, il s'est borné jusqu'à présent, à une sorte de persifflage élégant, qui intéresse sans émouvoir. Sa figure favorite est l'antithèse, et chez lui, elle frise quelquefois le jeu de mots, ce qui n'est pas du tout parlementaire, le genre parlementaire, ayant été inventé par les Anglais, qui se sont toujours abstenus d'avoir de l'esprit.

Il ne fait pas un usage immodéré des phrases sacramentelles. Il n'a parlé qu'une couple de fois, d'un gouvernement corrompu, et n'a pas ajouté, qu'il était corrupteur; il n'a encore rien dit de son indépendance de caractère, et n'a pas même l'air de se douter, " qu'en élevant sa voix dans cette enceinte, il parle en présence de la chambre, et en présence du pays."

Cet oubli des convenances, ce mépris des formes démocratiques, n'ont pas peu contribué à le rendre suspect.

De plus, il nous a menacé de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang, pour la défense de nos institutions. On vous exempterait, M. Laberge, de verser même la première, si vous vouliez seulement nous dire, quelles sont les *vieilleries* auxquelles vous tenez si peu, que de ne pas vouloir répandre pour elles, une seule goutte de *cette encre* dont votre parti se montre si prodigue.

Avec la compagnie que vous tenez, une telle restriction ne laisse pas que d'être inquiétante. On désirerait aussi savoir, au premier moment de loisir que vous laissera votre grande mesure des juges de paix électifs, quelle est *l'allonge* que vous vous proposez de faire, au programme démocratique. La chose est beaucoup plus grave qu'elle n'en a l'air, et votre réponse sur le tout, est attendue avec une anxiété qui n'est égalée, que par l'estime que l'on a pour vous.

M. Laberge est un talent distingué : ce n'est ni un prophète ni un sphinx, ni une sybille, comme le donnent à entendre quelques ministériels malicieux, afin d'aiguiser la jalousie de ses collègues de la Montagne ; mais tel qu'il est, il peut bien inspirer des craintes sérieuses aux ambitieux du parti. Aussi, s'efforcent-ils de proclamer qu'il est un homme d'imagination, un caractère original et paresseux, un littérateur, un poète, ce qui est une manière comme une autre, de commencer à insinuer qu'un homme n'est bon à rien.

En comparant le député d'Iberville à la plupart de ceux qui l'environnent, on se demande comment il est venu là ? Hélas, comme a dit Virgile, de combien d'erreurs n'est pas capable un jeune homme, tourmenté par un amour impitoyable...*Quid juvensis ?*

C'est cette belle divinité terrestre, qui s'appelle la louange, qui a séduit le cœur de M. Laberge ; c'est elle,

qui lui a inspiré une de ces passions effrénées, que toutes les ovations démocratiques auront bien de la peine à satisfaire, car il est homme à en reconnaître tôt ou tard, si ce n'est déjà, tout le néant, à sentir toute la fadeur de l'encens grossier que l'on brûle dans les colonnes du *Pays* et du *Moniteur*.

M. Laberge sortait du collége. Il avait caressé, comme tous les jeunes cœurs, ce fantôme du républicanisme à la façon de Rome et de Lacédémone, personnifié par les Scœvola, les Coclès et les Léonidas. Entré dans le monde, il s'aperçut bientôt, que de se faire crever un œil, était de nos jours, un triste moyen d'arriver à la postérité, qu'il n'y avait pas souvent de Thermopyles à défendre, qu'enfin, de se bruler la main sur le brasier d'un bivouac, était commettre une action susceptible de demeurer incomprise. Il regardait inquiet autour de lui ; on s'en aperçut, on l'entoura et on lui dit : il faut parler et écrire, le bavardage des clubs et le verbiage du journalisme, voilà les Thermopyles d'aujourd'hui ! Vous serez tenu de nous faire des éloges ; mais en revanche, nous vous encenserons de notre mieux. La nouvelle école que l'on fondait, s'appuyait sur deux principes immuables : dire tout le bien possible de ses amis, et tout le mal, même impossible, de ses adversaires.

Enfin, le jeune homme avait besoin d'action, d'expansion, d'un peu de fumée ; il fallait choisir entre la voie ordinaire battue par tout le monde, ou se lancer dans une voie nouvelle et inconnue ; le premier parti était le plus sage, le second le plus brillant. L'imagination déjà grande et forte, l'emporta sur la sagesse qui qui ne faisait que de naître.

C'est ce qui explique pourquoi M. Laberge, abreuvé aux sources rafraichissantes du catholicisme, se laisse

emporter par les éloges de ces feuilles vénéneuses, le *Semeur*, le *Moniteur* et le *Cultivateur*; pourquoi lui, honnête et généreux, souffre-t-il qu'en parlant de l'abolition des dimes, on flatte les plus sordides cupidités ; pourquoi instruit, et intelligent, il se laisse imposer des billevesées, comme les juges de paix électifs, et les parlements annuels. Ce n'est pas qu'il veuille se faire un marchepied de toutes ces choses pour devenir procureur-général, il abandonne celà volontiers au chef suprême, mais c'est qu'il tient à honneur, de jouer son rôle jusqu'au bout, et comme on lui a assuré qu'il était un des chefs, il se dit à lui même comme le personnage de Scribe : il faut bien que je les suive !

Ira-t-il loin, me demandez-vous ? Mais sans doute ! Est-ce que l'on sait où l'on s'arrête, lors qu'on a pour vous guider en avant, l'Enfant-Terrible, et par derrière pour vous pousser, le citoyen Pierre Blanchette ?

VIII.

MM. BOURASSA, DARCHE ET GUEVREMONT.

> " Tout ce qui arrive dans le monde a son signe qui le précède."
>
> LAMENNAIS.

La nébuleuse que voici, et qui est supposée se composer de trois étoiles d'une infiniment petite grandeur, mérite une attention toute spéciale. La découverte qui vient d'en être faite, est un signe des temps.

Depuis des années que l'on prêche au peuple souverain qu'il est infaillible, omnipotent et omniscient, il lui est survenu qu'il pourrait bien se passer de ceux-là même, qui lui ont enseigné ces belles choses. Il s'est donc mis, dans quelques comtés, à choisir ses représentants, comme il élit souvent des commissaires d'école, et comme il élira bientôt des juges de paix ; c'est-à-dire en raison directe des masses, et en raison inverse des connaissances.

M. Marchildon a été le premier signe des temps.

Comète à l'orbite fantastique, lancée dans une course furibonde, en dehors de toutes les sphères de la raison humaine, cet astre, quoiqu'il soit rouge, ne peut être rattaché à aucun système, et ne saurait faire partie de la Pléïade. D'ailleurs, nous aurions peine à le suivre dans ses furieux écarts.

Il n'en est pas de même de notre nébuleuse, qui a tout l'immobilité des étoiles fixes.

M. Bourassa est bien le type de l'inflexibilité démocratique. Rien ne remue, rien ne change, rien ne s'agite sur cette figure carrée, qui pourrait être facilement reproduite, par quatre coups de ciseau, donnés sur le premier bloc venu. Depuis le commencement de la session, il est silencieusement assis à côté de M. Darche.

Celui-ci, du moins, a quelque chose de pittoresque. Une chevelure qui parait avoir horreur du peigne comme d'un instrument de tyrannie, un costume ultra démocratique, une physionomie dure, ramassée et comme se morfondant dans un continuel mécontentement de tout le monde, et de toutes choses ; voilà ce qui distingue M. Darche de son voisin M. Bourassa.

C'est bien l'homme à qui l'on a persuadé que tout habit noir, recouvre un aigrefin qui cherche à vivre à ses dépens ; que la caisse publique est livrée au pillage,

que les curés s'engraissent des sueurs du peuple ; que les hommes de professions sont tous des voleurs ; que le peuple, a un droit inprescriptible à ne payer jamais rien, et à se faire payer énormément cher pour toute espèce de chose ; que tous les hommes sont nés et doivent mourir égaux, et que la mesure de cette égalité, c'est lui-même, M. Darche, au niveau de qui, toutes choses doivent être ramenées ; enfin, que s'il n'y prend pas garde, il sera bientôt vendu à l'encan comme un esclave, ou comme une bête de somme, pour satisfaire à la cupidité des ministres.

Aussi, malgré qu'il soit assis au milieu des plus vertueux Montagnards, il n'a pas encore l'air de se croire en sureté ; il tient son gilet de gros drap boutonné jusqu'au menton, garde ses poings fermés dans ses goussets, et jette de temps à autre, sur tout ce qui l'environne un regard sournois et défiant.

C'est M. Darche qui présente, et propose, de faire imprimer les requêtes du citoyen Pierre Blanchette. La chambre s'est refusée à l'impression de celle qui demande l'abolition pure et simple du conseil législatif. La chambre a eu tort. Une requête du citoyen Pierre Blanchette avec commentaires par le citoyen Darche, méritait de passer à la postérité.

M. Darche est comme le citoyen Pierre Blanchette, pour l'abolition du conseil, pour l'abolition des rentes, pour l'abolition de toutes les taxes, pour l'abolition des dîmes, pour l'abolition des juges et des avocats, et en général, pour l'abolition et la démolition de tout ce qui peut gêner qui que ce soit.

De plus, l'horreur que M. Marchildon professe pour les chemins de fer, M. Darche la reporte sur les traîneaux à patins, et les moments qu'il a pu dérober à son occupation favorite, de coller des papiers pour les

adresser aux électeurs de son comté et de tout le pays, il les a consacrés à préparer un projet de loi sur ce sujet. Je propose qu'on l'imprime à un million d'exemplaires, et que l'on vote une tonne de colle à M. Darche pour qu'il répande son projet, dans les cinq parties du monde.

Avis au beau sexe. M. Darche, qui n'est pas jeune tant s'en faut, est célibataire. Considère-t-il la moitié du genre humain comme un obstacle au bonheur de l'autre moitié? Persuadé que l'on devra, tôt ou tard, abolir la famille, s'est-il abstenu prudemment de former des liens qu'il lui faudrait rompre? Je ne saurais vous le dire au juste, mais rester célibataire, dans nos campagnes où l'on se marie si jeune, où l'on ne sait trop que faire dans les longues soirées d'hiver, c'est quelque chose de significatif, voire même de sinistre.

Connaissez-vous M. Guévremont? Pour moi, il me semble que je le connaissais avant que de le connaître, tant il y a de gens qui ont l'honneur de lui ressembler. M. Guévremont est un petit homme brun, ou plutôt noir, que l'on est certain d'avoir rencontré de tout temps, à tous les coins de rue. Lorsqu'il fut élu contre M. Gouin, l'un des héros du vingt juin, la Montagne s'est montrée grandement scandalisée. Depuis cependant, qu'on lui a persuadé qu'il était démocrate (et certes personne plus que lui n'a droit de l'être,) on s'est persuadé à soi-même, *que l'ex-voyageur des pays d'en haut*, n'était pas moins habile qu'un autre.

Quoi qu'on en ait dit dans le temps, M. Guévremont sait lire et écrire, sauf l'orthographe, dont à l'exemple de plusieurs Montagnards plus illustres, il ne soupçonne pas l'existence.

Maintenant, je ne veux pas trop contester à la Montagne le droit qu'elle possède, d'élever à ses propres

frais, un monument à ces trois hommes et à quelques autres; je n'y vois qu'une petite objection, et je vais l'exposer le plus brièvement et le plus modestement possible.

Il n'y a pas cinquante Canadiens-français parmi nos cent trente représentants. Ne serait-il pas bon, de suppléer à la quantité par la qualité? Malgré le bon sens tant vanté, et le patriotisme à toute épreuve de ces messieurs, n'y aurait-il pas moyen de les remplacer par quelque chose de plus brillant? Il me semble, sauf meilleur avis, que situés comme nous le sommes, le moins nous élirons de Darche et de Marchildon, le mieux ce sera. Pour l'amour de Dieu, si nous ne pouvons nous entendre entre nous, tâchons du moins de nous faire respecter des autres origines.

IX.

M. BUREAU.

Nec pluribus impar.

Monsieur Bureau est un député comme il y en a beaucoup du côté ministériel, instruit, intelligent, laborieux. S'il avait pris son siège à droite, ce serait un *ventru* et un *incapable:* il la pris à gauche, c'est un phœnix ! Il est parent ou allié des Dorion ; c'est la seule chose qui puisse expliquer sa conduite.

X.

M. VALOIS.

Son œil vert et rond, son nez croche, ses lèvres minces, son menton saillant, sa physionomie à la fois méchante et rusée lui rappelaient la *chouette*.

EUGÈNE SUE.

Si l'Enfant-Terrible a le cri de la chouette, M. Valois en a la figure. Je remercie Eugène Sue de m'avoir épargné un portrait.

M. Valois est médecin, et comme beaucoup d'Esculapes célèbres, il dédaigne le soin de sa personne. Il se rase tous les huit jours, ne se peigne pas aussi souvent et conserve sur ses habits, des souvenirs frappants de tous les événements de la journée. A celà, il ajoute ce qui dans un pareil cas, est un véritable luxe, l'habitude américaine, républicaine et très-visible au dehors, de macérer du tabac dans sa bouche.

Je ne sais pas au juste, quels sont les succès du docteur, mais ce doit être une terrible apparition au chevet du lit d'un malade, et capable dans certains cas, de produire une révulsion salutaire.

En chambre, il s'est rendu justice en se plaçant au quatrième rang. Il ne parle jamais, à moins qu'il ne s'agisse de médecine ou d'économie; mais il gronde continuellement à part lui, d'une voix grinçante et grésillante qui irrite les nerfs de ses voisins. Son occupation favorite, est d'essuyer sans cesse les verres de ses lunettes, qui n'en deviennent que plus opaques, et l'on comprend aisément qu'il en soit ainsi.

Comme il est encore plus versé dans l'économie domestique que dans l'économie politique, on l'a placé à perpétuité au comité des contingents. Là, il gratte, rogne, suppute et marchande sur tous les petits salaires et sur toutes les petites dépenses. Il est la terreur des clercs et des messagers. Il n'est coulant que sur un seul point, celui de l'indemnité que nos représentants se votent si royalement.

Un gouvernement tout-à-fait de son goût, serait celui qui ne lui coûterait rien du tout, et lui donnerait beaucoup d'argent. Montrez-lui celà et il dira bonsoir à la démocratie. En attendant, il tient à celle-ci avec un acharnement d'autant plus grand, qu'il la croit destinée à resoudre le problème que je viens d'indiquer.

XI.

M. JOBIN.

> Le monde sera propre et net comme une écuelle,
> L'humanitairerie en fera sa gamelle.
>
> POEMES HUMANITAIRES.

Ainsi que M. Valois, M. Jobin est un représentant de 1851. Sa politique n'a pas été aussi uniforme que celle de l'inflexible patriote dont je viens de parler.

Lorsqu'il entra en chambre, il avait été annoncé comme *Rouge*. Il débuta, par voter avec le gouvernement d'alors. Plus tard, il montra de ces velléités d'opposition, qui classent un député dans l'insaisissable catégorie des *loose fishes*. A la fin du parlement, il fit

partie de la majorité bigarrée du vingt juin, sans qu'il fut possible de dire, à quelle nuance il appartenait. Les élections nous l'ont ramené rouge écarlate ; mais ceux qui le connaissent assurent, qu'étant notaire, il a eu le soin de n'accepter les programmes de la démocratie avancée (si programme il y a), que sous bénéfice d'inventaire.

Les motifs qui font agir M. Jobin sont difficiles à saisir, on ne peut juger de lui, que par ses votes qu'il ne daigne jamais expliquer. Il ne prend la parole que sur des questions locales et de peu d'importance. En revanche, il sait imiter la voix de quelques députés, et dans les moments de tumulte trop fréquents, où chacun fait son cri, il contrefait quelqu'un de ses collègues. Il réussit encore mieux dans l'imitation du chien, du chat et des quadrupèdes en général.

A ces talents d'agrément, il en joint d'autres plus solides. C'est lui qui rédige les résolutions et les projets de loi que M. Marchildon fait imprimer sous son nom. Il s'en acquitte si bien, que tout le monde y est pris. A moins d'être dans le secret, on ne saurait s'imaginer que le député de Champlain n'est qu'un pseudonyme. (Je prie M. Marchildon de ne pas me traduire à la barre pour l'avoir appelé *pseudonyme.*)

Les Rouges ont une maison à eux, une espèce de phalanstère, où l'on a caserné le gros du parti de crainte d'accident. Au plaisir que l'on y goûte de pratiquer en commun, les vertus démocratiques et sociales, vient s'ajouter celui d'une sécurité que l'on n'aurait point si tous les adeptes étaient disséminés dans la capitale dont la corruption ne le cède en rien à celle de Babylone ; dans cet infâme Québec, où l'on voit sans cesse tant de lions rugissants qui, sous la forme de ministres ou de

leurs affidés, ne cherchent qu'à surprendre et à dévorer les pauvres consciences républicaines.

C'est M. Jobin qui veille aux détails du ménage démocratique. Il a été élu *bonne* à l'unanimité, grâce à ses airs calins et au sourire stéréotypé sur sa figure. C'est lui qui pourvoit aux viles nécessités de ce monde, tels que le boire et le manger, choses auxquelles ne saurait descendre le génie d'un Laberge ou d'un Papin.

C'est lui encore (ou c'est elle) qui, dans les moments de crise, berce sur ses genoux l'Enfant-Terrible, prépare une potion calmante pour M. Prévost et donne, les jours de fête, un coup de peigne à M. Darche et un coup de brosse au docteur Valois.

Les divers travaux de M. Jobin ne sont pas de ceux qui font beaucoup de bruit au loin, et c'était un service à rendre aux citoyens électeurs du nouveau comté de Joliette, que de leur apprendre ce que leur représentant fait à Québec.

XII.

MM. DEWITT, HOLTON ET GALT.

> "M. Rotschild est le roi des juifs, et le juif des rois."

Les trois députés que voici, sont les Rouges de la finance, et les financiers des Rouges.

La démocratie franco-canadienne n'est pas prêteuse ; comme la fourmie de la fâble, c'est là, son moindre défaut. En revanche, elle est, vous ne l'ignorez pas,

incorruptible et infaillible ; on ne saurait tout avoir à la fois. Cependant, si incorruptible et si infaillible que l'on soit, il est difficile de vivre d'incorruptibilité et d'infaillibilité, même en y ajoutant l'air pur et salubre du Canada, qui n'a pas pu suffire à nourrir le citoyen Latte.*

Ceux donc des adeptes qui s'étaient decidés à demeurer dans ce malhoureux monde, qui n'a pas encore de juges de paix électifs ni de parlements annuels, tout en parlant sans cesse d'emprunter à la race anglo-saxonne son énergie et son activité, lui empruntèrent réellement à la veille des élections, une certaine quantité *de dollars* et de *bank-notes.*

Il va sans dire, que les richesses subitement acquises du parti, ne furent pas employées comme celles d'un gouvernement corrompu, à corrompre le peuple ; elles servirent seulement, dans quelques comtés, à mettre en pratique le nouvel évangile humanitaire, qui consiste à donner un peu à manger à ceux qui on faim, et beaucoup à boire à ceux qui ont soif. D'ailleurs, si tout le monde ne lit pas les journaux que la démocratie distribue gratuitement pour éclairer le peuple, et le rendre meilleur, tout le monde au moins a visité les écoles, les hopitaux, les salles d'asile qu'elle a fondés, afin de se populariser uniquement par des œuvres philantropiques. Rassurés sur l'emploi de ses fonds, mes lecteurs n'exigent pas que je leur dise à quelles conditions elle les a obtenus ; le portrait de ses banquiers suffira, j'espère.

Démocratie rouge, ma mie, dis-moi *qui te paie,* et je te dirai qui tu es ?

---

* Ce Monsieur était Français d'origine, instituteur à Montréal, et l'un des écrivains de l'*Avenir*.

M. DeWitt est un patriote d'avant trente-sept. Il a de nouveau fait partie de la Chambre depuis l'Union, a marché avec M. Lafontaine, et s'est passé de la démocratie tant qu'elle n'a pas été inventée.

Lorsqu'il parlait, M. De Witt le faisait d'une voix vibrante, inégale et criarde qui rappelait par ses accens, toute la mélodie du *Yankee doodle.* Celà arrivait rarement, car il se contentait de dire, à voix basse, à son voisin, les discours qui avortaient presque toujours sur ses lèvres. On croit devoir se permettre de faire observer (comme écrivait son contemporain, M. Viger), que le métier de voisin de M. De Witt n'était pas précisément récréatif.

Comme il a contribué largement à l'élection de plusieurs Rouges, il n'est pas surprenant qu'il se soit fait réélire lui même ; il ne lui en *coûtait* pas plus, tandis qu'il y était.

Il est à peu près le même qu'autrefois, sauf la démocratie qu'il n'a encore manifestée que par ses votes et par sa barbe. Comme celles du Thomas Payne canadien, et du vénérable M. De Boucherville, cette barbe est blanche et elle aurait tort d'être noire, car M. De Witt est un de ces brillants jeunes gens de la Montagne qui dépassent la soixantaine.

Je serai quitte envers lui, quand j'aurai dit qu'il s'intéresse vivement au sort des Canadiens-français dans ce monde-ci et dans l'autre ; préside régulièment à l'assemblée annuelle de la Société protestante fondée pour leur conversion, et présente à la chambre un projet de loi destiné à faire une corporation de l'apôtre Normandeau, son épouse et quelques autres, *pour des fins évangéliques.*

M. Luther Holton à la physionomie du renard, mais du renard qui a l'esprit de faire bonne chère. Il est

d'une grande et forte taille et parle d'un voix lente, compassée, et presque mielleuse, qui contraste avec sa robuste personne.

Il est difficile de dire, s'il est plus financier que républicain ou plus républicain que financier.

Si on eût voulu le récompenser de ses sermons contre la corruption du ministère précédent, il n'aurait pas dit comme le renard prêcheur, après son exhortation anti-carnivore... sir, quelques dindons ; mais bien... *quelques débentures !*

La démocratie à l'air de croire que M. Holton et ses amis, qui font beaucoup d'argent avec le *Grand-Tronc*, en dépensent une partie uniquement pour ses beaux yeux, et afin d'introniser pour toujours et à jamais l'équité, la bonne foi, l'égalité, la fraternité et toutes les vertus de l'âge d'or. La démocratie se trompe, ou ce qui est plus vraisemblable, elle fait semblant de se tromper. La législation du parlement précédent a surabondamment prouvé, au chapitre des chemins de fer :

Qu'il est avec Holton des accommodements.

A la dernière élection, il fut longtemps considéré comme candidat ministériel ; mais, c'était sans doute une imposture du pouvoir, car personne ne fut plus empressé, ni plus âpre que lui à condamner, voire même à stigmatiser, les prétendues spéculations de son ami intime M. Hincks.

M. Holton, en chambre, a pour les Rouges les airs complaisants et protecteurs d'un Mécène. Il écoute surtout, avec un sourire indéfinissable, ceux d'entr'eux (et ils sont rares, je l'avoue,) qui s'avisent de parler religion ou nationalité. Il a une foi invincible dans ses idées, qui sont celles de M. Brown entendues avec plus de finesse, de calme et de modération. Il se contente

pour le moment, de la division qui s'est opérée dans nos rangs, et en calcule les résultats avec un flegme tout mercantile.

M. DeWitt est presbytérien, M. Holton est unitairien, et M. Galt est utilitairien et ils sont tous démocrates dans ce sens-ci que, si on veut leur permettre de faire table rase des fondations et des institutions catholiques, ils s'empresseront de faire subir le même sort à celles de leurs religions qui n'ont *rien*.

Je ne voudrais pas abuser des fables du bon Lafontaine, à l'endroit des renards et de M. Holton, mais je ne puis m'empêcher de songer à celui qui, ayant la queue coupée, voulait faire une révolution dans le même sens, et criait: *à bas toutes les queues !*

M. Galt a une assez jolie figure. Si la nature l'a doté d'un printemps éternel, elle n'y a pas mis une expression de candeur bien frappante. C'est le caractère et les idées de M. Holton, avec une nuance d'habileté financière de plus, et une pointe de zèle républicain de moins. Il parle avec facilité, mais il y a dans son argumentation une subtilité si évidente, dans sa voix un petit ricanement si moqueur, dans ses yeux à demi fermés quelque chose de si chatoyant, qu'à moins d'être tout à fait crétin, il est impossible de rien croire de ce qu'il dit.

C'est un ministériel du vingt juin; mais le cinq septembre, il passa à l'ennemi au moment du combat, lorsque les deux armées venaient de se ranger en bataille. Les généraux n'avaient cependant rien à lui dire. Ceux qui font de pareilles recrues, pour peu qu'ils sachent calculer, doivent connaître d'avance le jour, l'heure et la minute de leur désertion. M. Galt, dans l'opposition, est demeuré l'apologiste de M. Hincks et de la maison Jackson. Les Rouges qui ont tant fait

de propagande avec les iniquités présumées du *Grand-Tronc*, se montrent maintenant plus charitables, sans doute par égard pour leur nouvel allié.

Qui Bavium non odit amet tua carmina, Mævi !

RÉCAPITULATION.

Comment trouvez-vous que je les trouve !
(QUESTIONS POPULAIRES.)

Les voilà donc tous ces astres incomparables ! Tous, première grandeur, sixième grandeur et nébuleuses, tous, rouge cerise, rouge ordinaire et couleur de rose, ils ont passé dans le champ de ma lunette !

Eh bien, qu'en pensez-vous, bénévole public, admis gratuitement aux séances de mon observatoire ?*

Ma foi, vous m'avez l'air à ne pas en penser grand'-chose, vous êtes comme moi, terriblement désappointés de leur peu d'éclat ; et l'on me dit que vous tenez beaucoup plus, pour le quart d'heure, à soulever le rideau derrière lequel je me tiens modestement caché, qu'à prendre avec moi la parallaxe du Soleil-Laberge ou de la Comète-Marchildon.

Eh bien soit ! Si jamais vous rencontrez du premier janvier au premier de mai, dans les rues de Montréal, de

* Ces portraits d'abord, avaient été publiés par feuilletons dans les journaux.

Québec, ou du village de Terrebonne, un grand homme mince, efflanqué, porteur d'une robe de drap noir en signe du deuil de ses illusions détruites, robe à larges manches et bordée de fourrures, une barbe aussi longue que celle de M. Papin et du Juif-Errant, mises bout à bout, un bonnet pointu et d'une hauteur incalculable, le nez au vent comme un homme qui cherche des étoiles en plein midi, ou comme un démocrate qui se rend à la convention, et portant sous son bras l'impayable télescope que vous savez ; alors soyez-en bien sûr, cher public, ce sera moi, moi, Gaspard LeMage, membre de la société des astronomes du Nord, membre correspondant d'une infinité de sociétés savantes dont M. Guévremont ne fait point partie, et au demeurant, le meilleur fils du monde, qui chérit comme son prochain toute la race humaine de tout son cœur, et les Rouges par dessus le marché.

Castigat ridendo mores ! Oui je les aime mes amis les Rouges, et si je les ai châtiés en riant, et ce qui vaut mieux encore, en les faisant rire tant bien que mal, c'était seulement pour les corriger de quelques petits défauts très-apparents, dont ils ne se doutaient point le moins du monde.

Mais je vous entends, bon public, vous récrier, et rire de moi à votre tour. " L'idée de ce Gaspard LeMage, de vouloir corriger l'*Enfant-Terrible !* Le moyen, mon cher Gaspard, de donner à ce diablotin la beauté du colibris ou le chant du rossignol ? Comment vous y prendrez-vous, vous, qui n'avez point les potions calmantes de M. Jobin, pour modérer les soubresauts de M. Prévost et le faire consentir à s'occuper d'autres choses que du régistrateur de Terrebonne ? Vous allez sans doute, avoir la prétention de faire au docteur Valois, un nez à la grecque et un costume de sybarite. Songez

donc que c'est à la *bonne* seule qu'appartient le droit de lui passer la brosse."

Hélas, qu'il est impatientant d'écrire pour un public qui vous lit, et qu'il est beaucoup plus doux d'écrire pour soi-même, comme M. Pacaud, et l'éditeur du *Semeur !* Vous ne me comprenez, pas, mon bon public. Je sais bien que malgré tout, M. Papin croira toujours avoir quelque faux air de Danton, et qu'il n'en rugira pas moins " en présence de la chambre et du pays," les choses les plus ordinaires, comme s'il improvisait les imprécations de Camille ou celles de Coriolan ; que M. Darche ne détendra point ses membres raidis par la peur des chaînes, et ne renoncera pour rien au monde, aux douceurs du collage ; qu'enfin M. Prévost mourra au sein de sa patrie, à Terrebonne, dans le comté de Terrebonne, en éternuant dans le style le plus démocratique, ses adieux au peuple et à la vie ; je sais tout cela, cher public, et n'ai point les illusions que vous me supposez.

Cependant, si la goutte d'eau qui tombe sans cesse sur la pierre la creuse peu à peu, si feuille à feuille, le vent d'automne dépouille le chêne antique de sa verdure, si chaque vague qui apporte au rivage l'écume des mers y laisse, avec le temps, un banc de sable, l'ellébore répété à petites doses, pourra peut-être faire quelque bien dans les cervelles les plus démocratiques.

Déjà, l'on m'assure que les brillants jeunes gens de la Montagne font claquer un peu moins haut, le fouet terrible qu'ils agitaient si fièrement sur la tête des ministres. MM. Darche et Bourassa ont déserté le ménage phalanstérien, et sont allés nicher ailleurs loin du peigne de M. Jobin. Enfin, qui le croirait ? M. Papin en apprenant mes écrits par-cœur, fait provision

de bons mots, et a finement reproché aux représentants de Québec d'avoir Québec pour patrie !

> **Au peu d'esprit que le bonhomme avait**
> **L'esprit d'autrui par complément servait**
> **Il compilait, compilait, compilait.**

Mais ce n'est pas, cher public, de tout celà dont je me soucie le plus.—Votre ami Gaspard tenait surtout à vous démontrer, que la recette des Rouges qui consiste à s'acclamer eux-mêmes envers et contre tous, pourrait trouver une contre-partie dans une galerie impartiale de leurs grands hommes. Il était comme bien d'autres, ennuyé d'entendre ceux qui criaient à tue-tête il n'y a pas longtemps " les mesures et non les hommes," dans l'impuissance où ils se sont trouvés de mûrir aucune mesure raisonnable, crier maintenant, " les hommes et non les mesures," essayer à l'imposer au moyen d'une camaraderie, et d'un système de *claque* regulièrement organisée. Il était excédé des ovations à la Robert Macaire dans le genre du triomphe de M. Daoust de Beauharnois, que les indigènes ont vu passer sur un char en forme de nacelle, trainé par on ne sait ni qui, ni quoi, mais portant un drapeau rouge au bout d'un sapin, et entouré d'une foule de jeunes gens ivres de joie, me dit-on, et de nymphes démocratiques brûlant en son honneur une infinité d'essences de patriotisme, de démocratisme, de libéralisme, de républicanisme, et d'une foule d'autres *ismes* dont l'élu du peuple respirait sournoisement les doux parfums. Il ne manquait qu'un Capitole pour y conduire le triomphateur et les anciens Romains, et les yankées de Fanny Esler se trouvaient éclipsés à tout jamais ! Enfin, votre ami Gaspard n'en pouvait plus d'entendre ces mêmes gens qui s'encensaient si effrontément les uns les autres, traiter

de niais et d'imbéciles, sans préjudice à la corruption et au servilisme, tous ceux qui ne pensent point comme eux.

Dans cette disposition d'esprit, au lieu des portraits que vous venez de lire, si les Rouges n'avaient pas pris, il y a longtemps, un brevet d'invention pour les *manifestes au peuple,* j'aurais peut-être fait la folie d'adopter cette forme d'écrit pour vous prouver :

Primo.—Que le peuple ne se compose pas seulement de ceux que l'on abuse, qu'on leurre, qu'on endoctrine à son profit ; que la population d'un pays ne se divise pas en deux portions congrues, celle qui a droit de s'appeler " le peuple," et qui par là-même a le droit de commander, qu'elle soit en minorité ou non, et celle qui, bien qu'en majorité, ne peut pas s'appeler " le peuple," parce qu'elle possède quelque chose, sait quelque chose, et veut quelque chose et doit, par là-même, obéir à l'autre.

Secundo.—Que le peuple, bien au contraire, c'est tout le monde, les riches tout aussi bien que les pauvres, les gens qui mangent à table tout aussi bien que ceux qui n'y mangent pas, les savants tout aussi bien que les ignorants, les gens d'esprit tout comme ceux qui n'en ont pas, M. Morin enfin, tout aussi bien que M. Prévost.

Tertio.—Que les grands mots ne signifient pas toujours de grandes choses, témoin le mot " Batracomiomachie," qui veut dire " combat des rats et des grenouilles."

Quarto.—Que l'éducation agricole et industrielle, vaut bien l'éducation politique professée par des élèves de syntaxe, ou par des gens qui n'ont jamais appris de syntaxe, et qui n'auront jamais de méthode.

Quinto.—Que nos institutions religieuses valent bien celles que veut nous donner le *Semeur Canadien*, et nos institutions politiques celles du *Cultivateur Indépendant.*

Sexto.—Que les parlements annuels seraient une taxe imposée au peuple, l'état de guerre en permanence, et une sottise perpétuelle en droit et en fait, comme dirait celui qui les a inventés.

Et puis j'aurais ajouté: " Tenez mes amis (et j'aurais dit celà aux Canadiens-Français de toutes couleurs), quoique l'on veuille tout changer, il y a une chose que l'on ne changera pas : l'union a longtemps fait la force et la division ne la fera jamais. Nous sommes situés d'une manière toute particulière. Nous avons une langue à nous, qui en vaut bien une autre ; une religion, qu'on ne se laisserait pas arracher plus aisément que le cœur ; nous avons des institutions qui font la gloire de l'une et la force de l'autre, nous sommes une jolie bande encore, qui tenons à toutes ces choses que nous appelons *nationalité*, malgré que l'Institut Canadien de Montréal réuni en séance solennelle n'ait décidé, qu'à la majorité d'une voix, qu'il importait de les conserver. Quand je songe que ça ne tenait qu'à une voix, et que cette voix pouvait être celle de l'Enfant-Terrible ou de M. Darche, je me sens frissonner de la tête aux pieds et refrissonner des pieds à la tête ! Nous avons combattu bien longtemps, et avec succès, pour les garder ces bonnes choses, mais dans ce temps là nous étions en majorité, aujourd'hui nous sommes une minorité. Soyons unis, n'en voulons pas trop à ceux qui ont mené nos affaires à bien, parcequ'on leur a donné des places que nos ennemis occupaient autrefois ; ne nous laissons point décrier, et affaiblir uniquement pour l'amour des plaidoiries sans fin de M. Dorion, des belles phrases de M. Laberge, de la grosse voix de M. Papin, des petits cris de l'Enfant-Terrible, ni même des papiers collés dont M. Darche nous inonde avec tant de politesse ? "

Voilà ce que j'aurais dit à tous mes compatriotes, et j'aurais encore ajouté un petit mot pour ceux qui se mêlent scientifiquement de cette abominable chose qu'on appelle la politique, et qui ne parlent plus qu'en *ismes.*

Le libéralisme outré, leur aurais-je dit, et l'esprit frondeur d'opposition qui sont dans la nature des choses, n'ayant plus à combattre contre le conservatisme outré, rejeté hors du pouvoir par le libéralisme modéré ont enfanté dans le Haut-Canada le *clear-gritisme*, dans le Bas-Canada, le *rougisme.*

Le *clear-gritisme* qui a eu le pouvoir quelques instants, et que nous étions disposés à laisser faire dans de certaines bornes, pour ce qui regardait le Haut-Canada, s'il n'avait pas voulu s'immiscer dans nos affaires, à nous, le *clear-gritisme* a assez mal joué ses cartes pour se trouver dehors un bon matin au lieu d'être dedans. Les Rouges ont joué les leurs tout aussi mal, croyant sans doute qu'il ne s'agissait que de jeter le pouvoir à terre pour être à même de le ramasser; ils sont ensemble maintenant et forment un milieu nouveau, où se rencontrent des ambitions surexcitées et deçues, des nullités prétentieuses et quelques talents fourvoyés. Ils sont là dans l'impuissance, perdant tous les jours quelque chose de leur force de cohésion.

" Je m'inquiète peu de ce qui adviendra des *clear-grits;* mais les Rouges après tout (à l'exception de quelques chétifs caractères, qui s'allieront avec n'importe qui), les Rouges, s'ils voulaient penser et parler un peu comme tout le monde, ne pas se croire d'une race à part, comme les hippogriffes, les centaures, les lapithes, les troglodytes, ou toute autre espèce d'êtres fabuleux, les Rouges seraient des Canadiens-Français comme nous autres. Dans le cas d'une entente cordiale,

je me chargerai, pour ma part, d'embrasser le docteur Valois. Que tout le monde se montre aussi courageux et les choses iront bien.

"Si au contraire, ils aiment mieux rester avec les *clear-grits* qui leur ont déjà joué un mauvais tour en les poussant en avant, et en restant eux-mêmes en arrière, dans l'affaire des vingt mille louis, en présence, cette fois-là, non pas seulement "de la chambre et du pays," mais en présence du monde entier, s'ils préfèrent M. Brown et M. McKenzie, à M. Morin et à sir Allan MacNab, alors qu'ils restent avec leurs braillards, qu'ils continuent à diviser le Bas-Canada en face du Haut-Canada, afin d'avoir plus en belle à crier, que nous sommes sacrifiés; et qu'ils goûtent enfin, comme nous les avons goûtées nous-mêmes, toutes les douceurs de l'alliance "clear-gritiste." Tout ce que nous pouvons faire, ce sera de dire de ces deux fractions divisées et déchues du parti libéral, avec le poète :

"Que ces deux grands débris se consolent entr'eux."

GASPARD LEMAGE.

FINIS.

LES CHRONIQUES QUÉBECQUOISES

PAR

BLAISE.

LES CHRONIQUES QUÉBECQUOISES

— DE —

BLAISE.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR.

Il y a longtemps que je voulais vous écrire pour vous raconter les faits et gestes de notre capitale, mais je suis si paresseux, et j'ai si peu l'habitude de la plume que jusqu'ici, je n'ai rien fait. Ajoutez à cela, que j'ai mes petites études obligées à faire sur divers sujets. Je n'étudie pas beaucoup, mais en jugeant par comparaison les diverses parties de mon travail, je vous dirai : j'étudie beaucoup de lois, un peu de littérature, et un grain de science. Quant à la politique, elle est mon passe-temps des heures de repos ; c'est pour moi, la science sociale que je n'étudie pas, mais dont je suis imprégné par le milieu qui m'enveloppe. Elle entre par tous les pores, sans violence et tellement inaperçue, que chaque matin, à mon réveil, je m'en trouve tout rempli, au point de la croire intuitive, et pourtant, il n'en est rien ; je reçois la politique, comme je reçois au passage, les sons plus ou moins discordants d'une musique ambulante.

Au surplus, je suis chroniqueur universel, et si je n'écris pas beaucoup, je n'en pense pas moins.

4

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'ici, nous sommes en plein hiver, mais, ce qui n'est pas nouveau, c'est que l'automne n'a pas été aussi fécond, cette année, en bals et en amusements de toute espèce. C'est à peine si le club des *Promeneurs* (Tandem club), a fait une ou deux fois son apparition dans les rues de la ville, et mal lui en arrivera s'il reparaît, car, il pousse ses chevaux à toute bride, au grand danger de la vie des citoyens, et les piétons se sont bien promis de punir ces cochers gentils-hommes, qui vont trop vite, comme ils viennent de punir deux cochers vulgaires.

Vous ne sauriez croire, comme le nombre est grand de ceux qui aiment à saluer le soleil levant : " le roi est mort, vive le roi ! "—" le ministère est mort, vive le ministère ! "—et certaines dames *fashionables*, de la rue St.... ne sont pas les dernières à faire entendre ce cri de loyauté, au profit du plaisir et des jouissances.

Vous avez, sans doute, entendu parler du voyage de notre ministre d'agriculture* jusqu'au fond du Saguenay, et même jusqu'au lac Saint-Jean. Il vous a raconté lui-même, dans le *Canadien*, sa propriété enrégistrée, suivant M. Ramsay, il vous a raconté dis-je. dans un langage d'une pureté tout attique, comme quoi, il avait couché plusieures fois, à la belle-étoile, abrité des seuls rayons de la lune ; comme quoi, les populations accouraient empressées au devant du grand homme, du bienfaiteur, du messie, et que sais-je encore ; comme quoi, il daigna répondre aux nombreuses adresses " avec bienveillance " et même, " avec éloquence."

Mais, ce que vous ne savez pas, sans doute, c'est la réalité de tout celà, c'est le dessous des cartes, c'est le mécanisme de cette mise en scène. Avant son départ

---

* L'Honorable F. Evanturel.

de la Rivière-du-Loup pour le Saguenay, quatre habiles claqueurs avaient été envoyés en avant-coureurs, jusque sur les bords du lac Saint-Jean. Ils précédaient l'illustre ministre, de porte en porte, ét disaient aux populations éparpillées sur le vaste territoire: recevez le bien et vous aurez beaucoup, c'est lui, qui distribue l'argent de la colonisation. Aussi, les adresses ne firent pas défaut, car les pauvres gens ont besoin de chemins.

A son retour à Chicoutimi, ou à la Grande-Baie, le ministre ne se montra pas ingrat, dit-on, car il distribua à ses admirateurs *l'eau lustrée* en abondance; les libations furent généreuses et la reconnaissance se transforma en enthousiasme et presqu'en ivresse. C'était assure-t-on, un spectacle d'une rare occurrence. On ne dit pourtant pas que les cris de joie, firent tomber les oiseaux du ciel, et que les ortolans arrivèrent tout rotis, dans les bouches ouvertes et affamées.

J'oubliais de vous dire que le *Canadien*, en annonçant le départ du ministre d'agriculture, fit connaître à ses lecteurs que celui-ci était " accompagné " de M. Dorion. Arrivés sur le quai de la Rivière-du-Loup, les deux ministres se mêlèrent à la foule et parlèrent comme de simples mortels. L'un d'eux, dans une causerie, avoua que le ministère, était composé d'hommes sans expérience, de novices enfin! tandis que ses adversaires avaient l'expérience des affaires, une longue habitude de l'administration, et la connaissance de la tactique parlementaire. Il admit, que c'était là de grands désavantages, que le nouveau cabinet espérait cependant corriger, par une élection générale.

L'autre, plus imprudent et plus provoquant, s'exposa à de rudes répliques et échappa à de sévères vérités, en cherchant son salut sur un autre coin du quai.

Voulez-vous la fin morale de tout ceci ? la voici :— Si vous êtes le ministre d'agriculture demain, je vous promets de pareilles ovations, sans même que vous ayez besoin d'avoir recours aux claqueurs.

Peu de temps après le voyage de M. Evanturel au Saguenay, les citoyens du faubourg Saint-Jean de Québec présentaient une adresse de félicitations à MM. Tessier et Evanturel. Cette adresse se promena, durant six semaines, de maison en maison, et obtint dans le faubourg, un certain nombre de signatures. Les promoteurs étaient de deux espèces, l'une, des ouvriers qui voulaient de l'ouvrage du bureau des travaux publics,— l'autre, des incendiés de 1845, qui voulaient à tout prix être débarrassés de l'obligation de remettre au gouvernement l'argent qu'ils lui ont emprunté.

L'adresse n'avait pas de caractère politique ; on n'y félicitait les deux ministres de leurs succès que comme enfants nés dans le faubourg Saint-Jean. Comme on le voit, la réputation de nos deux ministres est toute faubourienne. Celui qui parla au nom de la députation fut M. Louis Larose, (*) qui n'est pas même un électeur. C'est sa femme qui serait *électrice* si les femmes pouvaient voter. M. Larose s'excusa sur le peu d'importance de la députation et en fit connaître les contrariétés. N'oubliez pas que vous êtes là, en ce moment, chez M. Tessier et que M. Evanturel est à sa gauche. Nous avons eu bien du trouble, dit M. Larose, nous avions presque fini de faire signer l'adresse, lorsqu'on nous fit apercevoir que nous avions oublié M. Evanturel ; et il nous a fallu recommencer. Ensuite, nous avons

(*) Ce M. Larose s'appelait Joseph, et non pas Louis. Il fut plus tard, employé à Ottawa comme surveillant des travaux de maçonnerie lors de la construction des édifices parlementaires.

été trouver M. Simard, qui nous a fait modifier l'adresse, parcequ'elle renfermait une attaque contre l'ancien gouvernement."

M. V.—Il ne s'agit pas de politique ; nous ne voulons pas blâmer les autres. Nous vous présentons cette adresse, parceque vous êtes des enfants du faubourg.

La coupe était bien amère, cependant, les deux ministres la burent en grimaçant; le plus triste, comme bien vous pensez, fut M. Evanturel qu'on avait d'abord oublié.

Est-ce par tristesse ou par pénitence, que le ministre d'agriculture a pris, depuis, deux fois le chemin de la Trappe? Peut-être M. Langevin, son compagnon de voyage, pourra-t-il vous en dire quelque chose.

La milice est en ce moment à l'ordre du jour; on ne parle plus que volontaires, capitaines, majors de brigade, colonels, et que sais-je encore. Les majors de brigade surtout, font sensation; ils ont déjà fait tomber deux colonels de districts, le colonel Campbell et sir E. P. Taché. Ceux qui sont nommés pour le Bas-Canada, sont au nombre de dix, dont cinq d'origine française et cinq d'origine britannique. La proportion est loin d'être équitable, si l'on veut bien se rappeler que les Canadiens français, forment les trois quarts de la population. M. Chs. de Salaberry n'avait pas demandé la place de major de brigade ; il ne le fit, qu'à l'instigation réitérée de MM. Tessier et Evanturel qui lui offrirent leur appui, et lui promirent la situation. La place fut donnée à M. Carter; voilà, comme ces deux puissants ministres soutiennent les intérêts et la cause des Canadiens français.

Le *News* de Québec dit que "M. Tessier a été surnommé trente-sous-Tessier, parceque ses notions sur la finance, ne se sont jamais élevées au-dessus de cette

somme, et que ses confrères, ne valent guère mieux, puisqu'ils n'ont jamais perdu l'occasion des plus basses actions à leur profit et à celui de leurs amis, ou de faire du mal à leurs adversaires politiques." Il a probablement raison et dans tous les cas, l'influence de M. Tessier mise au profit de ses compatriotes, ne vaut pas *trente sous* dans le gouvernement.

Puisque j'en suis sur le compte de M. Tessier, je vous raconterai une petite histoire, qui, si elle n'est pas très plaisante, est au moins très-instructive.

Un certain M. Cimon avait entrepris la construction du palais de Justice de la Malbaie pour la somme de £5,000. Tracassier à l'extrême, il avait causé à M. Rose beaucoup de déboires. Son successeur l'avait enduré longtemps mais, en fin de compte, il avait été obligé de lui ôter l'ouvrage et de le faire finir par d'autres. Au moment où M. Cimon cessa de travailler, il avait reçu le montant de son contrat, moins environ $5000, si je ne me trompe pas. L'ouvrage fut terminé. ainsi que je vous l'ai dit plus haut, par un autre et payé ces $5,000 et plus. M. Cimon intenta un procès et poursuivit personnellemeut l'entrepreneur pour $20,000 de dommages. C'est M. Tessier qui le poussait à celà, et qui devait lui servir de conseil dans son procès. Devenu ministre des Travaux Publics, il ne sut que faire de son rôle d'avocat de M. Cimon, car il n'avait plus de vengeance à exercer contre son prédécesseur, mais, il devait quelque chose à son client, et pour lui être utile, il plaça sa cause devant les arbitres de la province.

Les témoins du gouvernement prouvèrent que M. Cimon avait même trop reçu, mais les arbitres lui donnèrent en dommages $4,636.—M. Cimon a été payé. —Les frais de poursuite, reclamés par lui seulement,

s'élevèrent à $3,000. Tel est l'avantage pour lui, d'avoir choisi M. Tessier pour son avocat-conseil.

Devant cette décision étrange, M. Fournier,* l'avocat du gouvernement, a recommandé très énergiquement à celui-ci, d'en appeler de la décision des arbitres, mais M. Tessier a préféré payer son ancien client.

Le nouveau ministère, me direz-vous, ne dépense aucun argent qui ne soit autorisé, puis qu'il fait faire des enquêtes pour établir que ses prédécesseurs n'ont pas respecté, eux, la loi. Ça c'est bien sûr, car M. Tessier dépense, depuis longtemps, des sommes qui n'ont pas été votées par la chambre.

Il y a trois mois environ, sa dépense dépassait déjà de plus de $12,000 le crédit accordé. Vous savez que, par les votes de la chambre, on a affecté près de $50,000 à la construction d'un chemin, situé dans les seigneuries de *mes tantes* et de *ma belle mère.* Mais celà ce n'est rien, car ici, la chambre a voté. Après celà, il a fait poser une *chemise* au quai de Rimouski ; cette chemise coute $7.000 ! Où est ici le vote ? Il n'y est pas, mais le quai est dans la seigneurie de *mes tantes* et de *ma belle mère.* Vous voyez donc que ces gens-là, ne sont pas plus purs que les autres.

M. Tessier est un homme universel ; il donne des cours à l'Université ; il plaide au palais chaque fois que l'occasion s'en présente ; il est commissaire des Travaux Publics à raison de £1250 par année ; il plaide dans la personne de son associé, M. David Ross, devant les arbitres provinciaux, et amasse ainsi, de toutes manières, pour les mauvais jours.

* Aujourd'hui (1881) l'un des juges de la Cour Suprême.

C'est encore un littérateur fini. L'autre jour, je lisais son *Emma* dans le Répertoire National,* en présence de quelqu'un qui en prit occasion de me raconter une singulière anecdote.

"Le Répertoire National venait, dit-il, de paraître. M. Evanturel tenant le livre dans sa main, montra *Emma* à M. C..., lui demandant ce qu'il en pensait. Il faut avouer, que c'est une triste amplification, repliqua celui-ci.—Et vous, qu'en pensez-vous? ajouta M. Evanturel en se tournant vers M. Tessier, que M. C...n'avait pas vu."

Plus tard, M. Tessier avait fait des progrès, et ses collègues de l'Institut-Canadien, durent refondre totalement un rapport annuel qu'il avait préparé en sa qualité de président. Ses lettres encore, sont des chefs-d'œuvres de style; pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à lire celle qu'il adressait, il n'y a pas longtemps. au caissier de la Banque Nationale, en résignant la place de président de cette institution. Il y avait longtemps qu'il avait cessé de remplir les fonctions de président, parceque chaque fois qu'on lui présentait un billet de plus de $400, il se sentait pris d'un tremblement nerveux. Avec lui la banque n'aurait pas vécu longtemps.

Le bureau du *Canadien* est en proie à la guerre civile. MM. Evanturel et Geo. Larue, deux co-propriétaires, ne se parlent pas et sont en querelle ouverte; M. Barthe et M. Michon, l'un propriétaire, et l'autre rédacteur, ne se parlent pas non plus. Cependant, tous se plaignent que le gouvernement ne fait pas assez pour eux, et que le *Mercury* avale tout. M. Thompson du *Pays*, était ici

---

* Précieuse compilation d'écrits canadien-français, publiée par James Huston, en 1848.

l'autre jour et se plaignait à M. Evanturel, dit-on, d'être délaissé. Celui-ci, aurait répondu : le *Canadien* n'est pas mieux traité que vous, et M. Thompson de répliquer : si c'est comme ça que vous traitez vos amis...

M. Thompson est revenu depuis, avec des lettres menaçantes de M. Dessaulles et de M. Dorion.

" *Mais revenons à nos trois chèvres ;* "

Je vous ai dit que la guerre civile sévissait dans les bureaux du *Canadien.* Il y a quelque temps, les co-propriétaires, MM. les ministres Evanturel et Tessier et M. Geo. LaRue y étaient réunis pour les affaires de l'établissement ; d'autres personnes étaient encore présentes ; M. Evanturel traita M. Larue de *chenapan* et M. Larue appela M. Evanturel *ignorant, &c.* Le ministre de l'agriculture prit une chaise pour en briser la tête du *prêteur ;* le ministre des Travaux Publics, se plaça entre les deux champions, pour arrêter un bris de chaises, et l'effusion du sang ; il était dans son rôle.

Comme vous voyez, les choses ne vont pas au mieux dans ce sanctuaire de toutes les vertus.

Il y a peut-être quinze jours, un frère Trappiste allait de porte en porte demander des secours pour l'établissement du township Langevin, dont vous avez déjà entendu parler. Il alla tout naturellement chez le premier ministre John Sandfield MacDonald. Celui-ci, le reçut avec brusquerie en lui disant qu'il n'y avait pas besoin de Trappistes dans ce pays, et après l'avoir traité avec cette dureté, il lui donna cinq...chelins !

Le ministère qui sent bien qu'il ne peut vivre longtemps, n'a qu'un remède contre le mécontentement général, celui de menacer d'une élection générale, mais personne n'a peur. Le sentiment du mépris est uni-

versel et ce gouvernement, est destiné à tomber sous les sifflets de ses propres amis.

Personne ici ne croit à l'élection, que le gouvernement tombe ou non, et en tôut cas, l'on s'y prépare.

Le comté de Lotbinière a fait l'épreuve de M. Joly, et cette épreuve ne l'a pas satisfait; des paroisses entières font volte-face à leur représentant, et il est de toute certitude que celui-ci, ne sera pas réélu.

Le comté de Québec se prépare tranquillement, mais efficacement, et je parierai dix contre un, que les jours politiques de M. Evanturel y sont comptés. Il a eu la chance, la dernière fois, d'avoir à lutter contre un adversaire très-respectable mais aussi très-impopulaire, parcequ'il était, depuis environ quinze ans, l'un des commissaires (des chemins) à barrières.

On parle d'un M. Lefrançois qui veut se présenter en opposition à M. Cauchon, dans le comté de Montmorency. On m'assure qu'il a déclaré, ne venir de l'avant qu'à l'instigation de M. Evanturel et que celui-ci, ne lui a donné la surveillance des travaux de colonisation, qu'à la condition expresse qu'il se présenterait.

M. Lefrançois est d'une capacité nulle, et donner un pareil adversaire à M. Cauchon, c'est ce moquer du comté de Montmorency, et s'exposer à une défaite humiliante. Il est admis de plus, par les gens sensés de tous les partis, qu'il n'y a pas d'homme capable de lutter dans le comté de Montmorency, avec celui qui le représente depuis près de vingt ans.

La commission, composée de MM. Sheppard, Bristow et T. S. Brown, siége dans l'une des chambres du parlement. Elle a commencé par le bureau de l'inspecteur-général, mais elle n'est pas restée là plus de deux ou trois jours. Maintenant, elle est dans le bureau

du commissaire des Travaux Publics, et elle tient sur la sellette M. Toussaint Trudeau * depuis environ deux semaines. On m'informe qu'elle n'a pas d'autre but, que de trouver M. Cauchon en défaut, parceque sa plume est constamment employée contre le gouvernement. On dit même que M. Tessier prépare les questions pour les commissaires. Mais le ton du *Journal* † n'est pas celui de la crainte, èt si quelqu'un sort ébréché de cette lutte, nous gagerions d'avance, que ce ne sera pas M. Cauchon.

BLAISE.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Merci pour la publication de ma dernière lettre. J'ai si peu l'habitude d'écrire, et j'étais si peu content de de mon travail d'essai, que je m'attendais presqu'à un refus ; cependant, je dois vous dire que si mes phrases ne sont pas bonnes, mes faits sont incontestables.

J'apprends que vous n'avez plus de neige à Montréal, et que vous marchez sur la terre, ici, nous avons encore un peu du blanc manteau de la nature, mais pas assez pour protéger le sol contre la gelée et ses conséquences.

L'université Laval a eu une grande fête jeudi. Il s'agissait de distribuer des diplômes, et en même temps, de pleurer la mort de l'un des professeurs de l'une des facultés, le Dr Frémont, puis, d'inaugurer le

---

* M. Trudeau est, aujourd'hui, assistant-ministre des chemins de fer et canaux.

† Le *Journal de Québec ;* M. Cauchon en était le Rédacteur.

monument de M. Louis Jacques Casault. On remarquait dans l'auditoire, la vénérable et patriarcale figure de Mgr Baillargeon, et celles d'un nombreux clergé et de plusieures centaines de citoyens. Les dames ornaient les galeries de leurs gracieuses figures et de leurs fraîches toilettes. Tout le corps universitaire était sur une estrade élevée, et rehaussait la fête par la richesse et la gravité de ses costumes.

M. le recteur ouvrit la séance par un discours plein d'apropos, et les diplômes furent ensuite distribués. Après cette distribution, M. le Dr Sewell, prononça l'éloge funèbre du Dr Frémont. M. Sewell est un homme de mérite et un médecin distingué, il est fils de l'ancien juge en chef Sewell, adoré comme magistrat, mais détesté comme homme politique. Le Dr Sewell, quoique protestant, est dévoué de toute son âme à l'université Laval, car il s'est aperçu, que les messieurs du séminaire attirent vers eux, toutes les capacités dans l'intérêt de l'université, sans demander à personne, s'il est catholique ou protestant.

Ce fut M. le Dr Larue qui prononça l'éloge funèbre de M. L. J. Casault. On s'accorde à dire que M. Larue a réussi, et je suis de l'opinion de la généralité. Mais, s'il est permis à un étudiant de juger l'un de ses professeurs, je vous dirai que je l'ai trouvé bien froid. Les phrases sont belles, bien formées, mais elles sont gelées, et dures comme des glaçons. Il a été long aussi un peu, mais a tout prendre, c'est bien.

Voilà le carnaval qui approche, et les bals qui s'annoncent à grand son de trompette ; mais ils ne menacent pas d'être aussi nombreux que l'année dernière. Les dîners leur font une concurrence redoutable. Les bals ! mais pourquoi nous en occupons-nous, pauvres étudiants ? M. Larue ne nous a-t-il pas dit, qu'une

heure de lecture, vaut mieux que toute la science que donne le monde ? Jean-Jacques Rousseau avait dit celà autrement avant lui, et les saints Pères l'avaient dit avant Rousseau. Cependant, le monde va toujours son train et il ne manque jamais d'adeptes. Est-ce pour son bien ou son malheur, c'est une autre affaire. Mais, quand on a vingt ans, le cœur a plus d'activité que le cerveau, et un beau et suave visage de jeune fille, vous parle plus éloquemment qu'un volume sec, terne et embrouillé de Domat, de Pothier, de Tuillier, et même de Troplong. Je vous parle, là, de mon expérience. Je m'exécute pourtant quelquefois, et je retourne après le bal à mes livres, parcequ'on me dit :—" Les livres, c'est le pain, l'amour doit venir après." Peut-être la raison parle-t-elle ainsi, mais ma mémoire me dit que l'amour est venu avant le pain, et que l'amour donne l'amour du pain.

Quand je vous écris toutes ces choses, j'ai constamment la rue St... devant les yeux et la coutume de Paris est loin de ma pensée.

"A tout seigneur tout honneur;" parlons maintenant politique, c'est mon passe-temps avec les bals.

Je vous ai parlé dans ma dernière, des petits scandals de la direction du *Canadien ;* j'ai appris depuis, que M. George Larue voulait à tout prix, éloigner M. Evanturel du *Canadien*, à force de déboires et en le désintéressant. D'un autre côté, les propriétaires ont cherché, tout récemment, un rédacteur; c'est la deuxième fois, me dit-on, qu'ils font cette démarche. Ils deviennent chaque jour, plus convaincus et ils disent à qui veut les entendre, que M. Barthe n'est pas capable, et a un trop mauvais nom, et qu'il ruine le gouvernement dans

l'opinion publique. On se serait adressé les deux fois, à M. H...*

La milice vient de causer quelques chagrins au gouvernement dans le comté de Montmorency. M. Suzor, le major de brigade, y est allé lui-même. Il a eu le malheur de menacer, et on me dit que s'il ne s'était sauvé, il lui serait certainement arrivé malheur. On m'assure que M. Suzor a également déplu par le même procédé à Ste. Foye. Le gouvernement s'apercevra que la persuasion vaut mieux que la menace.

M. McGee a donné une conférence ici, qui ne lui a pas porté chance. Cette *lecture*, faite au profit des veuves de deux éminents littérateurs irlandais, n'a produit que vingt-sept piastres, sur lesquelles il faut prendre le coût des annonces, &c. La salle était vide. Est-ce pour cela, qu'il a cru devoir insulter toute la race française? Ce ne serait pas une raison.

On dit qu'il a été très-sensible, à la remarque du *Morning Chronicle*, et on l'a même vu prendre le chemin du bureau de ce journal. La rumeur va jusqu'à dire, qu'il aurait soupçonné un collègue d'avoir inspiré le *Chronicle*. La rumeur peut bien se tromper, mais ce qui est notoire, c'est la haîne que se portent réciproquement MM. Tessier, Evanturel et McGee.

On m'assure que MM. McDonald et MacDougall sont à couteaux tirés. M. McGee sympathise beaucoup avec M. MacDougall, mais déteste M. Sicotte.

Tous les ministres considèrent aujourd'hui M. Sicotte comme une image, un beau portrait, et regardent sa capacité comme nulle. Mais aussi, tout le monde porte le même jugement de tout le cabinet.

*** Pierre G. Huot, notaire à Québec, qui fut plus tard élu député à la chambre d'assemblée par le comté de Saguenay et la division de Québec Est.**

Le correspondant de la Gazette de Québec dit que le premier ministre est diligent et toujours à son poste. Je puis vous dire la même chose, d'après le rapport qu'en ont fait plusieurs des employés du gouvernement. Mais aussi, quelle différence entre la brillante intelligence de M. J. A. McDonald et celle de M. J. S. McDonald ? Le premier est un esprit de premier ordre, pouvant faire honneur à tous les pays,—le second, n'est qu'un travailleur, bon à faire un compagnon peut-être, mais jamais un maître pour me servir du langage des sociétés secrètes. Non seulement je les ai vus et entendus tous les deux, dans la chambre, mais j'ai entendu les hommes de tous les partis les apprécier comme moi.

Le *Mercury* de cette ville, qui vient de se louer définitivement au gouvernement pour une période de temps inconnue, dit que maintenant, il n'y a plus de principes en discussion en Canada, qu'il n'y a plus que des hommes, et conclut, tout naturellement, à la conservation du gouvernement actuel. Pour ma part, à la place de cet écrivain que l'on dit avoir soutenu avec le même zèle les deux gouvernements, je conclurais autrement que lui ; je dirais : il n'y a plus que des hommes, je choisis les plus capables, car le pays est trop avancé pour se laisser gouverner par des imbéciles et des incapables. Peut-être mon raisonnement n'est-il pas juste, et la politique exige-t-elle un autre mode d'appréciation que les autres choses de la vie, car je suis jeune encore pour la juger, mais ce qui me rassure, c'est que j'entends, sans cesse, faire le même raisonnement autour de moi. Je vous reverrai.

BLAISE.

Monsieur le Rédacteur.

Je vous écris pour vous prouver que je vis encore; je suis d'autant plus vivant que l'on a frappé sur tout le monde, excepté sur le coupable. Vous n'avez pas été épargné plus que les autres; M. Henri Parent n'est pas épargné non plus, et on m'a dit que M. Tessier, le prenant pour *Blaise*, n'a pas voulu l'inviter à son bal. Voilà donc encore un péché sur ma conscience. J'en demande pardon à M. Parent. M. Tessier, vous êtes vindicatif et *petit pour un grand homme;* pour venger mes victimes, je vous ôterai votre portefeuille, c'est sûr, et bien vite encore.

Un correspondant du *Pays*, qui signe *Juvénal* me reproche trois choses: de mal écrire, de m'appeler *Blaise*, et de manquer de véracité. J'accepte volontiers les deux premières accusations, mais je repousse la troisième avec l'indignation d'un honnête homme. Il n'y a pas un mot qui ne soit vrai dans tout ce que je vous ai écrit, en mauvais style si vous voulez, dans mes deux lettres.

D'abord, *Juvénal* n'écrit pas mieux que moi, malgré son nom hyperbolique; il a donc tort, à ce point de vue, de s'appeler *Juvénal*. Mais il a raison en un autre point, car Boileau dit que Juvénal, faisait de *l'hyperbole*. *Blaise*, veut peut-être dire naïf, mais il veut aussi dire franc et probre.

J'ai beaucoup joui du désarroi causé par ma première lettre, des colères et des découragements qu'elle a suscités. J'entendais tant de bruit autour de moi, qu'un moment, je me suis cru quelque chose, et que dans ma joie enfantine, j'ai failli crier: "c'est moi, moi Blaise, votre serviteur." Mais je me suis mordu la langue pour la châtier de l'indiscrétion qu'elle allait commettre,

en lui disant à l'oreille (à l'oreille de ma langue) :—
" Insensée, sers-toi de tes yeux et de ton ouïe partout où tu iras, mais sois muette, car, du moment que tu parleras, les salons, les lieux publics, les bals te seront fermés au nez, et à part la triste vie que tu me feras mener, je n'aurai plus rien pour ma chronique."

Je n'ai pas besoin de vous dire que Juvénal est un menteur, qui n'a pas même le sens commun. Il met, par exemple, en dialogue, des personnes qui au dire de tout Québec, ne se sont pas vus depuis sept ou huit mois. Quand on ment, il faudrait au moins avoir de l'esprit, c'est de rigueur. Je suis bien sûr que MM. Chapais et Cauchon n'ont pas échangé une parole ensemble, depuis la clôture des chambres ; mais, je sais que MM. Sicotte et Tessier ont fait une visite à M. Chapais cet été. On m'assure que le représentant du comté de Kamouraska, et les deux ministres se sont regardés entre quatre yeux, sans se dire un mot de politique.

Les deux derniers auraient été reçus avec une grande hospitalité, et voilà tout.

Je vais vous prouver sans désemparer, comme quoi, *Juvénal* n'est pas digne de créance. Il raconte en ces mots au *Pays*, une touchante anecdote :—" Je reçois à l'instant même où je fermais ma chronique, une lettre de Montréal, dans laquelle on me dit, que rencontrant à Montréal, il y a quelques jours, l'homme le plus spirituel peut-être qui ait démeuré dans Québec, il vous a dit en vous saluant :

" On ne peut toujours pas dire que vous êtes juif, car vous mangez du cauchon avec bien de l'appétit par le temps qui court."

Le *Pays* affirme que la chose lui a été véritablement dite, et déclare, qu'il " a eu même la faiblesse de la prendre pour un compliment."

Or, ce n'est pas du tout l'anecdote ; pour édifier le public sur la véracité de *M. Dessaulles* * et de son correspondant *Juvénal*, je vais vous la donner telle qu'elle a été dite. L'homme le plus spirituel de Québec : " On ne peut pas dire que vous êtes en *suif* puisque vous avez été mangé par un *cauchon* !... Vous êtes *dessaullé* (dessolé)."

M. Dessaulles fit une affreuse grimace, et porta involontairement la main sur ses os décharnés, pour se convaincre que son interlocuteur avait raison.

Je vous parlais dans ma première lettre de l'affaire Cimon. Sur les $4636 payées à Cimon, sans appel de la part du gouvernement, malgré les instances de son avocat, M. Fournier, une portion considérable de cette somme fut retenue par l'ordre de M. Tessier qui, contre l'usage à ce qu'on me dit, des département publics, se chargea de payer les dettes de M. X, Cimon. et en particulier, les honoraires de ses avocats. Or, il ne faut pas oublier que M. Tessier, avant son entrée au bureau des travaux publics, était l'*avocat conseil* de M. Cimon.

Ce dernier, est le seul entrepreneur que M. Tessier ait traité avec largesse ; il essaie de ruiner tous les autres, parcequ'il les soupçonne d'être hostiles politiquement au gouvernement dont il est membre. Ceci est notoire dans Québec, et aussi, est-il devenu odieux à toute la classe ouvrière, depuis l'entrepreneur jusqu'au simple manœuvre.

Vous avez pu voir une correspondance dans le *Canadien*, où le talent de M. Tessier pour les finances, est défendu avec un grand zèle. Il n'est pas difficile de deviner l'auteur de cet écrit publié dans ce journal, la

---

* Rédacteur du *Pays* et plus tard, Conseiller Législatif.

propriété de M. Tessier. Mais malgré ses réclamations, je tiens encore mon dire, et si vous voulez vous donner la peine de venir prendre des renseignements parmi nos hommes d'affaires, vous verrez que je n'ai rapporté que la conviction commune. Je ne veux pourtant pas insister, car je crains qu'il ne demande un certificat de capacité aux directeurs de la Banque Nationale. Je n'ai pas oublié celui qu'il se fit donner un jour, par son secrétaire particulier.

Je vous ai raconté l'émeute arrivée, il y a quelques semaines, dans le bureau du *Canadien*, et je ne vous ai dit que la vérité. Le 20 janvier 1863, c'est-à-dire la semaine dernière, il y avait une nouvelle rixe dans le même sanctuaire. On dit que l'émotion chez M. George Larue fut si grande, que comme Napoléon devant Hudson Lowe, il en sentit la vibration jusque dans son mollet gauche ; cette dernière querelle entre les amis, est vraie à la lettre comme la première dont je vous ai donné les détails.

Tout celà finira mal ; M. Barthe a toujours devant les yeux la crainte de perdre sa place, car les ministres-propriétaires avouent ouvertement, qu'il les ruine dans l'opinion publique ; mais pour dire le vrai, ils se méprisent tous entr'eux. Ils vous disent tous, par exemple, que M. Sicotte n'a aucune capacité quelconque, que c'est une belle image qu'il faudrait encadrer ; que M. MacDonald a la haute main sur tous les départements, et qu'il taille à tort et à travers ; que M. McGee les compromet par ses discours et sa conduite ; que M. McDougall les voyant perdus, complote contre eux avec M. Brown, * afin de conserver dans la débâcle la

---

* Rédacteur du *Globe* de Toronto. Homme d'une grande énergie et chef du parti grit dans le Haut-Canada. Il a été assassiné, par l'un de ses ouvriers, en 1880.

bonne amitié de son ancien chef; que M. Tessier est complètement incapable, et ne jouit pas même de la confiance de la division qu'il représente; que M. Morris est une vieille femme, bonne à mettre dans un asile d'invalides; que M. Evanturel a trop de langue, trop de poils, et pas assez de tête.

A propos de ce dernier, je vais vous raconter une amusante et véridique histoire. Quelque malin avait jeté plusieures lettres à la poste, toutes adressées au rédacteur du *Canadien.* L'une de ces lettres, était le compte-rendu d'une prétendue assemblée tenue à St. Pascal de Kamouraska. La lettre faisait intervenir le curé, M. Patrie, dans l'assemblée, et lui prêtait un discours rempli d'éloges à l'adresse de M. Evanturel, qui avait plus fait, dans huit ou neuf mois, pour la colonisation que ses prédécesseurs dans huit ou neuf ans. Cette lettre et d'autres écrites de la même main, assure le *Canadien*, demandaient des exemplaires du *Canada reconquis.*

M. Evanturel, attendri jusqu'aux larmes du procédé de M. Patrie, lui écrivit une lettre dans laquelle il le remerciait de ses bonnes paroles, en lui disant que le bon témoignage d'un homme comme lui, était rafraichissant pour un homme public; M. le curé de St. Pascal, (j'ai pris tous ces détails dans la basse-ville, où ils sont le thème général), M. le curé de St. Pascal, n'en croyait pas ses yeux, car avec la lettre, il recevait un *Canada reconquis.* M. Barthe, on le comprend, était au comble du bonheur; on l'appréciait enfin, après tant d'années d'oubli et de dédain! mais malheureusement tout celà n'était qu'une déception, car M. Patrie, qui ne reçoit pas le *Canadien*, alla aux informations, et on lui montra la correspondance qui lui avait valu un volume et une touchante épitre. Comme il ne voulait pas faire

continuer la mystification, il écrivit au *Canadien* une lettre semblable à celle qu'il adressa, plus tard, au *Journal*. M. Barthe au lieu de la publier, écrivit une longue épitre à M. Patrie, pour l'engager à se taire, parceque l'affaire devenant publique, aurait l'effet de livrer un ministre au ridicule.

Tout celà est triste, et ce qui l'est davantage, c'est que tous les malheurs viennent à la fois.

Le *Pays* n'a pas nié les deux voyages de M. Thompson, le beau-frère de M. Dessaulles, à Québec et le motif de ces voyages.

M. Blackburn, du *Mercury*, avait commencé à imprimer le rapport de la commission d'Ottawa, mais n'ayant ni assez de place, ni assez de *caractère*, il le fait imprimer par MM. Rose, Thompson et Lemieux, les imprimeurs de la chambre. Cependant le volume portera le nom de Blackburn, et sera supposé être imprimé par lui. Aussi, MM. Rose et Thompson imprimeront pour M. Blackburn un nombre donné d'exemplaires pour un jour fixé; puis, quand le rapport aura été mis devant la chambre, MM. Rose et Thompson l'imprimeront de nouveau pour le parlement.

Comme vous voyez M. MacDonald pratique en grand l'économie. Il découvre Pierre pour couvrir Paul; il habille les gueux qui apostasient, avec les dépouilles de ses victimes. Mais, rassurez-vous, M. Blackburn et M. Sheppard, on me l'assure, seront encore ministériels, quand le ministère McGee—Evanturel aura payé sa dette à la nature.

J'ai rencontré M. Sicotte sur le chemin, il m'a l'air bien pensif. Il a dit-on, expédié M. Abbott à Montréal, avec plein pouvoir de choisir un secrétaire-provincial, lui disant que quant a lui, il était fatigué de courir après des refus.

MM. McGee et Foley sont partis pour se rendre auprès de M. Howland, à Toronto, afin de l'administrer dans ses moments d'agonie, ou lui monter le courage, si c'est seulement le moral qui est malade. Pour ma part, je crois volontiers à la maladie, car des gens bien informés, m'assurent que les quelques piastres économisées sur les salaires de quelques malheureux employés, n'ont pu empêcher le déficit de regonfler à *trois millions de piastres* pour l'année 1862.

Ce n'est pas chose très-plaisante que de venir ici pour mourir, et M. Howland croit plus, avec raison, à l'efficacité des soins de la famille, qu'à celle des remèdes que lui administrerait la chambre.

Aujourd'hui, non seulement le public tout entier croit à la chute inévitable et prochaine du cabinet, mais celui-ci y croit lui même, et plusieurs de ses membres l'ont admis.

Si on ne me trompe pas, le chemin de fer intercolonial va être une source de déboires pour le ministère, car, le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse, n'entendent pas servir de jouet dans les mains de MM. MacDonald et Sicotte.

Nos ministres doivent s'apercevoir trop tard, que le gouvernement de la chose publique, n'est pas une besogne facile, car ils n'ont à présenter aux chambres, ni actes législatifs, ni actes administratifs ; ils n'ont que des rapports de commissions, le bagage d'autrui, que le vent de la discussion fera évanouir comme les nuages du ciel.

J'ai été bien long, je l'admets, mais cependant, j'ai encore un petit scandale à vous raconter. Samedi matin, les regards des passants étaient attirés pas l'aspect d'un mannequin suspendu à un arbre dans le champ-de-mars, entre la prison, le château St. Louis, et l'Exécutif.

Ce mannequin que je n'ai pas vu, avait, dit-on, six pieds de haut, les mains attachées derrière le dos, portait chaussettes de coton noir aux pieds, et bonnet de coton blanc sur la tête, était pendu par le cou, à vingt-cinq ou trente pieds en l'air, tirait la langue, avait le cou de travers comme un pendu, et portait sur la poitrine cette inscription :—Trente-sous-Tessier.

Il resta ainsi pendu, les uns disent jusqu'à 8 heures ½ les autres disent jusqu'à 9 heures ½. Bientôt, les spectateurs devinrent nombreux, mais personne ne voulait décrocher le pendu ; coïncidence singulière, ce fut le *shérif* qui, enfin, donna ordre de le descendre. Autre augure ; on ne le décrocha pas, on lui arracha le cou, et le cadavre fut transporté à la station de police.

On fait mille conjectures sur la cause de cette pendaison, qui a, m'a-t-on dit, blessé au cœur M. Tessier, au point qu'il aurait promis une récompense à celui qui découvrirait les coupables. La police serait sur leurs traces ! Pourquoi diable aussi, ces gens ont-ils des traces ? Mais à mon avis M. Tessier, au lieu de se fâcher, devrait rire, car, comme il s'est fait bien des ennemis depuis quelques mois, si l'on s'aperçoit que ces démonstrations l'ennuient, on les lui prodiguera.

N'est pas qui veut Henri IV * qui disait : " le peuple me chante, mais il paie." M. Tessier, il est vrai, n'est pas Henri IV, et notre peuple ne paraît pas vouloir s'en tenir aux chants.

Tout de même, on ne peut pas approuver ces pendaisons et ces brulades en effigie.

BLAISE.

---

* Ce mot est de Mazarin.

M. LE RÉDACTEUR,

Si je vous ennuie, il est évident que je ne m'ennuie pas moi, et je sens même, que, à force de forger, je deviendrai, pour le moins, aussi bon forgeron que le correspondant du *Pays*. Peut-être me direz-vous, que mes visées ne sont pas très-hautes. Celà est possible, mais je connais mes moyens, et je borne mon ambition à dire la vérité dépouillée de tout ornement.

Deux évènements approchent, l'un, dans l'ordre religieux, l'autre, dans l'ordre politique ; le carême et l'ouverture des chambres. Il est bien possible, cependant, que par un coup de la Providence, ou, si vous l'aimez mieux, de la fortune, ces deux sortes d'évènements ne soient intervertis, que le parlement ne fasse jeûner le cabinet actuel, et que le *carême* ne soit une *pâque* pour ses redoutables adversaires. C'est au moins l'opinion universelle, et des ministres ont avoué à leurs intimes, qu'ils voyaient bien qu'ils s'en allaient. Ils n'ont pas même la certitude que le gouverneur général leur accordera une élection générale, ils inclinent même vers l'idée contraire. Pourquoi avez-vous ces craintes, disait un citoyen à un ministre ? Le gouverneur-général ne vous a-t-il pas, à votre demande, promis une dissolution, l'année dernière ?--Mon cher ami, je prends mes craintes dans la situation même des choses ; l'année dernière n'est pas cette année, et mille causes ont surgi depuis, les unes pour changer la position du gouverneur-général, et par suite, son opinion sur la dissolution, les autres, pour nous détourner de la demander.

Mais, est-ce que sir Edmund Head n'a pas eu tort de la refuser à M. Brown, en pareille circonstance, et n'a-t-il pas, par cet acte, porté une atteinte très-grave à la constitution ?

—Entendons-nous ; d'abord, du moment où un cabinet a perdu la confiance du parlement, son organe, le premier ministre, communique le fait au chef de l'Etat, soit en déposant entre ses mains les portefeuilles de ses collègues et le sien, soit en demandant une dissolution. Dans le dernier cas, le premier ministre justifie dans un mémoire écrit, les motifs qui l'engagent à demander la dissolution. Nous aurions donc par exemple à dire, dans ce mémoire : que la chambre qui nous condamne, n'exprime pas l'opinion du pays, et que notre programme renferme de grandes mesures de législation (et il faudrait les nommer), sur lesquelles il convient de consulter le corps électoral. Si le chef de l'Etat, intéressé autant que nous à étudier l'opinion publique, et d'autant plus responsable à sa conscience qu'il ne l'est à personne en Canada pour ses actes publics ; si le gouverneur-général, placé en dehors des partis, et neutre dans le débat, ne juge pas comme nous (et il y a bien des motifs pour qu'il ne le fasse pas), nous n'aurons plus qu'à nous retirer.

—Vos réflexions me paraissent théoriquement justes, et du reste, dans les hautes positions publiques et politiques que vous avez tour à tour occupées, vous avez été à même de connaître mieux que moi, la doctrine constitutionnelle sur les attributs du chef de l'Etat, et sur ses obligations morales, dans le cas où un vote de la chambre le place dans la nécessité de faire usage de son libre arbitre ; mais veuillez me dire, si, sir Edmund Head n'a pas eu tort, au point de vue de la constitution, ou bien encore, à celui de la justice, de refuser la dissolution à M. Brown, et pourquoi, en ce qui vous regarde, votre position n'est plus celle de la dernière session ?

—Je pourrais répondre: j'ai déjà répondu à votre première question, quand je vous ai dit, que le chef de l'état, ne prenait son libre arbitre que du moment où son cabinet, qui est l'intermédiaire constitutionnel entre la couronne et le parlement, l'informe que ce dernier, par un vote solennel, vient de lui retirer sa confiance. Si on peut restreindre le libre arbitre, celui-ci n'existe pas réellement. Les ministres ne peuvent pas plus le circonscrire, que le chef de l'exécutif ne peut lui-même, limiter le droit du conseil, comme l'essaya vainement George III, alors même qu'il était à l'apogée de sa puissance.

—Mais, est-ce que le libre arbitre du gouverneur-général dans le cas dont nous parlons, n'est pas comme notre libre arbitre à nous? est-ce qu'il ne doit pas avoir pour règles, la raison et la justice?

—Votre réflexion est juste; mais, en dehors de certains actes, est-ce que les hommes s'accordent sur les idées du *juste* et de *l'injuste,* et, est-ce que les intérêts, de personne ou de parti, ne peuvent pas nous faire trouver des injustices où il n'en existe pas réellement? Ainsi en 1858, je possédais un portefeuille, je ne trouvai injustes, ni le vote de la chambre qui condamnait MM. Brown et Dorion sans même donner le temps de les entendre, ni le refus du gouverneur-général de leur accorder une dissolution. Les ministres défaits crièrent à l'injustice, celà était naturel. Aujourd'hui que je suis dans la position de MM. Brown et Dorion, je trouverais ou je prétendrais trouver injustes, et la chambre qui me donnerait un vote de non confiance, et le gouverneur-général qui me refuserait une dissolution, si toutefois je croyais, qu'un appel au peuple put me donner une majorité.

—Maintenant, si vous aimez à connaître ma pensée intime sur la situation, je vous dirai qu'elle ne m'inspire pas de confiance, ni pour le présent, ni pour l'avenir.

—Vous m'étonnez ; vous étiez tous absents dans la dernière session, et cependant, vous avez fait passer toutes vos mesures à de fortes majorités !

—Celà est vrai ; mais veuillez étudier avec moi, les évènements et leurs causes, et vous avouerez que j'ai raison. Les hommes qui composaient le dernier cabinet, ou la plupart d'entr'eux, possédaient depuis six ans le pouvoir. Ils avaient réussi à régler les plus grandes questions sociales et politiques qui aient jamais agité le pays. Les hommes les plus fermes, on le comprend, s'usent dans de pareils efforts, parcequ'ils ont à se heurter à de grands préjugés, et de grands intérêts. Ensuite, il y a les aspirations individuelles qui ne veulent pas toujours attendre ; en troisième lieu, il y a les fautes et les erreurs inhérentes à l'humanité, et dont les adversaires prennent avantage ; enfin, tous les peuples se ressemblent, ils sont comme cet Athénien, qui votait l'ostracisme d'Aristide, parcequ'il était fatigué de l'entendre, sans cesse, appeler le juste. Le bill de milice était mal compris dans les campagnes, où il créait une agitation extraordinaire, au point de faire reculer les partisans les plus dévoués du ministère dans la chambre, et l'affaire Foote vint mettre le comble au désarroi. C'est sous ces circonstances que fut donné le vote sur le bill de milice. Mais il faudrait se faire illusion, à un degré impossible, pour se tromper sur la portée de ce vote, et sur sa signification.

" Notre cabinet, bien contre mon gré, se forma en dehors de l'ancienne majorité, du seul parti qui pouvait nous assurer un parti permanent et stable. Les rouges nous imposèrent Dorion, et, comme je n'avais pas de

parti à moi proprement dit, le chef des rouges, en prit avantage pour conduire à sa guise la politique générale, et surtout, pour peser sur l'administration de la milice. McDonald n'écoutait que lui, et nommait colonels, des hommes comme Hurteau et Kierzkowski, démettait Archambault et d'autres. Evanturel déteste les rouges cordialement, mais quelle influence a-t-il ? Tessier est peut-être encore moins capable, et est littéralement odieux à toutes les classes de la population. Pendant qu'il n'oublie jamais de se servir, il n'oublie jamais de se venger, et l'irritation qu'il a produite dans tout le pays, nous affaiblit au-delà de toute expression. Dorion et Loranger ont refusé, le premier, de reprendre sa place, le second, de lui succéder, parcequ'ils croient que nous allons tomber au commencement de la session ; et Drummond ne fait que répéter à tout venant, que nous sommes des enfants en administration, et que nous ne pouvons durer. Ensuite, nous sommes mal défendus par la presse. Nous avions crié au scandal pour l'affaire de Foote, et cependant, nous prîmes le jour même de notre entrée dans le cabinet, le journal * de cet homme pour notre organe et lui confiâmes notre programme politique. La presse de l'opposition prit avantage de ce fait, où ne brillait certainement pas la sagesse, et après quelque temps, pour sauver les apparences, nous fûmes obligés de chercher un autre organe. Nous prîmes le *Mercury*, mais McDonald voulut à tout prix avoir Sheppard qu'il enleva à Foote et le plaça au *Mercury*. C'était une grande erreur à divers égards, d'abord, parcequé le public connaît cette manigance, et sait que rien n'est changé dans les choses, si ce n'est le nom du journal sur lequel elles sont écrites ; en-

* Le *Morning Chronicle* de Québec.

suite, parce qu'on sent, en lisant Sheppard, qu'il est payé et qu'il n'écrit pas de conviction ; en troisième lieu, il n'a pas à mon avis, écrit un seul article remarquable, un seul, qui donne de la force à un gouvernement sur l'esprit public, et il en a écrit beaucoup de très compromettants, et de très imprudents. Il reçoit parait-il, ses inspirations de MacDonald, alors MacDonald est loin d'être un bon conseiller.

" Je n'ai pas besoin de vous parler de Dessaulles et Barthe. Il n'y a pas moyen de faire taire le premier, qui insulte trois fois par semaine, la majorité parlementaire sous laquelle il faut que nous tombions ; quand au second, il y a longtemps que je dis à Tessier et à Evanturel de s'en débarrasser à tout prix. Ils me répondent, qu'ils sont à la recherche d'un rédacteur et n'en peuvent trouver. Ils se sont, me disent-ils, adressés deux ou trois fois à Huot, qui les a refusés. Je comprends bien qu'il ne veuille pas être l'instrument de deux hommes, dont il se croit intellectuellement supérieur. En attendant, les propriétaires du *Canadien* se querellent entr'eux, et cette feuille et le *Pays* nous font un mal incalculable.

" Tant que le bill de la milice n'a pas été compris, les soutiens du ministère Cartier-MacDonald n'ont pas osé lever la tête ; mais il l'est parfaitement aujourd'hui. Vous comprenez bien que si, dans beaucoup de localités, les gens consentent à faire volontairement l'exercice du *drill*, ils le feraient avec plus d'empressement encore si on les payait. Or, le bill du ministère Cartier, accordait un écu à chaque milicien pour chaque jour d'exercice, tandis que nous ne lui donnons rien. Si nous payons les volontaires des villes, nous ne donnons pas un sou aux miliciens de la campagne, qui sont les

plus nombreux, et qui sont à cause des distances, sujets à plus de sacrifices.

" Pour nous mettre bien avec le public, et prouver que nous étions sincères, au lieu de choisir le *Chronicle* pour notre organe, nous eussions dû agir dans le temps contre son propriétaire; en ne le faisant pas, nous avons prouvé que le cri : *au scandale* que nous poussions, n'était pas sincère, et que nous ne nous en servions que parce qu'il était populaire. Aujourd'hui il est usé.

" MacDonald croit faire beaucoup avec ses commissions; mais outre, qu'elles sont formées de mauvais éléments et d'hommes pour la plupart tarés, ou sans valeur, nos journaux en menaçant nos adversaires et en appelant sans cesse la discussion sur ces commissions, les ont usées jusqu'à la corde. Le public sait tout ce qu'elles promettent et n'y croit déjà plus; elles ont aussi, un caractère politique trop prononcé.

" C'est là tout notre bagage, tout ce que nous avons à offrir aux chambres, car nous n'avons pas de mesures importantes à leur présenter; la seule importante, était le chemin de fer intercolonial que j'avais la mission d'étouffer à Londres, mais qui, nous tuera certainement, si nous ne mourrons pas plus promptement par une autre cause. Nous ne pouvons pas nous cacher que nous avons affaire à des adversaires redoutables, tandis que le nombre de nos hommes capables est bien minime. Dans le conseil, où nous perdrons probablement l'élection de l'orateur, nous avons pour nous défendre Morris, Bureau et Tessier; voilà trois champions, qui ne promettent certainement pas beaucoup. Dans la chambre, à part moi, Sandfield dont John A.* n'aura certainement pas peur; McGee parle avec beaucoup de

* **Macdonald.**

facilité, mais il n'a pas de valeur dans le débat ; Abbott a honte de sa trahison, et le bon sens a honte d'Evanturel.

" Puis, arrivant un vote de non-confiance, quel cœur puis-je avoir d'aller aux élections, lorsque je sais que les rouges veulent faire l'élection à leur compte, et qu'à leurs yeux, je n'ai pas perdu la tache originelle ; j'ai fait partie du ministère Cartier-MacDonald. Si, à l'heure qu'il est, je me sens entouré par eux de tous les côtés, que serait-ce donc s'ils revenaient avec plus de voix ? Croyez-vous que je m'aveugle au point de ne pas voir, qu'ils veulent mettre Dorion à ma place.

" Quel intérêt a de son coté MacDonald de demander des élections, si nous sommes battus ? Il sait bien, que Brown et J. A. MacDonald se partageraient le Haut-Canada, et qu'il ne resterait rien pour lui."

La fin morale de tout ceci, c'est qu'il est toujours plus sûr de rester fidèle à son parti, quand même il aurait tort quelquefois

—Vous m'avez M. le ministre, initié à bien des choses, que mon inexpérience n'aurait certainement jamais devinées, mais alors, le mal serait donc sans remède ?...

—Oui, sans remède à mon sens. La situation a empiré d'une manière effrayante, pendant mon absence. C'est comme un malade qu'on a été longtemps sans voir, et qui se hâte vers le tombeau ; j'ose croire, que ma présence eût empêché bien du mal.

—Cependant, il ne faut pas désespérer ; qui sait, ce que peut apporter le vent de la montagne ? Je sais que je vous fatigue et vous ennuie, cependant, avant de vous laisser, je ne puis résister au désir de vous entendre expliquer le vote de non-confiance de 1858, et le procédé de sir Edmund Head. La chambre n'avait-elle pas tort d'en agir ainsi ? et le gouverneur-général ne

devait-il pas accorder après le vote, la dissolution demandée ?

—Vous me placez là, dans une position bien délicate. Ou, il faut que je condamne le vote de 1858 et le refus du gouverneur qui le suivait, ou, que je justifie, par avance, le gouverneur-général actuel de nous refuser, si nous lui demandons une dissolution, lorsque nous y avons moins droit que M. Brown en 1858, car je faisais partie du ministère MacDonald-Cartier, et en restant dans le cabinet, j'ai accepté comme bon, et le vote de la chambre et l'acte du gouverneur-général. Cependant, je veux être franc avec vous, et vous dire toute ma pensée. Je crois donc que la chambre était injuste, de refuser au nouveau cabinet l'occasion de s'expliquer, et je ne trouve aucun précédent de sa conduite, dans l'histoire parlementaire d'Angleterre. Après celà, elle avait son libre arbitre, et pouvait, si elle le voulait, dire de suite au gouverneur-général :—nous ne voulons pas de ces hommes pour vos conseillers. Mais sir Edmund n'avait pas la mission de juger l'acte de la chambre, qui était indépendante de lui, et il devait le prendre tel qu'il le trouvait. Le pays sortait d'une élection générale, et le vote que repoussait MM. Brown et Dorion, était si écrasant, que le gouverneur le prenant pour guide, pouvait dire :—"je ne vois aucun changement dans l'opinion publique sur l'administration du pays, nous sortons d'une élection générale coûteuse, et je ne serais pas justifiable de faire dans ces circonstances, un nouvel appel au peuple. Cette session serait perdue, il est plus que probable que la suivante le serait aussi, parce que le parti qui sort à peine de l'urne électorale, en sortirait encore triomphant. Ce serait encore à recommencer, et établir dans la pratique, les parlements annuels. Sous ces circonstances, je veux épar-

gner au pays son argent, et une perturbation sans but." Que répondre à de pareilles raisons ? car le gouverneur a pour obligation de veiller à l'intérêt du pays, et encore, à celui des partis politiques.

—Vous plaidez votre cause de 1858, et vous la plaidez bien ; mais vous allez probablement, vous trouver dans la position où était M. Brown en 1858, après le vote de la chambre ; quel sera votre raisonnement alors ? Je suis inquiet pour vous.

—Je voudrais bien changer de raisonnement, comme j'ai changé de position, mais je ne le puis. Les droits du gouverneur restent les mêmes, et ses motifs, pour refuser une dissolution, sont plus forts que ceux que pouvait invoquer sir Edmund Head.

—Expliquez-vous, je ne vous comprends pas.

—Pourtant la chose est claire. Si, immédiatement après la formation de notre cabinet, la chambre nous eut donné un vote de non-confiance comme celui qu'elle donna contre le cabinet Brown-Dorion en mil huit cent cinquante-huit, les deux positions eussent été identiques, et si, nous eussions pu nous plaindre d'une injustice de la part de la chambre, le gouverneur-général eût pu répondre en refusant la dissolution : "le pays sort d'une élection générale, etc..." Mais, la chambre nous a donné ce que l'on appelle *un fair trial ;* nous avons fait passer nos mesures, petites et grandes, sans rencontrer le moindre obstacle. Nous avons énoncé notre programme, nous l'avons pratiqué et la chambre le rejete. Nous avons été franchement mis à l'épreuve, et nous sommes condamnés ! Nous ne pouvons pas dire que l'opinion publique est changée, si ce n'est à notre détriment, depuis la session dernière. Nulle mesure nouvelle ne justifierait un appel au peuple, après guère plus d'un an, car il n'en existe pas. Si, il y en avait

une, le chemin de fer intercolonial, nous eut justifié dans un revers, de demander la dissolution ; mais nous avons, pour n'être pas battus, renoncé à ce projet ; il ne s'agit donc plus que d'une question de personnes. La session dernière a été perdue à peu près ; celle ci le sera, si, comme je le pense, nous sommes battus ; et qui garantit que l'élection nous fera plus forts, et nous permettra de faire une session fructueuse ? On se rappelle le sort de M. Hincks en 1854. Ce seraient donc trois sessions de perdues, uniquement pour satisfaire l'ambition de huit à dix personnes. Ce serait trop exiger du chef de l'Etat, de son bon sens, et de son équité. Je vous disais, il y a un instant, que nulle question nouvelle ne se produisait, je me trompais. Il y en a une, mais celle-ci, je suis obligé de la combattre ; je veux parler du *crédit foncier*. Tous mes électeurs sont en faveur de cette institution, et si je la combats, je suis certain de n'être pas réélu. Aurais-je bonne grâce de faire, dans ces circonstances, un appel au peuple ?

Je recueillis cette conversation, au moment où l'ami du ministre venait de le laisser. Il était triste et profondément impressionné. Je vous assure que, si les mots ne sont pas toujours les mêmes, ce qui serait impossible, j'ai retenu pour sûr, la substance de cette intéressante causerie politique.

Laissons là les discours, et venons maintenant aux faits, aux faits matériels. Lorsque je vous racontais, dans ma dernière lettre, la visite de MM. Sicotte et Tessier à M. Chapais, j'oubliais de vous dire, qu'au moment où les deux ministres laissaient la maison hospitalière, leur voiture se brisa.—Prenez garde dit M. Chapais, c'est un mauvais augure !

Vous rappelez-vous que je vous disais, dans ma première lettre, que M. Tessier faisait faire une *chemise*

au quai de Rimouski, dans *la seigneurie de ma belle-mère et de mes tantes !* Eh ! bien, la chemise est déchirée au grand scandal de la population du lieu, et je vous dirai dans quelles circonstances. Le *patron* de la chemise avait été fait par M. Rubidge ; les *boutons*, ou, si vous voulez, les chevilles de fer n'avaient que dix-huit pouces de longueur. M. Derome l'entrepreneur, écrivit au commissaire des travaux publics, que ces chevilles devaient avoir trente-trois pouces, sans quoi la *chemise* ne tiendrait pas. On lui répondit que ce n'était pas son affaire, et de faire l'ouvrage suivant les spécifications. Qui fut dit fut fait ; mais la mer brutale a déchiré la *chemise*.

Aujourd'hui, M. Derome est l'objet des persécutions de M. Tessier, parcequ'il est soupçonné d'appartenir à l'opposition. Un jour, M. Tessier lui dit :—" Si vous avez besoin de farine, vous pourrez vous adresser à mon agent, M. Couillard * (à Rimouski) ; si aussi, vous avez besoin d'hommes, il y en a qui me doivent, vous pourrez encore parler à M. Couillard."

Cette anecdote est charmante ; en voici une qui suivant moi, est plus piquante encore. Au moment où M. Tessier se présentait pour la première fois au collége du Golfe, le *National* se prononça pour sa candidature. Il alla de suite s'abonner à cette feuille, et paya les douze mois d'avance, puis envoya quelques annonces au même journal. Mais le *National* cessa de paraître, quelque temps avant l'expiration des douze mois. M. Tessier computa, trouva qu'il avait payé *un écu* de trop, et le retient sur le prix des annonces.

* On verra, plus loin, que Blaise fait ici une erreur de nom, c'est M. Couture qu'il faut lire et non M Couillard.

C'est probablement avec cet écu, qu'il pensait devoir être appelé, à payer les passages de trois cents Acadiens sur le *Lady Head.*

M. Joseph-Guillaume Barthe est dans l'eau chaude, car il sait qu'il n'en a pas pour longtemps au *Canadien*. Si je suis bien instruit, sir N. F. Belleau serait le ministre auprès duquel, il aurait fait faire des démarches, avant d'accepter la rédaction du *Canadien*. Cet homme, est la plaie du ministère.

Je circule assez parmi les rouges, et je connais leurs sentiments. Ils ne se cachent pas de dire qu'ils veulent éléminer du gouvernement, et de la chambre, tous ceux qui ont été ministres depuis dix ans, ou qui les ont soutenus par leurs votes. Aussi, n'oubliez pas que la "commission financière et départementale " a pour mission, le *Mercury* l'a dit en termes exprès, d'examiner tout ce qui s'est fait depuis dix ans. Cette recherche atteindra MM. J. A. MacDonald, Cartier, Cauchon, Sicotte, Lemieux, Drummond, Loranger et tous les membres du parti libéral-conservateur. Ils entreprennent là, une besogne d'Hercule, et je pense, qu'ils succomberont à la tâche. Ce sont des insensés qui courent à leur perdition. Ils ont un candidat pour chaque comté, et ils n'auront nul égard, même pour ceux des anciens membres, qui votaient avec eux, durant la dernière session. Il ne faut donc pas être étonné, si les hommes de l'ancien parti, malgré leurs différends, se réunissent pour les mettre à leur place.

Je voudrais encore écrire, mais j'ai déjà été si long ; pourtant, je ne puis résister au plaisir de vous entretenir encore quelques instants, pour vous parler des espions du gouvernement. Le premier ministre a ses espions.

Son espion en chef, est un employé de la chambre * et *un ancien confrère de comptoir.* C'est le même qui écrivait toutes sortes d'outrages contre M. J. S. MacDonald † dans le *Cornwall Freeholder*, et qui continue sa sale besogne, dans le même journal encore aujourd'hui. Il rôde constamment dans les corridors de la chambre, pour voir ceux qui entrent dans les bureaux, et entendre ce qui s'y dit, et ce qui s'y fait. Les membres de la chambre elle-même, sont assujettis à sa surveillance, et ses confrères écrivains sont rapportés, chaque fois qu'un membre ose parler à un employé. L'autre jour il insultait, sans le nommer, M. Badgley, le traducteur anglais de la chambre, et insultait du même coup, son oncle, le juge Badgley, parcequ'à la demande d'un membre il avait traduit quelques documents.

Je termine par l'anecdote suivante sur le compte du même individu. Un jeune et galant conseiller de ville, se promenait il y a quelques jours, sur la rue St... à côté d'une belle et charmante fille d'un ministre. Un homme aux longues machoires salua. Quel est cet homme dit le conseiller municipal ?—Je crois que c'est un employé de la chambre, répondit la jeune demoiselle. *I think he is a spy,* because he comes to our house *between six and seven every morning,* and locks himself up with my father for hours in a room.

Ceux qui s'en servent, les appelent par leur nom,

BLAISE.

---

* Wm. Spink, était soupçonné d'être cet espion.

† Il doit y avoir, ici, erreur de nom.

M. LE RÉDACTEUR,

Vous me pardonnerez, je l'espère, si je ne suis pas régulier dans mes rapports avec vous. C'est tout ou rien, et je vous arrive par sauts et par bonds, me faisant attendre longtemps, mais portant avec moi un lourd butin. Vous me répondrez sans doute " ne vous gênez pas, votre hospitalité est si copieuse que nous vivons longtemps, sur la chasse que vous apportez, et le repos n'est pas de trop pour une digestion pareille."

Ma dernière vous est à peine arrivée, qu'en voici venir une autre, celle-ci, moins robuste, mais conservant cependant l'air de famille. Je vous avouerai pourtant, qu'il me vient des moments d'inquiétude, et je ne puis pas jurer, que la crainte m'abandonne complètement dans mes meilleures heures. On me demande partout comme à tout le monde, qui est *Blaise*, ce Jean-sans-Peur, qui ose ainsi appeler les choses par leur nom. Si mes professeurs venaient à me découvrir, et surtout mon professeur de *procédure*, * cet homme si rancunier, et si ingénieux, dans ses vengeances, je pourrais bien passer de mauvais moments à l'université. On peut trouver tant de prétextes pour sacrifier un pauvre étudiant, et le jour de l'examen a pour lui, vous le savez. bien des périls. La note peut être: *mauvais*, *bien*, *très-bien*. L'élève le plus fort, ne peut tenir contre le mauvais vouloir d'un professeur, et je suis loin de prétendre à la plus haute distinction; j'ose à peine même espérer à la seconde. Mais, j'ai le démon d'écrire, et j'ai glané tant de petits faits, même depuis ma dernière, que je ne me croirais pas justifié devant ma

---

* M. Tessier, professeur de procédure à l'université Laval de Québec.

conscience, si je gardais plus longtemps le silence. Arrive qui plante, s'il faut périr, *pérons*; s'il faut mourir, *mourissons.*

Le ministère, composé d'éléments hétérogènes, porte évidemment sur son front, l'empreinte d'une défaite prochaine. Nos livres de droit disent: "le mort saisit le vif," et moi je dis en parodiant: "la mort les saisit vifs."

Nos ministres sont de véritables moribonds. Ils se promenent sur le chemin, comme des spectres hantant la demeure des vivants. Leurs figures sont pâles, allongées, et lamentables; les orbes de leurs yeux, sont creusés, et leur regard est inquiet et hagard. On les voit à tout moment, frémir, comme si l'idée de mourir leur faisait horreur. Plus la session approche, et plus ces signes de trépidation et d'affection morbide apparaissent. M. Howland est atteint à la poitrine, et même à l'estomac, deux empêchements très-dérimants pour un financier parlementaire. Il n'est pas encore arrivé à Québec, comme l'avait promis le *Mercury*, et Dieu sait quand il y viendra.

Le remord de l'abus du pouvoir, et de la fourberie à l'endroit du chemin de fer intercolonial, la conscience de n'avoir rien fait, qu'assouvir leur haîne contre leurs prédécesseurs et quelques malheureux employés publics, tout celà, leur fait redouter de rencontrer les membres indépendants des deux chambres. Leur cri d'agonie, poussé dans un article du *Mercury* du 30 janvier dernier, ainsi que les actes de contrition, et d'espérance, prononcés avec ferveur par M. Tessier dans le *Canadien* du même jour, sont des signes sensibles du triste état des choses dans ces questions.

Un dieu de l'olympe que la Verte Erin reclame, sans être trop capable de donner ses preuves, descendait

l'autre jour sur un *char de feu*, jusque sur les bords du Saint-Laurent, pour y offrir des libations abondantes à Bacchus, promettant, *nonobstant tout engagement à ce contraire*, de lui rester fidèle, au moins, durant toute la session prochaine. La divinité le domina, et l'enivra tellement de son culte, qu'il perdit la raison. Le dieu du fleuve, qui n'aime pas plus qu'il ne faut son confrère de l'olympe, faillit chavirer, dans sa colère, l'un de ses plus ardents adorateurs. Demandez à M. Brydges s'il en sait quelque chose, lui, qui fut obligé de servir d'intermédiaire entre les deux divinités !

M. Bureau le nouveau secrétaire-provincial, est venu à Québec garni d'une moustache toute flambante neuve, et qui, j'en suis sûr, fera fortune. Il a toujours cette figure ronde, pleine et satisfaite, aux allures un peu gauches, si vous voulez, mais contentes d'elles-mêmes. Il sourit gracieusement sur le chemin à tous les humbles mortels comme moi, et ce nouveau dieu, ne sera pas méchant après tout.

M. Bureau a toujours prêché pour la colonisation, il a toujours crié contre M. Cartier parce que, disait-il, ce dernier n'établissait pas une agence d'émigration en France. Or, M. Cartier envoya un agent d'émigration en France, en Suisse, et en Belgique pour y recruter des français catholiques. M. Bureau accusait encore M. Cartier, de n'avoir pas donné à cet agent les instructions nécessaires. Enfin, ce M. Cartier était un homme indigne, et un ennemi de la colonisation. Le ministère actuel, lui, abolit toutes les agences pour n'en établir qu'une seule, à Liverpool, et M. Bureau se hâte de s'unir à ce ministère pour *sauver* le pays. Vous auriez donc bien tort de ne pas admirer ces amis de la race française, et M. Evanturel avec vous, qui a prouvé son amour pour cette dernière, en rappelant le seul agent

de colonisation qui fut Canadien-français, et qui dans son amour pour ses compatriotes, trouvera chez M. Bureau, le collègue le plus digne de lui. Travaillez, mes amis, avec des hommes tels que vous autres, la population du Bas-Canada est sûre de lutter de nombre avec celle du Haut-Canada.

Il ne faut jamais oublier M. Tessier. La largeur de ses vues, et la générosité de son cœur, que le *Daily News* a exprimées d'un seul mot, aussi laconique que le langage des anciens, se présente comme malgré nous, à tous les instants à notre pensée. Il y a quelque temps, il faisait venir auprès de lui, un ouvrier employé par le bureau des travaux publics, et voulait le faire travailler en faveur de l'élection municipale du Dr Malouin, un *rouge*. L'ouvrier lui répondant que sa parole était engagée à l'autre candidat, le commissaire des travaux publics, lui réplique qu'il ne fallait pas travailler contre le *candidat* du gouvernement. Mais, comment dites-vous, le *candidat du gouvernement* lorsqu'il ne s'agit que d'une élection municipale ? Veuillez ne pas oublier, s'il vous plait, M. le Rédacteur, que le Dr Malouin était le candidat de l'opposition contre M. Simard à la dernière élection générale. Je vous dirai de plus, que M. Tessier, n'a pas oublié qu'il y a deux ans, il se rendait dans la nuit, auprès de M. Simard, pour l'engager à voter contre la banque d'émission de M. Galt. La réélection de M. Simard devait avoir lieu le lendemain matin (je parle de l'avant dernière élection), et elle devait être unanime. M. Tessier s'était rendu chez M. Simard a onze heures du soir, et il ne le laissait qu'à deux heures du matin, après l'avoir menacé à plusieures reprises, de lui faire faire de l'opposition, s'il ne s'engageait pas formellement à combattre la banque d'émission. M. Simard demeura ferme et n'eut pas d'opposition, parce

que M. Dubord ne voulut pas se rendre à l'invitation de M. Tessier, sans que celui-ci, s'engageât à payer les frais de son élection. Or, vous savez que M. Tessier, ne commet pas de pareils actes de prodigalité ; mais il se souvient, et il a fait élire cette fois, le Dr Malouin conseiller municipal pour lui préparer le chemin à la chambre.

Voici un autre fait, dont le mérite revient de plein droit à M. Tessier. M. Lepage de Rimouski, était agent de colonisation pour cent milles du chemin Taché, pour tout le chemin Matapédia (96½ milles) et le chemin de Matane au cap-Chatte (36 milles) ; en tout deux cent trente-deux milles et demi. Son salaire était de £365 par année, ou de $4 par jour. Le 6 août dernier, M. Lepage reçoit une lettre officielle de M. Andrew Russell, l'assistant-commissaire des terres, qui l'informe que le chemin de Matane au cap Chatte, est placé sous la surveillance de M. Charles Roy, arpenteur, et qu'à l'avenir son salaire, à lui, M. Lepage, ne sera plus que de la moitié de ce qu'il était auparavant, ou $2 par jour, l'autre moitié étant donnée à M. Roy. Les Roy règnent évidemment, car j'en connais trois de la même famille, qui ont des trônes à l'heure qu'il est ; je reviendrai probablement sur cette question historique, dans une autre de mes lettres, si toutefois mon professeur ne me met pas, avant celà, au *pilori* de sa colère.

Mais revenons à notre sujet. M. Lepage indigné, communique cette lettre à M. Tessier alors à Rimouski, et lui demande justice. Celui-ci se *montre* très étonné, et prétend que le tout a été fait à son insu.

La division des attributions, entre les deux agents, est ainsi faite à l'instigation de M. Tessier, M. Lepage est chargé de la surveillance de cent quatre-vingt seize milles et demi de chemin de colonisation très peu

établis, tandis que M. Roy, n'a pour mission que de coloniser trente-six milles de chemin parfaitement établis, à l'exception de vingt sept lots, non *cultivables*. et tous deux reçoivent le même salaire, l'un pour travailler, et l'autre pour regarder faire.

Voulez-vous l'explication de tout celà ? la voici :— M. Roy, est le neveu de deux hommes influents de Ste. Anne des Monts, située dans le collége électoral du golfe, MM. Roy et Sasseville. S'il sert bien le neveu, il est sûr de l'appui des oncles, tandis qu'en conservant une moitié de salaire à M. Lepage, il croit lui en laisser assez, pour qu'il soit de son intérêt, de ne pas travailler contre lui dans le comté de Rimouski. Son calcul n'est pas mauvais, mais il est odieux.

Je vous ai déjà dit, que M. Blackburn imprimait le rapport de la commission d'Ottawa ; la version française a été donnée depuis au *Canadien*, la propriété de MM. Tessier et Evanturel. Les deux ministres auront donc encore ici, un petit profit, bien en fraude de la loi si vous voulez, mais qu'y faire ? M. Evanturel disait à Charlesbourg le jour de son élection :—" savez-vous pourquoi vous me voyez le bras en écharpe ? C'est que, pendant que j'enfonçais mon bras jusqu'au fond du coffre public pour y puiser de l'argent, le couvercle me tomba sur le bras." Il voulait avoir de l'esprit alors et ne réussit pas ; il veut aujourd'hui avoir de l'argent et réussit mieux, comme vous voyez. M. Tessier ne parlait pas, mais il n'en pensait pas moins. Voulez-vous me dire, lequel des deux, est Robert Macaire ou Bertrand son ami ?

Le propriétaire d'une petite gazette, appelée le *Défricheur*, remplie d'annonces officielles, a, de son propre mouvement, imprimé plusieures centaines d'avis d'une vente des terres de la couronne dans les

townships de l'Est, et l'autre jour, il se faisait payer par le département des terres, un compte de $125 pour impressions. Il faut vous dire que ce propriétaire, n'est autre que *l'Enfant-Terrible,* * cette pure créature qui, de sa voix nasillarde, et à travers son râtelier ébréché, ne fait que crier à la corruption du parti libéral-conservateur. Ah ! ces saints-là ne seront jamais canonisés.

M. Blackburn a loué, pour le service du ministère, le *Mercury* a raison de £500 par an. C'est beaucoup plus que la valeur ; mais il n'y avait pas à marchander, et il faut bien que M. McDonald donne à M. Blackburn le moyen de se refaire. Il se refait, en chargeant à un certain département du gouvernement $29.50 pour des livres qui se vendent $13 chez l'imprimeur de la Reine, qui ne donne pas non plus, ses marchandises pour rien. Parlez après celà, de *mucilage*, de *canifs*, et de *cire à cacheter*.

Au revoir, je vous écrirai bientôt.

Votre tout dévoué,

BLAISE.

M. LE RÉDACTEUR,

Vous me direz sans doute, votre *placer* est donc bien riche ? vous êtes un mineur infatigable. Ah ! oui, vous avez raison, j'ai trouvé le filon et je l'exploite ; mais je l'exploite comme un apprenti ; que serait-ce donc, si j'étais passé maître ? Je m'aperçois que je vogue à pleine voile, dans le langage franc-maçonnique, tandis que j'ai sans cesse sous les yeux, *l'Institution au*

* J. B. Eric Dorion.

Droit Français d'Argou, la Vieille Coutume de Paris dont on se désacoutume tous les jours, les *Obligations de Pothier*, les *Statuts refondus*, amen, amen.

Je m'aperçois que je chevauche et je m'arrête, car mes narines ont senti *Juvénal* à distance. Juvénal ! qu'est-ce donc que *Juvénal* ? me direz-vous, *Juvénal*, c'est le parent de l'autre, c'est D... affilié de T. On sait qu'en philologie et en linguistique, D. T. ont la même origine, et souvent, prennent la place l'un de l'autre. Supposons que je sois ministre, et que j'aie un parent. Je suis attaqué, le parent me défend ; c'est tout naturel. On tire celà *du-puits* ministériel. Mais si le ministre écrit très-mal, et que le parent n'écrive pas mieux ?... *Blaise, Blaise*, moins de malice et plus de faits. s'il vous plait ; vous devenez babillard !

Je vois par les journaux de votre ville, que M. Coupal s'oppose à la réélection du secrétaire-provincial. Pauvre M. Bureau ! Il y en a d'autres encore, qui ne voulaient pas qu'il fut ministre ! Le jour où on parla dans le cabinet, de remplacer M. Dorion par M. Bureau, M. Evanturel se rendit auprès de M. Sicotte, pour lui faire comprendre combien il y avait de danger pour lui, à faire entrer un *rouge* dans le cabinet ; que les *rouges* le détestaient lui, M. Sicotte, et voulaient le faire disparaître du gouvernement, avec tous ceux qui ont appartenu, autrefois, à l'ancien parti. M. Sicotte se montra inexorable. Est-ce par aveuglement, ou parcequ'en prenant M. Bureau, il obéissait à une force majeure ? Quoiqu'il en soit, la conférence, parait-il. avait duré trois heures, et au moment où M. Evanturel sortit, ses deux gros sourcils noirs se croisaient, sa grande barbe frémissait, et ses grands yeux étaient ternes et tristes.

Le ministre d'agriculture sent son heure approcher, il l'a dit avec beaucoup de franchise à un ami ; il a été même jusqu'à déclarer, qu'il aimerait mieux voir au pouvoir les *Cartier* et les *Cauchon*, que le *rouge Bureau*. Mais, ce qui le console, c'est d'être arrivé une fois, je parle son propre langage, et de pouvoir attacher à son nom, pour le reste de sa vie, le titre retentissant d'*Honorable*.

M. Bureau se plaignait, il y a quelque temps, à un ami, d'avoir dépensé $1200 dans sa dernière élection, combien donc va lui coûter celle-ci ? Ah ! M. Coupal, soyez miséricordieux !

En vous priant de rectifier une erreur, que j'ai commise dans mon avant dernière lettre, je me permettrai de revenir sur un sujet dont je vous ai déjà entretenu ; je vous ai dit que l'agent de M. Tessier (à Rimouski) était M. Couillard, tandis que c'est M. Couture, et l'affaire dont je vous ai déjà parlé, et dont je veux vous entretenir aujourd'hui quelques instants, est ni plus ni moins que la *chemise* du quai de *Rimouski*. Quand les soumissions furent ouvertes, le plus bas soumissionnaire se trouva être M. Derome, et sa soumission était de $8,000. Celui qui venait immédiatement après lui, demandait $18,000 pour le même ouvrage. M. Tessier fit venir M. Derome, et lui dit : " voulez-vous prendre $7,000," et pour l'engager à les accepter, il offrit de lui donner de vieilles cordes, des chaînes et un palan qu'il évaluait à $100. M. Derome lui ayant demandé s'il était le plus bas soumissionnaire, il ne lui répondit pas, et lui renouvela la même offre. Derome accepta. Plus tard, M. Tessier affirma que ces cordages, qui valaient tout au plus $75, n'avaient été que prêtés ! C'est à l'aide de ces bouts de corde, qu'en grand *financier*, et en grand *ban-*

quier, comme on le connaît, il travaille à combler les $3,000,000 de déficit qui, en ce moment, affectent si douloureusement la poitrine, l'estomac et les bronches de M. Howland. Voilà l'avantage d'avoir de grands administrateurs et des hommes à vue longue et large au timon du char de l'état.

Mais reprenons notre sujet. M. Derome avait écrit deux lettres, pour protester contre le plan absurde de M. Rubidge, ainsi que je vous le disais, il y a quelques jours, ordre lui avait été donné de se mêler de ses affaires, et de faire la *chemise* telle qu'on la lui demandait. La *chemise* étant enlevée par la mer, comme il l'avait prédit et écrit à M. Tessier, M. Derome se hâta de se rendre à Québec, pour en conférer avec le commissaire des travaux publics, et au moment où il était en pourparler avec M. Tessier, celui-ci, envoyaît M. Pruneau s'emparer de l'ouvrage. Ce qu'ayant su, M. Derome s'en plaignit au commissaire qui lui répondit, contrairement à la vérité, qu'il n'avait pas donné d'ordre à M. Pruneau.

Cette obstination de M. Tessier à ne pas écouter l'avertissement d'un homme pratique, coûtera au pays au moins $2,000. Il n'y avait pas de crédit voté pour les premiers $7,000, on conçoit, qu'il n'y en avait pas davantage, pour les deux autres milles piastres à dépenser.

M. Tessier a envoyé sur le chemin Matapédia M. Edouard Meagher. Le salaire de celui-ci est de $2 par jour, absolument pour ne rien faire, et aussi n'a-t-il rien fait ! M. Meagher est le fils, et le neveu, de deux hommes réputés influents dans le collége électoral du golfe. Voilà comme économise M. Tessier !

Immédiatement après la chûte du ministère Cartier-McDonald, un homme de la chambre disait à M. Evan-

turel, que le ministère dont il faisait partie ne tiendrait pas; M. Evanturel répondit:—" Les membres du Bas-Canada sont comme des moutons, ils suivent tous les gouvernements, et suivront bien le nôtre." Il oubliait que M. Brown, disait la même chose, lors de la formation de son cabinet en 1858, et que M. Brown se trompa.

M. Desbarats s'est bien trouvé de tous les gouvernements. Quand le ministère Cartier-McDonald tombait, quelqu'un faisait remarquer à l'imprimeur de la Reine, qu'il allait tomber dans de pires mains:—" Non, répondit-il, je serai mieux traité par ce gouvernement que par l'autre." Maintenant dressons le bilan, pour voir s'il avait raison dans son ingratitude. M. John Sandfield McDonald, *son meilleur ami*, lui enlève impressions, papeterie, etc., pour les donner à M. Blackburn. *Six bills* ministériels relatifs au Haut-Canada, viennent d'être imprimés par MM. Hunter, Rose et Lemieux pour le compte de M. Blackburn, et portent le nom de ce dernier. Depuis l'union, * les projets de loi du gouvernement ont été invariablement imprimés par l'imprimeur de la Reine; mais ce changement est devenu nécessaire, pour permettre à MM. Blackburn et George Sheppard de faire prompte fortune.

Aujourd'hui, tout se fait par commission, tout, jusqu'aux impressions. Ainsi, ce n'est pas M. Blackburn qui imprime, mais c'est lui qui fait imprimer, et qui charge pour celà *sa commission, son courtage.* Son établissement, est pauvre d'espace et de matériaux, et il a recours aux imprimeurs dont je vous parlais tout à l'heure. Mais vous me direz sans doute: si M. Blackburn ne peut pas imprimer lui-même l'ouvrage du gouvernement, et qu'il a recours à MM. Hunter, Rose

* Du Haut et Bas-Canada, en 1841.

et Lemieux, pourquoi M. McDonald ne s'adresse-t-il pas directement à ces derniers ? Mais non, ce n'est pas l'économie qu'il veut, c'est un salaire qu'il entend donner à un mercenaire, l'économie n'est qu'un vain nom.

Mais alors, si M. McDonald paie MM. Blackburn et Sheppard si cher, pourquoi le *Mercury* est-il si maigre, tant sous le rapport de la matière que sous celui de la rédaction ? Aucune question n'y est traitée sérieusement, aucune n'y est approfondie, et M. Sheppard ne peut écrire sans insulter, surtout le Bas-Canada.

La commission qui s'intitule elle-même, *financière et départementale*, coûte $40 par jour ; $30 pour les trois commissaires, et $10 pour les deux écrivains dont l'un, est le fils de l'homme qui espionne pour *le ministre*. Un fait nous conduit à un autre. M. " S." * m'avez-vous dit, me répondait quelqu'un hier, est l'espion de M. M. qui, pour récompenser ses services, donne $5 par jour à son fils ; mais M. " H." † de Montréal, endosse les billets de ce même M. " S." qui, avec l'argent ainsi obtenu, achète, en spéculation, des terrains à Ottawa. Comprenez-vous l'enchainement de tout ceci ? Ah ! Luke, Luke, soyez sur la piste.

Un correspondant du *Journal*, ‡ attribue à M. W. Bristow, une communication qui a paru dans le *Transcript*, et dont le *Canadien* fait grand bruit. Celui-là, ferait mieux de manger en silence au ratelier ministériel, car il pourra lui arriver malheur.

Un pauvre imprimeur, qui a vendu sa conscience et sa feuille pour un prix fixe, se trouve dans l'embarras,

---

* Wm. Spink.

† Holton.

‡ Journal de Québec.

car l'acheteur le paie en papier qui n'a pas de cours dans les banques.

Que faire? attendre et souffrir; comme "on fait son lit on se couche."

Votre meilleur ami,

BLAISE.

N. B.—Un officier du gouvernement a adressé une dépêche télégraphique aujourd'hui à M. Spence de Toronto, pour lui demander où était M. Howland, et s'il allait descendre. M. Spence répondit que M. Howland était à Toronto, qu'il était possible qu'il descendit lundi prochain (he may go down on monday.) Cette dépêche fut naturellement communiquée à M. J. S. MacDonald qui, n'étant pas satisfait, *télégraphia* directement à M. Howland lui-même, lequel répondit : "si mon médecin juge que je puis partir, il est possible que je parte lundi (I may leave)."

Ce que je vous écris là, est de toute vérité. Je vous dirai de plus, qu'on a arrêté l'impression des *comptes publics* et des *rapports du commerce et de la navigation*, parcequ'il n'y a personne pour les signer.

Je crois ne pas me tromper en disant, que la résignation de M. Howland, est dans les mains de M. McDonald.

B...

M. LE RÉDACTEUR.

J'éprouve d'assez douces jouissances, celles d'un auteur qui sait qu'on le lit, je ne dis pas, qu'on l'apprécie. A l'heure qu'il est, plus de vingt personnes sont accusées ou soupçonnées d'être *Blaise*, et cependant, on n'a pas encore mis le doigt sur le coupable. La police littéraire et politique est sans doute sur sa piste, comme celle du capitaine Bureau était l'autre jour, sur cello des bourreaux, qui ont pendu en effigie l'innocent commissaire des Travaux Publics. L'espion du premier ministre est peut être à l'œuvre aussi ; mais de lui, je ne crains que les machoires formidables.

De tout ce que j'ai écrit jusqu'ici, on n'a contesté qu'un seul fait, celui relatif à l'affaire Cimon ; et celui qui l'a contesté, est M. Xavier Cimon lui même. Tout le monde à Québec connait M. Xavier Cimon ; il est donc bien étonnant que M. Tessier ait laissé tout le monde de côté, pour aller demander un certificat précisément à celui-là. M. Cimon ne sait pas écrire, et cependant, sa lettre est plus correctement écrite de beaucoup, que ne le sont les épitres, les plus méditées du commissaire des Travaux Publics. Donc, il y a eu ici l'inspirateur, l'écrivain, et le prête-nom, et le certificat a eu tout naturellement la forme *exigée*.

Je ne rétracte pas un mot de ce que j'ai dit ; les quatre mille six cent trente six piastres n'ont pas été payées toutes à la fois à M. Cimon. Les frais de la cause, dont parle celui-ci, ne sont pas encore payés par le gouvernement. Pourquoi ? M. Cimon nous le dira lui même comme il l'a dit à d'autres, parce que *Blaise* épouvante le commissaire des Travaux Publics. M. Cimon dit aussi, que M. Tessier lui a donné ses conseils d'avocat

gratis. S'il écrivait, on devait s'attendre qu'il ne dirait pas autre chose, puisque M. Tessier prenait la peine de le faire parler pour le défendre.

Je termine sur cette question pour aujourd'hui, en vous faisant remarquer que, c'est le seul fait sur lequel on ait jusqu'ici, mis en doute ma véracité ; or, vous savez de combien d'autres j'ai inondé votre feuille, et j'entends bien continuer tant que vous ne me direz pas : arrête, *Blaise*, c'est assez.

Voulez-vous savoir ce que nos ministres pensent eux-mêmes de la session ? Je puis vous en dire quelque chose. M. Evanturel a exprimé des *espérances.* M. MacDougall compte sur une majorité dans le Haut et sur une minorité dans le Bas-Canada. Je pourrais vous citer tous les noms des députés sur lesquels le ministère a fait des computations ; mais, je ne veux pas être indiscret. On se croit sûr de tel et tel, mais on ne l'est pas tout à fait. On espère pour tels autres, et on doute de quelques autres encore. Rien de positif, rien de certain, rien d'arrêté ; le doute, l'espérance, le désir, voilà le bagage ministériel.

Pendant que dans le collège De Lorimier, l'on s'occupe de mettre en ordre le Bureau-Secrétaire que l'on m'assure avoir été très en *désordre à St. Rémi,* je vous dirai ce qui lui arrivait l'automne dernier avant l'élection du même collège. Le *quatre octobre, quelqu'un* remettait entre les mains de l'Orateur de la chambre une lettre de M. Jacques O. Bureau, par laquelle M. Jacques O. Bureau résignait son mandat en chambre. Cette lettre, portait la date du quinze septembre et conséquemment, n'était remise à l'Orateur que dix-neuf jours après avoir été écrite, si toutefois elle n'était pas antidatée. Pourquoi arrivait-elle si tard à l'Orateur ? La chose est facile à comprendre :—M. Bureau ne

voulait abandonner son mandat, que lorsqu'il serait élu Conseiller Législatif. Mais il savait que la loi lui défendait d'être candidat au conseil législatif tant qu'il serait membre de la chambre, et la lettre de résignation devait porter une date antérieure à l'élection de De Lorimier. Que faut-il conclure de tout celà ? Ou que M. Bureau a antidaté sa lettre, ou bien, qu'il l'a confiée à quelqu'un qui ne devait la donner à l'Orateur, que s'il avait la majorité des voix à De Lorimier. Ces tours de passe-passe dégradent un homme public.

A mon grand ébahissement, j'ai vu hier, deux voitures pleines de *bouts de corde* qui paraissaient prendre la direction du bureau des Travaux Publics ; j'ai cru que c'étaient les bouts de corde que M. Tessier avait reclamés de M. Derome comme objets prêtés.

Voulez-vous me pardonner si je vous parle encore de l'infortunée chemise du quai de Rimouski, et des suites de la déchirure ? Non-seulement M. Derome avait écrit deux lettres pour avertir M. Tessier de ce qui arriverait, mais encore le surveillant des travaux pour le compte du gouvernement, M. Pruneau, avait écrit la même chose, et on lui avait répondu de la même manière : " faites travailler suivant les plans et spécifications," (du célèbre M. Rubidge). Aussitôt après l'accident, le surveillant en avait écrit au commissaire, et celui-ci avait répondu : " faites pour le mieux." Il s'était donc hâté, de faire quelqu'ouvrage peu coûteux qui devait sauver le reste et d'en faire rapport. M. Tessier lui répondit : " Qui vous a autorisé à faire cet ouvrage ? " La dépêche dans laquelle vous me dites : " faites pour le mieux."

Les choses en restèrent là pour le moment ; mais quinze jours après, M. Tessier écrivait à M. Pruneau de remonter à Québec, parceque le gouvernement manquait

d'argent, et qu'on n'avait pas besoin d'un homme pratique pour recevoir le bois qni devait servir aux travaux du quai.* Le salaire de M. Pruneau était de cinquante-deux piastres par mois, que M. Tessier prétendait voùloir économiser. Et cependant, M. Pruneau est remplacé par M. St. Laurent, commerçant du lieu, qui reçoit précisément le même salaire, cinquante-deux piastres par mois, et qui ne connait pas plus que vous et moi, la qualité du bois et les dimensions qu'il doit avoir. Mais M. Pruneau comme M. Derome, a eu le malheur de prévoir ce que n'a pas prévu M. Tessier, l'accident du quai, et le commissaire des Travaux Publics avait encore à récompenser un partisan politique, M. St. Laurent. S'il a donné tout l'été, soixante piastres par mois à M. Meagher, pour lui procurer le plaisir de voir faire le chemin Matapédia, rien de surprenant qu'il donne cinquante-deux piastres par mois à M. St. Laurent, pour lui procurer la jouissance de regarder passer le bois du quai.

Avant de passer outre, M. le Rédacteur, j'ai une plainte très-grave à vous faire, et je vous conjure, pour ma réputation, d'y voir au plus tôt. A la chambre et à l'Institut Canadien, on enlève les numéros de la *Minerve* qui renferment mes lettres, et mes nombreux lecteurs en sont attristés à tel point, que pour les calmer, j'ai dû promettre de soumettre au parlement

* Quinze jours plus tôt, un certain M. R..des T.,P..étant à déjeûner avec MM. Pruneau et Derome à Rimouski, déblaterait contre les *bleus*, et surtout contre M. Cauchon. M. Pruneau ayant invité M. R..à laisser là la politique, et surtout M. Cauchon, celui-ci se fâcha et d'une parole à l'autre on en vint aux injures épicées ; alors, M. Pruneau invita péremptoirement M. R..ou à se taire ou à le suivre dans la cour, ce qui eut pour effet de calmer M. R..mais quinze jours plus tard, M. Pruneau était rappelé tel que raconté ci-haut.

cette infraction de mes priviléges. Pour la voie de fait de la chambre, j'accuse *l'espion aux longues mâchoires* et pour celle de l'*Institut Canadien,* je ne veux accuser personne ; je vous dirai seulement, que cette association a l'honneur de compter encore parmi ses membres, son *ancien président.* Vous y venez, n'est-ce pas ?

Le *Journal de Québec* disait, il y a quelque temps, ne pouvoir à cause des formes bibliques qu'il affectait, reproduire un écrit signé : *Un fort en thème.* L'auteur, repoussé par la presse périodique, a eu recours au livret, et son *évangile* vient de paraître sous cette forme, en français et en latin. M. J. S. McDonald l'a trouvé si à son goût, qu'il en a fait imprimer 30 exemplaires à l'établissement du *Mercury.* Ce que je vous dis là, est vrai à la lettre. On fait dire à M. Evanturel dans cet évangile, que les esprits des membres sont prompts, mais que le ministère est faible ; et M. Tessier, racontant avec soupir, sa propre histoire dit : " Personne ne passera pour prophète en son propre pays."

Je reçois des lettres de plusieurs endroits du pays, et même d'Ottawa, qui me disent en effet, que les enquêtes des membres sont promptes et que le ministère est faible. On parle seulement d'un ou de deux Outaouais, dont les esprits ne seraient pas tout à fait aussi prompts ; mais je conseille à ceux-ci, de réfléchir ; s'ils allaient s'aveugler, au point d'abandonner les hommes qui se sont sacrifiés, deux fois, pour lui donner le siége du gouvernement, ils remettraient le tout en question, et perdraient indubitablement le siége du gouvernement.

Vous me direz peut-être, que je suis peu en position, de connaître la pensée des membres de la chambre ; vous vous trompez ; j'ai entendu beaucoup, et j'ai beaucoup recueilli. Dans le cas de trahison, ni M. Cartier ni M. Cauchon, ni aucun autre homme ne pourraient détourner

la majorité des membres bas-canadiens de donner le coup de pied à Ottawa.

M. Price voulait règler quelques affaires avant la session au bureau des Terres.—Vous voulez *être libre*, lui a dit sarcastiquement M. McDougall ! Ces affaires auront donc un temps d'arrêt.

La maladie de M. Howland augmente, et il est plus que probable qu'on ne le verra pas à Québec, durant la session qui approche. Cette maladie est peut-être physique ; mais elle est certainement morale aussi. Vous n'avez pas oublié avec quelle générosité, M. Galt le traitait durant la dernière session ; et, cependant, par reconnaissance sans doute, il insultait brutalement M. Galt devant ses électeurs d'York. Il croyait sans doute alors, avoir facilement raison des finances du pays ; mais il voit aujourd'hui qu'il s'est trompé, et que *l'abîme* sur lequel M. Sheppard lui conseillait *de jeter un pont*, ne serait même pas comblé avec *trois millions* de piastres. Il doit maintenant savoir qu'il existe une très-grande différence, entre savoir vendre à profit ou à perte, un boucaut de sucre ou une tonne de melasse, et organiser les finances d'un pays comme le Canada. Il ne parle ni ne pense ; c'est peut-être encore mieux que M. Bureau qui pense mal et parle mal.

Quand, à l'imitation de l'esprit malin de Milton, e rode sur les confins du monde... politique, je vois quelquefois passer deux fantômes vivants qui ont noms *Tessier et Barthe*, et qui tous les deux portent sur le front le signe de... dont parle l'apocalypse. "Je me tiens toujours les pieds chauds et la tête froide, disait naguère le commisaire, quand les journaux ne m'attaquent pas trop, car ceux-ci me font souvent monter le sang au cerveau." Alors gare aux congestions cérébrales, car la presse s'occupe beaucoup de lui en ce

moment, et avec raison. Il s'était imaginé qu'il lui serait permis de faire aux autres tout le mal possible, sans qu'il n'en résultât pour lui aucun inconvénient. C'était montrer une ignorance bien impardonable du cœur humain. Il devait pourtant se rappeler qu'il perdit un jour, pour la même cause, une élection qu'il croyait bien tenir ! La prochaine, menace de lui porter le même malheur.

Le *News* l'a appelé Trente-sous-Tessier, pour donner une idée de la grandeur de ses vues financières ; des députés m'ont dit, qu'on l'appelait Juda-Tessier en 1853 parce qu'il avait voté contre le ministère Hincks. On dit qu'il compta les voix, et que la majorité contre le cabinet était déjà de *douze*, il vota le *treizième et le dernier de tous.*

Il porte en ce moment sur sa figure, le signe visible d'une grande souffrance intérieure.

Barthe le sent de loin, par respect pour son maître, qui le paie fidèlement, et le tient sans cesse à la besogne. Lui aussi, est bien triste, car pas une âme ne sympathise avec sa souffrance, pas un cœur ne se sent battre pour ce déshérité de la société. Il ressemble à Caïn arrivé aux limites du monde; il regarde l'abîme avec horreur, car de tous les côtés, l'horizon est sillonné par la foudre, et au fond du gouffre insondable gît le désespoir.

Votre plus fidèle,

BLAISE.

M. LE RÉDACTEUR,

Il me semble vous avoir déjà parlé d'une querelle entre deux ministres. Ces deux ministres sont, est-il besoin de vous le dire? MM. McGee et Evanturel. M. McGee n'a jamais digéré l'affaire de l'immigration, ni les appels au secours du *Canadien* à la presse française contre ses prétentions.

On se rappelle, le discours de M. McGee sur les quatre révolutions ; on se rappelle encore, que ce discours où était attaquée la race française, fut sévèrement jugé par la presse. Le *Chronicle* dit, à cette occasion, que l'influence de M. McGee était sur le déclin (on the wave). Ces deux ou trois mots blessèrent profondément le député de Montréal, qui descendit au bureau du *Chronicle* en compagnie de l'hotellier Henchey, et s'adressant à M. Foot lui dit :—

—M.—Vous m'avez étonné dans votre appréciation de ma *lecture ;* il me semble que nous sommes amis depuis longtemps.

—F.—Je l'ignore.

—M.—Mais nous sommes en bons termes toujours.

—F.—Je l'ignore ; il y a plus, je tiens de bonne source, que vous n'avez pas agi en ami à mon égard, auprès de...

—M.—Qui vous a dit celà ?

—F.—Je suis sûr de ce que je dis, mais je ne puis vous donner de noms, à moins que ceux qui m'ont renseigné, ne me le permettent.

—M.—Alors, c'est M. Alleyn ?

—F.—Non.

—M.—M. Sheppard ?

—F.—Non.

—M.—M. Evanturel ?

—F.—Non.

Malgré ce *non* suspect et nonchalamment prononcé, M. McGee insista à dire que son délateur était M. Evanturel son collègue, et invita, en partant, M. Foot à venir avec lui rencontrer M. Evanturel au bureau du secrétaire-provincial. M. Foot lui fit remarquer qu'il n'avait pas prononcé le nom d'Evanturel, et refusa de se rendre à son invitation.

Vendredi dernier, M. Foot reçut de M. McGee, une invitation écrite de se rendre encore à son bureau, pour y conférer sur le même sujet. M. Foot ne bougea ni ne répondit.

Le jour suivant, M. McGee porta l'affaire devant le conseil. Pauvre *Blaise*, que vas-tu faire? La porte t'est fermée au nez. Mais console-toi, les murs parlent et les *messagers* aussi, quelquefois.

Les ministres conversent ensemble, et leur causerie bruyante, les empêche de s'entendre et de se comprendre les uns et les autres. Sandfield est occupé à lire un livret, c'est l'évangile parodié dont je vous parlais dans ma dernière, et que pour son amusement, il a fait réimprimer par M. Blackburn; il lit pour agacer Sicotte qui sourit un peu, mais qui se laisse tomber dans son fauteuil, pensif et triste.

Il interrompt sa lecture, pour se porter une main au cou, et pour dire à Tessier :—Tessier, *how do you feel?* Tessier fait la grimace, précisément comme si la corde lui serrait le cou. Oué...! (très-nasal) vous riez, vous, c'est pourtant pas drôle!

Sandfield rit aux éclats, prend dans une de ses mains sa botte qu'il se porte au menton, et de l'autre, presse l'emplacement de son ancien poumon.*

* M. McDonald avait perdu un poumon durant une maladie de consomption.

Wilson lit avec une gravité toute puritaine, son rapport contre la demande en grâce des Aylward.*

McDougall fait des efforts pour faire entendre sa voix solennelle au-dessus de ce *godendard*, qui vous *scie* le dos en permanence, et pour raconter à Sandfield comment, en les enivrant le saint jour du sabat, il a arraché quelques signatures aux pauvres Sauvages de l'ile Manitouline.

—Sicotte sort un instant de sa rêverie, pour crier : Abbott, raconte nous donc ton affaire du chemin de Carillon.

—Abbott.—Demandez-le à *Berlingan* (Bellingham.)†

McDougall a fini son histoire de la Manitouline, et jetant un œil sur Tessier, il dit avec une gravité toute sénatoriale : " Je viens d'apprendre qu'un ministre a donné un billet promissoire pour £7, payable à *treize* mois, et par termes. En savez-vous quelque chose ? car on m'informe, que ce billet est entre les mains d'un *barbier* ‡ de St. Roch."

Tessier fait encore la grimace et garde le silence, mais il se promène en long et en large et paraît violemment agité. On l'entend même marmotter ces mots : " si c'était à recommencer, je n'accepterais pas un portefeuille ; si on m'offrait une place de juge, j'enverrais bien vite la politique au diable."

—Sicotte.—Que dites-vous, Tessier ?

—Tessier.—Oh ! rien, rien, je souffre, la tête me chauffe, et je me dis à part *moé*, que nous ne sommes pas sur un lit de roses.

---

* Les Aylward, mari et femme, pendus pour meurtre, à Québec.

† Autrefois, député du comté d'Argenteuil.

‡ Usurier.

—McGee.—Mishter Chairman, mishter chairman, je demande le silence. J'ai une question très-grave à vous soumettre.

—Foley.—McGee, my countryman, you are making an irish-bull, who is the chairman?

—McGee.—Tiens, j'avais oublié que c'était moi. Eh! bien, messieurs, j'ai une plainte très-grave à vous faire contre l'un de nos collègues.

Evanturel qui s'était laissé cheoir dans son fauteuil, accablé sous le poids de sa barbe, se redresse, tourne deux ou trois fois la tête à droite et à gauche, en mouvements saccadés, se pince les lèvres, et prête attention.

—McGee.—Messieurs, je voudrais savoir si nos délibérations sont *sacrées*, ou s'il est permis à chacun de nous, de les divulguer pour nuire à des collègues?

Evanturel rapproche sa chaise, ouvre ses grands yeux gris, détend ses gros sourcils, se flatte le menton, et donne un coup de tête abrupt comme pour dire: nous allons voir.

—McGee.—Vous savez que l'autre jour, je m'opposais de toutes mes forces à ce qu'on payât les comptes de F. * Eh! bien, un de nos collègues est allé l'en avertir pour me rendre odieux auprès de lui, et pour me faire attaquer.

—Sandfield.—Qui a fait celà?

—McGee.—C'est Evanturel *bejapers*.

—Evanturel se lève tout debout: c'est *you lie*.

—McGee.—*Bejapers*! nous allons voir.

—Sicotte.—Evanturel, asseyez-vous. Vous faites du bruit tout autant que si vous étiez de service dans le gouvernement..

---

*. Foot.

—Sandfield.—McGee, c'est toi trop *chaud*—c'est toi mettre ta derrière sur ton chaise.

—Foley.—Je ne pas comprendé mossiou.

—McGee, furieux et la crinière au vent.—Il faut qu'Évanturel s'en aille ou je partirai, moi.

—Sandfield.—Si nous n'étions pas si près de la session, vous partiriez tous les deux, et je suis parfaitement convaincu que le ministère n'en souffrirait pas beaucoup. Toi, McGee, je sais que tu as dit à plusieurs de tes amis, (mais tes amis deviennent plus rares chaque jour), que si tu n'étais pas si pauvre, il y a longtemps que tu nous aurais laissés; mais prends mon avis, ainsi qu'Evanturel; réfléchissez-y avant de résigner, car, si vous partez une fois, vous ne reviendrez pas de sitôt. Des hommes comme vous autres, n'ont pas de pareils accidents deux fois dans la vie.

McGee frappe de colère sur la table et veut se précipiter sur Evanturel.

—Evanturel.—Approche, mon s... p... d'irlandais; et il brandit un gros bâton. On se précipite entre les deux combattants, et Tessier qui a cessé ses promenades, en retient un d'une main, et le second de l'autre;

—Mes amis, dit-il, comme nous sommes fous de nous quereller, tandis que nous faisons si bien nos petites affaires ici. Vous, McGee, avez-vous jamais rêvé que vous auriez un jour, cent quatre louis par mois? Et vous, Evanturel, qui ne m'aimez pas, je le sais, vous avez désiré, mais avez-vous jamais cru que vous seriez un jour ministre? Voyons, soyons de bon compte. A part votre salaire de £1,250, ne partagez-vous pas avec moi l'aubaine des impressions que le gouvernement donne au *Canadien*? Avez-vous oublié, que nous imprimons la version française du rapport de la commission d'Ottawa? Par vos

indiscrétions et vos parolis * aux coins des rues, vous nous exposez à nous faire perdre les nombreux petits moyens que nous avons de faire fortune.

—Evanturel.—S... gredin qui ne pense qu'à toi et à ta famille. Pour deux avantages que j'ai, tu en as dix. Tu places ton cousin à l'hôpital de la Marine, tu as ta part des profits du *Canadien*, tu es l'avocat du bureau des travaux publics, tu reçois tes £1,250, et l'affaire Cimon !...

—Tessier.—Si vous voulez m'insulter, je vous parlerai du planchéiage du *shed* de l'hôpital de la Marine.

—Evanturel, levant son bâton.—Tessier, s.... traitre. hypocrite, je te casse le crâne.

—McGee.—bejapers, Tessier, I'll help you.

—Evanturel agite son bâton de droite et de gauche.

—Foley.—Si c'est vous fesser, c'est vous faire mal : c'est mieux vous être tranquille.

Le mêlée devient générale.

Sandfield qui n'a pas cessé un instant de flatter sa botte droite avec ses deux mains, commence par trouver la chose sérieuse et veut rétablir l'ordre. La séance est subitement levée. Tessier et Sicotte entraînent Evanturel qui brandit toujours son bâton. Foley et McDougall s'emparent de McGee qui crie : *Bejapers I'll break that calf's head or my name is not McGee the curly.*

Cette querelle avait produit tant d'éclat que, lorsque les deux champions étaient entraînés hors de la salle, par deux portes différentes, tout le banc et l'arrière-banc des messagers étaient sur le passage du double cortége.

Ce fut un grand scandale !

---

* Terme populaire, signifiant : bavardage.

J'ai encore bien des choses à vous dire, mais le temps me manque. Dans ma prochaine, je vous raconterai une conversation intime, qui a eu lieu dans le bureau du procureur-général, au sujet de la nomination de M. Bureau.

Votre plus fidèle,

BLAISE.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR.

C'est encore moi, comme vous voyez. Je viens vous demander protection contre mes nombreux ennemis ; on me traque comme une bête fauve, et l'on veut m'atteindre à tout prix. Sans compter les précautions que M. Tessier prend pour s'envelopper de mystères, et pour échapper à ma vigilance, la rédaction du *Canadien* a donné l'ordre, que l'on tint à distance les visiteurs. Ainsi, on a dit à M. Bélanger, l'assistant-rédacteur et au commis, dont le nom m'échappe en ce moment : "Quand les amis viendront vous voir, vous les recevrez à la porte." Il faut vous dire aussi, pour être de bon compte, qu'il n'y a qu'un méchant rideau qui sépare le bureau de la rédaction du magasin ; mais allez donc recevoir vos amis à la porte, par un froid de vingt-sept degrés.

M. Barthe est toujours pâle. Une fois, marchant derrière lui, je l'ai entendu parler tout seul. Si je ne me trompe, il faisait son examen de conscience, car j'ai entendu assez distinctement ces mots : Trépassé, Mgr. Hubert, Pie IX, Clergé, Propriété-Viger, Indemnités de 1837, Mandement de Mgr. Bourget, Canada reconquis, Traduction de la commission du Grand-Tronc,

Bienfaiteur, Oncle, Père, Mère, Institutrice. Comme je craignais d'être surpris en flagrant délit, j'ai pris l'autre côté de la rue, et je n'ai plus rien entendu. Seulement, à distance, je le voyais s'arrêter court, et frissonner comme si quelque fantôme hideux se présentait à sa conscience.

Pauvre Barthe ! Il est à plaindre après tout, et quand je le vois tel qu'il est, je suis porté à croire à la fatalité.

Le gouvernement vient de révoquer la commission de M. Wicksteed, greffier en loi de la chambre, sous prétexte que cette commission donnée l'année dernière par le gouvernement Cartier-McDonald, est une atteinte portée aux priviléges de la chambre. Le cabinet a laissé passer toute une année sans révoquer cette commission, et attend précisément l'ouverture des chambres, pour rendre son procédé plus amer à l'un des serviteurs publics les plus dévoués et les plus capables qu'ait eus le Canada.

Une atteinte aux priviléges de la chambre !...Mais, est-ce que la chambre a protesté contre cette nomination ? Est-ce qu'elle a pris, en quoi que ce soit, l'initiative à l'égard de cette question ? Non, mais le ministère n'a pas été capable d'un acte généreux, ou même de la plus commune décence, dans ses procédés administratifs. On dirait d'un chef d'esclaves qui tient le fouet, et qui frappe.

L'élection de l'Orateur du conseil législatif est, je vous assure, un grand échec pour mes amis les rouges et pour les clear-grits * aux faces blêmes. On a même entendu M. Dessaulles dire tout bas : " S...*canaille.*" Mais après, il s'est ravisé, et il a secondé la motion de M. Allan.

* Nom donné aux partisans de la réforme, dans le Haut-Canada et alliés politiques du parti libéral du Bas-Canada.

M. Pierre Benoit, le nouveau député de Napierville, a pris son siège en chambre la semaine dernière ; c'est à tout prendre, une amélioration sur l'autre, Jacques O. Bureau. Après la séance, je l'ai vu prendre par le bras un ami, à moi inconnu, et lui dire :—" c'est Bureau qui est bien malade.—Oui, comment ?—Il a une maladie sérieuse.—Que veux-tu dire ?—Son élection, sais-tu qu'il est en danger de la perdre ? Cependant ici, je dis à tout le monde, qu'il est certain de la gagner. L'affaire de St. Rémi lui fait un dommage du s..."

Je vous disais il n'y a pas bien longtemps, mais je ne me rappelle plus dans laquelle de mes lettres, que M. Evanturel avait parlé longuement à M. Sicotte pour le détourner de prendre M. Bureau dans son gouvernement ; maintenant, je suis en position de vous raconter la conversation qui a eu lieu. Je ne vous dirai pas de qui je la tiens, car je ne veux compromettre personne, pas même les messagers qui sont de bons diables après tout, et qui font leur besogne pour le moins aussi bien que leurs maîtres. Ces bonnes gens répudient la doctrine de Talleyrand, et soutiennent que la parole a été donnée à l'homme pour parler. Mais arrivons.

Le bureau du procureur-général est au-rez-de-chaussée, célèbre autrefois par les luttes de deux journaux Québecqois. * On entre à gauche ; on fait une volte-face de gauche à droite pour se trouver dans une sorte d'anti-chambre qui n'a, pour tout ornement, que quelques bouquins, une table vermoulue, et une épaisse couche de poussière. C'est là qu'attend M. Evanturel. Il frappe à droite, et une voix solennelle lui dit : entrez. Le ministre d'agriculture en se précipitant, s'accroche la barbe sur un clou malencontreux, à moitié enfoncé

* Le *Journal de Québec* et le *Canadien*.

dans le cadre à gauche ; et pendant qu'il se démène pour se décrocher la crinière, la face du profond jurisconsulte se déride subitement et la loi rit aux éclats. L'autre travaille toujours, et il finit par se débarrasser après des peines infinies, et non sans laisser quelques-uns de ses crins sur le champ de bataille. Il est de mauvaise humeur, et ses sourcils épais ont un mouvement de va-et-vient presque sinistre. M. Sicotte rit toujours. M. Evanturel, en regardant à gauche, aperçoit près de la fenêtre son ami M. Tessier qui, dans la pose habituelle de ses mains, ressemble à un loup-marin se traînant sur la glace, ou à quelqu'un portant un pain sous chaque bras. La présence du collègue ne parait pas faire plaisir au ministre de l'agriculture, qui lui adresse ces paroles comme pour lui dire :—"Va-t-en :" Tiens, te voilà Tessier.—Oué !

—Evanturel.—Notre chef consent il à te donner le *chapeau ?*

—M. Sicotte rit toujours.

—Tessier.—Qui t'a dit que je le demandais ?

—Evanturel.—Ecoute donc, Tessier, nous prends-tu pour des niais ? Ce que je te dis là, est un sujet de conversation dans la rue, et Letellier même en parle comme un homme qui se croit certain d'être ton successeur

—Tessier.—Oué, Letellier, il croit ça, lui, et je le lui fais accroire pour qu'il nous soutienne pendant la session ; car il est mécontent et disposé à nous faire de l'opposition. Mais il est bien certain de n'être jamais réélu.

—Evanturel.—J'espère que tu attendras au moins à la fin de la session.

—Tessier.—Il faudra bien ; mais j'ai bien peur que la session ne soit pas longue.

—Evanturel.—Tu as peur de perdre ton chapeau à trois cornes.

—Tessier.—La vie publique n'est pas si agréable et si c'était à recommencer, je dis bien que je ne recommencerais pas.

—Sicotte.—Ne parlez pas si fort, *Blaise* pourrait bien vous entendre.

—Tessier, plus bas.—Ce misérable m'a ôté complètement le sommeil. Il m'accompagne le jour dans mes moindres actions, et me poursuit la nuit dans mes rêves. Mon principe hygiénique est de me tenir les pieds chauds et la tête froide; mais comment suivre mon régime, lorsque celui ci, me fait sans cesse refluer le sang de la plante des pieds au cerveau.

—Evanturel.—Sans passer par le cœur !

—Tessier.—Oué ! Tu fais le fin toi. Si c'était encore des mensonges qu'il dirait ; mais ce sont des vérités, et il entre dans des détails décourageants. Quand j'arrive dans mon bureau, je ferme mes portes ; je garde le plus profond silence et je m'écoute souffler pour m'assurer qu'on n'entend pas ma respiration au rez-de-chaussée ; mais *Blaise* a une oreille d'une finesse extrême, et des yeux à la perdition de *mon âme.* Je le sens, je le vois partout.

—Evanturel.—Mon Dieu, il y a longtemps Tessier, que tu as la réputation d'être discret. Un jour tu descendais la rue Haldimand. Un confrère qui te *connaissait* bien, dit à un ami, en te voyant de loin : " Sais-tu pourquoi Tessier tient ses deux mains dans ses poches ?

—L'ami.—Pourquoi ?

—Le confrère.—Parcequ'il ne veut pas que sa main gauche, sache ce que fait sa main droite.

—Tessier.—Oué. C'est encore un fin celui-là.

—Evanturel.—Pourquoi donc, Tessier, tes confrères n'ont-ils confiance qu'à ta parole écrite ?

—Tessier.—Si nous étions ailleurs peut être serais-tu plus modéré dans tes paroles.

—Evanturel.—Je n'ai pas peur de tes pattes de loup-marin.

Pendant que Sicotte rit à gorge déployée, Tessier sort furieux et le laisse seul avec le ministre d'agriculture.

—Sicotte.—Pourquoi Evanturel, êtes-vous si méchant pour Tessier ?

—Evanturel.—Ah ! le s...g...il est si traitre, si hypocrite ; il nous vendrait tous pour *trente-sous*, et il a bien gagné son nom. Mais je viens ici pour quelque chose de plus sérieux.

—Sicotte.—Qu'y a t-il donc, mon cher Francis ?

—Evanturel.—Je vois que vous voulez prendre Bureau dans le gouvernement.

—Sicotte.—Pourquoi non ?

—Evanturel.—D'abord, parceque Bureau est un incapable.

—Sicotte.—Mon Dieu ! on dit celà de moi, de chacun de nous, et de vous spécialement.

—Evanturel (piqué).—Je sais bien que je ne suis pas fort ; mais moi au moins, je fais les honneurs du ministère et je donne des diners, Bureau ne pourra pas faire cela. Je cherche même à louer ou à acheter une grande maison pour mieux recevoir.

—Sicotte.—Les diners ne font pas grand'chose ; les gens les mangent et votent ensuite comme ils l'entendent. Moi-même je ne déteste pas les diners, chez les autres, et j'ai même plus d'une fois, diné chez des personnes contre lesquelles je disais les choses les plus graves, dans mes conversations. Pour ma part je ne

donne pas de diners. Je n'en donnais pas davantage quand j'étais *Orateur*, bien qu'on me dit que c'était précisément pour celà qu'on me donnait £800 par année.

—Evanturel.—En effet, je me rappelle que Marchildon* vous à fait comprendre une fois, que vous n'étiez pas prodigue sous ce rapport, en vous disant en pleine chambre, qu'il n'avait pas encore eu l'honneur de diner avec vous.

—Sicotte.—Marchildon a pu dire ce qu'il a voulu, et le public a pu penser comme lui, mais moi, j'ai cru que ces £800 là, se trouvaient mieux placés dans ma poche, que dans celle des patissiers et des marchands de vin. John A. McDonald et Cartier ont bien donné des bals et des diners; les gens qui en ont profité en votent-ils plus avec eux pour tout celà? Sandfield a aussi donné des bals et des diners; quand il était Orateur, il donna un bal qui coûta £500. Après la leçon qu'il donna à lord Elgin en 1853, plusieurs membres lui firent la promesse de le soutenir à la prochaine élection d'Orateur, et cependant, ces députés votèrent pour moi qui ne leur avais pas donné de diner. Dessaulles fait des calculs, pour prouver qu'un ministre, ne peut pas mettre à part plus de $1000 par année; moi, Sicotte, je veux pouver dans ma personne, qu'on peut au moins en mettre $4000.

—Evanturel.—Mon cher procureur-général, allons droit sau but. Vous savez bien, entre nous deux, que notre cabinet n'est pas bien fort.

—Sicotte.—Vous parlez pour vous, sans doute.

—Evanturel.—Nous ne sommes pas ici pour nous faire des compliments, mais, puisque vous m'avez choisi pour

* Autrefois député du comté de Champlain.

être l'un de vos collègues, je dois supposer, que vous avez dû faire un bon choix, car supposer le contraire, ce serait faire un mauvais compliment à votre jugement.

—Sicotte.—Il y a telle circonstance où l'on ne peut pas choisir, et vous avouerez, mon cher Evanturel, que je me trouvais précisément en cette circonstance-là, en mai dernier. Soyons francs; vous-même, vous attendiez-vous à être ministre?

—Evanturel.—M. Sicotte, vous devenez personnel, et je ne vois pas pourquoi. Cartier qui m'en a toujours voulu je ne sais pour quelle raison, a dit, que j'avais une cervelle de veau; eh bien! tous nos collègues trouvent avec *Blaise*, que vous êtes une belle image, que vous posez bien, mais quand il s'agit d'administrer un pays, une image ne vaut guère mieux qu'une cervelle de veau. On mange l'une, quand on a faim, et on regarde l'autre, sans fin.

—Sicotte.—Evanturel, vous devenez spirituel, vraiment; vous faites des calembourgs. Mais finissons-en; quel est réellement l'objet de votre visite?

—Evanturel.—Eh bien! je venais vous dire, si vous voulez ne pas m'interrompre, que vous et moi, nous appartenons à l'ancien parti conservateur; que les rouges dont Dorion est le chef, nous voient d'un très mauvais œil ici; que j'ai vu avec chagrin, l'entrée dans le cabinet de M. Dorion, qui n'était plus dans la vie publique, et avec plaisir son éloignement; que j'espérais, vous voir porter vos efforts vers une réorganisation du cabinet, prise dans l'élément conservateur; qu'il est bien regrettable, que Loranger ait refusé, et plus regrettable encore, que vous ayez été vers Bureau.

—Sicotte.—Qu'avez-vous contre Bureau?

—Evanturel.—J'ai, que c'est un *rouge;* un homme dont un coté du visage rit, tandis que l'autre pleure. En le

mettant dans le cabinet, vous y placez un espion des rouges ; mais j'espère que l'accident de St. Rémi va nous en débarrasser.

Comme M. Evanturel prononçait ces dernières paroles, on frappe à la porte, et le procureur-général crie : ouvrez.

—M. Tessier entr'ouvre la porte et dit :—" As-tu bientôt fini, Evanturel ?

—Evanturel.—Qu'est-ce que cela te fait ? Je parle d'affaires importantes.

—Tessier.—Et moi aussi, j'ai à parler d'affaires importantes. Je voudrais demander au procureur-général, la permission d'acheter une paire de ciseaux de *trente-sous*, une fiole d'encre de trois sous, pour six sous de galon rouge, pour deux sous d'allumettes chimiques, et une main de papier de trente-six sous, cette dernière est le plus gros item ; mais comme j'en ai absolument besoin, pour écrire les questions que j'envoie à Bristow, Brown et Sheppard, j'espère qu'il ne me refusera pas.

—Sicotte.—Vous êtes bien extravagant, mon cher Tessier ; le lendemain du jour, où je vous donnais le portefeuille de ministre des travaux publics, je vous ai vu poser un trottoir neuf devant votre maison. Je vous avais cru jusque-là plus économe. Pour les ciseaux, vous pourrez vous servir de ceux que vous avez reçus du conseil ; l'encre, idem ; le galon rouge, idem ; les allumettes, idem. Quand au papier, si vous tenez à conserver celui que vous a donné M. Taylor, * vous pourrez recueillir avec soin, les dos des lettres adressées au bureau des travaux publics, et en faire votre affaire. Voilà, comme je pratique l'économie avec mon salaire,

* Greffier-assistant et distributeur de la papeterie, au conseil législatif.

et voilà aussi, comme vous la pratiquez pour le vôtre ; et il faut faire pour le public, ce que vous faites pour vous.

M. Tessier fait une profonde révérence, et promet de suivre strictement les ordres.

—Evanturel.—C'est toujours Tessier, il marchandera sur le prix d'une allumette souffrée. Comment va coûter le raccommodage de la chemise du quai de Rimouski ?

—Sicotte.—Ne nous déchirons pas les uns les autres, nous ne l'avons fait que trop jusqu'ici. En ce moment d'ailleurs, je suis porté aux réflexions sérieuses. La session arrive, Howland est malade, pour rire ou pour tout de bon, nous n'avons conséquemment pas de ministre des finances, les comptes publics ne sont pas prêts nous avons un déficit de trois millions de piastres, malgré les $5000 d'économies que nous avons faites sur la liste civile, et en plus les $80,000 que nous avons dépensées à Ottawa, et la dépense de la commission financière. Bureau est en grand danger de perdre son élection, et nous sommes menacés d'un interrègne en pleine session. Vous devez comprendre, que si j'ai pris Bureau, c'est que je n'ai pu faire autrement, et parce que Loranger m'a refusé.

—Evanturel.—Ne pouviez-vous, vous adresser à d'autres ! Moi, j'aimerais même mieux voir Cartier et Cauchon ici, que Dorion et Bureau ; et Dieu sait pourtant, si je les aime beaucoup.

—Sicotte.—On n'arrange pas ces choses avec la main ; je sens bien comme vous, que je suis à la merci des rouges, et je sais tout autant que vous, qu'ils ne me pardonnnent pas d'avoir appartenu au Cabinet Cartier-

McDonald, sourtout lors du *double shuffle,* * qui les a éloignés pour quatre ans du pouvoir ; mais que faire ? Cartier et Cauchon sont un peu trop forts pour me servir d'instruments, et à leurs yeux, je joue un piètre rôle. Je me suis embarqué sur un mauvais navire, et je ne puis, le sort en est jeté, l'abandonner qu'après le naufrage. Mon pauvre Evanturel, ne parlons donc plus de cette affaire.

M. Evanturel sort triste en redisant à demi-voix : cet homme est entêté comme une mule, et il court les yeux ouverts à sa perdition.

Le *Pays* disait dans un de ses derniers numéros : —"Qu'est-ce que M. Bureau ? Un libéral éprouvé ! Oui, dit quelqu'un, un libéral réprouvé à St. Rémi !"

Un ami m'écrivait hier, au numéro 478¾ : Mon bien cher, veuillez donc conseiller aux bons habitants du collége de DeLorimier, pour édifier sur les œuvres patriotiques et humanitaires du gouvernement dont M. Bureau fait aujourd'hui partie, de promener dans les paroisses de leur collége, le vieux patriote courbé par l'âge et appuyé tristement sur son bâton, sa seule ressource après ses longs services ; l'aveugle Raymond, demandant, les larmes dans la voix, du pain pour sa femme et pour ses jeunes enfants ; le poitrinaire Cherrier, appuyé sur le bras de sa vieille mère éperdue, et conjurant les passants, d'une voix éteinte, d'avoir pitié de leurs deux infortunes.

***Crise ministérielle de 1858, pendant laquelle les nouveaux ministres, pour éviter de se présenter devant leurs électeurs pour réélection, s'étaient fait nommer un jour à un poste ministériel et le lendemain à un autre. Ils s'appuyaient, pour en agir ainsi, sur une clause de l'acte de l'indépendance des membres, qui exemptait de la réélection un ministre abandonnant un portefeuille, pour en accepun autre, avant l'expiration d'un mois.**

Dites leur encore, de placer en face des vertus antiques du bureau-secrétaire, les cadavres sanglants des Aylward, et de demander au moins, un sursis pour leurs âmes précipitées avant le temps, par la main meurtrière du pouvoir, dans l'abîme infini de l'éternité.

Je m'arrête ; le cœur me saigne et je me sens pleurer.

M. Howland n'est pas encore à Québec, et qui sait s'il y viendra jamais. On explique celà, de bien des manières. Les uns disent qu'il est phthisique ; d'autres, dispeptique ; d'autres, qu'il a un abcès au côté droit ; d'autres, le charbon au bras ; d'autres, en haut de la cuisse gauche, et que sais-je encore. Mais pour tout celà il ne vient pas.

M. Holton regarde son siége d'un œil de convoitise, et attend avec inquiétude, le résultat de la session. Si le cabinet échappait à la mort, alors M. Holton achèterait un siége dans la chambre basse, et se ferait inscrire sur la *gazette officielle* en ces termes pompeux : " Luther Holton, ministre des finances et fabricant de systèmes monétaires." Pour le quart-d'heure, je l'observais du haut de la tribune des rapporteurs, son rôle consiste à surveiller son *protégé*, M. Dorion, à lui donner des avis, et à épier les mouvements des membres après les séances. J'ai entendu, à ce sujet, murmurer plusieurs députés.

Dans ma prochaine lettre, je vous parlerai d'un nouveau fait ministériel, qui vous scandalisera beaucoup ; il n'est pas encore tout accompli.

Je vous dirai, pour votre gouverne, que le ministère est en danger de mort imminente. M. Sicotte perd même sa beauté plastique, et ses traits se détendent d'une manière décourageante. Ce qui le rassure un

jeu, c'est qu'il est adossé à l'honorable François, * M. Tessier est la physionomie même de la défaite.

Un correspondant du *Canadien* qui signe : *Un élève de l'université-Laval*, me fait deux reproches sanglants, celui de cacher mon nom pour insulter, et l'autre, de me dire faussement élève de l'université. Au premier, je répondrai que je n'injurie pas, et que lui, en insultant sous le voile de l'anonyme, un homme public d'une bien autre valeur que M. Tessier, il m'absout de m'appeler par mon nom *Blaise*, quand je n'écris que des faits ; au second, que je suis véritablement, quoiqu'il en dise, un élève de l'université-Laval. Je lui conseille de relire mes lettres, il y trouvera que je n'ai jamais étudié que la loi ! J'ai seulement dit, que le Dr. Larue était l'un de mes professeurs, parce qu'il est l'un des professeurs de l'université.

Je puis dire à mon adversaire, comme je l'ai dit à tant d'autres : Vous avez raison, je ne suis pas fort, mais il est évident, que j'ai des condisciples qui sont encore moins forts que moi. Moi, je n'écrirais pas : —" *Le lait généreux d'une mère* ; " " *patés amphigouriques* ; " " *bouffonnerie naturelle*, etc." Heureusement que ces mauvaises locutions " n'atteignent pas le noble front de l'université-Laval." Je suis même porté à croire, que l'université portera encore son front bien haut, quand " mon professeur de procédure " n'y sera plus. Je termine en disant à mon adversaire, comme Chateaubriand : "Calomniateurs corrompus, ayez le courage de dire qui vous êtes ; un peu de honte est bientôt passée. Ajoutez votre nom à vos articles, ce ne sera qu'un mot méprisable de plus."

A bientôt, M. le Rédacteur,

BLAISE.

---

* Evanturel.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Dites maintenant que je ne suis pas un martyre du devoir et de la vérité ; dites que je ne suis pas traqué, de tous les côtés, comme une bête féroce ; dites qu'on ne me poursuit pas avec acharnement, pour me surprendre et me vouer à la vengeance de mes professeurs. M. Tessier s'était déjà fait donner plusieurs certificats, plus ou moins suspects ; mais cette fois, la chose devient sérieuse et le dernier certificat, le croiriez-vous, procède de l'enceinte même de l'université. Les pauvres élèves ont pris l'alarme, et pour être bien avec lui, ont été obligés de déclarer : qu'ils n'ont rien à reprocher à M. Tessier comme professeur. Vous comprenez bien que, si, pour les motifs que je vous ai déjà révélés plusieures fois, j'ai gardé jusqu'ici le plus parfait incognito, je n'aurais pas été assez insensé de me découvrir dans un moment aussi périlleux. J'ai donc dû faire comme les autres et protester, comme eux, de mon innocence. Nous avons tous signé comme des braves, et vous voyez que notre indignation, à la seule idée que notre professeur pouvait ressentir les taquineries de l'un de ses élèves, est montée jusqu'au ciel pour y crier vengeance contre le médisant. Je vous avoue en toute sincérité, que je ne me croyais pas capable de m'observer aussi bien. J'ai pris la plume avec autant de gravité et de solennité, que les hommes illustres qui signèrent en 1775, la déclaration de l'indépendance des Etats-Unis. Un moment le fou-rire m'a pris, et je ne sais ce qui m'a empêché, à l'instar de Cromwell, signant la mort de de Charles Ier. de barbouïller le visage de mon voisin du reste de mon encre ; mais je me suis mordu les lèvres avec violence, et ma physionomie a gardé son inpassibilité.

Vous avez vu notre protêt, n'en soyez donc pas surpris, et ne m'en tenez pas non plus rancune, car je vous resterai fidèle jusqu'à la fin. Mais voici quelque chose de plus grave.

L'Ordre * trouve que je suis lourd, et que je n'ai pas d'esprit. Il ajoute que Montréal est parfaitement indifférent à mon endroit, et que Québec seul, s'occupe un peu de moi parcequ'à Québec, l'intelligence n'est pas une marchandise qui prédomine. Cependant, je veux lui rendre justice; malgré mon peu d'esprit et ma lourdeur, il m'accorde un peu d'habileté. Merci ; je ne me croyais pas aussi riche, car vous le savez, je vous ai dit jusqu'à vous ennuyer, que j'étais pauvre de toute chose, excepté de la vérité, à laquelle je tiens de toutes les forces de mon âme.

Ce n'est pas tout le monde qui a de l'esprit comme M. Fabre; il a fait ses preuves. lui, il y a déjà bien longtemps. Quel est donc, disais-je l'autre jour, à l'un de mes compagnons d'étude, " ce jeune homme à la taille un peu élancée, au regard douteux, à la face blême et plate, à la lèvre mince et vaniteuse, au front bas mais penché en arrière et content de lui-même, et à la démarche plus prétentieuse encore?"—" Comment, dit mon ami, est-ce que vous ne connaissez pas M. Fabre, écrivain si célèbre par l'embonpoint de ses phrases, et la maigreur de ses idées."—Mais au moins il a beaucoup d'esprit, dit-on !—" Oui vous allez le voir. Tout ce qui procède de lui, est marqué au coin de la plus parfaite convenance, et toutes ses paroles saupoudrées du sel attique le plus pur. Voyez par exemple ;

* Journal publié autrefois à Montréal. M. J. A. Genand, maintenant l'un des traducteur français aux communes, en a été longtemps le principal rédacteur.

il faisait un discours devant l'Institut Canadien de Montréal. Il avait dans la pensée beaucoup de réminiscences littéraires, de phrases colorées et brillantes, de faits historiques hermétiquement enbouteillés et parfaitement conservés. Il les jetait à l'auditoire avec profusion, et des applaudissements frénétiques couvraient sa parole convaincue et presque solennelle; mais, en un moment fatal, sa mémoire lui fit défaut. Il fut donc livré à ses propres ressources, et il prononça ces paroles meurtrières de sa gloire. *Les dames Canadiennes portent mieux leurs crinolines que leur fidèlité.*

L'enthousiasme cessa, les applaudissements se turent, et l'indignation de l'auditoire, étouffant sa voix, monta bruyante jusqu'au plafond. L'orateur fut frappé comme de vertige, il balbutia quelques mots incohérents, au milieu desquels on entendit ceux-ci, qu'il paraissait se dire à lui même: "Pourtant j'avais appris cette phrase malheureuse, comme toutes les autres, dans les journaux parisiens."—"Ah! oui, lui cria quelqu'un, mais quand le corbeau, dont parle l'histoire, voulut saluer César sur son passage, il prononça la mauvaise phrase, il avait oublié la bonne. Ah! oui, vous ressemblez au corbeau qui voulait saluer César sur son passage, vous ne vous êtes resouvenu que de la mauvaise phrase."

A la colère succédèrent donc les rires, et l'orateur démocrate, s'en alla triste, s'asseoir dans le coin le plus obscure de la salle, se promettant bien d'avoir plus de mémoire une autre fois.

—Vous me surprenez véritablement, mon cher, lui répondis-je.

—Mon ami.—C'est dommage qu'il nous faille partir

pour le cours, M. Crémazie * attend ; car je te ferais part d'un curieux dialogue qui a eu lieu entre le rédacteur de *l'Ordre*, et celui du *Pays ;* mais nous nous reverrons.

Nous partîmes ensemble, et sur notre chemin, nous saluâmes M. Tessier qui *paraissait* penser, je ne dirai pas à la loi, car le cours de procédure n'a lieu que tous les deux ans, et que nous l'avons eu l'année dernière. Une année de perdue sur deux, c'est une calamité bien capable d'attrister un professeur qui aime...ses élèves ! Je croyais que le certificat que nous venions de lui donner, ramenerait la sérénité sur sa physionomie d'habitude *si franche et si ouverte ;* mais non, il parait atteint d'une maladie morale, qui le conduit *lentement*, vers le...banc judiciaire et cette triste maladie pourrait bien finir par avoir de fatales conséquences !

Le *Journal de Québec* a dit que M. Rémillard ne fait qu'un discours par année. C'est peut-être vrai, mais ce n'est pas juste à coup sûr. M'est avis que M. Rémillard se montre moins souvent, pour se faire désirer davantage. Périclès, le célèbre orateur athénien, lui ressemblait en celà ; le député de Bellechasse est donc un grand modèle. Démosthène qui, au début de sa carrière, avait la parole embarrassée, pour vaincre cet obstacle à sa gloire, se promenait sur le rivage, et, lorsque les vagues en courroux, bondissaient bruyantes et terribles sur la plage, se mettant un petit caillou dans la bouche, déclamait avec véhémence. Mais la nature a fait plus pour M. Rémillard ; elle lui a donné, au lieu d'une parole embarrassée, une splendide accentuation, au lieu d'une mer agitée et mugissante, une paisible glace de miroir. La scène se passe dans la rue

---

* **Jacques Crémazie, professeur à l'université-Laval et frère du poëte canadien Octave Crémazie, mort en France, au Hâvre le 16 janvier, 1878.**

Couillard, au numéro 11. Nous sommes au mois de juillet 1861. Notre futur Mirabeaú est devant sa grande glace. Il s'est revêtu, pour l'occasion, de ses habits de noces. Le nœud de sa plus belle cravate blanche est irréprochable et presque classique, et ses bottes vernies, à peine sorties des mains du voisin Viger,* reflètent brillamment le goût bourgeois le plus exquis et le plus raffiné. Les grosses breloques en or de l'oncle Benjamin, descendent d'une manière provoquante le long de sa bavalloise. Il est dans l'attitude pensive, soucieuse, et grave d'un homme qui est sur le point d'accomplir un grand acte, et peut-être le plus décisif de sa vie entière Il tient dans sa main un manuscrit vierge de tout pli et de toute souillure, et, l'on entend descendre et monter par toutes les issues ces mots significatifs :—" M. l'Orateur! " L'oncle Benjamin arrive tout haletant:—" Voyons, mon Edouard, montre moi, comment tu parleras à ces grands hommes qui prétendent que tu n'as pas d'esprit."

Le neveu Edouard lit, avec emphase et mesure, le discours qu'il devra prononcer le 4 avril 1862, et que, par un de ces coups, comme la mémoire sait en faire quelquefois, il ne savait pas encore par cœur, après neuf mois d'un patient et laborieux travail.

L'oncle Benjamin écoute, se croise les bras sur la poitrine, met ses lunettes circulaires, et comme dernière expression de sa joie, rajuste sur son crâne chauve son antique perruque jaune. Tout à coup, il éclate en sanglots et ne pouvant se contenir plus longtemps, il s'écrie: mon cher Edouard, j'ai déjà prêté £200 en ton nom, et demain même, je doublerai cette somme, tant tu me fais plaisir. J'ai dépensé aussi beaucoup d'argent

* Cordonnier à la mode.

pour ton élection, mais je ne le regrette pas. *Tu es un vrai petit Papineau!*

Je dois vous dire que je n'assistais pas, en personne, à cette scène si touchante et si dramatique ; je la tiens, en droite ligne, du grand major W., de la rue La-Fabrique, auquel l'oncle heureux et enthousiaste venait de la raconter.

Edouard est jeune, c'est vrai ; *un petit Papineau*, c'est vrai encore ; il ne connait donc ni la corruption, ni les fraudes électorales. Cependant un jour, et ce jour, ne précéda que de très-peu d'heures celui de son élection ; un jour, l'on voyait arriver dans les portions reculées des nouveaux établissements du comté de Bellechasse, de gros barils de *whisky*. Il n'aurait pas voulu non plus offrir de l'argent au Dr... non! mais l'enfant du Dr... n'est pas électeur. Celui-ci s'écria donc subitement dans sa joie enfantine: " Ah! maman, quel beau *sou jaune!!* " Quel mal encore, si un électeur influent avait besoin de chandeliers, et un autre d'un tapis ; ces gens-là, n'ont pas vendu le comté, ils ne l'ont que livré.

Aussi, voyez comme notre *vrai petit Papineau*, en exprime sa reconnaissance à ses électeurs, et surtout aux jeunes colons des établissements nouveaux! Il ne trouve pas la loi assez dure à leur égard, et veut à tout prix, les soumettre aux sévères règlements de police qui ne sont en force que dans les grandes villes, parceque là seulement, ils sont nécessaires et praticables. Il proposa donc le 5 mai, 1862, un bill intitulé :—" Acte pour amender l'acte municipal refondu du Bas-Canada." Il ne trouve pas la loi assez sévère, et il veut donner aux conseils municipaux le pouvoir " d'obliger les propriétaires ou occupants de maisons, d'avoir une ou des cheminées dans les dites maisons ; de règler la manière de placer les dites cheminées, les poëles et les

tuyaux de poëles, fourneaux ou fours et de garder les cendres; d'empêcher les personnes d'entrer dans les étables, granges, hangards ou appentis avec des lumières non renfermées dans des lanternes, ou d'y entrer avec des cigares ou des pipes allumés, ou d'y transporter du feu sans les précautions nécessaires; d'empêcher toute personne d'allumer, ou de garder du feu dans un hangard, appenti ou autre bâtisse en bois, à moins que le feu, ne soit placé dans une cheminée ou dans un poële de fer ou de métal, ou de le transporter dans quelque rue ou place publique, jardin ou cour, sans qu'il soit contenu dans un vase de métal, et contraindre les propriétaires de granges, fenils ou autres bâtisses contenant des matières combustibles ou enflammables, à en tenir les portes fermées, &c."

Voilà ce qu'à fait le *vrai petit Papineau* pour le comté de Bellechasse, et celui-ci s'en souviendra bien.

Permettez-moi de vous rendre compte d'une conversation tenue auprès de la table du Conseil Législatif, entre M. U...et l'intègre M. Dessaulles.

M. U...aperçoit de loin l'intègre M. Dessaulles, il court à lui avec empressement. Sa figure reflète, pour la première fois depuis quelques mois, l'expression d'un contentement intérieur.

—M. U. —M. Dessaulles, M. Dessaulles, j'ai quelque chose d'important à vous apprendre. Je dînais hier chez le Gouverneur-Général, et en face de Son Excellence.

—M. Dessaulles. — Attendez donc un instant, le postillon attend et je suis en train d'étriller les anciens ministres. J'écris, en ce moment même, que tous ces hommes sont des s...canailles et qu'ils ont tous volé le coffre public pour s'enrichir; £30,000, £9,000! Qu'importent les chiffres!

—M. U.—Mais ne craignez-vous pas qu'ils ne vous poursuivent ?

—M. Dessaulles.—Bah ! Est-ce qu'on poursuit ceux qui n'ont rien ! *Où il n'y a rien le roi perd ses droits !* Ne savez-vous pas celà ?

—M. U.—Mais au moins, n'avez-vous pas peur de vous compromettre ?

—M. Dessaulles.—Allons donc, la vergogne et le sens moral sont des termes usés ! Aujourd'hui, on se passe facilement même d'un caractère ; voyez, moi. Vous, mon cher U., vous en êtes encore aux jours de l'hypocrisie et de la dissimulation. Vous, vous mentez par réticence ; mais moi, je mens franchement et au grand jour.

Le rédacteur écrit encore quelques mots, ferme sa lettre et l'expédie.

—M. Dessaulles.—Maintenant, U., je suis à vous ; dites-moi votre histoire.

—M. U.—Je vous disais que je dinais, l'autre jour, chez le Gouverneur-Général et en face de lui.

—M. Dessaulles.—Ensuite.

—M. U.—M. Cartier était tout auprès, et la nappe levée, Son Excellence, se penchant vers lui, lui dit : M. Cartier, parlez-nous donc de la sérénade qu'on vous a donnée à Washington. M. Cartier répondit : je dois dire à Votre Excellence qu'il n'y a pas eu de sérénade.

Ce renseignement pourra vous être utile pour le *Pays*.

—M. Dessaulles.—L'on appellerait celà un manque de convenance impardonnable dans le monde des gens bien élevés ; mais il y a longtemps que mon royaume n'est plus *de ce monde*. Alors donc, je prends votre renseignement et je m'en sers.

—M. U.—Mais...mais...alors il serait peut-être mieux...

—M. Dessaulles.—Il est tard, U., j'ai le fait, je m'en sers, et je le brode au besoin. C'est maintenant ma propriété, et j'ai droit de lui donner de la valeur. Où en serait aujourd'hui la démocratie, si elle avait eu ces délicatesses pour les conventions sociales et les règles embarrassantes du *décorum ?*...

Le *Pays* reproduisit donc la conversation ; *l'Ordre* dut en faire autant, et le *Canadien*, la propriété de MM. Tessier et Evanturel, les copia l'un et l'autre.

Le *Canadien* soutient, qu'il n'est pas la propriété des deux ministres que je viens de nommer. D'abord, M. Ramsay a prouvé, que le *Canadien* est, la propriété enregistrée de M. Evanturel ; ensuite, cette feuille a été achetée par les deux ministres, M. Joly, père, M. G. Larue et un autre. A-t-on changé celà pour couvrir MM. Tessier et Evanturel ? Allons donc, on ne trompe pas ainsi *Blaise*, votre serviteur, et encore moins le public, qui a tant d'yeux et tant d'oreilles.

M. Evanturel a beau faire, M. McGee, le laisse *en arrière*. Ce dernier est sur le devant, à coté de M. Foley, et lui, le chef d'un département, s'appuíe humblement sur le deuxième rang, y gardant le silence le plus parfait.

Vendredi, M. MacKenzie,* l'homme à la barbe rouge et à la longue et étroite figure, mettait à l'aide d'une bougie, le feu dans la crinière du ministre de l'agriculture. Celui-ci se fâche, et commence à prendre des poses athlétiques ; mais il se calme, en entendant de bruyants rires autour de lui. Un voisin venait de dire : " MacKenzie est fort, c'est le seul homme qui ait pu faire jaillir de la lumière de cette tête."

—Connaissez-vous le colonel Haultain, disait, il y a quelques mois à Londres, un officier anglais à un

---

* L'Honorable Alexandre MacKenzie.

voyageur canadien ? Oui, je le connais, répondit l'autre, puisqu'il siège en Parlement.

—L'officier anglais.—Vous n'êtes pas difficiles vous autres Canadiens. Il nous assommait *by his everlasting prayer meeting.* Il se croyait sanctifié, et savez-vous, qu'un jour, il pensait avoir la foi assez forte pour pouvoir, comme Saint Pierre, marcher sur l'eau. Mais la foi n'était pas assez forte encore, car le colonel faillit se noyer, et il fallut tous les efforts du monde pour le sauver.

Je vous ai déjà parlé de la démission de M. Trefflé Cherrier, du bureau des terres ; je puis aujourd'hui vous donner des détails. En juillet ou août dernier, lorsque M. Dorion était encore secrétaire-provincial, M. G. H. Cherrier, frère du démissionnaire, ayant entendu dire qu'il était question d'économie dans tous les bureaux publics, et voyant que quelques démissions avaient déjà eu lieu, s'adressa à M. Dorion, parcequ'il ne connaissait pas personnellement M. McDougall, pour lui offrir de remplacer son frère pendant sa maladie. M. Dorion engagea M. G. H. Cherrier à lui adresser, à lui, sur le sujet, une lettre officielle, qu'il promit de faire parvenir à M. McDougall et de l'appuyer de sa recommandation.

A quelques jours de là, M. G. H. Cherrier alla voir M. Dorion pour en apprendre la réponse du commissaire des terres. Ce dernier faisait dire par M. Dorion, à M. G. H. Cherrier, que son frère n'avait pas besoin d'être inquiet par rapport à sa place, parce qu'il ne pensait faire, dans le moment, aucun *dérangement ou changement* dans son bureau.

Les choses en restèrent là, jusqu'au jour où M. G. H. Cherrier, apprit de son frère, sa démission en décembre 1862.

M. G. H. Cherrier parla de la chose au ministre de l'agriculture. M. Evanturel lui répondit, qu'un ordre en conseil donnait trois mois de salaire à tout officier démis pour cause de maladie, et contre lequel il n'y avait pas de plaintes.

C'est ainsi que le gouvernement traite les pauvres ouvriers qui ont le malheur d'être malades.

Aujourd'hui, comme au commencement de la séance, les banquettes des ministres et des chefs de l'opposition étaient vides, l'Enfant-Terrible * crut à la trahison et il dit à son voisin ; " vois-tu les s...g...ils sont après former une coalition !..."

Ceci est vrai à la lettre, et comme vous voyez, l'Enfant-Terrible n'a pas foi dans la moralité de ses chefs.

Je termine ma lettre par une histoire promise. Le gouvernement Cartier-McDonald, en nommant le Dr. Landry médecin-visiteur de l'hôpital de la marine, avait paraît-il, promis à l'université Laval de prendre désormais les médecins-visiteurs parmi ses professeurs anglais ou français, pour l'avantage de ses élèves, et comme le Dr. Painchaud, était alors dangereusement malade, le conseil universitaire recommanda pour le remplacer, l'un de ses professeurs. Celui-ci, bien entendu, ne devait recevoir de salaire qu'après la résignation ou la mort du Dr. Painchaud.

Mais le cabinet Cartier-McDonald tomba dans l'intervalle. Le Dr. Larue dit au médecin recommandé, qu'il avait l'autorité de deux ministres pour lui dire, que si l'université renouvelait sa demande, il serait nommé sans délai. Tout ce que l'on voulait, parait-il, c'est que 'université se fît l'obligée du gouvernement. L'uni-

---

* Sobriquet donné à M. J. B. Eric Dorion, dont on trouvera le portrait à la page 19 de ce volume.

versité renouvela la demande sans arrière-pensée. Cependant le gouvernement n'en prit pas acte, et les choses en restèrent là.

Plus tard, l'infortuné Dr. Frémont, nous revenait de l'ancien monde dans un cercueil, et sa place devenait vacante à la prison. Plusieurs médecins la demandèrent. Le Dr. Marsden remua ciel et terre pour l'obtenir.

Un jour, qui n'est pas encore bien éloigné, un ministre, M. Evanturel, promet solennellement son influence au Dr. Landry, et va même, dit-on, jusqu'à déclarer son intention de résigner, si cette place de médecin est donnée à un autre.

Quelques jours après, M. Evanturel rencontre M. Landry sur la rue, lui dit que le droit de nomination appartient à M. Abbott en l'absence de M. Sicotte, mais qu'il la cède volontiers aux deux ministres du district de Québec. Puis, il lui demande ce qu'il dirait, si on l'accouplait avec le Dr. Robitaille du faubourg St. Jean, avec l'entente qu'il conservera sa place de médecin visiteur de l'hôpital de la Marine. Le Dr. Landry accepta cette proposition. Plus tard encore, M. Evanturel se rendit chez le Dr. Landry, pour lui dire que ce dernier arrangement aurait lieu, s'il voulait aller chez le Dr. Painchaud pour l'engager à résigner sa place de médecin-visiteur de l'hopital de la Marine, avec l'entente, qu'on lui laisserait £75 et que son remplaçant ne recevrait, jusqu'à sa mort, que £25.

M. Landry refusa de se prêter à ce tripotage. " Allez-y si vous voulez, dit-il, pour moi, je ne ferai pas une pareille proposition à un vieux et fidèle serviteur public. Ce que vous voulez est une injustice, et je ne m'y prêterai pas. Mais qu'êtes-vous donc dans le gouvernement si on vous traite ainsi ? "

M. Evanturel se rendit auprès du Dr. Painchaud, pour lui renouveler la même proposition. Le vieux docteur le reçut cavalièrement. " Non, monsieur, dit-il ! Si vous croyez que je ne suis plus capable de faire le service, démettez-moi ; mais jamais je ne consentirai à partager ainsi mon modique salaire. Est-ce ainsi que vous traitez les vieux serviteurs publics ? "

M. Evanturel s'en retourna avec son petit bonheur.

Dans l'intervalle, il parait que le Dr. Landry avait vu M. Sicotte, qui ne chantait pas comme M. Evanturel, et qui faisait comprendre que ses recommandations étaient pour peu de chose dans la balance de ses volontés, à lui, le procureur-général.

Vendredi de la semaine dernière, M. le Dr. Tassé se trouvait au bureau de M. Sicotte qui lui parlait de la nomination du médecin de la prison. M. Tassé ayant compris que M. Sicotte voulait offrir la prison, sans partage, au Dr. Landry, à la condition qu'il abandonnerait l'hôpital de la Marine, demanda au procureur-général, l'autorité de lui faire cette proposition en son nom. M. Sicotte la lui donna, et M. Landry accepta l'offre ; mais quand M. Tassé revint en porter la nouvelle à M. Sicotte, celui-ci avait changé d'idée. Il voulait maintenant, que M. Landry abandonnât l'hôpital et ne prît que la moitié de la prison. M. Landry refusa tout naturellement, ne pouvant abandonner le plus pour prendre le moins.

L'on voit comme M. Sicotte tient à sa parole engagée, et traite son collègue M. Evanturel !

M. Tessier fait moins de bruit que M. Evanturel, mais il réussit à placer tout doucement les siens ; c'est

son cousin le Dr. Tessier et le Dr. Robitaille qui sont médecins de la prison !

Quelle scandaleuse affaire et quel tripotage !

BLAISE.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR.

Je vous ai dit bien des fois, que l'on me fait une guerre à mort ; mais jusqu'ici, vous n'avez pas paru me croire, puisque je n'ai pas encore senti votre main secourable. Aujourd'hui, il n'y a plus de temps à perdre, le danger est imminent, et si vous ne me tendez les deux bras, je suis sûr de périr. La guerre d'extermination a commencé par les élèves * ; maintenant ce sont les professeurs qui s'en mêlent.

M. Tessier aux abois, a évidemment demandé secours à l'université, et l'université lui a répondu par l'un de ses professeurs. Pourquoi le *Courrier du Canada* ne prend-il la défense que de M. Tessier, et pourquoi les autres ministres sont-ils laissés par lui, à leur fatale destinée ? C'est comme je viens de le dire, d'abord, parceque M. Tessier est un confrère-professeur, et ensuite, parceque le professeur malheureux, dans son désespoir est allé invoquer secours à &c...

Le *Courrier* dit : " *Blaise* a-t-il la conscience d'être juste, et croit-il même être habile, quand il s'évertue à faire prendre pour un niais, pour un imbécile, un homme qu'un de nos premiers établissements d'éducation a choisi, pour un de ses professeurs, qu'une de nos

---

* De l'université Laval.

premières institutions financières, a choisi pour son président ? "

A celà, moi *Blaise*, je réponds : ce que vous dites ici ne prouve rien, et le jour, où M. Tessier faisait dans la salle de l'université son grand discours en faveur du pouvoir temporel du Pape,* ceux qui l'avaient choisi pour professeur, s'aperçurent qu'ils s'étaient trompés ; de même que l'inaction, où après quelque temps l'institution financière mentionnée, laissa son président, constate également l'erreur du choix commise par cette institution.

On ne connaît l'ouvrier qu'à l'œuvre, et il était trop tard, quand les deux institutions dont je viens de parler, purent apprécier l'ouvrier.

Le *Courrier* dit : "que l'espionnage semble être le moyen des correspondances en question ; la délation et le dénigrement l'unique but que se propose l'écrivain qui les fournit." Il eut été plus près de la vérité en disant, que l'espionnage est le moyen employé par M. Tessier contre ses adversaires, et que l'unique but de cet espionnage, chez lui, est la délation et le dénigrement. Avant qu'il soit longtemps, je serai en mesure de prouver mes assertions sur ce point, et de rendre encore plus odieuse, la conduite du commissaire des travaux publics.

Mon Dieu, les espions sont partout ! L'autre jour, j'étais assis dans la boîte des rapporteurs à gauche, et j'entendais les voix de plusieurs députés qui disaient : " A quoi sert donc l'avis imprimé aux murs de la tabagie qui dit expressément, que *les membres seuls de la chambre ont admission*, puisque nous sommes croisés sans cesse dans le comité de la pipe, et *espionnés* par des

* En mars, 1860.

étrangers. Que fait là, le célèbre Barthe? A peine un sur dix, lui adresse t-il la parole, et encore, par miséricorde." J'étais allé au comité de la pipe une fois, et cet avertissement me fut salutaire, je n'y suis plus allé depuis, de crainte d'être soupçonné d'espionnage. Cependant, je pourrais en nommer encore d'autres que Barthe, qui s'imaginent en fréquentant le comité de la pipe, pouvoir influencer les votes de quelques députés Bas Canadiens. Je nommerai ceux-ci une autre fois.

Le fameux rapport de la commission d'Ottawa est enfin livré à la publicité. Il est si faible qu'il a désappointé les amis du gouvernement dont il va certainement hâter la chute. Si je suis bien renseigné, la commission a montré, dans toute sa conduite, une insigne mauvaise foi, en cachant des documents importants pour pouvoir accuser plus à son aise. Ce rapport prépare des déboires à M. J. S. McDonald qui croyait devoir y trouver son salut. Le temps de la grande épreuve arrive, et les amis même du gouvernement sont convaincus qu'il y succombera.

Le rapport de la commission d'Ottawa accuse M. Cauchon, d'avoir fait des avances aux entrepreneurs; mais pense-t-on que M. Tessier, le parcimonieux, M. Tessier, l'homme intègre par excellence, n'ait pas commis le péché des *avances*, si c'est un péché. Je vous ai déjà dit que la chemise du quai de Rimouski avait couté environ $7,000. L'ouvrage était partagé en deux contrats; le premier, de $3,141 et le second, de $3,705. M. Derome, trouvant que le partage n'était pas équitable, demanda que $300 fussent retranchées du dernier contrat et ajoutées au premier. Ce que M. Tessier refusa *d'écrire*, en disant au surveillant Pruneau: "Je vous autorise à payer en sus des $3,141, $300 comme *avances* sur le dernier contrat." Ces

paroles furent prononcées en présence de témoins, mais M. Pruneau refusa de faire *l'avance*, parcequ'il n'en avait pas reçu l'ordre *par écrit*.

Nous avons le bonheur d'avoir M. Bureau au milieu de nous; je dois vous dire, avec chagrin, que sa moustache s'est fanée dans la dernière lutte, et qu'elle est loin d'être aussi fraîche qu'on me l'avait dit. La chevelure du nouveau secrétaire est aussi très-négligée; mais comme M. Bureau et M. McGee ont déjà commencé *à se peigner*, il faut espérer qu'ils auront la mise bientôt respectable. Vous savez que durant l'absence d'un secrétaire-provincial, à M. McGee avait été confiée la garde du grand *sceau*. A son arrivée M. Bureau voulut prendre sa chambre; mais M. McGee s'y opposa en disant que cette chambre lui appartenait, et il voulut reléguer M. Bureau dans le *bureau* de M. Parent. * Comment se terminera cette querelle, je l'ignore.

A propos on dit que M. Bureau a pleuré, comme un enfant, le soir du premier jour de son élection. Il se croyait battu, et il disait en sanglottant: "c'est ma faute si je suis ici. Si j'avais laissé élire Bourassa † à la dernière élection du collége, personne ne m'eut fait de l'opposition dans mon comté."

M. Bureau a dépensé, assure-t-on, plus de mille louis dans cette dernière élection, et la banque d'O ‡...a largement fait circuler son papier. Tiens, j'oubliais de vous informer que M. Bureau, sans doute depuis que la

* M Etienne Parent autrefois député à l'assemblée législative, longtemps rédacteur du *Canadien* et l'une des gloires politiques et littéraires du pays. Il est mort à Ottawa le 22 Décembre, 1874.

† M. François Bourassa, aujourd'hui député aux communes pour le comté de Saint Jean. On trouvera son portrait à la page 31 de ce volume.

‡ Ontario

loi de l'usure est abolie, prêtait de l'argent à ses électeurs à 20 par cent, mais comme de pareilles transactions étaient propres à le rendre odieux, il prêtait cet argent au nom de M. Désaulniers et à l'insçu de celui-ci. Il se disait le procureur de M. Désaulniers, et signait comme tel dans ses actes. La démocratie n'a jamais rien fait de répréhensible !

N'allez pas croire non plus que les Labrèche se soient oubliés, et qu'ils n'aient pas fait, à l'instar du gouvernement, eux aussi, leurs petites économies. Il y avait un crédit spécial pour la colonisation dans le township de Chester, dans le comté d'Arthabaska. Or, M. Labrèche-Viger et ses frères y possèdent cinq ou six lots de terre, et ils n'ont trouvé rien de plus commode, et de plus salutaire, que de dépenser tout le crédit à faire un chemin de front sur leurs lots. C'est un chemin *royal* et des côtes romaines sur lesquelles, comme disait Chateaubriand, pourrait passer le genre humain tout entier.

M. Gordon Brown, * après avoir accompli avec M. McKenzie, l'acte que le *Mercury* lui-même, au nom de M. J. S. MacDonald, a été obligé de stigmatiser et qui les flétrit l'un et l'autre, est parti triste de Québec. Il y a trois ou quatre jours, il conversait intimement avec un ami politique auquel il disait :—" Je n'aurais jamais cru que notre parti fut si faible en Bas Canada, où nous comptons tout au plus 24 voix. Si nous pouvions traverser trois ou quatre semaines, peut-être, pourrions-nous nous sauver, car nous ferions des offres à plusieurs, et chaque homme a son prix."

Ce que je vous dis là, est la vérité même ; mais le gouvernement n'en est pas moins destiné à périr.

---

* Frère de George Brown et l'un des rédacteurs du *Globe* de Toronto.

La scène se passe dans le bureau du secrétaire-provincial, M. Tessier vient féliciter M. Bureau de son triomphe électoral.

—M. Tessier.—Bureau je vous félicite. Vous avez remporté la victoire et vous l'avez bien gagnée; c'est un cher triomphe que le vôtre. Mais qu'importe, vous voilà arrivé, et si seulement nous pouvons sauter la session sans nous casser le cou, vous aurez le moyen de vous refaire.

—M. Bureau.—Mon cher Tessier, si vous saviez ce que j'ai souffert, et ce que j'ai payé, vous me plaindriez. D'abord, toutes mes petites économies que ma dernière élection avait fortement entamées, ont été épuisées en peu d'heures. Ensuite, j'ai retiré les petites sommes que j'avais prêtées à 20 par cent au nom de Désaulniers; mais tout celà encore, n'a été qu'une goute d'eau dans l'océan électoral. Il a donc fallu faire des billets, et la banque d'O* ... m'a rendu des services que je devrai payer plus tard, si toutefois ces damnés *bleus* me laissent ici quelque temps. Est-ce que Coupal n'est pas arrivé, même avant moi, pour contester mon élection? Et comme ma majorité n'est que de *trente-trois*, et que la liste électorale de St. Rémi contenait quatre-vingts voix illégales, je ne sais pas trop comment j'échapperai à sa poursuite, si toutefois nous ne tombons pas auparavant. Dévorer en deux jours sa petite fortune, perdre son élection, et pardessus tout, perdre son portefeuille et un salaire annuel de £1250!!! Ah! plutôt mourir!

Il se prend les cheveux à deux mains, se laisse cheoir dans un fauteuil, et sanglote tout haut.

—M. Tessier.—Oué. C'est pas drôle.

---

* Ontario.

—M. Bureau, sanglotant toujours.—Si encore, j'avais une belle-mère et des tantes.

—M. Tessier.—Ah! mon cher, si je les ai, je los ai bien gagnées. Quand on pense que ce *maudit Blaise* me poursuit nuit et jour comme un fantôme, et va jusqu'à me reprocher les allumettes souffrées, le gallon, l'encre et les plumes. Mais je le tiens cette fois: s'il y a une élection, je dirai aux électeurs qu'on me fait un crime d'économiser, et les électeurs n'entendront pas badinage sur cet article.

—M. Bureau.—Mais prenez-y garde, Tessier, les électeurs sont plus clairvoyants que vous ne pensez, je viens d'en faire l'épreuve, et avant de vous écouter, ils s'assureront si c'est pour le public et non pour vous que vous avez économisé. J'ai lu *Blaise*, c'est un satané gueux qui n'est pas bête. S'il ne connaît pas votre fort, ce qui est difficile, il connaît parfaitement votre faible. Il sait bien, par exemple, que vous ne donneriez pas votre papeterie au public, ni votre gallon rouge, ni votre mucilage, ni votre canif; il sait aussi, que lorsque vous paraissez économiser sur les allumettes, vous jettez dans le fleuve les piastres et les louis; il sait que, tandis que vous demandez à un surveillant de travaux (Portugais), de faire une déduction sur ses gages, vous nommez à droite et à gauche à des emplois vos partisans politiques, Boissonnault, Meagher, Roy, votre cousin Tessier, St. Laurent, etc., il sait que pour faire arriver votre cousin, vous divisez en deux le salaire du médecin de la prison de Québec, et il conclut que vous avez prouvé par là, puisqu'un seul médecin est suffisant, que vous avez gaspillé £100 par année que vous pouviez économiser; il sait que, tandis que vous ne trouviez pas d'argent pour les autres parties du pays, vous dépensiez des sommes considérables dans les

parties du collége du Golfe, dont vous vouliez vous assurer l'appui, il sait que vous gaspillez près de $7,000 pour faire une chemise au quai de Rimouski, que cette chemise, qui a déjà été déchirée par la mer le sera encore, et que pour justifier cette dépense vous n'aviez pas de crédit, il sait que depuis longtemps, les crédits votés sont épuisés, et que vous dépensez à l'aide d'ordres en conseil, c'est-à-dire que vous faites précisément ce que nous reprochons à l'ancien gouvernement ; il sait que le crédit pour les commissions d'enquête n'est que de $10,-000, et que le montant dépensé pour ces commissions dépasse déjà $100,000 ; il sait enfin, que vous économisez de toutes les manières pour vous. Si je vous dis toutes ces choses, ce n'est pas pour vous blâmer, car je voudrais bien être à votre place ; mais comme je viens de vous le dire, je sors d'une lutte qui m'a donné une rude expérience, et je sais comment les électeurs voient les choses. Jugez donc, par exemple, ce qui serait arrivé si cette blague de rapport de la commission d'Ottawa avait été publiée avant mon élection, et que Ramsay prenant cette brochure dans ses mains, avait dit aux électeurs de Sherrington, de St. Jean Chrysostôme, etc : " Voyez-vous ? ce chiffon qui n'est qu'un misérable acte de vengeance personnelle, a coûté au pays $80,000 ; " et l'avait jeté à la foule pour le faire contempler ! Eh bien ! mon cher, aujourd'hui je serais chez moi, à méditer dans la vie privée, sur les inconstances du bonheur. Dans tous les cas, c'est ma dernière élection. (Il a des pleurs dans le gosier, car vous comprenez bien que lorsqu'on a dépensé de £1000 à £1200, et que l'on n'a obtenu qu'une majorité de trente-trois voix sur un vote total de près de 4,000, l'on peut dire adieu à la vie publique surtout quand la bourse est vide.)

—M. Tessier.—Oué...—vous croyez donc que les élec-

teurs ne sont pas bêtes. Mais, j'ai été élu mieux que ça moé, puisque je n'ai eu que la peine d'envoyer Boissonneault avec des listes dans les comtés de Rimouski, de Gaspé et de Bonaventure.

—Bureau.—Moi aussi, j'ai fait ça à Napierville, mais ce beau temps-là est passé. Je...

M. McGee arrive précipitamment.

—McGee.—*Bejapers, Bureau, clear the room. Arah be me soul, if you dont, I'll do the work for you.*

Il a l'air très-excité, et il trébuche d'indignation.

M. Tessier, qui n'aime pas les querelles et qui tient à être bien avec tout le monde, s'échappe furtivement. La porte se referme par l'effet de son ressort, et l'on n'entend plus qu'un bruit confus dans le bureau du secrétaire-provincial.

Ainsi donc s'arrête forcément ma narration.

BLAISE.

M. LE RÉDACTEUR,

Je vous parlais dans ma dernière, d'une querelle qui avait lieu au moment même, entre MM. Bureau et McGee, pour la possession de la chambre jusqu'ici occupée par le secrétaire-provincial; j'ai appris depuis que M. McGee était resté maître du champ de bataille, et que M. Bureau, prenant la fuite, était allé se réfugier sous l'escalier où il a pris un gite permanent qu'il a orné depuis, de meubles, de tentures et de papier peint C'est là, qu'il va chaque jour méditer sur l'inconstance. des choses humaines et sur les déboires de la vie publique. Il est ministre enfin, et le plus délicieux de ses rêves serait accompli, s'il n'avait pas sans cesse devant les yeux, l'ombre vengeresse de Coupal et les

billets promissoires que tient pour lui, en réserve, la Banque d'Ontario, la sœur cadette de la banquo du Haut-Canada.

M. Fergusson-Blair vient d'accepter la succession de M. Morris, et part pour aller se faire élire. M. Blair appartient au conseil législatif. L'infortuné, j'ai bien peur qu'il n'arrive trop tard, car le temps marqué approche.

M. Tessier est, dit-on, très-occupé en ce moment à faire corriger la traduction française du rapport de la commission d'Ottawa. Un jeune député vient de me raconter que, lorsque la chambre procédait à huis clos hier, M. Cauchon déclara au milieu de bruyants éclats de rire, que la version française du rapport était, en très-grande partie, imprimée, au bureau du *Canadien*, la propriété de MM. Tessier et Evanturel, quand l'on s'aperçut qu'elle était monstrueusement au-delà de tout ce que l'on peut concevoir; que par exemple, "*the account after canvass* (après examen) *amounted to* $60,-000, est traduit par $60,000 de toile." "*Drain works* (travaux de drainage) *par travaux cérébriformes*."

On me dit, que tout le reste de la traduction est à l'avenant.

Un autre célèbre traducteur, M. Duval des Trois-Rivières, traduisait *spring carriage* par *voiture de printemps*.

M. Joseph Guillaume Barthe recevait l'année dernière, $500 pour traduire le rapport de la commission chargée de faire une enquête, sur les affaires du chemin de fer du Grand-Tronc. Voici une de ses phrases: "Les imputations contre le revenu sont bien diminuées d'autant. Comme le charroi, de cette espèce, ne saurait être regardé comme du vrai trafic, nous croyons que c'est là, le moyen propre d'imputer, le service fait,

pourvu qu'il soit tout simplement porté en compte, suivant son coût réel à la compagnie."

Toutes les phrases de ce long rapport, traduit par M. Barthe, sont de la même force, et l'on pourrait accoupler l'auteur du *Canada reconquis* comme écrivain, avec l'auteur, du traité d'agriculture.

Passons à quelque chose de plus gai maintenant. La semaine dernière, un ministre qui réside dans la rue St. Louis, donnait un grand dîner auquel prenaient part, conseillers législatifs, membres de la chambre-basse et citoyens, et il paraît que la température dans le salon, était un peu élevée, car M. B... vieux bachelier, dit d'une voix brève à un homme court et trapu, à longue barbe mêlée de noir et de blanc, et à moustache formidable : " Allez fermer la petite porte du poële." Le gros homme s'exécuta. Mais, ô malheur, M. B.... avait commis la faute impardonnable de prendre un conseiller législatif pour un domestique ! Pauvre W...

Cette anecdote qui est vraie de tout point, a été racontée au coin des rues St. Louis et Ste. Ursule par un ministre *connu pour sa discrétion* !

Au même banquet arrivait un autre ministre, M. B... *chancelant,* sans doute sous le poids de sa gloire, et dans un trop grand *déboutonné !*

J'ai oublié de vous dire, dans mon avant dernière lettre, que lorsque M. Evanturel laissait le bureau du procureur-général, où il avait passé trois heures, pour convaincre M. Sicotte qu'il ne devait pas prendre M. Bureau, M. Tessier revenait auprès de M. Sicotte, et lui disait : " Vous m'avez reproché, il y a un instant, mon peu d'amour pour l'économie ; eh ! bien, j'ai songé à un plan au sujet de *La Canadienne* * qui, je l'espère

---

* Vaisseau garde-côtes du gouvernement

obtiendra votre approbation. Vous savez que j'ai reclamé de l'entrepreneur Derome, les quelques bouts de cordage que je lui avais vendus *verbalememt*. Comme il n'y avait rien *d'écrit* entre nous, j'ai dit que je ne les lui avais que prêtés. Le capitaine Fortin * me demande des agrès pour sa goëlette. Tous ces marins sont dispendieux, et si on les en croyait, il leur faudrait une drisse pour chaque voile, et un câble pour chaque ancre. Or, j'ai fait cette réflexion; quand le bâtiment est à la voile, il n'a pas besoin de câble de mouillage, et alors j'emploie ce câble comme étai, mais lorsque le bâtiment arrive dans le port, il n'a plus besoin d'étais pour soutenir les mats, je les décrocherai donc pour les attacher à l'ancre et pour mouiller. En repartant, et après avoir levé l'ancre, je raccrocherai mes étais. Une drisse suffira aussi pour toutes les voiles, car après avoir hissé une voile, j'accrocherai la drisse à la suivante, pour la hisser aussi, et je ferai de même pour toutes les voiles.

—M. Sicotte.—Mais, s'il vous arrivait d'échouer, il vous faudrait des pièces de bois pour réparer le dommage fait; que feriez-vous ?

—M. Tessier.—J'ai prévu celà, je reclamerai les retailles de la chemise du quai de Rimouski, car ici encore, entre M. Derome et moi, il n'y a rien *d'écrit*, et avec ces retailles, je boucherai les trous dont vous parlez.

—M. Sicotte —Mon cher Tessier, vous me remplissez d'admiration, et tous ceux qui ont voulu vous calomnier,

* Le capitaine était alors commandant de la *Canadienne;* il est aujourd'hui le député, aux Communes, du comté de Gaspé. Personne plus que lui n'a déployé, depuis nombre d'années, plus d'énergie pour l'amélioration de la navigation du golfe et le développement de nos pêcheries.

sont des nains à côté de vous. Laissez-moi vous presser sur mon cœur."

Vous savez que les puritains, qui président au conseil du pays, ne parlent qu'avec horreur de leurs prédécesseurs dont les *jobs*, disent-ils, ont émoussé le sens moral de notre peuple. Je vous ai déjà prouvé, par des faits incontestables, que ces grands moralistes étaient loin d'être des saints ; que M. McDougall, par exemple, avait donné $29.50 pour un livre blanc que l'on achète partout pour $13 ; que l'Enfant-Terrible avait, de sa propre initiative, répandu des circulaires dans les campagnes et les avait fait payer au département des terres ; que M. Tessier s'était servi et avait servi, de toutes manières les amis ; que M. Blackburn était payé chèrement pour imprimer le rapport de la commission d'Outaouais, et le faisait imprimer à moitié prix par MM. Rose, Hunter et Lemieux, et que ce même rapport aurait à être réimprimé encore par la chambre. Eh ! bien, voici de nouveaux faits qui sont propres à nous surprendre. Nous verrons bien si l'intègre M. Dessaulles trouvera que ses amis sont des *pillards et des canailles.* Le maitre-général des postes avait, par avis public, demandé des soumissions pour la reliure du département. M. Alexandre Mortimer offrit de faire cette reliure pour $1.20 ; M. Dredge fit précisément la même offre. Mais non, M. Foley leur préféra M. Blackburn du *Mercury*, et cette reliure a coûté ainsi près de $4.00. Voilà ce que j'appelle un homme qui travaille noblement pour ses amis. Ah ! me direz-vous, mais le coffre public ?... Que leur importe, à eux, le coffre public, si ce n'est de l'avoir sous la main, pour le vider au besoin.

Voici un autre fait, non moins compromettant pour le gouvernement. Quand M. Howland fut fait ministre

des finances, M. le député inspecteur-général Dickinson, lui demanda s'il continuerait à payer aux officiers, les dix louis d'accroissement prévus par la loi du service civil. Le ministre répondit négativement. Cependant, dans les bureaux publics de Québec, Montréal, Kingston, Toronto, Hamilton et London, on continua à payer les dix louis. En octobre, on écrivit à tous les percepteurs de douane, de reclamer le remboursement de ces dix louis. En janvier, le remboursement avait eu lieu partout, excepté à Toronto où les officiers protestèrent et refusèrent de rembourser. A la fin de janvier, M. Foley * ordonna que tous ceux qui avaient remboursé continueraient à être privés des dix louis pour l'avenir; tandis que ceux qui avaient refusé de rembourser, continueraient de recevoir les mêmes dix louis. Ainsi donc, une injustice révoltante commise au profit des officiers clear-grits de Toronto, et au détriment de ceux des autres parties du pays, et pourtant, ce que je viens de raconter est de la plus stricte vérité.

Voici un troisième fait, celui-ci est encore plus grave que les deux autres.

M. Leslie, le maitre de poste de Toronto, bien que recevant un très-bon salaire, reclamait de l'autre gouvernement, le privilège de louer à son profit, les boites et les tiroirs du bureau de poste. Le gouvernement Cartier-McDonald repoussa sa demande. Depuis, le montant reçu par lui de cette manière, s'élève à $6,525, et cependant, après avoir mis à la porte un vieux et fidèle serviteur (le docteur J. B. Meilleur †) non-seulement, on conserve dans sa place un officier aussi audacieusement prévaricateur, mais encore, on le laisse

* Il y a ici évidemment erreur de nom, ce doit être M. Howland.

† Surintendant du département de l'éducation pour le Bas-Canada.

paisible possesseur d'une somme de $6,525, qui appartient au trésor public. Savez-vous pourquoi M. Foley fait celà ? Je vais vous le dire :—C'est parceque M. Leslie est un clear-grit et un ami du maitre-général des postes. C'est ainsi que ces ministres sans tache, pratiquent l'obligation sacrée de veiller au bien public ; pour ma part, je les aimerais mieux, moins calomniateurs, et plus riches en bonnes œuvres.

Quand on pense que M. Rémillard persiste à vouloir faire passer le bill dont je vous ai déjà donné l'analyse ! J'ai vu un de ses électeurs, il en sautait de colère ; mais comme ce méchant petit bill, s'il devient loi, affectera tous les comtés du Bas-Canada, vous pouvez être sûr que tous les députés qui aiment leurs électeurs, le combatteront de toutes leurs forces.

MM. Joly et Rémillard votaient l'autre jour, pour placer dans le comité du bill contre l'usure M. Drummond, l'un des partisans de la loi actuelle, dont tout le Bas-Canada demande le rappel !

M. Joly est un grand prêteur (d'argent,) et M. Rémillard un petit. Heureusement pour eux, leurs noms n'ont pu être inscrits sur les journaux de la chambre.

M. Joly a dit à la porte de l'église de Lotbinière qu'il était *Rouge ;* cette parole lui portera malchance.

Je terminerai, pour aujourd'hui, en vous faisant connaitre un fait, qui doit produire une profonde indignation dans le public.

Je marchais, hier soir, derrière deux députés. L'un disait à l'autre :—" Mais est-ce possible, Thom, ce que tu viens de dire là aux ministres ? "

—M. Ferguson (car c'était lui)—Que voulez-vous dire ? Son ami.—Lorsque les portes étaient fermées, * je vous

* La chambre siégeant à huis clos.

ai entendu dire, à haute voix, en vous adressant au gouvernement :—" Le ministre des finances vient de donner *ordre* à M. Blackburn, d'imprimer un *demi-million* de certificats de douane ? " Appelez-vous celà de l'économie ou des *jobs ?*

—M. Ferguson.—Ont-ils nié ?

—L'ami.—Non.

—M. Ferguson.—Non, parce qu'ils savaient que je disais la vérité.

—L'ami.—Mais c'est un affreux tripotage. Il y aura encore de ces certificats dans 20 ans d'ici ! "

J'ai pris depuis, des informations, et je me suis assuré que M. Ferguson disait la pure vérité.

M. J. S. McDonald veut que M. Blackburn soit riche, en quelques semaines, aux dépens du coffre public. Si je voulais imiter M. Dessaulles, je pourrais conclure qu'un si large butin, n'est pas la part de guerre exclusive d'un obscure soldat !

Un correspondant du *Canadien*, qui signe : *Un citoyen*, se fâche tout rouge, parceque je persiste à vouloir rester ce que je suis. Il soutient que j'insulte l'université, tandis que j'ai pour elle, la plus profonde vénération. M. Tessier n'est pas, que je sache, l'université ; s'il l'était, elle créérait moins d'enthousiasme et commanderait moins de respect. Je ne veux pas dire que pour ma part, je n'ai pas une très-grande vénération pour mon professeur, comme professeur.

Je vous reverrai bientôt, car j'ai encore bien des choses à vous dire.

Votre tout fidèle,

BLAISE.

N. B.—Le correspondant du *Canadien* dit que je suis *plusieurs ;* je suis donc bien formidable ?...

B.

M. LE RÉDACTEUR,

Ne soyez pas surpris, si vous n'entendez pas parler de moi aussi souvent que je le désirerais, car je suis surveillé de si près, que je ne sais plus où tourner la tête. Cette surveillance m'atteint jusque dans l'université même, et je ne puis prendre la plume, sans apercevoir, autour de moi, des yeux qui me regardent, et qui m'épient. J'en éprouve un malaise qui me décourage, jusqu'à me faire dire quelque fois: "Allons *Blaise*, cessez d'écrire, et soyez heureux." Mais que deviendrait alors, mon cher professeur de procédure? Il reprendrait son ancienne condition hygiénique; il aurait les pieds chauds et la tête froide. Or, je tiens beaucoup à ce que son sang remonte un peu, et pousse au moins, quelques rares pérégrinations vers la région du cœur. J'y tiens d'autant plus qu'il exerce contre moi, en ce moment, de cruelles vengeances. La semaine dernière, dans la chambre de lecture du conseil législatif, il prenait la liasse du *Journal de Québec* et en arrachait avec fureur, les numéros qui contenaient quelques unes de mes lettres. Est-ce me traiter dignement, je vous le demande? Et quand l'on me *déchire* ainsi, *unguibus*, n'ai-je pas droit de crier: aye, aye! vous me le paierez mon professeur. Je ne serai pas éternellement à l'université, et quelque jour, me posant en face de vous je vous déclinerai mon nom. Le professeur a ses privilèges, mais la vérité a ses droits; les privilèges du professorat cessent avec les cours, mais les droits de la vérité sont éternels! Arrête, Blaise, tu t'emportes, tu deviens sublime. Songe donc, qu'il ne s'agit que du commissaire des travaux publics.

Chut! voilà la surveillance qui recommence, je vous reparlerai de *lui* dans un moment. On ne me défend

pas de parler des méfaits de l'*Enfant-Terrible*. Je vous ai déjà dit, que cet enfant, avait un appétit vorace du bien public. Or, depuis les circulaires, il a dévoré bien des choses, et je viens de découvrir son dernier acte de voracité. Le *Défricheur*, son journal, a pris sur lui de publier l'ordre de la chambre relatif aux bills privés, et comme la majorité du comité des bills privés est ministérielle, M. Dorion a trouvé le moyen de se faire payer son annonce, et de vivre encore un peu cette fois, l'honnête homme, aux dépens de la caisse publique.

M. Evanturel disait à Charlebourg que le coffre était vide, mais il savait bien qu'il trompait ses électeurs. Son but, en parlant ainsi, était de leur faire croire, non à son honnêteté, mais à l'impossibilité de rien prendre, sous le prétexte qu'il n'y avait rien. Or, j'invite les électeurs du comté de Québec, à faire une enquête sur ce qui se passe en ce moment dans les bureaux publics; ils y verront d'étranges choses. Ils verront que M. Evanturel fait comme l'*Enfant-Terrible*, et qu'il prend sous forme de salaire, d'annonces, ou d'impressions, autant qu'il peut de l'argent public. M. Tessier et lui, sont propriétaires du *Canadien*, et M. Evanturel vient même d'acheter la part de M. Larue. La spéculation est bonne dans cet heureux moment, où le *Canadien* est chargé de faire un grand nombre d'impressions pour le gouvernement. L'impression surtout du rapport français de la commission d'Ottawa, est une bonne affaire. Il est vrai que ce rapport sera imprimé une deuxième fois, par la chambre, et que le gouvernement en donnant de suite, ce rapport aux imprimeurs de la chambre, eut épargné plusieurs milliers de piastres de l'argent public; mais cela n'aurait pas fait l'affaire de MM. Tessier et Evanturel. Ce dernier, abandonne sa maison désormais trop petite pour sa gloire. Dans une grande

maison, comme il y a plus d'espace, il espère que ses idées jusqu'ici comprimées et *latentes*, prendront leur essor, et se feront jour à travers l'enveloppe osseuse qui les emprisonne contre *tout sens* commun, depuis plus de quarante ans.

En ce moment il s'occupe, dit-on, à fabriquer des *on dit* dans le *Canadien*. A ces *on dit*, il pourrait ajouter celui-ci, et l'envoyer à ses électeurs : " On dit avec vérité que M. François Evanturel a, dans le conseil exécutif, avec son *alter ego* Tessier, voté la mort des malheureux époux Aylward." Les âmes errantes de ces deux victimes, et leurs trois jeunes enfants, crient vengeance vers le ciel.

Après celà, est-il surprenant que MM. Tessier et Evanturel aient insisté dans le conseil, à faire poursuivre criminellement M. Cauchon pour avoir trop payé aux entrepreneurs * d'Ottawa ? Ces deux hommes sont si petits par leurs œuvres, qu'ils sentent ne pouvoir se distinguer qu'à la manière d'Erostrate. Ils veulent pousser jusqu'au sublime, la vengeance et la haîne ; mais ils ne sont encore arrivés qu'au ridicule, et je n'ai pour eux, moi Blaise, que le sentiment d'une profonde pitié.

Vous avez reproduit l'article du *Journal*, où M. Evanturel est accusé d'avoir employé l'argent de la colonisation pour perdre M. Cauchon dans le comté de Montmorency. Le *Canadien*, n'a pas osé nier parcequ'il sait, dit-on, que deux affidavits attendaient sa dénégation pour le convaincre de mensonge.

M. Evanturel a dit en chambre, que le pont de St. Féréol avait été fait avec du bois pourri, et qu'il avait un morceau de ce même bois dans son bureau. Cette

* Des édifices parlementaires.

assertion a réveillé mon désir de connaître à fond la vérité, et j'ai trouvé, en allant aux renseignements, que l'homme qui présidait à la construction du pont, est un ouvrier de premier ordre, spécialement pour ce genre d'ouvrage ; que les lambourdes du pont, devaient avoir 60 pieds de longueur sur 8 pouces d'épaisseur et 16 pouces de hauteur ; que parmi les pièces de bois sur place, il s'en trouvait une, qui avait 16 pouces de hauteur sur 13 d'épaisseur, que sur ces 13 pouces il y avait au plus, en un endroit, 1½ pouce de bois qui n'était pas sain, mais qu'en ôtant ce pouce et demi de bois malsain, il serait encore resté à la lambourde, plus de 3 pouces d'épaisseur de plus qu'il n'était besoin, et que, comme le bois malsain était parfaitement sec, et ne pouvait gâter la partie saine, le charpentier préféra laisser la pièce telle qu'elle était, persuadé qu'elle serait encore beaucoup plus résistable que les autres lambourdes ; que par méchanceté, d'autres parties du pont ont été défaites, et que le pont est aujourd'hui, en danger d'être emporté par la glace ; que les œuvres du pont ont été si mal faites, par le *candidat-conducteur*, qu'elles sont déjà défoncées en plusieurs endroits, et que le gaspillage de l'argent public a été honteux en cet endroit. Il parait, que celà sera prouvé comme le reste si un défi est porté.

Le pauvre ministre de l'agriculture, a voulu se vanter en chambre, d'avoir distribué l'argent public partout, sans regarder si les localités favorisées étaient ou non hostiles au gouvernement ; mais que vous ont dit MM. Beaubien, Dufresne, Dunkin et autres ? Que pourront dire MM. Chapais, Fournier, etc. ?

M. Evanturel a fait un appel à M. Dufresne ; * mais

---

* Joseph Dufresne, député de Montcalm.

n'espère-t-il pas, par là, gagner M. Dufresne, et ne le disait-il pas l'autre jour à un député : " Quand on pense que j'ai donné $600 à ce vieux maudit-là, et que le crapaud vote bien contre nous ! "...Voilà le patriotisme en action. On dit qu'il connaît un *moyen invincible*, pour gagner les députés rétifs, et qu'il l'a indiqué. Il ne croyait pas, *à raison*, mais il croyait *à tort*, faire de l'esprit.

Il a répandu à flots, dans le comté de Montmorency, le *Canadien* où se trouve l'article copié du *Mercury*, sur le rapport de la comission d'Ottawa. On assure que les ministres eux-mêmes sont désappointés, et qu'ils voudraient bien aujourd'hui, que cette commission, qui a coûté si cher, n'eût jamais existé. Pourquoi M. Evanturel n'a-t-il pas mis dans le même numéro du *Canadien*, le compte-rendu du procès des Aylward pour prouver au comté de Québec, comme il sait voter la mort, *sans phrases*, des innocents ? Car il est bon que les habitants de ce comté, qu'il veut arracher à leur fidèle et habile représentant, connaissent le caractère de celui qui veut les convertir. Vous sentez bien que si M. Barthe, par exemple, vous disait : " Ne soyez pas hypocrite." sa parole aurait moins d'effet sur vous, que n'avait celle de Démosthène sur les Athéniens, quand il leur criait du haut de la tribune : " O hypocrites ! "

Le comté de Québec, en ce moment, ne dort pas, soyez-en sûr. Il veille sur les faits et gestes de son représentant, et il s'aperçoit que non-seulement il n'y a pas de capacité chez lui, mais encore, qu'il manque de sincérité et de bonne volonté. La paroisse de Beauport qui se dévouait pour lui dans sa dernière élection, se trouve honteusement trompée et est irritée au dernier point. Celle de Charlebourg s'ébranle comme sa voisine, et est déjà considérablement divisée pour le même

motif. Les deux Lorettes sont aussi en ébullition et, le croiriez-vous, Ste. Foye qui est toujours restée si fidèle à un homme qui méritait si peu sa confiance, Ste. Foye se divise. Cette paroisse généreuse, est d'autant plus mécontente qu'elle avait droit d'attendre mieux, pour tant de dévouement. Reste encore toute la population britannique qui forme un quart des électeurs. Or, cette population est jusqu'au dernier homme, opposée au ministre de l'agriculture. Jugez donc du sort qui attend ce pauvre ministre.

Vous savez que, l'année dernière, M. Ramsay disait dans une lettre publiée dans les journaux de Québec, que M. Evanturel était le propriétaire enrégistré du *Canadien*. Cette lettre lui fit peur, et un mois après environ, c'est-à-dire le 15 décembre, la propriété ostensible du *Canadien* passait entre les mains de M. Etienne Michon. C'est donc le nom de celui-ci, qui est maintenant enrégistré ; mais des électeurs du comté de Québec, doivent présenter une requête à la chambre, disant que leur représentant, étant ou ayant été depuis son élection propriétaire du *Canadien*, et ayant reçu des sommes d'argent du gouvernement, soit pour impressions, soit pour annonces, a, en vertu de la loi de l'indépendance du parlement, perdu son siège, et les pétitionnaires demandent son expulsion. De plus, il paraît que l'on va intenter un procès en vertu de la même loi, à M. Evanturel pour avoir osé ainsi siéger, après avoir reçu l'argent du gouvernement de la manière que je viens de le dire. Un membre siégeant dans de pareilles circonstances, est passible d'une amende de £500 par jour.

Le Dr. Larue a pris la peine de nier dans une feuille de Québec, qu'il n'était pas vrai qu'il eut dit à un professeur de l'université, qu'il tenait de deux ministres. que si l'université renouvelait sa demande, un de ses

professeurs serait nommé comme remplaçant de M. Painchaud, à l'hopital de la Marine. M. Larue sait bien que je ne me nommerai pas, pour me confronter avec lui ; mais si je ne dis pas la vérité, comment se fait-il que l'université ait fait la démarche dont je vous ai parlé ? Allez aux sources, et vous verrez que cette fois encore, je n'ai pas menti.

Le comité de l'élection de Verchères est destiné à faire époque dans l'histoire du parlement. MM. Dessaulles et Barthe l'ont pris à tâche ; mais heureusement, ces deux personnages ne pèsent pas d'un grand poids dans l'opinion des honnêtes gens. M. Alexandre Dufresne* est l'homme le plus *remarquable* de ce comité. Se tournant l'autre jour vers son confrère rouge, M. Labrèche-Viger, il lui dit :—"Tiens Labrèche, si mon pays n'avait pas besoin de ma voix dans la chambre, je sens que j'irais en prison." † Mais le brave homme n'était pas sérieux ; il n'a pas autant de dévouement à la patrie qu'il le croit. Ce qui le prouve, c'est qu'hier, il a écrit au président du comité, que la maladie de sa belle-mère l'obligeait à partir de suite de Québec, et celà, pour ne pas siéger aujourd'hui, et empêcher le comité de siéger et de procéder aux affaires. C'est un sursis qu'il donne, en violant la loi, à son ami M. Kierzkowski. ‡ Si le gouvernement en avait donné autant aux pauvres Aylward, ils vivraient encore aujourd'hui.

---

* Député du comté d'Iberville.

† Par la loi des élections contestées, tout député faisant partie d'un comité d'élection, qui refusait, sans cause, d'assister à une séance de ce comité, était passible de la prison.

‡ Ce monsieur était d'origine polonaise et représentait le comté de Verchères dont l'élection était contestée.

Un journal anglais de Montréal a cru que M. Tassé, le membre de la chambre, avait été nommé médecin de la prison de Québec, tandis que c'est M. Tessier, le cousin de M. Tessier ministre des travaux publics. Il faut que ce journal anglais soit bien stupide pour s'être ainsi trompé. C'est par circonstance, que M. Tassé s'est trouvé dans le bureau du procureur-général, et c'est parceque M. Sicotte lui parlait de la chose, que le député de Jacques-Cartier, consentit à communiquer au docteur Landry la proposition du ministre.

A propos de cette erreur, je vous dirai que le gouvernement a eu la mesquinerie de retrancher deux ou trois jours de salaire au Dr. Landry, pour ses services à la prison. On rapporte encore, que M. Evanturel a fait dire au Dr. Robitaille du faubourg St. Jean, que c'était à lui, qu'il devait sa nomination de médecin de la prison. Il faut avoir du toupet pour faire une pareille démarche, quand on sait par l'expérience du Dr. Landry, que ses collègues ne prennent pas la peine de le consulter pour faire les nominations, et que c'est uniquement à l'influence de M. George H. Simard * que le Dr. Robitaille doit la sienne.

C'est M. Royal,† le traducteur de la chambre, qui a dit à M. Fabre, que MM. Cauchon et Langevin sont les auteurs de mes lettres. Ce sainte-nitouche aux airs hypocrites, cet ami intime de Gordon Brown, ferait mieux de s'en tenir à son rôle de traducteur, car je suis bien disposé à raconter au long, toute son histoire, que je connais dans ses plus minutieux détails.

---

* Député de Québec-centre.

† M. Joseph Royal qui était alors, l'un des traducteurs français de la chambre d'assemblée, est aujourd'hui (1881) le député aux communes du comté de Provencher, province de Manitoba. En réponse à cette menace de Blaise, il publia dans le *Canadien* du 13 Avril, 1863, une lettre très-acerbe à l'adresse de M. Cauchon.

Hier, M. White, l'un des membres les plus méprisables du parti clear-grit, disait à deux de ses collègues, dans un magasin où ils achetaient des chapeaux :—" The government are done, they must go." On a dit la même chose, en d'autres termes, dans le bureau du *Canadien ;* l'on croit à un replâtrage * possible, et l'on aurait dit explicitement que l'on n'aurait pas d'objection à M. Cauchon s'il ne tenait pas tant à M. Cartier, que l'on veut éloigner à tout prix. Comme ces gens-là se font illusion, et sur le compte de M. Cartier et sur celui de M. Cauchon ! Ces deux hommes publics, ou je me trompe beaucoup sur leur caractère, n'aiment pas le plâtre, et n'ont pas d'affection pour les édifices en ruine.

Les propriétaires du *Canadien* cherchent toujours un rédacteur, et ils ont été même jusqu'à offrir £400 à M. Huot, le député de Québec-est ; mais ce dernier, persiste à ne pas vouloir s'enchaîner au char vermoulu de MM. Tessier et Evanturel.

M. Sandfield McDonald fait des efforts incroyables, mais inutiles, pour gagner les députés du district d'Ottawa. Il les poursuit partout d'une hotellerie à une autre, de l'hotel saint-Louis à l'hotel Russell, les cajolant et leur faisant mille promesses. Le pauvre malheureux, il promet beaucoup plus qu'il ne veut et ne peut tenir.. Malgré toutes ses promesses en chambre et ailleurs, les contrats des édifices parlementaires d'Ottawa ne sont pas encore signés, et je parierais avec vous, M. le rédacteur, qu'ils ne le seront pas même à la reprise des séances de la chambre. Le premier ministre est si peu content du rapport de la commission, qu'il disait l'autre jour à un député, parlant de M. Starke, le

* Expression usitée qui signifie : réorganisation du gouvernement.

secrétaire de la commission : " That fellow is good for nothing."

J'aurais bien quelque chose à vous dire sur mon ami Joson Perrault, mais ce sera pour ma prochaine lettre.

J'ai fait depuis quelques jours une délicieuse découverte. Le dernier discours de M. Rémillard était écrit depuis six mois quand il l'a prononcé. Ce discours est l'œuvre d'un jeune poète qui fréquente journellement le bureau du *vrai petit Papineau.* Il aurait, dans une conversation intime, été jusqu'à réclamer son œuvre. On se rappelle que feu M. Gosselin, dans une action civile, réclamait £25 comme prix d'un discours qu'il avait fait pour feu M. de Bleury. Le poète jouera-t-il un jour le même tour au grand avocat ?

Votre plus intime et plus dévoué,

BLAISE.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Je me suis trompé de W...l'autre jour. Ce n'est pas le W...conseiller législatif, mais bien le W...conseiller exécutif, qui a été pris pour domestique chez le conseiller T...par l'avocat B...

Je crois vous avoir dit que M. Evanturel avait envoyé une masse de numéros du *Canadien* dans le comté de Montmorency. Les prêtres de l'île d'Orléans, ont renvoyé les exemplaires qui leur étaient adressés avec ces mots : *Renvoyé par M. le Curé de...*Ils voulaient par là, témoigner leur désapprobation d'une pareille conduite.

Savez-vous qui M. Evanturel emploie pour écrire les *on dit* stupides du *Canadien?* C'est, me dit-on, un M. Durocher, autrefois instituteur et aujourd'hui maître de pension. Ce M. Durocher, qui rapportait l'année dernière pour le *Journal de Québec,* et qui cette année, rapporte pour le *Canadien,* cherche depuis longtemps, à obtenir une situation à la chambre, et pour arriver à ses fins, il a réclamé l'appui des membres influents de l'opposition. N'ayant pu réussir malgré leur bonne volonté, il les calomnie aujourd'hui. S'il en est ainsi, je l'informe qu'il est entré dans une voie périlleuse, et je lui promets les soins les plus minutieux pour l'avenir.

Les frais de la commission d'Ottawa ont été règlés, et malgré leurs espérances et peut-être des promesses, les commissaires reçoivent chacun *dix piastres* par jour toute la durée de l'enquête (huit mois) y compris la longue vacance mentionnée dans le rapport. Le résultat de leur travail est si désastreux, que le gouvernement est obligé de les sacrifier aux mânes irrités de l'opinion publique. A la suite des commissaires, viennent en foule les sécrétaires, interprètes, mesureurs et témoins, les frais de papetterie, d'impression, etc. La liste en est longue, je vous le promets; mais ce n'est pas encore la fin, car après avoir offert aux entrepreneurs de recommencer leur ouvrage aux prix fixés par la commission, le gouvernement a fait descendre à Québec le fameux inspecteur douanier Brunell, et le secrétaire même de la commissien d'Ottawa, M. Starke, pour leur confier la préparation des devis. Ces deux génies se sont mis à l'œuvre; mais, ô infortune! après un mois de travail incessant ils se sont aperçus qu'ils s'étaient fourvoyés, et en mettant de côté les mesurages de la commission, et en prenant pour bâse de

ses calculs un système de mesurage entièrement nouveau. Aussi étaient-ils arrivés à de tout autres résultats que ceux de la commission.

M. J. S. MacDonald les a congédiés avec humeur et a trouvé que M. Starke est un *good for nothing fellow*. Alors, en désespoir de cause, il a mis en besogne M. Rubidge et M. Bowes, l'un des anciens mesureurs que la commission avait rejetés comme indignes de confiance. M. Bowes a donc été mandé d'Ottawa et est ici travaillant en ce moment. M. Bowes est vengé; mais ce nouvel essai ne sera pas plus heureux que le premier, car M. Rubidge n'est qu'un simple dessinateur et n'a pas de tête. . . . . .

Les nombreuses erreurs découvertes dans le rapport, ont jeté l'alarme dans l'esprit de M. J. S. MacDonald et M. Sheard, le commissaire scientifique par excellence, et M. Paterson, ancien mesureur, ont été aussi mandés. Ils sont tous deux arrivés. Je vois d'un autre coté, que M. Levêque de votre ville et mesureur de la commission, a des inquiétudes. Il faut avouer qu'il a raison d'en avoir, et à sa place je dormirais difficilement.

M. Sheard qui ordonnait de sa propre autorité à un mesureur, de retrancher d'un trait de plume cinq mille pieds de maçonnerie bien et duement faits par les entrepreneurs, parcequ'en comptant l'ouvrage fait, la commission ne pourrait pas établir que M. Cauchon avait trop payé aux entrepreneurs; M. Sheard, que le *Mercury* donnait dans le temps, comme un modèle d'intègrité, d'intelligence et d'expérience, est occupé dans ce moment à trouver et corriger ses erreurs pour le premier ministre.

Le *brave homme!* comme dit Orgon en parlant de Tartufe, il devra aussi rendre compte devant un comité de la chambre, du motif qui l'a engagé à adopter

un système de calcul et d'évaluation *pour l'ouvrage fait* et un autre *tout différent* pour l'ouvrage à faire.

Un systême uniforme eût produit des résultats uniformes, Or, *par l'ouvrage fait*, M. Sheard, l'âme de la commission, trouve que M. Killaly veut payer plus de *quatre cent mille piastres* de trop aux entrepreneurs, et *pour l'ouvrage à faire*, son évaluatien dépasse de *quatre cent mille piastres* au moins, celle de M. Killaly, si je retranche de ses prix *la portion des dommages* que le gouvernement devra payer dans tous les cas.

On dit bien, pour expliquer cette prodigieuse contradiction, que M. Sheard ne s'attendait pas que *l'ouvrage à faire* serait offert *aux anciens entrepreneurs*, mais le serait *à d'autres!* M. J. S. MacDonald évidemment n'était pas dans le secret.

M. Sheard dira encore pourquoi il disait à ses agents, de ne pas amener devant la commission de témoins contraires à ses vues!

Cependant, nous n'en sommes encore qu'au deuxième acte; mais attendez le troisième, et vous verrez si le dénouement n'est pas digne de toute la pièce.

Dans ma dernière lettre, je vous ai parlé de la singulière dénégation de M. le Dr Larue. Avant d'écrire sa petite note au *Courrier*,* où il niait, dans des termes un peu vagues, il est vrai, avoir dit les paroles que je lui prêtais, il avait rencontré un artiste de cette ville, M. H... et lui parlant de moi, *Blaise*, il lui avait tenu ce langage: "Comment a-t-il pu savoir celà? Il n'y a que L... qui peut le lui avoir dit, car je n'en ai parlé qu'à celui-ci et *Blaise* rapporte mes paroles mot pour mot.

Cependant, il avait le courage en suite d'écrire publiquement le contraire. Croyait-il avoir confié un

---

* Du Canada.

secret à L...? Mais comment des paroles qui devaient provoquer l'action du conseil universitaire pouvaient-elles être un secret? Car, ces paroles par leur nature même et leur but, devaient être confiées à tous ceux dont l'initiative était demandée. Donc si le *secret* a dû nécessairement partir d'abord de L... si toutefois le docteur Larue ne l'a pas *confié* à d'autres encore, il a dû se répandre, de proche en proche, par ceux qui y avaient droit, et a pu ainsi parvenir jusqu'à moi. Moi, je ne l'ai reçu par que la tradition, mais par une tradition certaine.

Ainsi donc, M. Larue aurait fait mieux de ne pas prendre la peine de nier.

M. Tessier et lui sont parait-il, de grands amis, et il est évident qu'il apprend au contact du ministre.

Je viens de faire une découverte importante et dont, j'en suis sûr, le pays me saura gré. Vous savez que les clear-grits se sont constitués les hommes intègres par excellence, et les champions les plus ardents et les saints de l'économie des deniers publics. Savez vous ce qu'ils font pour prouver leur sincérité et leur mission? Je vais vous le dire: MM. McKellar, McKenzie et Walbridge envoient chaque semaine par la malle, leur linge sale à laver, le premier dans le comté de Kent, le second à Sarnia, et le troisième à Belleville. Personne ne niera que ces hommes ont un grand talent pour l'économie de leurs propres deniers. Veuillez bien remarquer, que ce sont là les trois grits par excellence, et les plus pures créatures de l'espèce. Il faut donc conclure, que si ces grands économes n'avaient pas le droit d'affranchir les paquets à la poste, il ne *laveraient pas même leur linge en famille.*

J'ai fait une autre découverte non moins importante. Le fait que je vais vous raconter date de l'été dernier.

Le célèbre George Sheppard et M. Buckingham, le secrétaire privé de M. Foley, consultèrent un avocat de cette ville M. G... pour savoir s'ils ne pourraient pas acheter le *Morning Chronicle*, afin de l'écrire au profit du gouvernement, en laissant un intérêt pécuniaire à M. Foote ; mais M. Foote refusa péremptoirement le *bargain.* *

M. Thomas Ferguson n'avait donc pas tort l'autre jour, quand il affirmait en face de M. J. S. MacDonald, que si le *Morning Chronicle* l'avait voulu, il serait encore l'organe du gouvernement. J'oubliais de vous dire, que l'on offrait comme préléminaire à M. Foote, de lui payer d'abord, tous ses comptes.

J'ai vu passer M. Bureau ; il a l'air singulièrement triste, et comme j'aime toujours à remonter des effets aux causes, je me suis mis en quête d'information pour connaître le motif de cette abattement. On m'a dit : " Vous ne savez pas ! le secrétaire provincial a eu, tout récemment, une conversation avec les autorités de la banque O †... dont voici l'historique :—

—M. Bureau.—S..., vous me faites demander, que me voulez vous ?

—M. S.—Mon cher Bureau, maintenant que votre élection est terminée, il est bon que nous examinions ensemble, comment vous vous trouvez avec la banque.

—M. Bureau.—Quoi déjà !

—M. S.—On ne sait pas mon cher, qui meurt ou qui vit, et les bons comptes font les bons amis.

—M. Bureau.—Qu'y a-t-il de travers dans nos comptes.

—M. S.—Rien, mais peut-être qu'au milieu du trouble et de l'agitation, vous ne savez pas le montant de l'argent

---

* La proposition.

† Ontario.

que vous avez dépensé pour obtenir ces quarante-trois misérables voix, et pour prouver, que vos adversaires pourront vous battre maintenant quand ils le voudront.

—M. Bureau, frisonnant.—Quel est donc ce montant.

—M. S.—lui présentant divers papiers.—Tenez, lisez plutôt vous-même.

M. Bureau lit et pâlit.

—M. S.—Il ne faut pas se décourager, Bureau, car je n'ai pas envie de vous traiter durement, si vous me donnez de bons endosseurs. La banque ne serait pas aussi exigeante, si elle ne voyait pas le gouvernement près de tomber; mais elle s'apperçoit que tout s'en va au diable, et que comme dans peu de jours vous n'aurez plus de salaire, elle perdrait toutes ses avances.

—M. Bureau.—Qui voulez-vous donc pour endosseur?

—M. S.—Je prendrais bien Holton.

—M. Bureau.—Celui-là en a bien assez des billets de D..., et je suis bien sûr qu'il me refuserait. Mais je vous offrirai un nom qui le vaut.

—M. S.—Quel est ce nom?

—M. Bureau.—Celui de Dessaulles...

—M. S.... part d'un éclat de rire homérique.

—M. Bureau.—Mais pourquoi donc riez-vous?

—M. S....—Si sa bourse valait sa g...le, ce serait bien le meilleur endosseur du monde.

—M. Bureau.—Mais comme vous y allez. Dessaulles, qui nous méprise tous, disant que nous sommes tous des niais, nous défend cependant avec courage et constance.

—M. S...—Peste de pareils défenseurs! Il vous conduira vite à la rivière avec ses violences et ses mensonges. Cet homme-là ne peut pas plus faire honneur à la vérité, qu'il ne peut faire honneur à son nom placé sur le dos d'un billet promissoire. Connaissez-vous, mon cher

secrétaire, la valeur du nom que vous m'offrez? Un jour, Dessaulles poursuit le propriétaire de la *Minerve*, et obtient de lui pour son *caractère* £100 de dommages, et M. Duvernay lui paie ces £100 avec son propre papier et au plaignant Dessaullés *le néant* répondit.

—M. Bureau.—Alors, attendez mon salaire!

—M. S....—Votre salaire, mais vous voyez bien que vous vous en allez!

—M. Bureau.—Avoir perdu en un jour mes petites épargnes, le produit de mes prêts faits à mes électeurs à vingt pour cent au nom de M. Desaulniers sans sa permission, et après tant de sacrifices s'en aller si vite! (Il presse ses deux grosses *jottes* dans ses deux mains, et il pleure amèrement.)

—M. S....—Allons mon garçon, les banques ne vivent pas de pleurs et de sanglots, et au lieu de vous lamenter ainsi, comme une femme, vous ferez bien d'aller aviser car les directeurs ne me justifieront pas lorsque je leur dirai que vous êtes triste et pleurnicheux.

M. Bureau sort en trottinant et un mouchoir sur ses yeux rougis. A quelques pas plus loin, il rencontre son ami Dessaulles, qui lui demande s'il a mal aux yeux.

—M. Bureau.—Non, j'ai mal au cœur, et je pleure.

—M. Dessaulles.—Les maladies du cœur produisent souvent les larmes. Où sens-tu ta douleur?

—M. Bureau.—Ici (Il montre son cœur à droite.)

—M. Dessaulles.—Mais tu as donc lu le "Médecin malgré lui?" tu cherches ton cœur à droite.

—M. Bureau... cherchant à gauche et ne sentant rien, retourne à droite et dit moitié riant et moitié pleurant: "C'est bien là que nous l'avons tous les deux, mon cher Dessaulles, car ni toi ni moi n'avons jamais senti vibrer la mamelle gauche. Mais il s'agit

bien de celà, jo t'ai offert comme endosseur au caissior de la banque d'O...

—M. Dessaulles. Tu as bien fait, car j'ai des besoins et nous pouvons nous aider réciproquement.

—M. Bureau.—Mais on t'a refusé !

—M. Dessaulles.—La banque a bien fait ; elle connait son monde.

Il s'éloigne rapidement, et M. Bureau reprend son chemin et son mouchoir.

Le *Canada Reconquis* acquiert de la vogue, depuis le jour où l'auteur en adressait des exemplaires à M. le curé de Saint-Pascal et à M. Chapais. Il y a quelques semaines, un amateur de la *belle littérature* en payait, dit-on, un exemplaire *trente sous* à vente privée ; mais le public n'a pas partagé l'opinion de l'amateur, et il en a été payé un exemplaire moins frippé, *vingt sous à l'encan*, l'autre soir. J'en sais quelque chose j'y étais.

Voilà donc le sort des livres, et surtout de cet ouvrage remarquable qui porte pour valeur nominale sur la couverture, sept francs cinquante centimes ! Pauvre Barthe, et dire pourtant qu'à Passy, il se croisa avec M. Monmerqué-Derochais, "dans une de ces allées perdues où sa pensée méditative l'isolait avec ses enfants qui jouaient à pigeon-vole, sous le regard paternel."

C'est sans doute, dans " les allées perdues " de Passy, qu'il a appris ces phrases infinies, de ces lignes capables de donner l'asthme aux poumons les mieux constitués et les plus robustes.

Je terminerai sur le compte de M. Barthe pour aujourd'hui, en vous informant que l'illustre rédacteur, *sentant sans doute sa fin approcher*, veut vendre sa part du *Canadien*.

M. Labrèche-Viger vous écrit une lettre, où il réclame contre mon dire, au sujet de l'emploi de l'octroi

de Chester. M. Bureau n'a-t-il pas réclamé, lui aussi, à l'égard des améliorations faites sur ses lots avec l'argent de la colonisation? Cependant, si vous allez aux renseignements sur les lieux, vous trouverez que l'argent a été dépensé *à la bonne place*, et que les lots des Labrèche n'en ont pas souffert. M. Labrèche dit que "ce n'est pas de l'argent perdu." Il a raison, car cet argent a acheté la fidélité douteuse du député de Terrebonne.

Je viens d'apprendre une importante nouvelle. Vous savez que je vous disais, dans une de mes lettres, que M. Bureau était arrivé à Québec la première fois avec "une moustache toute flambante neuve;" mais que celle-ci avait beaucoup souffert de la lutte électorale. Cette nouvelle n'est pas une nouvelle, me direz-vous. C'est vrai, mais ce qui est nouveau, ce sont, chez le secrétaire provincial, les instincts matrimoniaux développés par les succès électoraux, et son cœur lui parle aujourd'hui, "De Foi," d'espérance et de charité! Comme vous le voyez, il a les trois vertus théologales; mais comme l'hymen suppose toujours un visage jeune, frais et beau, l'illustre homme d'état est allé, le jour même de la fête de l'Annonciation, demander au coiffeur *Bansley* de la rue St. Jean, un peinturage complet, comprenant les favoris, la moustache et jusqu'aux *sourcils*. Je n'ai pas besoin de vous dire que la peinture était noire, et que *Bansley* lui en a donné libéralement pour son argent!

Ah! mon cher *provincial*, vous êtes un hypocrite. Vous cachez votre couleur! Mais, à quoi sert, Blaise vous suit tous à la piste quand ses cours ne l'obligent pas d'être à l'université, et il prend un plaisir d'étudiant espiègle à vous arracher la peau d'agneau sous laquelle vous cachez vos appetits *loupeurs!*

M. Evanturel n'a pas autant de vertus théologales que son collègue rouge, mais avec "*la chance*" il lui reste au moins *la charité*.

Le *Mercury* et les autres feuilles ministérielles répandent le bruit que l'opposition est divisée, qu'elle a prononcé la déchéance de M. Cartier et que les chefs du parti se querellent entr'eux. Je puis vous assurer, car j'ai l'oreille de tous ces hommes, que l'harmonie la plus parfaite règne parmi eux. Le gouvernement ne le saura que trop après la vacance.

Jamais, au dire des mieux renseignés, un cabinet ne s'est trouvé dans une position pareille ; jamais, avec un appui moral et matériel si faible, en face d'une opposition aussi forte en nombre et en talents ; jamais, si déçu dans ses espérances et dans ses calculs ; jamais aussi humilié dans ses œuvres, et aussi écrasé par les résultats ; jamais aussi confondu et flétri dans ses desseins de haîne et de vengeance.

J'ai reçu une lettre d'un commis sur l'efficacité de la milice volontaire ; je vous la communiquerai dans ma prochaine ; j'ai du reste encore bien des choses à vous dire.

BLAISE.

N. B.—Dorénavant ne m'adressez plus vos lettres à l'université, car vous éventeriez la mine ; écrivez : *Poste restante.*

B.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR.

Je viens d'apprendre une nouvelle qui m'a chagriné au dernier point. Comme M. Bureau sortait de chez le coiffeur Bansley tout parfumé, le visage orné du haut en bas d'un poil noir d'ébène, il pleuvait presque à torrents. L'illustre... provincial n'avait pas de parapluie, et son chef auguste, comme celui du plus humble mortel, dut être exposé à l'injure du temps. Soit que le cosmétique de Bansley ne fut pas comme il faut, ou que le poil du ministre, trop gras de parfums accumulés, ne fut pas bien préparé, l'eau qui coulait abondamment du ciel, entraîna impitoyablement avec elle, la peinture noire qui devait faire sa fortune matrimoniale, et la distribua en larmes de deuil profondément sombres sur la figure, la chemise et les éclatants habits de l'honorable secrétaire. C'était à en perdre l'une des trois vertus théologales qu'il avait choisies pour boussole et pour guide. C'est dans cet état pitoyable, que je l'ai rencontré sur les chars à son départ de Québec.

Avez-vous au moins à Montréal, des émules de Bansley, et comme lui des coiffeurs du prince de Galles, car alors le mal ne serait pas irrémédiable, et les vôtres pourraient reprendre le peinturage à son retour de Saint Rémi où, dit le *Canadien*, il est allé *régler des affaires de famille.*

Comment se fait-il que M. Royal trouve le moyen d'aller passer des vacances *parlementaires* à Montréal, tandis que ses confrères traducteurs travaillent si fort à Québec, et que la traduction, au moins, est de beaucoup plus considérable qu'à aucune autre époque de cette session, ou même des sessions précédentes? En télégraphiant à l'Orateur il a, dit-on, obtenu son exil ;

mais devait-il le demander dans ces circonstances, et lorsque le pays le paie pour ses services £400 par année ou plutôt par session.

Le rapport de M. Simpson au sujet des employés de la chambre, tout court qu'il est, fourmille d'erreurs de faits ; l'on en compte pas moins de quatorze dans une seule page. Il n'a donc pas été plus heureux ici, que dans son appréciation de la dette publique.

Le gouvernement, pour conserver *un Votant* rétif dans la chambre, passait, il y a quelques jours, un ordre en conseil qui sera cause d'un grand scandale dans le peuple et dans la Chambre, quand la rumeur, aux cent voix, l'aura porté jusqu'à eux.

Un employé du télégraphe, en laissant son logis pour un autre, aurait oublié, derrière lui des documents très-compromettants pour certains ministres. Ces documents se rapporteraient à la dernière élection du comté de Perth, où M. Thomas Daly a été victorieux contre le candidat du gouvernement, M. MacFarland.

Vous vous attristiez, sans doute, il y a un instant, quand je vous racontais, sur le visage auguste de M. Bureau

"....du temps l'irrèparable outrage ; "

mais cette fois réjouissez-vous ; la Pâque approche, et les ministres parlent d'aller à l'école. C'est M. Tessier qui a pris les devants.

Il est dans son bureau, taciturne, morose et pensif ; mais par instants, il a des mouvements saccadés et rapides comme ceux produits par la bouteille électrique. Il se lève tout à coup, agite violemment le cordon de la clochette. La porte s'ouvre :—

—M. Tessier.—Michael ?...

—Michael.—Sirrr ?...

—M. Tessier.—Michael, go for Mr Thom.

—Michael.—For which Thom, Sirrr ?

—M. Tessier.—Mr. Thom the schoolmaster, don't you know ?

—Michael.—Yes Sirrr, I will. What will I tell him ?

—M. Tessier.—Tell him to come, I want to speak to him.

—Michael.—All right, sirrr. Is it for you boys, sirrr ?

—M. Tessier,—That is no business of yours ; do you want to tell it to *Blaise* ?

Michael, riant et ouvrant les yeux.—Blazes, Sirrr, I have no talk with that fellow, Sirrr. He is too hot for me, Sirrr ?... ah ! ah ! ah !...

Il ferme la porte respectueusement et chemine vers la rue Sainte-Angèle, en passant alternativement par la rue Saint-Dominique, la côte de la prison et traversant la rue Saint-Jean.

Il revient un quart d'heure après, en annonçant M. Thom l'instituteur.

—M. Tessier.—Entrez, M. Thom ; il y a longtemps déjà que je désirais vous voir.

—M. Thom.—Qu'y a-t-il à votre service ?

—M. Tessier.—Donneriez-vous des leçons de chiffres ? On dit que vous savez bien les règles de l'arithmétique.

—M. Thom.—Vous me faites là un bien maigre compliment.

—M. Tessier.—Diantre, vous êtes difficile, vous. Moi je suis ministre, et je voudrais bien qu'on pût me le faire.

—M. Thom.—Vous voulez rire à mes dépens, car je ne vois pas pourquoi vous m'auriez fait venir, pour me faire de pareilles questions.

—M. Tessier.—Mon cher monsieur, j'ai trop de soucis pour badiner, je vous l'assure. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais il est devenu évident pour moi, que la connaissance des quatre règles élémentaires de l'arithmétique, est chose très-utile. Tant que je n'ai pas été ministre et que je n'ai attaqué personne, on m'a laissé tranquille et j'ai même pu, en me taisant, ou en disant *Oué*!... tout court, passer pour habile; mais depuis, j'ai filé un bien mauvais coton. J'ai voulu *chiffrer* sur la dette publique, et le *Journal de Québec* m'a pris à tâche, et plus impitoyable que lui, me poursuit comme mon ombre, ce *Blaise* maudit, que je voudrais avoir sous le talon pour l'écraser et l'anéantir.

—M. Thom.—Vous aviez affaire à forte partie en vous attaquant au *Journal*; car c'est un rude jouteur qui a passé sa vie à écrire et à lutter. Je vous avoue que je ne pourrais vous apprendre à vous défendre contre lui; il en a tant démoli déjà de plus forts que vous et moi. Quant à *Blaise*, j'en ai bien entendu parler, mais je ne l'ai pas lu. N'avez-vous pas de bons écrivains pour vous faire défendre?

—M. Tessier.—Les écrivains sont rares, je veux dire les bons.

—M. Thom.—Il faut bien que celà soit puisque vous vous servez de M. Barthe!

—M. Tessier.—Que voulez-vous, mon cher M. Thom! si je pouvais au moins découvrir cet abominable *Blaise*, qui est partout, entend tout, voit tout et dit tout. J'ai placé des *sentinelles* dans l'université, dans la chambre, dans ce bureau, dans celui du *Canadien* et partout enfin, pour le surprendre et le faire saisir; mais il est insaisissable, et se rit de ma police.

M. Thom.—Celà est bien triste, mais à votre place je le laisserais dire et faire, et je le ferais taire à force d'habileté et de brillants actes d'administration.

—M. Tessier.—Oué ! comme vous y allez vous ! C'est plus facile à dire qu'à faire. J'ai fait *Emma*,* il a ri *d'Emma*. J'ai fait un rapport comme président de l'Institut-Canadien, on m'a changé mon rapport de fond en comble, parcequ'il n'était pas écrit en français ; il a livré mon rapport aux sarcasmes de la foule. J'ai écrit une lettre à la banque Nationale en me retirant ; il a encore ri de cette œuvre que j'avais pourtant bien travaillée. Jai fait un discours à l'université, le jour de son inauguration ; il a dit, et j'ai bien peur que ce soit le sentiment universel, que j'avais été stupide et niais. J'ai voulu parler à mes électeurs de la dette publique, et j'ai fait une erreur de vingt-neuf millions de piastres. Le *Journal* me l'a dit assez souvent, et *Blaise* est venu cruellement me le reprocher après lui. Enfin, j'ai fait dans mon rapport des travaux publics, des calculs sur le commerce qui m'ont perdu à jamais ; mais je n'ai pas été plus bête ici qu'Howland et McDougall.

—M. Thom.—J'ai lu les débats auxquels vous faites allusion, et je dois dire que vous avez raison.

—M. Tessier.—On dit que je suis ignorant ; mais au moins, je ne suis pas le seul de mon espèce. J. Sandfield, notre chef, s'en fait beaucoup accroire depuis qu'il est ministre, mais il n'est pas fort non plus, lui. Il ne sait pas écrire sa languo, *dito* pour Foley, idem pour Howland. McGee a bien la langue affilée, mais des Anglais qui sont bons juges, m'ont dit qu'il écrivait, lui aussi, incorrectement la langue anglaise. Pour Evanturel, vous le connaissez comme moi, ce n'est pas le

* Voir le Répertoire national, vol. 2, page 17.

diable, ce n'est rien du tout; et pourtant, il se donne vis-à-vis de moi, comme vous avez pu le lire dans *Blaise*, des airs de matamore et d'homme d'esprit qui vont mal à sa taille. Je le laisse *speecher* et je lui enlève, au nez. les nominations.

—M. Thom.—Monsieur, je vous laisse, car mes écoliers m'attendent. Vous m'avez parlé de bien des choses; mais j'ai compris que vous m'avez mandé principalement, pour savoir si je ne pourrais pas vous enseigner à calculer !...

—M. Tessier.—Oué! c'est pour ça principalement.

—M. Thom.—Quel âge avez-vous?

—M. Tessier.—Quarante-cinq ans.

—M. Thom.—Il est trop tard monsieur, pour apprendre à votre âge si vous ne savez pas déjà; mais quand vous serez embarassé dans vos calculs, je vous enverrai l'un de mes plus jeunes élèves, le premier venu, et je vous promets qu'il ne fera jamais un erreur de vingt-neuf millions de piastres. Du reste monsieur, quand même je vous montrerais à calculer, ce n'est pas seulement la faculté de compter seule qui suffit, il faut encore le jugement, qui seul, vous permet de vous bien servir de vos chiffres. J'avoue en toute humilité, que je n'ai pas encore trouvé le secret d'enseigner le jugement.

M. Tessier lui dit comme il sort.—C'est bien dommage, car nous avons partout des erreurs graves de jugement; Foley, dans son affaire du Grand-Tronc et dans son rapport des postes, MacDonald, dans son rapport sur la milice et ses difficultés, sur ce même sujet, avec le gouverneur-général et le duc de New-Castle, puis dans la commission d'Ottawa, qui nous livre au ridicule, et moi, dans mon rapport. Je vous en prie

M. Thom, si vous trouvez le secret du bon sens vendez moi le, je vous le paierai bien, je vous le promets.

M. Thom sourit d'un air narquois, et s'éloigne, en faisant un salut de biais, pour ne pas laisser voir sa phisionomie moqueuse.

M. Howland survenant au moment même où M. Thom laisse le bureau des travaux publics, demande au commissaire le nom du *partant*.

—M. Tessier.—C'est M. Thom, le célèbre instituteur qui enseigne à *chiffrer ;* je l'ai fait venir pour prendre, de lui, des leçons d'arithmétique.

—M. Howland.—I guess, that man is clever, will you engage him for me also.

—M. Tessier.—J'ai parlé pour nous tous, car, vous le savez nous en avons tous besoin ; mais ce qui m'attriste, c'est qu'il m'a dit qu'il n'enseignait pas le jugement.

—M. Howland.—What a pitty, for we were humiliated most dreadfully by Rose the other night, and...

A cet instant la porte se ferme, et on n'entend plus que des sons confus.

Je vous apprenais dans ma dernière, que j'avais reçu une lettre d'un de mes amis, sur l'organisation de la milice ; je vous l'envoie pour que vous la publiez, à votre loisir, *in extenso*.

BLAISE.

MON CHER BLAISE.

Je ne vous connais pas et cependant je vous aime. Je vous aime parce que vous osez dire de grandes vérités ; je vous aime parce que je trouve chez vous l'indépendance et la sincérité, et que ces deux grandes qualités deviennent de plus en plus rares dans *notre* monde politique ; je vous aime enfin, parce que vous êtes détesté par *plusieurs*. On dit que vous êtes trop malin ; mais n'avez-vous pas cent bonnes raisons de l'être davantage ? On vous accuse de dire des *personnalités*, mais le moyen de ne pas s'apercevoir qu'Evanturel a une crinière, et que Tessier tient toujours les deux mains dans ses poches pour y caresser son portefeuille. Enfin, on va jusqu'à dire que vous êtes *lourd ;* mais à un esprit léger comme M. Fabre, vous devez nécessairement paraître avoir beaucoup de poids. Donc, je vous donne l'absolution de tous les péchés qu'on vous met sur la conscience, et je veux même vous faire pécher encore.

Connaissez-vous un peu, en quoi consiste l'organisation militaire opérée dans les campagnes avec les $250,-000 obtenues dans la dernière session par le ministère McDonald-Sicotte. Savez-vous un peu, quel sera le résultat de cette organisation d'une milice de 25,000 hommes, dont les trompettes n'ont été jusqu'ici embouchées que par MM. les ministres pour répandre par la province, la bonne nouvelle de cette œuvre colossale ? Non, vous ne le savez pas, car si vous le saviez vous en auriez déjà dit plus que je puis vous en dire.

J'ai des intelligences dans la campagne, et grâce aux informations que j'en ai reçues, je puis vous édifier un peu sur le sujet. Dans plusieurs paroisses que je con-

nais parfaitement, et qui ont montré un zèle et un en-enthousiasme sans pareils, voici ce qui a été réalisé.

Grâce à l'ambition de quelques-uns et à leur engouement pour les titres de capitaine, lieutenant et autres, des compagnies se sont formées et sur avis donné au gouvernement de la formation d'icelles, des habillements et des armes ont été expédiés à grands frais. Il y a eu des démonstrations militaires. Les compagnies ont exhibé, à plusieurs reprises dans les rues, leurs baïonnettes flamboyantes et leurs accoutrements. Mais ce fut tout ; et quand le spectacle ne fut plus nouveau

"L'ennui naquit un jour de l'uniformité."

la bannière fut peu à peu désertée, et en définitive, voici ce qui est resté.—Douze ou quinze par compagnie continuent encore à s'exercer assez régulièrement, et les autres trouvent qu'il vaut mieux laisser dormir leurs carabines dans leurs maisons, et se promener ou aller à leurs travaux, bien chaudement enveloppés dans les belles capotes que le gouvernement leur a données. *Au bois, à la grange, à la boutique*, jusqu'à l'Eglise, vous les rencontrez affublés de leurs capotes—à tel point que vous prendriez le village pour une caserne, ou pour le camp des américains du nord. Dans les rues, vous apercevez çà et là, de grands gaillards qui, appuyés sur leurs longues carabines, et les yeux tournés vers le fleuve, se proposent de faire ce printemps, un massacre général des outardes et des canards. Vous y rencontrez aussi des pelotons de *soldats nains*, et en les questionnant, vous apprenez que leurs pères sont *soldats*, et que leurs mères ont coupé, taillé et adapté à leur petite taille les capotes de leurs papas. Voilà les fruits de l'organisation dans ces localités. Aussi, le ministère McDonald-Sicotte devient-il populaire ; car disent les

gens, c'est la seule administration à qui le Seigneur pourra dire quand elle MOURRA : "J'étais nu et vous m'avez donné un vêtement; j'avais faim et vous m'avez nourri de *canards*." En attendant, le ministère doit avoir le remords d'avoir créé dans ces paroisses de grands flâneurs, qui auraient travaillé pour gagner leur habillement, mais qui maintenant, se chauffent gaiement au soleil sous la capote du gouvernement.

Au reste, ce qui se passe là, se passe partout ailleurs, et vous voyez dès lors où sont allées et à quoi ont servi les $250,000 de la province.

Est-il besoin de vous dire maintenant, ce que ferait cette belle milice organisée dans le cas d'une invasion américaine? Mais vous devez le deviner. C'est à peine si, dans chacune de ces compagnies, qui coutent $1,000 à $1,200, l'on trouverait douze à quinze hommes disciplinés et capables des évolutions les plus élémentaires.

Alors donc, mon cher Blaise, vous n'êtes pas informé de ce qui se passe dans les campagnes, puisque vous avez laissé l'administration se vanter d'avoir organisé une milice et de n'avoir dépensé dans cette organisation que $250,000.

Pourtant, tout le monde conviendra que cette organisation, telle quelle, est ce que l'administration McDonald-Sicotte a fait de mieux!... Que penser donc du reste?

Je devrais m'arrêter ici, mais je suis M. P. P., *membre pour parler*, et j'ai une démangeaison de dire, que vous me pardonnerez j'espère. Je me suis mis en tête, il y a quelques jours, de composer une chanson sur la situation actuelle du ministère et sur ses craintes pour l'avenir. Je ne suis guère plus poète que M. Bureau, mais enfin, me suis-je dit, je pourrais bien avoir autant de *gout* pour la poésie que MM. Tessier et Evanturel en

ont pour le portefeuille, et j'ai *chansonné*. Voici le dernier couplet, que vous voudrez bien communiquer à M. Bureau qui, sur les banquettes ministérielles, ressemble à un maître-chantre au lutrin :

AIR *de la Marseillaise.*

En vain gardons-nous l'espérance
De vraincre nos fiers opposants.
Ils rient de notre résistance
Et comptent déjà nos instants ! (*bis*)
Mais quand apparaîtra l'aurore
De ce jour trois fois malheureux,
Aux honneurs faisant nos adieux,
En chœur nous chanterons encore :
Au coffre, chers amis ; volons chers compagnons
Volons, volons } (*bis.*)
Qu'un flot d'argent inonde nos maisons !

UN AMI DE BLAISE.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR.

Vous rappelez-vous l'ancienne *Pléiade Rouge* où M. Jobin, le député, faisait le rôle de bonne auprès de l'ENFANT TERRIBLE, et remplissait celui de *blanchisseur* et de *coiffeur* auprès du vieux Dr Valois ? eh ! bien, M. Jobin a perdu ces deux emplois et s'ennuie. S'adressant au procureur-général du Bas-Canada : " M. Sicotte, lui dit-il de sa voix la plus douce, c'est dommage, gardez-voir ; le pauvre !...Moi, vous savez bien, ça ne me fait rien."

—M. Sicotte.—Qu'y a-t-il donc, mon cher Jobin ?

—M. Jobin.—Ça me coûte de vous le dire, mais tout le monde est dégouté de McGee. Il est malpropre.

—M. Sicotte.—Que voulez-vous y faire, mon pauvre Jos ?

—M. Jobin.—Voulez-vous m'en confier le *lavage* et le *peignage* à l'entreprise ; j'ai pratiqué le métier autrefois, auprès du père Valois et je pense qu'une double lessive, très-forte, ferait l'affaire ; cependant je n'en répondrais pas encore, car il y a si longtemps que le lavage y a passé.

—M. Sicotte.—Vous voulez entreprendre là, une besogne bien difficile, et Sandfield s'y opposera et avec beaucoup de raison ; car il soutient, que tant qu'il faudra se tenir le nez pour arriver aux portefeuilles, l'opposition ne sera pas tentée d'en approcher.

—M. Jobin.—Moi, je n'ai jamais de chance. (Il s'éloigne.)

Je vous ai raconté dans mon avant-dernière lettre, ce qui se passait dans le bureau des travaux publics au sujet des édifices parlementaires d'Ottawa. Je crois vous avoir déjà dit, que MM. Brunel et Starke ? avaient abandonné la besogne des devis après un mois de travail, et qu'on avait fait venir M. Bowes, l'un des anciens mesureurs. Je puis maintenant ajouter, qu'on a aussi fait mander M. Sheard, M. Gundry et M. Paterson ; le premier, commissaire, et les deux autre, mesureurs.

M. Sheard et ses assistants, sont occupés à corriger les quatre ou cinq cents grossières erreurs qu'ils ont commises, et il parait que M. John Sandfield McDonald a donné un terrible *blowing up* à M. Sheard pour ses honteuses bévues et pour son ignorance.

Vous savez que le *Mercury* avait annoncé que le gouvernement reprendrait les mêmes architectes ; mais M. John Sandfield McDonald a changé d'opinion depuis, en

disant qu'il fallait des victimes (pour satisfaire l'opinion publique). Sur les quatre architectes il n'a repris que M. Fuller, parcequ'il lui en fallait au moins un, qui put conduire les travaux A M. Fuller a été adjoint M. Charles Baillargé,* sans doute pour le récompenser de ses basses intrigues auprès du commissaire des travaux publics, et du témoignage qu'il a rendu, volontairement, devant un comité du conseil législatif pour se rendre propice M. Keefer.

M. Baillargé est d'autant plus recommandable qu'il a dépensé £2,200 dans les lieux d'aisance de l'hôpital de la Marine, sans encore avoir pu les terminer.

On peut dire qu'il s'attache une fatalité à ces édifices d'Ottawa, et l'on peut dire aussi, à la chose publique. Vous savez qu'il y a un journal anglais de cette ville, un organe du gouvernement, qui a menacé plusieurs des anciens ministres d'affreuses révélations ; vous savez encore, qu'il existe une commission dite : commission financière qui siège à Québec, et que celui qui menace dans le journal en question, est aussi l'un des membres de cette commission ; vous savez également, que ce journal a écrit de grands articles où il accuse fortement la conduite de MM. Rose et Cauchon, comme commissaires des travaux publics à l'égard des édifices dont je viens de vous parler. Que diriez-vous, si je prouvais que ce juge de la moralité des hommes publics a offert de vendre sa plume, et de défendre pour une considération pécuniaire, architectes et entrepreneurs ?

Je ne vous en dirai pas plus long sur son compte pour aujourd'hui ; mais je puis vous assurer que j'ai mes preuves. Aujourd'hui, en sortant de l'université et en

---

* M. Baillargé est aujourd'hui l'ingénieur civil de la corporation municipale de la ville de Québec.

descendant la rue de la Fabrique, j'ai jeté un regard sur la maison qui a été témoin du complot et des mystérieuses conversations.

Votre fidèle et dévoué,

BLAISE.

Ici se terminent les " Chroniques Québecquoises " de *Blaise*. En Septembre 1864, elles furent reprises sous le titre de " Lettres Québecquoises " et sous le nom de plume de *Pierrot*, mais il ne parut qu'une seule de ces lettres. Nous l'ajoutons aux Chroniques afin de faire un tout complet.



LETTRE QUÉBECQUOISE

LETTRE QUÉBECQUOISE.

I.

MON CHER RÉDACTEUR,

Il y a déjà plusieurs semaines que je me propose de vous écrire, pour causer un peu avec vous des affaires du temps. Les affaires du temps ! allez-vous dire, voilà une bien grosse étiquette, et le moment est singulièrement choisi pour vider son sac. Entendons-nous monsieur, il y a affaires et affaires. Pour celui-ci, la grosse affaire, c'est la bourse ; pour celui-là, ce sont les bals et les concerts ; pour cet autre, l'agrandissement de la porte Saint-Jean, ou la restauration de quelques planches malades de la *plateforme.** Il y a bien encore la question de la guerre des Etats-Désunis, qui peut passer pour une affaire, et même pour une affaire majeure, comme disent les hommes graves ; mais toutes ces affaires-là ne sont pas mon fait ; d'ailleurs, je n'ai jamais vu les Etats-Unis que dans les gravures des livres de la bibliothèque du parlement. Et puis, le frère Jonathan † n'a jamais eu le talent de m'intéresser. Donc, mon cher monsieur, je reviens à mon sujet, par le chemin des écoliers, et je vous demande la permission de vous parler dans cette lettre, de messieurs les rouges, des

---

* Magnifique lieu de promenade à Québec.

† Sobriquet donné aux Américains des Etats-Unis.

clubistes, des journalistes, des choses qu'on a faites, que l'on devrait faire, de ceci, de celà et *de quibusdam aliis*, pour dire deux mots de latin en passant. Si, dans mes bavardages épistolaires il m'arrivait, (il faut tout prévoir) d'être irrévérencieux à l'égard de quelque gros bonnet, biffez, taillez, rognez, amputez et dormez en paix. Ce n'est pas quand la province est sur un volcan (style rouge) que j'irai, de gaieté de cœur, jeter des pierres dans le carreau du voisin et m'attirer une mauvaise affaire, à propos des affaires du temps.

J'entre de suite en matière.

Savez-vous si les bâtisses d'Ottawa (les malins disent : les bêtises d'Ottawa) sont terminées ?—Non, ni moi non plus.—Est-il probable que le transport du siège du gouvernement s'effectuera cet automne ?—La *Gazette* de Montréal le dit.—Pourtant je ne le crois pas.—Pourquoi je vous prie ?—A cause d'une certaine affaire qui est devenue un signe des temps. Les différents bureaux du gouvernement ont reçu ordre de faire leur approvisionnement de bois pour la rude saison. N'est-il pas tout naturel de conclure que la prochaine session du parlement aura lieu dans l'enceinte du vieux Stadacona ? Donc, c'est une bonne affaire pour les Québecquois, et une mauvaise, pour certains messieurs de la basoche qui s'attendaient à voir pleuvoir dans leurs études, les notes passablement grosses de messieurs les fournisseurs des employés du gouvernement—combien d'*assumpsit* et de *capias* de fumés ! Un mot sur l'organe démocrate de Québec. Depuis un mois il est passé de vie à trépas, en laissant pour déplorer sa perte une foule de créanciers inconsolables, et le grrrr... parti national sans organe. Depuis quelque temps, cette pauvre *Tribune* dont le souvenir nous est encore si cher, donnait des signes de faiblesse et de langueur, que ses amis

reconnurent bientôt pour ceux avant-coureurs de la mort ; ainsi, elle parut un jour (et le public s'en émut) privée des annonces qu'elle savait si bien faire ressortir. Trop faible, après avoir soutenu cette lutte contre les annonces de l'état, que l'histoire consignera dans une de ses plus glorieuses pages, elle s'était vue forcée de supprimer les annonces que sa trop grande faiblesse lui défendait de retenir. Malgré cet état désespérant, son courage ne l'abandonna pas.

Grâce au zèle désintéressé de l'illustre Aubin, * des émissaires *tribunaux* furent envoyés à toutes les lumières du barreau qui servent sous le drapeau rouge, même les plus connus du public, furent obligés dans l'intérêt de la *Tribune*, de s'annoncer de nouveau dans ses colonnes. L'éditeur, rendu défiant par l'expérience, voulut avant tout recevoir le prix de ces annonces, et les avocats, dans l'intérêt de la cour, se virent forcés de payer d'avance le prix de leurs reclames.

La *Tribune* n'est plus ! ! et comme celle du parti dont elle était l'organe, sa mort n'a pas entraîné la chute de l'état. Puisqu'elle est morte, qu'elle repose en paix, je n'en parlerai plus. Ce n'est plus une *affaire*.

Si la *Tribune* est trépassée, son petit bonhomme rit encore. Aussi, je me permets de vous passer un mot sur son *compte* et sur ses comptes. Voilà certes parler d'affaires. Je tâcherai d'illustrer par un dialogue la manière dont M. Aubin reçoit les visites de ses créanciers. La scène est dans une modeste chambrette de la rue Donacona. A gauche, une table sur laquelle sont éparpillés des comptes, des copies de sommation et quelques épreuves du dernier numéro de la *Tribune*. A droite, un secrétaire rempli de lettres datées du secré-

---

* Autrefois rédacteur du *Fantasque*.

tariat-provincial et signées par différents membres du cabinet McDonald-Dorion. Un homme *blanchi par l'âge* est assis près de la table, sa main droite presse nerveusement son os coronal comme pour en faire jaillir une idée lumineuse. Sa main gauche lacère une lettre portant la signature d'un procureur quelconque. Un coup, légèrement frappé à la porte, le fait tressaillir. Entre un homme appartenant au corps respectable et respecté des créanciers, relieur de son métier.

—M. Aubin.—Votre très-humble, faites comme si vous étiez Cinna et prenez un siège. Le temps est beau n'est-ce-pas ?

—Le Relieur.—Fort beau, je suis venu pour cette petite affaire ; vous savez... ce billet de £36... qui est échu aujourd'hui.

—M. Aubin.—Pourquoi vous ai-je donné ce billet, je ne me rappelle pas au juste ?

—Le Relieur.—Vous vous souvenez qu'il y a six mois vous me donnâtes ce billet pour vous avoir broché quatre milles exemplaires du rapport de la commission Financière et Départementale.

—M. Aubin.—Ah bah ! Et puis ?

—Le Relieur—Et puis... c'est aujourd'hui le quinze août, et vous me devez £36.

—M. Aubin.—Le quinze août ; mais... vous vous trompez, mon cher monsieur, le quinze août n'est pas encore arrivé.

—Le Relieur.—Vous badinez ?

—M. Aubin.—Au contraire, je suis on ne peut plus sérieux, je vais vous prouver *instanter*, comme deux et deux font quatre, que vous faites erreur.

Ecoutez, vers la mi-janvier dernier, l'hon. M. Dorion,*

* Sir A A. Dorion est aujourd'hui juge en chef de la cour du banc de la Reine pour la province de Québec.

alors procureur-général, me manda dans son cabinet. " Mon cher Aubin, me dit-il, le moment est arrivé où " les services que vous avez rendus au parti vont rece- " voir leur récompense ; au premier de mai, vous vous " transporterez à Ottawa et vous poserez votre gaz à " l'eau dans les bâtisses du parlement pour éclairer la " législature de votre pays. En récompense de votre " travail, vous recevrez le quinze août prochain $40,000 " argent courant." Je n'ai pas reçu les $40,000, donc *ergo*, le quinze août n'est pas encore arrivé.

Le créancier sortit peu satisfait de la logique écrasante de son débiteur, pour souffler un mot de cette affaire à Dame Thémis et à ses adeptes. Heureusement pour la sureté de sa dette, notre relieur n'avait livré que mille exemplaires brochés du fameux rapport des trois fameux banqueroutiers, et trois milles exemplaires dormaient dans son atelier, affectés au paiement de la dette de M. Aubin. Le gouvernement est notifié de la circonstance et qui vivra verra.

Voilà encore une mauvaise affaire pour M. Aubin.

En parlant d'affaires, peut-on oublier l'honorable J. U. Tessier ? comme ami de son messager, je ne puis m'empêcher de plaindre la malheureuse existence que son maître lui fait passer. Vous savez sans doute, que le messager de l'Orateur du conseil est payé par le gouvernement ; vous savez également, que sa position ne l'oblige pas à faire le marché de l'Orateur, j'irais même jusqu'à dire qu'il n'est pas tenu de cirer les bottes de son honorable maître.

Approuvez-vous, M. le rédacteur, la sévérité d'un homme qui va jusqu'à déduire sur les gages de son serviteur, le prix d'un œuf fêlé selon les uns, et cassé selon les autres ? Cette sévérité est d'autant plus injustifiable que le pavé de Québec est excessivement mau-

vais. Mais, mon cher monsieur, vous ne croiriez jamais que M. Tessier ait agi de cette façon ?... Est-ce le cas ? consultez les livres du comptable du conseil. Ratté, pauvre Ratté, tu as pourtant fait tout en ton pouvoir pour obliger ton maître ! ces journaux que tu lui portais ! tu lui sauvais pourtant le prix de nombreux abonnements. O ingratitude !

Mes nombreuses occupations à la chambre, ne me permettent point de vous écrire plus au long ; ce n'est que partie remise.

A vous de cœur,

PIERROT.

P. S.—Dans ma prochaine, je reparlerai de M. Tessier et je m'étendrai sur M. Thibaudeau. J'entends déjà la populace qui vocifère : " crucifiez-le ! crucifiez-le ! " car vous savez que la synagogue, en la personne de Joseph, veut briguer les suffrages de la belle et intelligente division de Stadacona.

P.



LES

SILHOUETTES LITTÉRAIRES

DE

PLACIDE LÉPINE.

SILHOUETTES PROMISES.

J. C. Taché—G. de Boucherville—LaRue—Gérin-Lajoie—Fréchette — Routhier — Lemay — Chauveau — L'abbé Casgrain—Alfred Garneau—David—Marchand—Fabre—Carle Tom—Marmette—E. Gérin—Sulte—Dunn—Mousseau—Faucher de Saint-Maurice—Monpetit — Bourassa — L'abbé Provencher—Dessaulles—LeMoine—Fiset—Legendre—Buies — DeCelles — DeGuise Royal — Provencher — Mme Leprohon—Dansereau—Tassé, etc., etc.*

---

* De toutes ces "Silhouettes" promises, l'*Opinion Publique* n'a publié que celles qui sont contenues dans ces pages.

LES

SILHOUETTES LITTÉRAIRES

DE

PLACIDE LÉPINE.

JOSEPH CHARLES TACHÉ.

Nuda veritas.

L'homme impossible; étonnant par ses qualités supérieures et par ses défauts. Beau caractère, mais étrange,—pittoresque jusque dans ses défauts. Le meilleur des hommes et le plus impraticable.

Droit jusqu'à l'héroïsme, généreux jusqu'à la prodigalité, admirable de désintéressement, de charité inépuisable, prêt à donner sa dernière chemise au dernier des mendiants.

Avec celà, d'un commerce difficile même pour ses amis, intolérant, frondeur, entier dans ses idées, contradicteur aussi habile qu'impitoyable, esprit systématique, retranché dans ses lubies et plus imprenable que la citadelle de Québec, vivant dans un monde à part, isolé comme Robinson dans son île.

Homme charmant et détestable; qu'on aime et qu'on fuit: en deux mots, cœur d'or, tête de mulet.

Savant, très-savant; connu pour le plus universellement érudit des Canadiens. Prêt à discuter et à écrire

pertinemment sur tous les sujets. Il connait son Canada sur le bout de son doigt, sait tout, même ce qu'il y a de plus caché dans son pays. Avec M. de Gaspé, le plus canadien de nos littérateurs.

M. Taché dépasse la cinquantaine ; il est né à Kamouraska en 1821. Il a fait ses études au séminaire de Québec. Paresseux et travaillant, il étudiait ce qu'il voulait et quand il le voulait.

Espiègle et turbulant, révolutionnaire * comme toute la jeunesse de 1837, il brise son cours d'études, dans une heure de boutade, pour ne pas céder à un pédagogue tracassier, à l'un de ces imbéciles qui font une tempête dans un verre d'eau.

Au sortir du séminaire, il retrousse ses manches et prend le scalpel. Remarqué pour ses talents transcendants, il est nommé, en recevant ses diplômes, médecin interne de l'hôpital de Marine de Québec.

Cette vie sédentaire l'ennuie ; un beau matin, il prend son chapeau, s'échappe de la Pointe-aux-Lièvres, et va dresser sa tente à Rimouski.

C'est l'époque la plus originale de sa vie.

On comprend qu'un homme d'une pareille trempe, n'avait pas dû rester indifférent aux agitations de notre province. Ayant seize ans en 1837, le patriotisme au cœur, sur les épaules un volcan, voyant tout en ébulition autour de lui, il est facile d'imaginer avec quel enthousiasme il embrassa la cause des insurgés. Il prit au sérieux, la conjuration de ceux qui ne voulaient se servir d'aucun produit du commerce anglais, ne porta que des effets manufacturés dans le pays.

---

* « Révolutionnaire » ici, doit se prendre dans le sens d'hostile à l'Angleterre, et non autrement. M. Taché est aujourd'hui assistant-ministre de l'Agriculture.

Plus tard, le défunt *National de Québec* se vengeait de M. Taché qui l'éreintait, et qui finit par le tuer, en représentant le fougueux patriote avec son costume de *canoc*, * vêtu en étoffe du pays des pieds à la tête : "culotte d'étoffe, souliers d'étoffe, veste d'étoffe, gilet d'étoffe, et cheveux de filasse."

De ses idées d'alors, M. Taché n'a gardé qu'une chose; l'horreur du Saxon : il n'abhorre rien autant qu'un Anglais, si ce n'est un Américain.

A Rimouski, sa réputation d'homme éminent l'avait dévancée ; il eut la confiance et l'amitié de tous ; il fut la lumière et l'honneur de son comté. Sa pratique de médecin, qui l'entrainait partout sur cette côte, favorisait ses goûts d'aventures. Il visita les deux rives du fleuve, vécut de la vie des bois, séjourna dans les chantiers, observa les mœurs de nos voyageurs, s'assit dans le wigwam des Micmacs et des Montagnais, étudia tout, prit note de tout.

Dans toutes ses courses sur le fleuve, dans les campagnes, au milieu des forêts, il était dans son élément. Son ardente poitrine a besoin du grand air, de l'espace, l'atmosphère des villes l'étouffe. Il subit la vie de bureau, mais ne s'y accoutume pas. S'il eut vécu du temps de son ancêtre Joliet, il l'eut accompagné dans sa découverte du Missisipi.

Esprit essentiellement actif, incapable d'une heure de repos, M. Taché a essayé de tout, et de quelque chose encore ; il s'est même occupé de construction navale. Il est auteur du fameux navire à trois quilles, qui avait toutes les perfections, avec un seul défaut : celui de marcher comme l'écrevisse, ou plutôt de ne pas marcher du tout.

* *Canuck*, terme de mépris appliqué aux Canadiens-français par les personnes d'origine anglaise.

Du vivant du *National*, quand ses rédacteurs poursuivis à toute outrance par M. Taché, traqués partout, troués de part en part par son terrible épieu, ne savaient plus où se réfugier, ils se sauvaient à bord du navire à trois quilles, forçaient M. Taché à prendre la barre et naviguaient avec lui jusqu'à la paix.

En 1847, élu, à l'unanimité, membre du comté de Rimouski, il siégea au parlement jusqu'en 1857. Chargé par le gouvernement provincial de représenter le Canada à l'exposition universelle de Paris, en 1855, il en est revenu avec la croix de la Légion d'Honneur.

De 1857 à 1859, rédacteur du *Courrier du Canada*; de 1859 à 1869, inspecteur des prisons; enfin député-ministre d'agriculture et des statistiques depuis 1869.

Il a représenté, pour la seconde fois, le Canada à l'exposition universelle de Paris en 1867. Ceux-là seuls qui ont vu M. Taché à l'œuvre, durant ces deux expositions, savent quels services et quel honneur il a rendu à son pays dans ces deux occasions.

Au physique, M. Taché est de taille moyenne, allure vive, chevelure et barbe blondes, œil bleu clair, traits réguliers, mains parfaites, ce qui donne beaucoup de grâce à son geste, conversation facile et enjouée, rire intrumental, imitation perfectionnée de l'accordéon.

M. Taché a écrit je ne sais combien de brochures sur je ne sais combien de sujets. Partout étincellent, parmi bien des scories, des jets de lumière; partout on reconnait l'esprit large, dédaignant les minuties de la forme, bondissant de sommets en sommets, pour saisir et grouper les grandes idées.

Il excelle surtout dans la polémique; son passage au *Courrier du Canada* a relevé le ton de la presse dans notre pays.

Habile, caustique, mordant jusqu'au sang, rusé, prudent dans son audace, il avait été créé et mis au monde pour combattre et terrasser Cauchon. Seul, il a pu lui mettre le carcan, et il le gardera. Depuis lors, où qu'il aille, il le porte avec lui.

Modeste, M. Taché a pourtant son orgueil. Il n'a pas, tant s'en faut, la vanité de Chauveau; mais il a sa vanité à lui propre, qui consiste à ne jamais dire comme les autres. Vif dans ses manières, on n'a pas à lui reprocher la rudesse de Cauchon; mais il a ses moments d'aspérités. Il a aussi, quand il veut, le bon ton. l'urbanité de Chauveau.

C'est un de ces hommes tout d'une pièce, qui se détachent en relief sur une époque; en le voyant, on pense à ces bronzes antiques coulés d'un seul bloc, que le temps n'a pu entamer; figure digne et originale qu'on aime à regarder dans ce siècle de caractères uniformes.

Auteur, M. Taché est l'homme de sa vie. Il écrit toujours d'inspiration, d'un seul jet; il a pris pour habitude de ne point raturer. Sa phrase, souvent rude et incorrecte, est toujours bouillante de verve et d'originalité. Ses idées étranges vous agacent, mais vous intéressent. Quand on ne le lit pas de plaisir, on le lit de rage. Le style, c'est l'homme.

Sa Pléïade rouge, publiée sous le pseudonyme de Gaspard Lemage, est un petit chef-d'œuvre du genre; très-soigné de forme, pétillant d'esprit et de malice. Cormenin l'eut signé.

Son plus beau titre est, sans contredit, son livre :—*Des Provinces de l'Amérique du Nord et d'une Union Fédérale* (1858), livre vraiment prophétique, révélant une perspicacité de vue qu'eut admirée De Maistre. Lu ici avec intérêt, étudié en Europe; il a eu parmi bien d'autres, pour admirateur M. de Montalembert. "C'est,

dit M. Rameau, ce qu'il y a de mieux et de plus complet sur la matière."

A l'origine de la confédération, on se contenta de le piller effrontément, sans en donner presque jamais crédit à l'auteur.

M. Taché s'est essayé même en poésie; hélas! c'est de la prose où les vers se sont mis.

En littérature, ses Trois Légendes, et l'Histoire du père Michel seront citées comme vérité de couleur locale; elles sentent bien "le terroir laurentien."

En général, style âpre et inégal, mais toujours saillant.

Dans ses mauvais jours, sa phrase ressemble à son vaisseau à trois quilles; elle ne marche plus, ou elle prend des embardées, saute de roc en roc, et va donner de la proue sur un obstacle imprévu, ensanglante en passant, l'oreille de Cauchon, écrase les doigts de Fabre.

C'est comme celà qu'un jour, elle a failli éborgner ce pauvre X. qui avait eu l'imprudence de plagier Flammarion, et de le lui jeter en brochure par le nez. L'infortuné X. rentra chez lui, tout meurtri et penaud, remportant sur son dos toute l'édition de sa brochure, condamné pour sa pénitence, pendant tout un hiver, à allumer son poèle avec.

Pour couronner ces belles qualités M. Taché est un chrétien ardent et sincère.

Caractère scabreux, mais intègre, franc comme l'épée du roi. Diamant superbe, mais pas entièrement taillé.

Au demeurant, grand cœur, grand esprit, l'un des plus nobles types qu'ait encore produit la race Canadienne.

Argenteuil, 6 Fevrier, 1872.

G. DE BOUCHERVILLE.

Nuda veritas.

Quand vous allez à Québec, il vous arrive quelquefois, sans doute, pour peu surtout que vous soyez membre du parlement provincial, de passer, en longeant les remparts, par un endroit que les habitants de la vieille cité guerrière appellent " la grande batterie." Alors, si vous descendez, en tournant le dos à la mesquine enceinte parlementaire, la ruelle étroite et tortueuse qui serpente à côté de l'antique muraille, votre œil se promène ébloui, sur le majestueux horizon qui domine fièrement les lourds canons de fonte dormant allongés au-dessus du rempart. Votre regard, tant qu'il peut aller, glisse sur les flots sombres du fleuve, caresse les vertes collines de la côte Beaupré, puis finit par errer sur la cime onduleuse et bleuâtre des Laurentides dont les pics les les plus élevés se drapent, au loin, dans un manteau de gaze vaporeuse, arrachée aux nuages errants dans le ciel

Mais autant il est grandiose, immense, cet horizon où le regard se perd avec délices, autant le trottoir, foulé par vos pas distraits, est étroit et serré contre le mur qui marque la limite des jardins du séminaire. Aussi, êtes-vous bientôt tiré de votre contemplation extatique par le bruit des pas d'un monsieur qui vient à votre rencontre. Comme vous allez lui faire place, vous regardez machinalement le passant. Puis, soudain, fleuve aux grandes eaux, collines verdoyantes et montagnes bleues, sont oubliés et vous contemplez curieusement, à la dérobée, celui dont la présence vous a tiré de votre rêverie,

Un vrai type. Cinquante-cinq ans. Grand, maigre, teint billieux, figure osseuse, barbe grisonnante, bouche fine, nez accentué, grand front méditatif, yeux bruns, profonds et tellement absorbés, qu'à voir leur regard en dedans, on les croirait séparés du monde extérieur par le verre des lunettes qui s'interposent entr'eux et les vains objets de la vie matérielle.

Connaissez-vous cet homme, c'est à peine s'il vous salue en murmurant quelques mots qui ne vous sont certainement pas destinés ; car il se parlait à lui-même quand vous l'avez rencontré. Lui êtes-vous étranger ; oh ! alors, il ne perçoit en vous qu'un obstacle et ne se range qu'instinctivement pour ne point s'y heurter.

—Assurément, me direz-vous, c'est, soit un poète, un philosophe ou un inventeur.

En effet, et plus même ; car ces qualités différentes, il les réunit toutes trois.

Poète, écrivain, il est l'auteur de ce roman fortement conçu que tous, enfants, vieillards, hommes graves et frivoles, dévotes et coquettes se rappellent avoir lu.

Qui ne connaît *Une de perdue deux de trouvées ?*

Qui ne se souvient de la sensation produite par ce récit ingénieux, large et sombre, lorsqu'il parut, d'abord en partie, je crois dans l'ancien *Album* de la *Minerve*, et plus tard, en entier, dans la *Revue Canadienne* d'aujourd'hui.

Pour ma part, je sens encore un frisson de terreur en relisant la scène du serpent.

Pierre de St. Luc, victime d'un guet-apens que lui a tendu le docteur Rivard, qui veut faire disparaître le jeune homme pour s'emparer de sa fortune, tombe au pouvoir de la mère Coco-Létard et de ses deux fils, tous les trois, gens de sac et de corde. Il est amené blessé, et sans connaissance dans le bouge de la mère Létard, où il

est descendu dans la cave, " attaché sur un lit de planches, dépouillé de ses vêtements, et baignant dans son sang."

Pluchon, complice du docteur, apporte à l'habitation des Létard une dame-jeanne qui contient un serpent à sonnettes vivant, et dont la morsure est mortelle. Le bandit ouvre la trappe de la cave et lance avec force la dame-jeanne qui se brise en éclats au fond du cachot.

C'est la nuit. Au dehors rugit la tempête ; le tonnerre et les éclairs sont déchaînés dans le ciel.

" Pierre de St. Luc s'était réveillé en sursaut, au bruit que fit la dame-jeanne en se brisant sur le plancher. Il entendit la trappe se fermer et crut distinguer, à la lueur de l'éclair qui avait illuminé le cachot, un reptile qui s'agitait au milieu des débris et des morceaux de verre brisé... Les sifflements aigus du reptile ne laissèrent plus de doute à Pierre de St. Luc, que ses geôliers voulaient le faire mourir sous les morsures mortelles du serpent qu'ils venaient de jeter dans son cachot. Les éclairs qui commençaient à se succéder avec rapidité, lui firent voir un énorme serpent à sonnettes, replié en spirales sur lui-même, la tête élevée, les yeux jetant des flammes et se balançant comme pour s'élancer...

"...Après quelque temps, le reptile lâcha un sifflement aigu, agita violemment ses sonnettes et se coucha le long du plancher, à l'endroit où il touche au mur. La direction que prit le serpent était opposée à celle dans laquelle se trouvait le lit de Pierre ; il put le suivre à l'espèce de bruissement que faisait le serpent en coulant sur le plancher, quoiqu'il avançât lentement et sans agiter ses sonnettes.

" Pierre retenait son haleine pour mieux entendre, car sa tête, retenue par une courroie sur un morceau de bois au lieu d'oreiller, ne pouvait se tourner ; il était

dans de cruelles angoisses ; quoiqu'il ne put plus voir le serpent, il sentit qu'il approchait de son lit, une sueur froide coula de son front ; bientôt il sentit le drap se soulever sur ses pieds, un corps froid glissait sur son corps nu... Toutes ses chairs frissonnèrent à ce contact... Le long de ses jambes, il sentait se glisser le reptile qui se trouvait attiré par la chaleur... Bientôt il vit la tête du serpent dépasser le drap qui était replié sur sa poitrine... Il sentait son haleine sur son visage... Pierre eut la force et la présence d'esprit de rester immobile, réprimant, autant que possible, jusqu'aux battements de ses artères. Peu à peu le reptile ramassa ses anneaux et se rôula en spirales sur la poitrine de Pierre ; celui-ci, qui avait fermé les yeux, les sentit s'ouvrir malgré lui, par un effet spasmodique des nerfs, et ils s'attachèrent sur ceux du reptile qui brillaient comme deux charbons ardents ; il vit sa tête immobile, sa gueule entr'ouverte et montrant ses longues dents si fines, qui tuent avec tant de promptitude ceux qu'elles mordent. Attiré par une puissance magnétique, Pierre ne pouvait fermer les yeux, ni les détacher de ceux du serpent. Il éprouva d'indicibles sensations, il sentait ses forces l'abandonner, son sang ne circulait plus dans ses veines, le vertige commençait à s'emparer de son cerveau... Il lui semblait voir les yeux du serpent grandir démesurément... peu à peu, ses paupières se fermèrent et tout son corps tressaillit convulsivement... Le serpent fit entendre un sifflement... Pierre avait perdu connaissance."

Cette scène vraiment dramatique nous rappelle—outre dans les Incas de Marmontel, cette caverne peuplée de serpents et dans laquelle Alonzo se réfugie par une soirée d'orage—certain chapitre des *Mystères de Paris*, où l'on voit l'impossible héros d'Eugène Sue, enfermé

prisonnier dans une cave submergée par l'eau qui monte toujours, menaçante, terrible, inévitable, tandis qu'une bande de rats terrifiés se précipitent sur le malheureux qui, garrotté, ne peut que frémir de dégoût sous ces milliers de pattes grouillantes. Mais la scène *du cachot*, telle que décrite par M. de Boucherville, est infiniment supérieure à celle des *Mystère de Paris*, ouvrage si à la mode il y a vingt ans, et maintenant oublié. Oui, la crainte, l'effroi, l'horripilation que les deux écrivains ont voulu développer, en leurs lecteurs, par ces deux tableaux, atteignent une densité plus grande chez l'auteur canadien que chez le célèbre romancier français.

Malheureusement, à part les nombreuses négligences de style et de langage, un très-grand défaut dépare l'œuvre de M. de Boucherville. L'intérêt, si bien ménagé, si bien soutenu au commencement, loin d'aller croissant jusqu'à la fin, commence à languir dans la seconde partie et se traîne péniblement jusqu'à la fin. On dirait, dès que son héros a quitté ce pays aimé du soleil et nommé Louisiane, pour venir en Canada, que la verve de l'auteur s'est glacée au terrible vent de nos hivers.

Quelle raison donner de ce brusque changement dans le même ouvrage ?

Serait-ce que l'auteur écrivit la première partie du roman dans toute l'exhubérance de sa verve de jeune homme, tandis que la seconde fut terminée seulement vingt années plus tard, alors que ses illusions d'or avaient fait place à ce froid réalisme qui, n'ayant plus la force de créer, ne sait que pleurer sur sa présente impuissance et regrette les beaux rêves de sa jeunesse à jamais envolée ?

Nous croyons plutôt que ce défaut était incontrôlable, vu le caractère de l'auteur. N'avons-nous pas dit,

en effet, qu'il est à la fois poète, inventeur et philosophe. Eh! voilà! N'aurait-il eu que la seule qualité de romancier et il conduisait à bonne fin son ouvrage. Mais les deux autres hommes, qui sont en lui, ont paralysé le premier en voulant agir différemment chacun de son côté.

Ce matin, M. de Boucherville est poète. Le premier rayon de soleil qui s'est furtivement glissé dans sa chambre à coucher, était si gai, les eaux du vaste fleuve si calmes et grandioses lorsque l'auteur a fait sa promenade matinale vers certain bastion du rempart, si verdoyante était la vallée de Saint-Charles, la brise printanière avait de si doux parfums en venant caresser son front, que le poète enthousiasmé ne pense qu'à célébrer, dans quelque œuvre nouvelle, ces beautés de la nature auxquelles il est si sensible.

Il gagne son bureau en scandant sa pensée au bruit de ses pas. Arrivé dans son cabinet de travail, au conseil législatif, il trouve sur sa table le journal du matin. Il l'ouvre et le parcourt, d'un œil d'abord distrait, puis, de plus en plus attentif:—Tiens, murmure-t-il, quelqu'un aurait trouvé le mouvement perpétuel! Hum! Il me semble que je ne suis pas bien loin, moi, de l'avoir découvert...

Peu à peu, le journal lui glisse des mains. Lui ne s'en aperçoit pas; car son œil profondément rêveur, n'a plus que ce regard en dedans que nous lui connaissons.

Probablement, toutefois, que son procédé du mouvement perpétuel est incomplet, car il secoue sa rêverie et porte ses regards sur une table encombrée de paperasses et d'une pyramide de dictionnaires de toutes les langues connues.

—Bah! se dit-il, et j'oubliais mon travail sur une langue universelle. Allons! allons! à l'ouvrage. Je

n'ai pas fait grand'chose, hier. C'est ce diable de Faucher qui m'a fait perdre tout mon temps. Il a engagé la conversation sur la similitude entre les caractères astèques et les hiéroglyphes égyptiennes, ce qui nous a entraînés dans une interminable discussion, sur la physionomie à peu près identique des téocallis du Mexique et des vieux monuments égyptiens. Vite à l'œuvre, ou je n'aurai pas terminé la lettre A avant dix-huit mois.

Malheur à vous si vous intervenez alors, car il vous faudra certainement avaler durant une heure, plus de racines... de mots qu'il ne fallut autrefois de tubercules pour nourrir tous les solitaires de la Thébaïde.

Après avoir ainsi marié, pendant plusieurs heures, les syllabes les plus étranges et les plus étonnées de se rncontrer ensemble, un lambeau de nom français avec une bribe de substantif grec, une douce syllabe italienne avec quatre ou cinq rétives consonnes allemandes, il sent le besoin de reprendre des forces pour continuer sa gigantesque entreprise.

Mais en retournant à son logis, il fait rencontre d'une connaissance. On parle d'abord du chemin de fer du Nord, partant de M. Cauchon, puis des programmistes, des prêtres du comté de Champlain et de religion. Peu à peu on cause prédictions, prophéties, miracles, et notre héros de se lancer à corps perdu dans une dissertation interminable sur les prétendus miracles des brahmanes, les supercheries de Mahomet et les fureurs extatiques des jongleurs indiens.

Sa pensée prend dès lors un autre cours, et le dictionnaire de la langue universelle est renvoyé aux calendes grecques.

Aussi, ce soir, s'endormira-t-il en rêvant à la dixième et dernière incarnation de Vichnou.

C'est ainsi que ce savant infatigable, étudie, cherche ou invente continuellement. Trouvera-t-il jamais quelque chose?

Après cela, comment voulez-vous que les œuvres de M. de Boucherville ne se ressentent pas des soubresauts d'un caractère aussi étrange. Un dernier trait de la mobilité des idées et des projets de l'auteur de *Une de perdue.*

Un jour, il demeurait alors à Boucherville, il annonce à sa femme qu'il part pour Montréal et que son absence sera de très-courte durée.

Huit jours, deux semaines, trois mois s'écoulent, et madame n'a pas de nouvelles de monsieur.

Grand émoi dans la famille. Où est-il? Qu'est-il devenu? Est-il vivant ou mort?

L'anxiété de tous est à son comble, quand, cinq mois après son départ, on reçoit une lettre de l'absent.

On l'ouvre; elle est datée de Rio-Janeiro.

Il avait soudain pris fantaisie à notre héros d'aller, sans en prévenir personne, faire un petit tour de santé... au Brésil.

Argenteuil, ce 10 février 1872.

L'ABBÉ CASGRAIN.

Nuda veritas.

Par un beau soir du dernier été, je me promenais sur la terrasse de Québec, en compagnie d'un mien ami qui s'était fait mon cicerone durant mon séjour dans la capitale.

Le soleil se couchait. Son disque rougi disparaissait derrière les toits et caressait d'un dernier reflet d'or la flèche du lourd et vieux clocher de la cathédrale.

Nous marchions de long en large sur la plateforme. En nous retournant, nous ne pûmes retenir un cri d'admiration. Nos regards venaient de tomber sur la Pointe-Lévi, qui semblait embrasée par un immense incendie. Chaque toiture en fer blanc, chaque fenêtre lançait des gerbes de feu. L'église de Notre-Dame surtout, paraissait enveloppée d'un grand réseau de flammes, auxquelles la rapide inclinaison du soleil prêtait une illusoire mobilité.

Peu à peu, ces teintes chaudes devinrent moins vives. Les fenêtres les plus près du sol cessèrent de refléter ces feux brillants, qui s'évanouirent après avoir illuminé les toits d'un dernier éclat. Seul, le coq élevé du clocher se paraît encore d'un dernier rayon d'or tremblant dans l'espace, à côté du pâle croissant de la lune qui se levait dans l'azur pâli du ciel.

—Tonnerre! que c'est beau! s'écria tout près de moi une voix sonore.

Je me retournai.

C'était un prêtre qui venait de lâcher cette exclamation un peu mondaine.

J'en manifestai quelque surprise à mon ami qui me répondit en riant.

—Cesse de t'étonner de ce petit juron, bien innocent du reste, puisque celui qui le profère est notre poète enthousiaste, l'abbé Casgrain.

—Quoi! m'écriai-je, avec une curiosité respectueuse, c'est l'abbé Casgrain, l'auteur des *Légendes et de l'Histoire de la Mère de l'Incarnation!*

Il est brun, grand, bien fait. Son pas est fier. Il porte haut la tête, et toute sa personne est empreinte d'une belle marque de distinction. Sa figure grande, sans toutefois être longue, reflète, de prime-abord, l'intelligence et l'inspiration. Le nez est droit et ferme,

le front noble, la bouche bien découpée, mais un tant soit peu moqueuse aux coins. L'abbé a les dents belles, très-belles, si belles que quelques dames prétendent que c'est pour les mieux montrer qu'il rit si largement et si souvent.

—M. l'abbé, je vous recommande ces belles médisantes, si jamais elles se confessent à vous.

Mon ami, qui connait très-bien l'abbé Casgrain,—ils s'étaient tous deux salués fort amicalement—s'empressa, à la demande que je lui en fis, de me donner sur notre populaire écrivain les renseignements qui suivent.

L'abbé Casgrain est aristocrate dans sa personne et démocrate dans ses idées. Sans être compassées, ses manières sont dignes, et gracieuses sans familiarité. Il sait fort bien ce qu'il vaut et n'affiche ni fausse modestie, ni amour propre exagéré.

Par les hommes, il vient du peuple. Son bisaïeul qui était soldat, prit part à la fameuse bataille de Fontenoy, où les chevaleresques gardes françaises crièrent aux Anglais: " Tirez les premiers, messieurs!" Du côté des femmes, il se rattache aux Baby de Ranville dont il a conservé la belle devise: "Au camp valeur, au champ labeur." L'alliance de ces deux sangs explique les contrastes de son caractère aristo-plébéien.

Il est fils de feu l'honorable Charles Eusèbe Casgrain. Né à la Rivière-Ouelle en 1831, il entra au collége vers 1844. L'indépendance de son caractère s'y manifesta tout de suite. Paresseux à ses heures, il n'étudiait que ce qui lui plaisait. Turbulent, frondeur, il affichait tout haut des idées de liberté puisées dans certains livres des philosophes, de l'école de Bernardin de Saint-Pierre. Notre futur abbé avait déterré ces bouquins, dans un coin poussiéreux de la bibliothèque des prêtres du collége, et les lisait, en cachette, entre un thème latin

qui n'aurait certes pas eu même les honneurs d'un dernier accessit et les œuvres romantiques de Chateaubriand. Ces gamineries effarouchèrent ses maîtres, qui ne pouvaient retenir un frisson d'épouvante en songeant aux désastres que le futur philosophe causerait bientôt dans le monde. Car songer à faire un prêtre de cet élève indiscipliné, à leur yeux, c'eût été folie.

Cependant, le jeune Casgrain avait pour professeur d'humanité, un homme d'une belle science et d'un grand esprit, qui, lui, ne s'effrayait pas comme ses confrères. C'était M. Bouchy, prêtre français, ancien professeur au collége Stanislas, à Paris, et ami de Lacordaire, avec lequel il entretenait une correspondance de lettres amicales. Sous cette habile direction. les talents littéraires du jeune homme prirent un rapide développement. Le contre-coup de la révolution littéraire de 1830, se faisait sentir jusque sur nos rivages depuis quelques années, et la belle imagination du futur auteur des *Légendes Canadiennes* s'imprégna des élégies de Lamartine et des Odes de Victor Hugo. Je ne jurerais pas qu'il ne dévorât aussi *les Contes d'Espagne* de Musset, et la *Comédie de la Mort* de Théophile Gautier.

A cette époque paraissait la belle *Histoire du Canada* de M. Garneau. Sur les bancs du collége, on s'arrachait les volumes à mesure qu'ils paraissaient. Cette lecture, qui dévoilait tout-à-coup à la race canadienne-française, la splendeur épique de son passé, fut une révélation pour le jeune enthousiaste. Dès lors, il forma le désir d'exploiter, à sa manière, ce beau filon d'une mine inépuisable. Chacun sait que l'auteur de l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation* a tenu parole.

En 1853, M. Casgrain secoua la poussière de ses souliers sur le seuil du cachot collégial, et prit sa volée vers les sphères mondaines, en fredonnant, de sa fraîche

voix de vingt ans, les plaintes amoureuses du *Lac* et de la rêveuse Elvire,

Comment se fit-il que l'idée lui vint d'étudier la médecine? C'est ce que je ne saurais dire. Car cette science, d'un réalisme terrible, a rarement marché de pair avec la poésie. Les affreux secrets que découvre le scalpel, contribuèrent-ils à désenchanter le jeune Esculape? ou, quelque amère déception, comme nous en avons, plus ou moins, rencontré au seuil de notre jeunesse, lui fit-elle perdre tout d'un coup ses illusions? Mystère! Toujours est-il qu'après avoir mélangé la rhubarbe et le séné pendant quelques mois, le jeune clerc-médecin renversa, un bon jour, mortier et pilon d'un coup de pied, jeta pudiquement ses habits de laïque sur quelque sujet de dissection, et courut à toutes jambes se renfermer dans une cellule du grand séminaire de Québec. Il avait brusquement rompu avec le monde. Trois ans après, il était prêtre, et un saint prêtre encore.

D'abord professeur au collége de Sainte-Anne, puis vicaire à la cure de Notre-Dame de Québec, il a consacré ses journées aux devoirs sacrés de son ministère et le loisir de ses soirées... aux Muses, dont il est resté le chaste amant.

En 1861, il fut un des brillants esprits qui imprimèrent aux lettres canadiennes l'irrésistible essor donné par les *Soirées* et le *Foyer*. Garneau, père et fils, Crémazie, Taché, De Gaspé, Ferland, Fréchette, Lemay, LaRue, Auger, C. Légaré, Marchand,—j'en passe et des meilleurs—tels furent les beaux talents qui ont assuré, en groupant leurs écrits dans ces deux recueils, le développement littéraire qui excite aujourd'hui le zèle ardent de la jeune génération.

Publiées en volume en 1861, les *Légendes* de l'abbé Casgrain avaient d'abord paru dans le *Courrier du Canada* et dans les *Soirées*. Leur style, extrêmement imagé, attira à leur auteur bien des récriminations de la part de certains esprits hargneux, qui ne veulent rien voir au-delà des vers froidement corrects de Boileau, et des ennuyeuses tirades de feu l'abbé Delille, dont Dieu ait l'âme en sa sainte garde.

La prose vivement colorée des *Légendes* ouvrait une nouvelle ère aux lettres canadiennes. Je ne veux pas dire cependant, que l'œuvre fut parfaite. Non, c'était celle du jeune homme qui, rempli d'une exubérance poétique longtemps contenue, ouvrait toutes grandes les écluses de son imagination, et donnait un libre cours au torrent.

Selon moi, l'on peut comparer les *Légendes* à une fraiche, belle et rêveuse jeune fille, un peu trop surchargée de bijoux. Ceux-ci sont brillants, fins, délicats, j'en conviens; mais j'aimerais mieux, moins de bagues à ses doigts effilés, et pas autant d'or et de diamants sur les gracieux contours de cette admirable poitrine.— Mille fois pardon, M. l'abbé, de cette comparaison, qui sent d'une lieue son enfant du siècle. Que voulez-vous? je n'ai pas complêtement renoncé, moi, aux pompes de ce monde.

En 1864, l'abbé Casgrain publia l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation*. C'est son chef-d'œuvre. Ce grand tableau des temps héroïques de la colonie, tient le premier rang dans la galerie de nos œuvres littéraires. Imagination hors ligne, grandes et nobles idées, style chatoyant et pur, revenu des fougueux écarts des *Légendes*, récit ingénieux et touchant, toutes les qualités d'un beau et bon livre s'y sont donné rendez-vous.

Les énormes recherches qu'il fallut faire pour la composition de cet ouvrage, faillirent être funestes à l'auteur. Ses yeux étaient tellement brûlés par la fièvre du travail, qu'il fut près de perdre la vue. Durant cinq mois, ce martyre de la plume dut rester enfermé dans une chambre noire. Quelles angoisses ne dut-il pas souffrir pendant tout ce temps, de la privation de ses livres bien-aimés ! C'est alors que la douce résignation du prêtre dut calmer les transports de cette âme ardente, qui n'a qu'un but, (j'envisage seulement la question au point de vue de l'homme de lettre), celui de contribuer à fonder une littérature nationale. Heureusement que les bons soins de sa famille l'ont préservé, et nous tous aussi, de cette perte irréparable.

M. Casgrain n'est cependant pas encore tout à fait rétabli ; et c'est à peine s'il peut consacrer aujourd'hui, au moyen toutefois d'un secrétaire, quelques heures par semaine à ses travaux chéris. Ses pauvres yeux souffrent encore des veilles prolongées d'autrefois.

Cela ne l'a pourtant pas empêché d'être, durant tout ce temps, l'un de nos plus féconds écrivains. Le public a lu avec le plus grand plaisir les charmantes biographies de MM. Falardeau, Aubry, Garneau, et de Gaspé (délicieux croquis de mœurs canadiennes).

Son zèle à produire est connu de chacun. Mais ce que tous ne savent pas, c'est la joie qu'il éprouve à encourager les jeunes auteurs. Il les anime et de l'exemple et de ses conseils ; et lorsqu'ils réussissent, loin de jalouser leurs succès, il en ressent une ineffable satisfaction. Alors il embouche hardiment la trompette de la renommée et jette au loin de joyeuses fanfares, annonçant la bonne nouvelle.

L'abbé, qui est énamouré de notre belle histoire, s'occupe aussi beaucoup de recherches archéologiques.

Il est, sur ce point, l'émule et l'ami du savant abbé Laverdière. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur les deux superbes éditions des *Œuvres de Champlain* et du *Journal des Jésuites*, pour se convaincre de leurs immenses recherches.

Parmi leurs découvertes, il en est une pourtant, dont la querelle fait tache sur leur réputation ; c'est celle du tombeau de Champlain. Vous vous souvenez tous de l'étourdissante discussion que souleva la trouvaille, lorsque Drapeau * s'en vint planter entr'eux l'étendard de la dispute. Les savants, sont gens naturellement paisibles... lorsque vous ne les contrariez pas ; mais faites mine de douter de leurs assertions, et voilà ces pigeons changés en vautours. Leurs plumes se hérissent, ils montrent les ongles, ils claquent du bec, ils sont furieux.

Laverdière crie, Drapeau conteste, Casgrain se tient tout ahuri, entr'eux ; enfin, la mêlée devient générale. Les horions pleuvent à droite et à gauche sur chacun indistinctement, tant qu'enfin un coup bien appliqué, envoie Drapeau rouler sanglant dans la côte de la Montagne. Il s'en va tomber lourdement au pied de l'escalier qui mène à la rue Sous-le-Fort-

Mais cet effort suprême avait achevé Laverdière, qui s'affaissa mourant sur l'emplacement de l'ancienne église de Notre-Dame de Recouvrance. Casgrain aveuglé, meurtri, éreinté, ne se retira de la mêlée que pour se se trainer sur la cime de la côte de la Montagne, près du bureru de Poste, endroit, parait-il, où aurait pu s'élever la chapelle de Champlain.

---

* Stanislas Drapeau, typographe de son métier, est employé depuis nombre d'années au ministère de l'Agriculture.

Là, il est resté tout éclopppé. C'est à peine s'il a, de temps en temps, la force de lever la tête pour jeter un coup-d'œil sur les deux vaillants champions tombés, l'un à droite l'autre à gauche. Il prête aussi l'oreille... mais il ne voit et n'entend plus rien ; car les deux antagonistes restent sans mouvement dans le silence de l'oubli du tombeau de Champlain ....

Cependant, les blessures de l'archéologue ne sauraient altérer en rien la glorieuse vitalité de l'homme de lettres ; et l'abbé Casgrain a non-seulement la satisfaction de voir que ses écrits lui survivront ; mais il peut être sûr encore d'être compté, par nos descendants, comme l'un des pères de l'église littéraire.

Argenteuil, 21 février 1872.

A. GÉRIN-LAJOIE.

Nuda veritas.

Ottawa, la cité neuve, un pied dans la forêt, un autre en pleine civilisation ; la ville des chantiers et des hommes politiques ; l'hôtellerie des voyageurs et la capitale de la puissance ; Ottawa n'est pas sans charmes pour le visiteur, même après une excursion à Montréal et à Québec. La jeune capitale a sa physionomie propre, bien caractérisée ; favorisée par la nature, elle est couronnée d'un monument qui ferait l'orgueil de plus d'une cité européenne.

Je faisais ces réflexions, l'an passé, en parcourant, pour la première fois, les rues de la ville. Les caprices de la promenade m'avaient conduit au bord de la chûte

du Rideau, où je m'étais arrêté pour contempler à mon aise, le magnifique panorama qui, de cet endroit, se déroule sous les yeux.

A mes pieds tombait la nappe d'eau blanche et uniforme, si régulière qu'on dirait un rideau tiré sur la rive. Au bas de l'escarpement, coulaient impétueuses, les vagues fauves de l'Ottawa gonflé par les eaux du printemps. La vue remontait jusqu'au delà du pont, d'où l'on apercevait les rapides, dont les flots de neige, bondissant de rochers en rochers, comme une furie échevellée, se précipitaient dans les Chaudières. Les sourds grondements des chûtes, mêlés aux bruits confus des scies de moulins, dont les bras d'acier se balancent incessamment, descendaient jusqu'à nous avec les rafales de la brise. Les deux rives boisées de la rivière, se découpaient en arêtes vives et gracieuses sur l'azur éclatant du ciel. A gauche se prolongeait, en serpentant jusqu'à l'horizon, la falaise escarpée sur laquelle est assise la ville d'Ottawa.

Mais l'objet qui attire l'attention, qui finit toujours par fixer les regards, c'est le Palais Législatif, dont les masses imposantes, appuyées sur la plus haute éminence, et surmontées de leurs aiguilles et de leurs toitures gothiques, dominent tout le paysage.

Pendant que je communiquais mes impressions à mon compagnon de flânerie, nous vîmes venir, de l'autre côté du Rideau, deux promeneurs, un monsieur et une dame, accompagnés de leur anfant, qui vinrent s'ssseoir en face de nous, au bord de la chûte, sur un gradin naturel formé par le rocher.

Il y avait un air de sérénité et de bonheur si calmes sur les figures de ces deux époux, qui s'amusaient à voir jouer leur enfant à leurs pieds, qu'on se sentait heureux rien qu'à les regarder.

L'homme était de petite taille, bien pris des épaules, le corps long et les jambes courtes, ce qui le faisait paraître, lorsqu'il était assis, d'une taille moyenne. Il avait les cheveux, les favoris et les yeux bruns, une forte moustache d'une nuance plus claire, rien de saillant dans les traits encadrés dans une figure ronde. Cependant, avec cette apparence ordinaire, cette physionomie avait un charme qui ne pouvait provenir que d'une âme exquise ; son regard et son sourire étaient d'une douceur inexprimable, et le timbre de sa voix, dont on ne saisissait qu'un murmure indistinct, paraissait aussi doux. En un mot, mon attention avait été entièrement captivée par l'air et les manières pleines de bonté et de bonhommie de cet étranger.

—Connaissez-vous cet homme, demandai-je à mon compagnon ?

Comment, dit-il, vous ne connaissez pas M. Gérin-Lajoie, le bibliothécaire * des Communes !

—Ah ! vraiment, c'est lui ; son nom et ses écrits me sont connus depuis longtemps ; mais je n'ai jamais eu l'avantage de le rencontrer.

—Il ne faut pas que vous quittiez Ottawa sans faire sa connaissance. Soyez chez moi demain à dix heures, et j'irai vous présenter à lui, à la bibliothèque.

M. Gérin-Lajoie est né à Yamachiche en 1824. Il fit des études brillantes au collége de Nicolet. Il n'était pas encore sorti de l'enfance, que les lettres étaient devenues pour lui une passion : la muse de la poésie chantait à son oreille des vers qui coulaient de sa veine facile comme l'onde de la fontaine.

Outre une foule de pièces fugitives, il écrivit à l'âge de dix-huit ans, sa tragédie canadienne : *Le jeune La-*

---

* Assistant bibliothécaire.

tour, qui fut représentée au collége de Nicolet, et imprimée plus tard dans le *Répertoire National*.

Parmi bien des défectuosités, des inexpériences, il y a dans cette pièce, des scènes singulièrement frappées, des mouvements de passion qui surprennent chez un adolescent, auquel le théâtre était complétement étranger, et qui n'avait eu, sous les yeux, que de rares modèles.

Le passage de M. Lajoie au collége de Nicolet a fait époque dans le passé de cette institution.

Un jour, durant le grand silence de l'étude, il entendit gronder le canon de Saint-Denis et de Saint-Eustache; les cris lointains de la révolution de 1837 parvenaient jusqu'à son oreille. Les victimes de l'échafaud pendaient à la corde fatale; et il vit passer sur le fleuve, les déportés canadiens qu'on traînait enchaînés sur la terre d'exil. Alors il détacha sa lyre suspendue aux grands pins de Nicolet, et il chanta, en pleurant, cette naïve ballade, si émue, si touchante, dans sa simplicité, qu'elle est devenue la plus populaire de nos chansons canadiennes, puisque *La Claire Fontaine* est d'origine française.

Un Canadien errant, etc.

Partout où il y a des Canadiens errants (hélas ! on les compte par demi-million !) la ballade du poète nicolétain retentit et rappelle aux exilés la patrie perdue. On l'a entendue fredonnée dans les rues de Paris, et elle a réveillé les échos des Montagnes Rocheuses. Est-il un coin de l'Amérique du Nord où elle n'a pas été chantée ?

Par un singulier caprice de poète, cette romance n'est composée que de rimes masculines, comme la

traduction de la mélodie de Thomas Moore par M. Réal Anger.

La cloche tinte au vieux clocher, etc.

Aussi timide et plus humble qu'un enfant, Gérin-Lajoie rougit au moindre éloge ; et tant il a peur d'entendre parler de ses écrits, que d'aussi loin qu'il aperçoit le titre d'un de ses livres, il fuit comme devant le gueule d'un pistolet.

Il eut pourtant, un jour, une jouissance d'auteur qui le fit arrêter ; elle était si suave, si discrète ! Il passait dans une rue déserte et pauvre d'un des faubourgs de Toronto, lorsqu'il entendit une douce voix de jeune fille sortir de la fenêtre ouverte d'une mansarde. Il crut reconnaître une note familière à son oreille. La voix était si mélancolique, la barcarolle si dolente, qu'il s'arrêta à l'angle de la rue et écouta. La voix disait :

Si tu vois mon pays,
Mon pays malheureux,
Va dire à mes amis
Que je me souviens d'eux.

Son cours classique terminé, Lajoie détacha sa ceinture verte, fit découdre les nervures blanches de son capot, et vêtu de son habit vieux-neuf, l'escarcelle légère, il se rendit à Montréal, décidé à faire la conquête d'une robe d'avocat.

Ce furent de rudes années pour notre jeune clerc, livré pour vivre, à ses propres ressources. Il se fit correcteur d'épreuves au bureau de la *Minerve*. Bientôt il monta jusqu'au *fait divers*, et gravit enfin jusqu'au premier article. Mais avant d'arriver au fauteuil éditorial, que de durs combats n'eut-il pas à livrer contre la misère ! Les propriétaires du journal oubliaient souvent de le payer ; et Lajoie, plus timide que jamais,

croyant que tout le monde voyait le vide de son estomac et les égratignures de son vêtement, ne se rendait au bureau de la rédaction et n'en revenait que par des rues détournées.

Jours d'épreuves austères, mais précieux, qui trempent le caractère d'un homme. Honorable pauvreté pour celui qui a su la vaincre à force d'énergie, et frayer sa route en se rendant utile à ses concitoyens.

M. Lajoie a été l'un des fondateurs de l'Institut-Canadien de Montréal, dont il a été président pendant plusieurs années.

La phase politique que le Canada traversait alors, était tourmentée de passions ardentes. Engagé au premier rang dans la mêlée, Lajoie eut à soutenir des fatigues qui finirent par altérer sa santé.

Autant pour s'instruire que pour se reposer, il fit un voyage aux Etats-Unis, où il séjourna pendant plusieurs mois. Il revint avec des notes et des observations qui rendirent ses travaux plus pratiques et plus utiles à son pays.

Nommé, en 1852, traducteur français à la Chambre d'Assemblée ; puis assistant bibliothécaire, il occupe encore aujourd'hui la même position à la Chambre des Communes.

Auteur d'un *Catéchisme politique mis à la portée du peuple*, il a été l'un des fondateurs et des directeurs des *Soirées Canadiennes* et du *Foyer Canadien*.

Ce fut dans l'une et l'autre de ces deux revues, qu'il publia son histoire de *Jean Rivard*, dont nous laisserons faire l'éloge par une plume étrangère.

" We heartily wish that every young man in our Province who feels tempted to try his fortune in a foreign land, or in the more common of the learned professions, rather than win his way to independence by

the cultivation of the soil, had an opportunity of perusing the pages of this admirable story. It details the hardships and success of the new settlers, points out sources of enjoyment and profit, and inspires the doubting or desponding by the prospects of approaching comfort and independence."—W. ELDER. *Journal*, (St. John, N. B.)

En écrivant *Jean Rivard*, M. Lajoie n'a pas eu l'intention de faire un roman, il a simplement voulu personnifier et dramatiser la vie du défricheur canadien ; et il a admirablement réussi. Le plan de l'ouvrage est bien conçu, le style est naturel et gracieux, l'intérêt ne languit pas. Jean Rivard grandira avec le temps : c'est plus qu'un bon livre, c'est une bonne action.

Gérin-Lajoie a des originalités de caractère aussi amusantes qu'inoffensives. Savez-vous comment il a perdu l'habitude de chanter à demi-voix, quand il marche seul dans la rue ? Pendant qu'il demeurait à Toronto, il se rendait, un beau matin, selon son ordinaire, à son bureau en fredonnant ses airs favoris, lorsqu'il s'aperçut qu'une troupe de petits gamins le suivaient en se le montrant du doigt, et en chuchotant tout bas : *Here is the man who sings ! Here is the man who sings !*

Devineriez-vous une des professions qu'il aurait le mieux aimée dans le monde ? Je vous le donne en mille. Cherchez, fouettez-vous l'imagination ; vous n'y êtes pas. Jetez votre langue aux chiens.

Vous le dirai-je ?—Fondeur de cuillères ! oui, fondeur de cuillères !... Vous riez ! Ecoutez son explication.

Qui ne connaît l'histoire des frères Grimm, ces patients chercheurs, qui ont parcouru toute l'Allemagne pour retrouver et recueillir les traditions, légendes et

chansons de leur patrie. Gérin-Lajoie rêvait le même projet.

—Pour mieux réussir, disait-il, dans une pareille entreprise, le meilleur moyen serait de se mettre fondeur de cuillères. Voyez-vous, on serait admis dans toutes les familles, même dans les campagnes les plus reculées, sans éveiller aucun soupçon ; et, pendant qu'on aurait l'air occupé uniquement de son métier, on observerait le peuple chez lui, on saisirait ses mœurs sur le fait, dans leur état naturel ; on interrogerait ses souvenirs. Il vous raconterait ses histoires, ses traditions, avec ses naïves expressions, avec ses paroles toutes crues de vérité, avec ses tournures simples, mais vives, dont lui seul possède le secret.

L'hilarité fut grande parmi la gente lettrée, lorsque Lajoie énonça, pour la première fois, son ingénieuse idée.

Il y a deux parts dans la vie de Gérin-Lajoie. L'homme d'aujourd'hui n'est pas l'homme d'autrefois.

Autrefois, c'était le poète, avec ses rêveries, avec ses chansons, avec ses enthousiasmes ; c'était le journaliste, le polémiste qui écrivait l'article mélitant, chargé à mitraille, qui haranguait les électeurs sur la place publique.

Aujourd'hui, c'est l'homme de cabinet, calme, silencieux, méditatif, un livre de philosophie ou d'économie politique à la main, cherchant quelque nouveau moyen d'amener le progrès et le bonheur parmi les hommes ; ou mieux encore, c'est le père de famille, heureux au foyer domestique, entouré de sa femme et de ses enfants, ayant toujours sur les lèvres une bonne et utile leçon, un conseil sage, un service à proposer pour faire plaisir à un ami ; tout cela arrosé du vieux vin de la gaité française.

L'utile a, peu à peu, envahi le domaine de la poésie.

Cependant, Gérin-Lajoie cultive encore, dans un coin de sa pensée, quelques fleures d'illusion ; il bâtit des châteaux en Espagne. Il a surtout un rêve qu'il caresse, qu'il choye, qu'il espère réaliser tôt ou tard.

Il voit, tout là-bas, dans une campagne retirée, paisible, ni trop loin ni trop près du village, une jolie ferme bien cultivée. Sur la ferme, une maison proprette, ni trop grande ni trop petite, avec des arbres autour, un jardin et un verger.

Un petit vieillard, à cheveux grisonnants, parcourt ce domaine, s'occupe d'améliorations, consulte ses voisins, leur parle de la récolte, d'un nouveau système plus économique de drainage ou d'assolement.

Lorsqu'il traverse la cour, les pigeons descendent du colombier, et viennent s'abattre autour de lui ; un essaim de poules accourent manger, en caquetant, une poignée de grains qu'il leur jette, tandis que le coq, fièrement perché sur la clôture, chante à tue-tête son *Canadien errant*.

Un beau soleil chaud, de juillet ou d'août, réjouit cette scène champêtre, douce comme une idylle.

La laitière passe parmi les vaches, et s'en retourne à la maison portant deux chaudières pleines de lait jusqu'au bord et couvertes de deux doigts d'écume, que les enfants enlèvent avec leurs mains.

Le petit vieillard caresse, en passant, sa génisse de race ayrshire qui se frotte tranquillement le dos le long de la barrière ; il interroge les moissonneurs qui arrivent devant la grange avec une charrette ployant sous les gerbes de blé, dont il écrase entre ses mains quelques épis pour s'assurer qu'ils sont beaux et bons.

Enfin, content de sa journée, il va s'asseoir sur sa galerie, et regarde, en souriant, le soleil se coucher, tout rouge, derrière le côteau.

Est-il nécessaire de dire que ce petit vieillard, c'est Gérin-Lajoie en personne ?

Excellent homme ! Si tout le monde était bon et parfait comme lui, on verrait reparaître l'Eden sur la terre.

Argenteuil, 26 Février 1872.

PIERRE J. O. CHAUVEAU.

Nuda veritas.

—Eh bien, M. Lajoie, comment trouvez-vous que je vous trouve ? Votre portrait ne dépare pas notre galerie canadienne. Pour un peintre du pays, il n'est pas absolument mal-venu. La ressemblance est passable. Ce n'est pas fort de couleur ; mais le dessin me paraît bon. Le dessin, voyez-vous, c'est la qualité du peintre portraitiste. Après cela, il attrape la couleur s'il peut. Mais il ne doit jamais oublier que la physionomie est, avant tout, dans les lignes.

—Vraiment, M. Lépine, vous m'avez mis dans la confusion ; vous me peignez trop en beau, et réputation oblige.

—Même sous votre costume de fondeur de cuillère ?

—Quant à cela, je vous avouerai que j'aurais autant aimé un accoutrement moins étrange.

—Allons donc ! Vous n'y pensez pas ; rien de plus pittoresque. Et puis ce......

—Pardon de vous interrompre, M. Lépine, mais je crois qu'on frappe à votre porte.

—Entrez.

La porte s'ouvre, et dans l'entrebaillement se dessine silhouette d'un petit homme assez gros, prestement cambré sur sa colonne vertébrale, et qui salue, en souriant, avec une politesse urbaine. Il entre en se dandinant, un poing sur la hanche, froissant une paire de gants entre ses doigts, et va s'asseoir près du chevalet sur lequel sèche un portrait fraîchement ébauché de David.

Tiens, M. Chauveau ; soyez le bien-venu. Vous êtes ponctuel, et moi aussi. Je n'ai plus qu'à donner un coup de pinceau au portrait de M. Lajoie, à lui grisonner les cheveux, et à lui tirer les oreilles... Bien, voilà.

Maintenant, à vous M. le Ministre. Quel genre de portrait désirez-vous : face ou trois-quart ?

—J'aimerais assez un profil.

—Un profil, dites-vous ! Mais y avez-vous réfléchi ! Vous avez le profil de votre caractère. Voyez plutôt : front et menton fuyants, nez plus qu'ordinaire. Si j'étais disciple de Lavater, je dirais que vous avez du lapin dans la physionomie. En vous voyant, je pense à cette épigramme dirigée contre Louis XVIII, lorsque fut exposé, pour la première fois, le portrait de ce prince par le peintre Gros. Peut-être avez-vous lu ce quatrain, que le *Journal de Paris* a reproduit tout récemment, le quinze janvier passé, si je ne me trompe,

De la peinture admirez la magie,
Le Gros l'a peint, notre bon souverain
Qu'en le voyant, chacun s'écrie :
Le Gros l'a peint, Le Gros l'a peint !

Louis XVIII, qui était un homme de beaucoup d'esprit, fut le premier à rire de l'épigramme, et répondit par ce bon mot :

—Les Français s'amusent, laissons-les faire. Tant qu'ils riront, ils resteront tranquilles.

M. Chauveau est aussi un homme d'esprit, un gentilhomme aussi, il a la repartie fine, la saillie piquante. Pour cela, il est bien français. Nul ne sait mieux que lui saisir l'à propos pour décocher la parole à détente. C'est à lui qu'on doit ce bon mot à l'adresse de son *ami* Cauchon, lorsque fut exposé, pour la première fois, dans les couloirs du palais législatif, à Ottawa, le portrait du président du Sénat, avec ce luxe de dentelles et de soiries qui amusa si fort le public.

—C'est bien Cauchon, dit Chauveau ; mais, ajouta-t-il en haussant les épaules, il a trop de *soies.*

M. Chauveau est entre deux âges, ni jeune ni vieux. Sa petite personne *rotonde* est encore leste ; sa marche est ferme et agile. D'autre part, ses cheveux grisonnent ; les muscles de son visage commencent à s'affaisser. Ses grands yeux bleus, à fleur de tête, remarquables par leur douceur, n'ont plus cet encadrement de jeunesse qui donnait du velouté à leur éclat. Sa voix claire, et légèrement nazillarde, est plus brève. Les contradictions de la politique, qui aigrissent sa nature irritable, l'ont rendue saccadée. L'accent anglais, dont il n'a jamais pu se défaire, est plus remarqué.

Né avec une intelligence vive et prime-sautière, son développement fut précoce : il serait devenu un homme, s'il n'avait pas eu le malheur irréparable d'être élevé par des vieilles filles. Sa nature, plus sensible que forte, en a subi une entorse dont elle n'a pas guéri.

En mettant le pied hors du berceau, le petit Pierre était un petit prodige. Ses tantes qui l'adoraient, et

qui le gâtaient plus encore, étaient dans l'admiration devant ses traits d'esprit. Sa mémoire heureuse retenait tout ce qu'on lui confiait. On lui faisait apprendre de petits compliments, des historiettes, des fables; et il débitait cela debout sur un meuble, avec geste et entrain, aux applaudissements de son auditoire. De là datent ses premiers triomphes d'éloquence: pour tribune, un tabouret, pour manteau d'orateur, une jaquette. Acclamé avant l'âge, il n'a jamais oublié l'odeur de ce premier encens.

Elève du séminaire de Québec, ses études furent brillantes. Sous le capot du jeune rhétoricien, on entrevoyait l'étoffe du littérateur. Les écoliers n'avaient pas mis grand temps à deviner et à lui faire expier les défauts de son éducation féminine. Cet âge est sans pitié.

Sa trop grande sensibilité mettait en éveil leurs railleries. Pour un mot, pour un geste, pour la moindre moquerie, il pleurait.

—Qu'a-t-on fait encore à M. Chauveau? demandait, un jour, le maître de classe.

Un grand écolier efflanqué, armé d'un nez de Paganini, se lève.

—C'est moi, dit-il, qui ai envoyé un cartel à M. Chauveau; je l'ai provoqué en duel à coup de nez.

Celà n'empêcha pas qu'au sortir de ses études, M. Chauveau ne fût un des jeunes gens les plus distingués de son époque. Les dangers et les malheurs de son pays avaient surexité son patriotisme. Rendons-lui cet hommage; les premiers accents de sa muse poétique furent un cri d'indignation. Il fallait du courage pour crier honte et malédiction au tyran sur les tombes de Duquette et de Lorimier. Les vers sont nuls, mais l'effort est généreux.

Admis au barreau après ses quatre ans de cléricature, il eut peu de soucis de se créer une clientelle. Ses goûts et ses talents d'écrivain le poussaient naturellement vers la carrière politique. Elu membre du parlement en 1844, il continua de siéger jusqu'en 1855. Deux fois, il prit place sur les banquettes ministérielles, d'abord avec le portefeuille de Solliciteur Général pour le Bas-Canada, puis avec celui de Secrétaire-Provincial.

Surintendant de l'éducation depuis 1855, il occupe depuis 1867 le fauteuil de premier ministre dans l'assemblée législative de la province de Québec.

Ses premiers écrits avaient paru dans le *Canadien*, et l'avaient placé, tout d'abord au premier rang de nos écrivains. Il a disséminé une foule d'articles dans le *Castor*, le *Fantasque*, la *Revue Canadienne*, le *Courrier des Etats-Unis*, dont il fut le correspondant canadien de 1841 à 1852. Il y a dans ces dernières correspondances des pages à lire. En 1856, il fonde le *Journal de l'Instruction Publique* et *The Journal of Education*.

M. Chauveau n'a écrit qu'un livre, *Charles Guérin* .Ce *roman de mœurs canadiennes*, ébauché d'abord, abandonné pendant longtemps, repris, quitté, parut enfin en 1852.

Postiche des romans français, mieux écrit qu'un grand nombre d'entr'eux, *Charles Guérin* est un joli livre qu'on loue et qu'on ne lit pas. De canadien, il n'a guère que la signature. Il a toutes les qualités de la forme, excepté la vie : style élégant, harmonieux, irréprochable, mais sans nerf et sans couleur locale.

M. Chauveau est né, a grandi, a vécu dans la ville. Il n'a étudié nos mœurs canadiennes que dans nos salons mi-français, mi-anglais. Il connait la vie rurale à peu près comme ce citadin, établi de la veille à la campagne, qui écrivait à l'apothicaire du coin, de lui envoyer de la graine de pois. Et avec cela, M. Chauveau

pérore en Chambre sur l'agriculture, et ses idées fécondes font pousser les rabioles autour de son fauteuil.

Avec des qualités littéraires sérieuses, *Charles Guérin* est mort sans avoir vécu; tandis que d'autres livres, plus faibles de style, moins ingénieux de fable, resteront, parce qu'ils sont travaillés sur le vrai, frappés sur l'effigie nationale.

Le public, trompé dans son attente, s'en est vengé par la satyre. La verve française est loin d'être morte chez nous. *Charles Guérin* a servi de cible aux francs-tireurs; il porte encore attaché au flanc, avec bien d'autres, un dard qui l'a percé d'outre en outre. On ne s'attendrait pas à trouver ce trait de malice gauloise dans une lettre écrite par une plume que M. Chauveau connait bien.

" Mon cher ami,

"... Tu te plains d'insomnie: écoute mon aventure, " et fais-en ton profit.

" En juillet dernier, j'étais allé rendre visite à un " ancien compagnon d'études, qui vit dans les Cantons " de l'Est. Après une journée de route fatigante, j'ar- " rivai chez lui harrassé; et je ne tardai pas à lui " demander un lit, me promettant une bonne nuit de " sommeil. Mais je comptais sans mes hôtes; j'étais à " peine assoupi, que je m'éveillai assailli par une nuée " de punaises. Impossible de dormir. J'allumai ma " lampe, et, assis sur mon lit, j'allongeai la main vers " deux petits rayons de bibliothèque, accolés au mur. " J'en tirai un volume, Je l'ouvre: le *Panthéon cana-* " *dien* de M. Bibaud. Une plume maligne avait écrit " au-dessous du titre; *imprimé sur des feuilles de pavot.* " L'idée de lire ne me vint même pas. Je déchirai les " feuilles une à une, les roulai en pillules entre mes " mains, et je m'amusai à les jeter sur les punaises, que

"je voyais se promener sur le couvre-pied. J'observai
"qu'aussitôt qu'une pillule tombait dans le voisinage
"d'une punaise, celle-ci baillait et restait assoupie.
"Curieux de ma découverte, je saisis un second volume.
"Je regarde : *Charles Guérin*. Une feuille est déchirée,
"roulée en pillule. Je n'avais pas lancé la quatrième,
"que toutes les punaises ronflaient d'un sommeil léthar-
"gique, et me laissaient dormir tranquille jusqu'au
"lendemain..."

Pour être juste, il faut dire que M. Chauveau a écrit à une époque où les lettres canadiennes en étaient à leurs premiers bégaiements. Le public littéraire existait à peine. Il est venu trop tôt dans un siècle trop jeune.

M. Chauveau était né homme de lettres. S'il avait suivi sa vocation, au lieu d'être un accident littéraire, il serait devenu un maître. La politique nous l'a enlevé. Il lui aurait fallu concentrer sa vie, il l'a éparpillée. La littérature canadienne regrette en lui son enfant prodigue. L'ambition a commencé sa ruine, l'adulation l'a achevé.

Grand mandarin des écoles, il y fait ses entrées en palanquin, porté sur les épaules des inspecteurs. Elèves et maîtres lui tiennent les cassolettes d'encens sous le nez.

Vous ne savez pas depuis quand M. Chauveau déteste les Français ? Depuis son voyage à Paris. Lui qui croyait parler le pur accent du faubourg saint-Germain, il ne pardonne pas aux Parisiens de l'avoir pris pour un Anglais.

Il a été fort indigné de voir qu'il y avait, en France, quelques individus qui ne le connaissaient pas.

—Tu crois, lui disait en ricanant Cartier, qu'à chaque station, le maire de la ville va venir te présenter une adresse !

Si vous voulez savoir l'anecdote du Vatican, demandez à l'honorable Langevin. Il y a aussi l'anecdote de l'université-Laval, l'anecdote de Gérin, l'anecdote... Mais non, je veux être bon prince. Quelques unes de mes biographies auront besoin d'un grain d'épice.

L'entrée de M. Chauveau au ministère do l'Instruction Publique a inauguré, dans ce département, une ère nouvelle. Sous l'influence de cet esprit éclairé, l'éducation populaire s'est répandue, s'est relevée,

M. Chauveau est le plus poli de nos hommes publics, et le plus aimable.

Il a trop d'esprit pour être grave; lui seul se prend au sérieux, Ceux qui l'ont connu enfant, disent qu'il n'a pas vieilli; ceux qui l'ont connu depuis, le savent. Il arrive enfant à tout âge. Il n'a pas, il ne peut pas avoir d'ennemis; il n'a que des moqueurs. La faiblesse est le fond de son caractère; la délicatesse, le fond de son esprit; le fond de son cœur est la bonté.

Quand les grelots de la popularité auront fini de sonner, que restera-t-il de M. Chauveau ?

Comme orateur? Rien; si ce n'est, peut-être, une page de son discours à l'inauguration du monument de Sainte-Foye.

Comme poète? Quelques strophes, *la neige?* poésie incorrecte, chevillée, mais gentille d'inspiration, qui restera, à moins qu'elle ne fonde aux rayons de la critique.

Comme prosateur? Il y a longtemps que *Charles Guérin* a suivi la pente du ruisseau.

Vivra-t-il comme homme d'Etat?

Je laisse à d'autres de le décider. J'ai voulu seulement juger l'homme de lettres.

Argenteuil, 8 mars 1872.

F. A H. LARUE.*

Nuda veritas.

Mâle caractère, mâle esprit, mâle figure, tel est l'original de ce mâle portrait.

Le docteur Larue a ses quarante ans. L'île d'Orléans est sa patrie, saint-Jean sa paroisse, l'université-Laval sa mère. La mère et le fils sont fiers l'un de l'autre.

L'université-Laval! Puisque je l'ai nommée, je m'arrête et je m'incline. Sous un autre nom, elle est autant vieille que le pays, autant que lui vénérable. Elle a eu toutes les gloires; notre temps lui a donné la sienne: l'insulte.

Dites, après celà, qu'il n'y a point de progrès. Aujourd'hui, on donne gratis des cours d'ingratitude. Ils ont eu du succès: on a désappris à rougir.

Arrière, insulteur sans vergogne! Au lieu de lui cracher au visage, vous feriez bien mieux de lui baiser les pieds. Pour vous punir, elle bercera sur ses genoux vos fils; elle fera l'aumône à votre ignorance.

Salut à toi! fille aimée de la religion, source féconde de l'intelligence, mère de nos grands hommes! Tu nous as donné la science, nous t'avons donné nos cœurs. Ils seront tes remparts.

Le Dr. Larue est professeur à l'université-Laval.

Il est huit heures du soir; c'est l'heure des cours. Entrons.

La foule se presse dans les couloirs; je gravis avec elle deux paliers, et me voici dans l'amphithéâtre, où se donnent les cours scientifiques. Les gradins de l'hémicycle sont remplis d'auditeurs qui chuchotent entr'eux en attendant l'ouverture du cours.

---

* M. le Dr Larue est mort à Québec, le 25 Septembre, 1881.

Une porte s'ouvre ; on voit poindre le bâton de l'appariteur. Le silence se fait. Le professeur arrive d'un pas prompt et ferme. Une salve d'applaudissements l'accueille; il salue avec un léger sourire. Le cours commence.

Le Dr. Larue est un homme de moyenne taille, assez grèle, preste dans ses mouvements. Figure bilieuse, pâle, effilée de la bâse. Un sourire moqueur est accroché au coin de sa moustache. Ses dents, brunies par la fumée du tabac, sont bonnes : les canines sont remarquablement longues.

Il ne serait pas d'origine française s'il n'aimait pas à mordre ; il est gouailleur sans malice. Vous jureriez qu'il a entre les dents quelque lambeau de chair de son prochain ; il n'en est rien pourtant.

Ses yeux bruns sont méditatifs. Dans l'ardeur de la discussion, les prunelles s'allument, et les cils, longs et serrés, se changent en dards perçants, dont l'attaque est difficile à soutenir. L'énergie a tracé entre les deux sourcils ses deux sillons caractéristiques. Le front, plus haut que laige, a de l'audace. Les cheveux, chatain foncé, sont érigés en toupet. Fermeté dans les traits, feu dans le regard, fierté dans l'expression, prestesse dans les allures : voilà l'homme. Le moule fait la statue, le caractère fait la physionomie.

Le Dr Larue est entier dans ses idées. Pour lui, le souverain signe du dédain est de s'allonger la machoire en avant, et de se morde les dents.

Sur son crâne, la bosse de l'ironie fait saillie : le sarcasme est une arme dangereuse entre ses mains.

Il a le geste facile et dégagé ; ses mains fines, habituées aux expériences chimiques, indiquent un manipulateur habile.

Le Dr Larue a le génie du professorat ! esprit lucide, servi par un organe éclatant; élocution pure, naturelle, animée; méthode simple, claire comme le soleil. Il a étudié sur les bancs des universités de Paris, de Boston, de Belgique et d'Allemagne : il s'est formé à l'école des grands maîtres.

Ses leçons et ses écrits sur l'industrie et sur l'agriculture, ses idées d'économie politique ont créé une révolution dans les esprits. Elles circulent dans tous les journaux; on se les attribue sans mot dire. Elles donnent des pensées à ceux qui n'en ont pas. C'est à lui, en grande partie (en partie aussi à M. David) qu'on doit le mouvement industriel qu'on sent partout dans l'air et qui va ouvrir à notre pays, une ère nouvelle de prospérité. Donnez-nous dix hommes comme celui-là, et dans dix ans la face du pays sera changée.

Larue aime la plaisanterie; il s'amuse volontiers à rire aux dépens des autres, volontiers à ses propres dépens.

" Je me suis laissé surprendre deux fois dans ma vie, disait-il un jour, une fois par un homme, une autre fois par un bélier.

J'avais quinze ans. Je passais devant la grange chez nous, une botte de foin sur la tête. En traversant devant la bergerie, je ne m'apperçus pas que la porte était ouverte. Je m'en allais tranquillement, sans soupçonner le moins du monde que le bélier accourait derrière moi à toutes jambes. Il vint me toquer, vous savez bien où, avec une telle violence que j'allai voler d'un côté, et la botte de foin de l'autre. Je fus quinze jours sans m'asseoir.

Et d'une.

Je revenais de l'île à la brunante, il y a trois ou quatre ans, en compagnie d'un de mes frères, lorsque je fus attaqué par un homme à moitié ivre.

Je lui applique un coup de poing à la bonne place, et il va rouler à terre. Il se relève furieux: la douleur l'avait complêtement dégrisé. Je n'avais pas eu le temps de me mettre en garde, que je reçois un coup de poing en pleine poitrine; je ne perds pas de temps..., j'en reçois un autre sur l'œil.

Et de deux.

Comment revenir à la ville avec une pareille *black-eye*? Et surtout comment paraître à mes cours? La nécessité est ingénieuse. Je fis réparer le désastre par un peintre qui dissimula la contusion sous une couche de peinture.

Cette leçon m'avait appris qu'il y avait une lacune dans mon éducation. Je résolus de la combler. Pendant six mois, je pris des leçons de boxe et de bâton chez un maître d'escrime."

Voilà bien l'homme peint par lui-même: intelligence essentiellement pratique qui observe tout, qui tire partie de tout,

Aujourd'hui le Dr Larue peut aussi bien donner des leçons de boxe et de bâton, que d'industrie et de chimie. Il entend le coup de poing, il sait faire le moulinet, parer tierce, quarte, quinte, comme aucun. Je ne vous conseille pas de vous attaquer à lui; vous coureriez risque d'aller faire une promenade chez le peintre.

Marié après 1860, Larue a déjà une demi-douzaine d'enfants et plus, je crois. Il espère bien en avoir, pour le moins, autant encore. Il tient, avec Napoléon, que le plus grand patriote est celui qui donne le plus d'enfants à la patrie. Ce sont des colons tout rendus, et

on évite les frais de transport. Il n'y a qu'à les empêcher d'émigrer dans l'autre monde.

Quoiqu'il ait considérablement écrit, le Dr Larue n'est pas, ne veut pas être un auteur. La plume est pour lui ce que la pioche est au cultivateur, la truelle au maçon : un intrument. Ecrire pour écrire ! fi donc ! Il n'écrit pas pour faire du style, il écrit pour faire du bien.

Il est de ceux qui croient que le temps des livres est passé. Dans ce chemin de fer qui va à toute vapeur, qu'on appelle aujourd'hui la vie, on n'a plus le temps de lire un livre. Les livres sont remplacés par la feuille volante. Une idée vous vient, vous la confiez au papier, et vous jetez la feuille au vent. Le passant la ramasse, cueille l'idée, et laisse tomber la feuille au ruisseau.

Le Dr Larue a écrit par-ci par-là, quand l'idée lui est venue, dans le *Courrier du Canada*, dans l'*Evénement*, que sais-je où ?

Il a fait ses premières armes dans les Soirées et dans le Foyer * dont il est un des fondateurs.

Entre deux conférences d'hiver, il a réuni et mis en ordre ces articles épars. Il en a fait un *pot-pourri*, sur lequel il a écrit :—Mélanges.

C'est la somme de ses idées.

Lisez celà, vous me direz après si l'auteur n'est pas un homme d'esprit, et plus encore, un homme d'action. Style pur, sobre, net comme ses idées ; point de fanfreluches; les oripeaux sont pour les comédiens de la plume. Est-il parfait ? Le Dr Larue est économiste. Il a les défauts de ses qualités ; son esprit trop pratique manque parfois d'idéal. Sa phrase coudoie le prosaïsme : elle marche, elle ne vole pas.

---

* Deux revues littéraires, publiées à Québec.

Pour Larue, agir c'est vivre. Aussi, rien ne l'indigne comme de voir la bande des niais, des impuissants, qui, incapables d'avancer, passent leur temps à barrer les jambes de ceux qui vont de l'avant. La devise américaine est sa devise : *go a head.*

Qui croirait après celà, que cet homme ardent, actif, qui ne peut souffrir aucun joug, se laisse atteler par ses enfants ?

Le Dr Larue est le plus tendre des époux, le plus passionné des pères. Entrez à son bureau, vous le trouverez, comme Henri IV, avec son petit Louis XIII sur le dos, un fouet à la main.

P. S.—Certains journaux prétendent en savoir bien long sur mon compte. Tout ce qu'ils savent, c'est qu'ils n'en savent rien ; ils en donnent la preuve. Je leur réponds en silhouettant ceux-là même qu'ils attaquent.

Argenteuil, 10 Mars 1872.

JOSEPH MARMETTE.

Nuda veritas.

(Extrait d'une lettre de X * *)*

... ." Décidément, mon cher Lépine, elles sont piquantes tes silhouettes. Elles font du bruit dans notre petit monde. On en parle à la ville, on en parle à la campagne. Le public t'écoute chapeau bas ; et tu peux répéter avec M. Prudhomme : *on se m'arrache.* Plus d'un curienx serait ravi de lever le domino qui couvre ta figure.

" Pour ma part, compte sur mon entière sympathie. Au risque de me faire écraser les doigts, je te dis : bravo.

A mon avis, tu as pris le vrai moyen de faire naître chez nous la critique ; la critique libre, vigoureuse, utile, qui ne craint pas de dire son fait à chacun, de montrer la vérité toute nue : *nuda veritas.* Nous en avons eu assez de ces fades mièvreries, de ces louanges plates, qui ont fait avorter plus d'un beau talent, suffoqué sous une avalanche de compliments. Pour quelques vers heureux, pour une page gracieusement tournée, de crier merveilles, de saluer un Lamartine, un Châteaubriand ! Trève...

" Tes silhouettes ressemblent à des rosiers : elles ont leurs fleurs, mais certes leurs épines aussi. On ne cueille pas les roses sans se piquer les doigts.

" Que veut-on ? c'est dans la nature. Il n'y a pas de roses sans épines, dit le proverbe. Le même sol qui produit l'encens fait aussi croître la myrrhe. Ces braves auteurs, ils seraient capables de renifler tous les parfums de l'Arabie, sans éternuer. Et un grain de poivre avec, les mettrait en fureur.

" Aussi, d'aucuns disent-ils, tout bas, que ton genre est de mauvais goût, que tu as l'épithète brutale.

" Le public sait mieux ; ton style est honnête homme au fond...

" Mais au fait, j'oubliais. Tu me demandes quelques renseignements sur Marmette. Quelle espèce d'homme est-ce ?

" Figures-toi un gaillard de la taille de l'ex-commandant Fortin, six pieds, un peu plus large des épaules, légèrement obèse, avec une chevelure blonde-filasse, et un nez qui fait un point d'exclamation entre les deux points de ces yeux,—bleus d'outre-mer. Une peau blanche et rosée, une voix de basse-taille traînante, avec un geste et une démarche endormis."...

Je venais de lire cette lettre de X * * * au sortir du bureau de poste, lorsque par bonheur, je fis rencontre de mon ami Carle Tom.*

—Est-ce bien là, le portrait de Marmette ? lui dis-je, en lui montrant la lettre.

—Parfait me répondit-il avec un air narquois qui me parut suspect.

—Tu l'affirmes !

—C'est absolument cela...excepté que c'est le contraire.

—Ah ! ce Philistin de X * * * ! Toujours le même ; et j'allais candidement me laisser prendre à ce piége.

—Marmette est une manière de petit être, maigrelet, noir de chevelure, de moustache et de prunelles, avec un teint mat, un petit nez délicat, et des oreilles ni longues, ni courtes. Il a le sourire spirituel, mais attristé par des dents maladives, en deuil de celles qui ne sont plus. Il a la voix faible, et la parole d'une volubilité telle que sa conversation est difficile à suivre. L'écureuil n'est pas plus vif dans ses mouvements ; on le croirait monté sur des ressorts. Cette figurine est éclairée par un reflet de vive intelligence, et des yeux qui étincellent d'imagination.

Marmette est né en 1844, à saint-Thomas de Montmagny.

A ses premiers pas dans la vie, sa mère, fille de Sir E. P. Taché, femme d'une belle intelligence et bien instruite, lui mit entre les mains le *Musée des Familles*. Il y prit, de bonne heure, le goût de la lecture.

Avis, en passant, aux mères.

---

* Nom de plume de l'un des plus spirituels chroniqueurs de la *Minerve*, et qui n'était autre que M. Evariste Gélinas, décédé à Ottawa le 7 Janvier 1873, à l'âge de trente-quatre ans.

—Voulez-vous développer précocement l'esprit de vos enfants? mettez-leur sous les yeux de belles images: ce sont des fontaines au fond desquelles nagent des pensées.

C'est un rude métier que celui de médecin de la campagne! Pendant les longues journées que le Dr. Marmette passait hors de chez lui, sa femme charmait les ennuis de l'absence auprès de son fils, entre une page de Cooper illustré, et un chapitre de Walter Scott.

Joseph Marmette a toujours été passionné pour l'équitation. Tout enfant, il montait sur les moutons dans le clos, sur les cochons, sur les vaches, puis sur le petit bœuf de son père, sur sa jument rouge.

A quatre heures du matin, on le trouvait, en queue de chemise, à cheval sur la lucarne de la maison, fouettant le bardeau, chantant la préface, jouant de la bombarde.

L'heure vint où il fallut dire adieu à ces délices champêtres. Connaissez-vous rien de plus triste que le premier coup de la cloche du séminaire, le matin de la rentrée? Connaissez-vous rien de plus joyeux que le premier coup de la cloche le matin de la sortie?

Entre ces deux coups, il y a des rayons et des ombres, des congés et des pensums, des thèmes et de belles lectures. Et au bout de tout cela, il y a un homme, une intelligence développée, l'espoir de l'avenir.

Au sortir du séminaire de Québec, Marmette entra à l'université-Laval; mais dégoûté bien vite de l'étude de la loi, il prit un emploi,—qu'il occupe encore aujourd'hui,—au bureau du trésor de la province de Québec.

Pendant son séjour à l'université, un étudiant en médecine l'aborde un soir.

—Veux-tu venir avec moi voler un sujet de dissection au cimetière de *** ?

C'est fait.

A onze heures du soir, les deux étudiants étaient dans le cimetière, par un beau clair de lune. Le cadavre était sorti de la fosse avant l'arrivée du charretier.

En l'attendant, ils traînèrent leur sujet le long de la clôture, couverte à mi-hauteur par la neige.

Pendant qu'ils y étaient blottis, Marmette vit, à travers les fentes, venir dans le chemin du roi, un habitant, qui, au lieu de passer outre, se détourna de son chemin et, sans rien soupçonner, se dirigea droit sur lui. Pressé par une petite servitude de l'humaine nature, l'habitant s'arrête le long de la clôture, regarde à droite et à gauche, et, croyant n'être vu de personne, le profanateur !

......mingebat in patrios cineres.

Une idée soudaine passe par la tête de Marmette.

—Si je lui faisais une peur ?

Ce disant, il allonge le bras au-dessus de la clôture, et saisit le casque de l'habitant.

Le malheureux ! il en vit trente-six chandelles ! Il crut tous les revenants du cimetière déchaînés à ses trousses pour venger son crime.

Il bondit, il s'élance, éperdu, échevelé. Il court... Marmette a beau lui jeter son casque par la tête, il n'en est que plus épouvanté : il s'imagine recevoir le coup de poing d'un fantôme. Il est hors de lui-même, il court, il court encore...

Marmette,—comme bien vous voyez,—avant d'écrire des drames, en a joué.

Il a débuté dans les journaux, par des chroniques poitrinaires, veuves de pensées, sans avoir épousé le stylo. Mortes avant le soir, elles n'existent plus que dans la pensée de l'auteur, à l'état de remords et dorment ensevelies dans leur linceul de papier.

Pourquoi faut-il dire qu'il a commis *Charles et Eva*, qui se sont mariés dans la *Revue Canadienne* en 1867 ? Je n'irai pas troubler la paix de leur petit ménage. M. Marmette peut me remercier si je ne châtie pas sur ses épaules, la faute de ses deux enfants. Obscurs ils sont nés, obscurs ils mourront. Ils le méritent.

M. Marmette a pris sa revanche, après quatre années de recueillement, dans *François de Bienville*, ce roman historique, si bien corsé, de trame si ingénieuse, d'allure si accorte, si délicat de sentiment, qui a révélé, chez son auteur, un talent réel.

François de Bienville a eu les honneurs de la critique sérieuse.

Lisez ce qu'en a dit, sur le *Courrier du Canada, un littérateur*, dans un article dont la paternité est facile à reconnaître.

" La faculté créatrice est le trait distinctif de son talent ; M. Marmette est né romancier. Son imagination, comme la baguette d'une fée, fait surgir des créations nouvelles, des scènes dramatiques, avec une facilité étonnante ; mais ce don précieux est un écueil. Le torrent qui déborde à grands flots, entraîne avec lui la verdure et les fleurs. Le coup de pinceau, la touche artistique, le fini de l'exécution lui font défaut. En un mot, il n'est pas coloriste."...

François de Bienville a été également fort bien apprécié par un homme d'esprit, une plume exercée, A. B. Routhier,* curé de Kamouraska,—et par son ami de cœur, L. H. Fréchette.

" L'œuvre de M. Marmette, dit Routhier, se distingue par les plus brillantes qualités... son plan est bien fait,

* On trouvera dans le Pastel de M. Marmette par Jean Piquefort que cette critique est de M. A. B. Routhier, avocat et non pas curé de Kamouraska.

l'intrigue bien conduite, l'intérêt habilement ménagé, et le dénouement se précipite d'une manière inattendue et saisissante...

" M. Marmette manie très-bien la narration et le dialogue... Il réussit généralement bien dans la description, quoiqu'il charge un peu trop ses couleurs."

Le roman de M. Marmette a été traduit en anglais et publié dans le *New-York Citizen.*

Les qualités qui s'étaient fait jour dans *François de Bienville,* ont éclaté plus brillantes et plus vigoureuses dans l'*Indendant Bigot,* dont l'*Opinion Publique* a fait cadeau à ses lecteurs, l'année dernière. C'est l'œuvre littéraire de 1871.

L'imagination a pris de l'envergure, le style a pris de la couleur. Sans être toujours sûr, le goût s'est épuré. L'auteur a une riche moisson devant lui.

Dramatiser les grandes époques de notre histoire pour les rendre populaires ; voilà son but. Il est patriotique, et mérite encouragement.

Si le ciel lui prête vie, et si, dans l'intérêt national, on a le bon sens de lui faire quelques loisirs, dans peu d'années, nous aurons notre Fenimore Cooper.

P. S.—Six nouvelles silhouettes, mises à l'étude, seront bientôt prêtes pour la publication.

Argenteuil, 23 mars 1872.

PORTRAITS ET PASTELS LITTÉRAIRES

— PAR —

JEAN PIQUEFORT.

PORTRAITS ET PASTELS LITTÉRAIRES

— PAR —

JEAN PIQUEFORT.

A bon entendeur, salut !

PROLOGUE.

Ceux qui se disputent l'honneur d'être les pères de la littérature canadienne ont évidemment trop bonne opinion de leur fille. S'ils la considéraient de plus près, ils n'en réclameraient pas si haut la paternité.

C'est une assez jolie fille, je l'admets, et quoique très-faible encore, il y a lieu d'espérer qu'elle vivra. Mais elle est bien fluette et ses traits ne sont pas très-distingués. Sa figure a quelque chose de commun, que l'on se rappelle toujours avoir vu quelque part. Elle peut avoir des charmes pour ses parents ; mais elle est bien loin d'être ce qu'on appelle une beauté. Elle manque de couleur, d'expression, de nerf et de vie.

Cependant, je suis de ceux qui croient qu'elle grandira parce qu'elle est de bonne race. Elle est fière et digne, et ce n'est pas elle qui voudrait se trainer dans la fange où l'on voit éclore tant de romans et de vaudevilles français. Elle est profondément religieuse et sa voix n'insulte pas Dieu, ni la religion.

Je puis affirmer la chose sans restriction ; car les insulteurs de la religion, dans notre pays, sont rares, et comme la pluspart ne savent pas la grammaire, il ne

peut pas être question d'eux quand je parle de littérature.

Ce qui distingue notre littérature, c'est son amour du beau et du vrai. *Le beau c'est le laid* n'est pas sa devise. Elle est un art et non pas un métier. Nos écrivains sont, à peu d'exceptions près, des poètes et non des machinistes. Nous n'avons pas pour les culs-de-jatte, les bossus, les courtisanes et toutes les autres laideurs physiques et morales, ce goût particulier que nourrissent Victor Hugo, Eugène Sue, A. Dumas, Théophile Gautier et bien d'autres.

Elle possède le fond ; il faut lui donner la forme. Or, son défaut capital, c'est de manquer d'étude.

Elle n'a pas assez de connaissances, et l'esprit de ses maîtres n'est pas suffisamment meublé. J'en connais qui phrasent très-bien, et qui n'ont aucune érudition. Or, ceux-là pourront faire une bonne page, jamais un bon livre.

Mais tout jeune qu'elle soit, la littérature canadienne est pleine de promesses, et nous aurons droit d'en être fiers, quand elle sera parvenue à maturité. En attendant, indiquons lui ses défauts, afin qu'elle les corrige, et les qualités qui lui manquent, afin qu'elle puisse les acquérir.

La critique est à l'ordre du jour et M. l'abbé Casgrain en a posé les principes d'un ton magistral et sentencieux. Il veut qu'elle soit saine et vigoureuse, et qu'elle ne craigne pas de montrer les défauts à coté des beautés véritables.

" Le temps est passé, s'écrie-t-il, des panégyriques " littéraires : ces ménagements, ces critiques à l'eau de " rose qui avaient leur utilité, qui étaient même néces- " saires il y a quelques années, quand les lettres cana- " diennes en étaient à leur début, seraient fatals aujour-

" d'hui. Ils n'auraient pour effet que d'endormir nos
" hommes de lettres dans une fausse sécurité, de les
" faire reposer sur des lauriers éphémères trop facile-
" ment conquis ; tandis qu'une vigoureuse critique, qui
" signalerait bravement leurs faiblesses aussi bien que
" leurs qualités, stimulerait leur ardeur, épurerait leur
" goût, élargirait leurs idées, en éclairant le jugement
" des lecteurs.

"......... Pourquoi ne pas dire tout haut ce que cha-
" cun dit tout bas ? N'est-il pas temps de séparer l'ivraie
" du bon grain, de distinguer l'or du clinquant ?

"......... Le temps est venu, croyons-nous, d'agir avec
" liberté, d'apprécier nos écrivains, non pas à leur valeur
" relative, mais à leur valeur absolue ; non pas entourés
" de circonstances qui les étaient pour un temps, mais
" dans l'isolement de l'avenir, alors que leurs œuvres
" n'auront pour se soutenir que leurs propres forces."

Nous nous emparons de ces doctrines que nous croyons justes, et nous en ferons l'application aux œuvres qu'il nous sera donné d'apprécier, à celles de l'abbé Casgrain, comme aux autres.

On verra que nous serons plus fidèle à ces principes qu'il ne l'a été lui-même.

Nous ne critiquerons pas pour le plaisir de la chose, sans tenir compte des lois de la vérité et de la justice. Mais nous ne biaiserons pas devant les ridicules dont se couvrent quelquefois des écrivains très-bien doués d'ailleurs. Nous ferons la part du talent avec toute l'impartialité qui doit distinguer la vraie critique, mais nous n'oublierons pas que l'écrivain a besoin qu'on lui indique ses défauts, plutôt que ses qualités, qu'il réussit toujours à découvrir lui-même.

Nous causerons et nous enseignerons. L'enseignement seul deviendrait ennuyeux, si l'on n'y mêlait un

grain de causerie. Aux talents qui méritent des éloges et des piqûres, nous distribuerons des deux dans une mesure aussi équitable que possible. Pas de fausse réserve, pas de sous-entendus; nous appellerons les choses par leurs noms. Le vinaigre et le miel viendront l'un après l'autre, jamais mêlés. C'est dire que nous n'appartenons pas à l'*Opinion Publique*, * où ces deux breuvages vont toujours ensemble.

Un pseudonyme, M. Placide Lépine, s'est aussi essayé dans la critique littéraire. Mais il n'avait pas même l'idée de la chose et ses *silhouettes* ne sont pas plus de la critique que M. Fabre n'est un homme d'état, ou M. Dessaulles un théologien. Cependant, il ne manquait pas d'un certain chic et il aurait réussi à amuser quelques lecteurs, que nous n'en serions pas surpris. Mais un farceur, même spirituel, n'est pas un bon critique, et, comme nous en aurons bientôt des preuves, il rend quelquefois ridicules ceux qu'il voudrait combler d'éloges.

C'est l'idée de bien des gens que plusieurs des heureux silhouettés, ne sont autres que les silhouetteurs eux-mêmes. Nous le croyons pour notre part, et c'est pourquoi nous donnerons à leur œuvre conjointe plus d'attention qu'elle n'en mérite réellement. Nous tenons à démontrer au comité des *silhouetteurs-silhouettés*, qu'il y a souvent du danger à parler de soi-même, et que l'encensement réciproque ne réussit pas toujours. Qui croit faire une apothéose, lance quelquefois un pavé.

---

* Journal littéraire et politique illustré, publié à Montréal depuis 1870.

Depuis que j'ai annoncé mes *Portraits et Pastels*, je reçois des lettres sans nombre et sans bornes. Députés, journalistes, poètes, orateurs demandent à grands cris des portraits de plein pied, et ils m'adressent leurs autobiographies revues, corrigées et annotées. Un conseiller municipal et un marguiller réclament la même faveur, et affirment qu'ils se sont faits eux-mêmes et qu'ils sont parvenus sans intrigues, à la haute position qu'ils occupent. Un député *national* (je crois que c'est celui de Charlevoix) m'écrit: je confesse volontiers que je ne suis pas un Adonis, mais quand je m'anime à parler, je ne suis point laid, et ma voix n'est pas du tout désagréable.

Messieurs, je reconnais vos mérites et je suis bien fâché que tant de gens les ignorent. Mais je vous avertis que je ne pourrai pas vous satisfaire tous.

Je ne veux pas faire comme ce flagorneur de Placide Lépine, qui promettait leurs silhouettes à cinquante personnes, sans excepter Buies, et qui ne voulait que se silhouetter lui même. Non, non, pas de blague, s'il vous plaît, messieurs les littérateurs. Vous n'êtes pas si nombreux, ni si illustres que vous croyez. Vous n'êtes pas trente, ni vingt, ni dix; et qui veut un *portrait* n'est peut-être pas digne d'un simple *pastel*. La vérité avant tout; *nuda veritas*, disait Lépine qui a tant menti à son épigraphe, et que je ne veux pas imiter.

D'ailleurs, je vous peins gratis; vous n'avez pas le droit d'être exigeant. Si vous voulez absolument un portrait flatté, allez à l'*Evénement* et emportez une bonne bourse; moyennant finances, vous ferez faire là, tout ce que vous voudrez.

L'ABBÉ CASGRAIN.

Son âme a quinze ans....
Le Coulteux du Moley.

I.

C'est à l'abbé Delille que Madame LeCoulteux du Moley appliquait ces paroles avec une vérité frappante. C'était un éloge et une critique: éloge, parce qu'il est beau d'être jeune et de conserver longtemps la candeur et l'innocence de ses quinze ans; critique, parce qu'il vient un jour où il est à propos de vieillir et d'acquérir cette virilité qui est l'apanage et la gloire de l'homme.

Je crois pouvoir, sans injustice, faire l'application des mêmes paroles au littérateur distingué qui fait l'objet de ce portrait. Son âme a quinze ans. Il a toute la candeur, toute la naïveté et tout l'enthousiasme de l'enfance. Le moindre sentiment l'exalte, une chimère le passionne, une belle figure de rhétorique le jette dans une excitation fiévreuse. Il se grise de vives images et de mots sonores. On dirait qu'il se sent toujours des ailes, et qu'il n'est pas fait pour marcher sur la terre comme les simples mortels, mais pour voler un peu plus haut que les oiseaux, dans les nuages. En un mot, à quarante ans, il est jeune, très-jeune, trop jeune.

Le mot est lancé et je ne le retracte pas, quoique je sache parfaitement ce que l'on va objecter. "Dans notre siècle inondé de réalités, n'est-ce pas un grand mérite de conserver longtemps l'enthousiasme et la poésie du jeune âge? Et n'est-ce pas ce qui fait la gloire de notre abbé? Lisez ses œuvres: c'est la fleur, c'est l'aurore, c'est le printemps. Voyez cette phrase;

n'est-ce pas joli ? Voyez ce style ; n'est-ce pas charmant ?"

Je ne conteste pas ces éloges mérités. Je soutiens aussi, que cet écrivain est *charmant*. Mais, comme disait DeMaistre, j'entends que ce mot soit une critique.

Tout jeune qu'il soit de pensées et de style, M. l'abbé Casgrain se laisse volontiers appeler le père de la littérature canadienne, et Placide Lépine, qui probablement écrivait sous sa dictée, l'a proclamé pompeusement. Plusieurs fois, il a fait comprendre lui même, que ce beau titre lui appartenait. Aussi, lui est-il arrivé de parler de notre littérature comme un père de sa fille, et lorsque M. de Gaspé lui fit lecture des *Anciens Canadiens*, c'est *au nom des lettres canadiennes qu'il lui sauta au cou et lui cria : merci !* Quel père n'en eut pas fait autant à la vue du riche héritage qu'un bienfaiteur inattendu apportait à sa fille !

A la première page de l'étude critique qu'il a publiée sur M. Chauveau, M. l'abbé Casgrain déclare que l'avenir de la littérature canadienne est assuré depuis 1860. Je me suis demandé pourquoi cette date plutôt qu'une autre, et je me suis aperçu que cette année-là (1860) avait vu paraître les *Légendes*.

Certes, ce livre est très-joli, et j'excuse volontiers M. l'abbé Casgrain de croire, qu'il a fait époque dans l'histoire littéraire de notre pays. L'illusion était facile. M. l'abbé y faisait preuve d'un beau talent, et, comme de jeunes écrivains pleins de promesses firent leur apparition immédiatement après lui, il a pu croire qu'il les avait enfantés à la vie littéraire et leur avait donné l'essor.

Je crois, néanmoins, que c'est pure illusion de sa part, et que la littérature canadienne est née avant les *Légendes*. Mais si l'on prétendait simplement que sa

fantaisie paternelle doit lui être pardonnée à cause de son amour des lettres canadiennes, je le concéderais volontiers. Car je le crois véritablement ami de notre littérature, et s'il recherche un peu la scène et le bruit, il faut penser que c'est par intérêt pour elle, et pour favoriser ses débuts dans le monde littéraire, comme un père s'impose des frais de représentation pour l'avenir de sa fille.

Aussi, accueille-t-il avec sympathie toutes les œuvres qui voient le jour, et son bonheur est centuplé lorsqu'il peut se rendre le témoignage qu'il y a contribué. Son désir de tous les jours, ce serait d'exercer une espèce de magistrature sur tous les écrivains canadiens, et de mettre un peu la main à tout ce qu'ils publient.

Ce désir est en parti réalisé, mais je ne crois pas qu'il y ait lieu de l'en féliciter ; car il y a là, pour lui, un danger réel, un écueil qui s'appelle le pédantisme littéraire, et je crains qu'il n'ait pas toujours su l'éviter. Il a formé avec quelques disciples une société d'admiration mutuelle-perpétuelle, et ce sont, pour lui, de mauvais amis littéraires. Ils ont leurs soirées où ils se lisent leurs œuvres, comme on faisait au seizième siècle, en France. C'est Ronsard et ses amis, se croyant modestement les créateurs de la littérature canadienne. Ils s'applaudissent, ils se félicitent, ils s'admirent, ils s'encouragent, et la correction fraternelle est inconnue chez eux. Ils conjuguent entr'eux ce verbe favori : je te loue, tu me loues, il nous loue, nous nous louons, vous vous louez, ils se, vous, nous louent ! Ce culte ardent et réciproque de leurs qualités, les empêche de voir leurs défauts, et nuit au développement de leurs talents.

C'est un malheur pour l'abbé Casgrain, dont la plume est remarquable, mais susceptible de beaucoup de perfectionnements, comme nous le démontrerons bientôt.

Il est, je crois, le plus fécond de nos écrivains; mais il n'est pas le plus parfait. Il unit de grandes qualités à de grands défauts. Il a une imagination très-vive et une grande facilité d'élocution. Il possède la grâce, la hardiesse, la richesse et l'élégance de l'expression et une immense capacité d'invention. Son style est harmonieux, généralement correct et encombré de toutes les figures que la rhétorique possède.

Quels défauts ont pu prendre place au milieu de ces brillantes qualités? C'est ce que nous allons voir dans un examen plus approfondi de ses œuvres.

II.

M. l'abbé Casgrain a un don naturel qui le pousse à écrire, comme l'oiseau à chanter. Et, si l'on me dit qu'il n'a pas seulement l'instinct, mais aussi les ailes de l'oiseau, je ne conteste pas. Seulement, il me semble que ce ne sont pas des ailes d'aigle, à moins que l'on ne soutienne qu'il a les ailes, mais non les yeux de cet oiseau royal.

Le premier ouvrage de M. l'abbé Casgrain a révélé cette double faculté de sa muse, de chanter et de voltiger. Les *Légendes* sont un chant, assez monotone d'ailleurs,—quoique répété avec grand accompagnement de variations—et une voltige alerte, exécutée sur une seule corde.

L'apparition de ce livre n'a pas causé tout l'effet que l'auteur attendait, quoiqu'il fut bien calculé pour cela. Car, c'est là une des faiblesses de notre excellent abbé ; il n'a pas la vertu de renoncement au succès. Au contraire, il adore le succès, et il n'oublie rien de ce qui peut y conduire. Il connait à fond, toutes les ficelles qui peuvent servir à hisser un auteur sur le pavois, et il

ne dédaigne pas de les employer quand il met au jour une œuvre nouvelle.

Il ne tient pas non plus pour méprisable, le succès qui rapporte un peu d'argent, et, de tous nos littérateurs, il est probablement le seul qui ait sû retirer de bons bénéfices de sa littérature.

Pour se convaincre que, dans l'esprit de l'auteur, les *Légendes* étaient un livre à effet, il suffit de parcourir la table des chapitres: *Apparition! Silhouette! Mort! Vision! La Vesprée! Agonie! Lamentation! Rêve! Sang! Serpent! Hallucinations! Le Mirage du Lac! Un Esprit! Comme un luth d'ivoire! Course! L'écho de la montagne! Une âme défleurie! Les visions! Gazelles et tigres! L'orchestre infernal!*

J'en passe quelques uns assez ronflants!

On ne voit rien d'aussi féérique dans les *Mille et une nuits*, ou dans les *contes d'Hoffmann*. Il faut dire que les *Légendes* sont aussi des contes, avec une physionomie romantique très-prononcée.

Si des chapitres, je passe aux épigraphes, le fantastique grandit, et la tendance à l'effet devient plus manifeste encore. Ils sont à lire et j'y renvoie le lecteur, qui pourra constater en même temps, que la ponctuation ne le cède en rien à la prétention littéraire.

Malgré tout cet appareil, les *Légendes* n'ont pas créé toute la sensation désirée. Si peu expérimenté que soit le lecteur canadien, il a deviné tout ce qu'il y avait de factice, de convenu, de manièré, dans cette éclosion soudaine de poésie lyrique et dramatique.

Il serait trop long d'entrer dans un examen critique, détaillé, de chacune des trois légendes qui composent le volume. Une grande partie des observations que nous aurons à faire sur l'une d'elles, s'applique d'ailleurs aux deux autres, et c'est pourquoi nous nous bornerons

à feuilleter un peu la *Jongleuse* et la *Fantaisie* qui lui sert de prologue.

C'est l'œuvre capitale du poète. Il y a mis toute son habileté de ciseleur, toute sa force d'artiste, toute sa richesse de coloriste. Il a voulu élever son monument, bâtir ses colonnes d'Hercule, et il a cru qu'il avait réussi. Il s'est trompé. La *Jongleuse* forme à elle seule, plus de la moitié du volume, mais ce n'est pas la mieux remplie. La *Fantaisie* porte bien son titre, mais n'est pas à sa place. L'auteur sentait le besoin de parler un peu de lui-même, et de placer quelque part, des phrases faites depuis longtemps. Elles étaient si fleuries, ces chères phrases ! Elles avaient tant ébloui leur père lors de leur éclosion ! Il n'était pas possible de les laisser plus longtemps sous le boisseau.

C'est l'excuse qu'il peut invoquer pour avoir mis au jour des phrases comme celle-ci :

" O joies de ma blonde enfance ! colombes de mon " cœur hors du nid envolées—ne ferais-je donc plus " jamais résonner mes sourires sur vos ailes fré- " missantes ? "

Faire *résonner ses sourires* sur les ailes frémissantes des *colombes de son cœur* qui sont les *joies de sa blonde enfance* ! C'est véritablement trop fort, et les licences poétiques doivent avoir un terme. Si vous le dépassez, vous tombez dans le galimatias des *Précieuses Ridicules*.

Malheureusement cette phrase n'est pas isolée ; il y en a de semblables dans beaucoup de pages de la *Fantaisie* et des *Légendes*.

Lisez encore la suivante :

" C'est que partout se dressait devant lui le *fantôme* " *hideux* d'une société *pourrie :—ulcère gangrené,—cada-* " *vre fétide,* auquel une dernière secousse galvanique " communique un reste de vie ;—*spectres aux formes*

" *grêles, au front imbécile, au teint hâve et livide, au regard*
" *glauque et vitreux,* suant le vice et la débauche à tra-
" vers une *peau voltairienne.*"

Toute cette phrase ronflante et bourrée d'épithètes manque de naturel, et elle étonne chez un auteur ordinairement si gracieux. *Peau voltairienne* est de mauvais goût, surtout quand elle recouvre un spectre. Il répugne aussi de voir un *fantôme* qui est en même temps *ulcère, cadavre* et *spectre !*

Je continue la citation :

" Le voyez-vous, là-bas, branlant une tête décrépite,
" ivre du vin de tous les crimes et cheminant à travers
" le siècle en écorchant, à chaque pas, ses membres
" chancelants sur les débris des croix et des sceptres ?

" Entendez-vous, au sein de la nuit, sa voix qui tinte
" comme un glas funèbre, *bavant d'une lèvre édentée* le
" blasphème et le sarcasme ? "

Ouf! n'est-ce pas fatigant à lire? Et que pensez-vous d'une *voix* qui *bave,* mais qui *bave* d'une *lèvre édentée ?*

Maintenant, si le lecteur est curieux de savoir quels blasphèmes *bavait* cette *voix* à la *lèvre édentée,* il pourra lire aux pages 221 et 222 des *Légendes* des vers d'Alfred de Musset, qui sont peut-être les plus beaux de la langue française, et qui ne contiennent absolument rien de blasphématoire. Ce qui n'empêche pas notre écrivain d'ajouter :

" Et le monstre, en vomissant ces blasphèmes, a poussé des ricanements d'enfer."

Dieu nous fasse des monstres semblables ! Et pourvu qu'ils nous disent d'aussi beaux vers, je leur pardonnerai d'être *fantômes — ulcères — cadavres — spectres* et de se couvrir d'une *peau voltairienne.*

Je prends ces phrases au hasard, et je pourrais en citer d'autres dans cette même *Fantaisie*, où la folle du logis se promène avec beaucoup trop de liberté.

II.

On dirait que l'écrivain redoute la fadeur et qu'il la confond avec la simplicité et le naturel de l'expression. Or, ces mots ne sont pas du tout synonymes. Il arrive même quelquefois, que le style fleuri est très-fade. La Scudéri en a donné bien des preuves, et j'en pourrais montrer d'autres dans les *Légendes*. Du style fleuri qu'on affectionne, on glisse si facilement dans la prolixité et l'enflure.

J'en ai déjà cité des exemples. En voici d'autres tirés de la *Jongleuse*.

Il s'agit de nous faire entendre le chant de cette étrange *Dame aux Glaïeuls* (imitation de la *Dame aux Camélias*). On va voir que c'est compliqué, et qu'il faut être plus qu'artiste, pour analyser cette musique extraordinaire:

" Au moment où la nouvelle lune se lève, de vagues " et lointaines rumeurs, mêlées au coassement mono- " tone des grenouilles, s'élèvent des plantes aquatiques.

" Voix surnaturelles qui semblent surgir du fond des " eaux ;—incantations mystérieuses, d'abord indécises, " puis s'élevant peu à peu et se prolongeant sur les flots " en mélodie tour-à-tour suave comme des voix d'en- " fants, ou voilée comme la brise du soir, parmi les " halliers ;—mais parfois, aussi, éclatante et terrible, " comme le rugissement de l'ours blessé, ou comme le " roulement du tonnerre ou des cataractes."

Un peu plus loin, la description recommence. " C'est " un son étrange et vague, d'abord à peine perceptible,

" puis se rapprochant, devenant plus distinct, et se " prolongeant sur les flots en molles ondulations, pour " s'éloigner, osciller encore et s'évanouir un instant " après.

" Longtemps, ces mystérieuses vibrations, qui sem- " blaient tantôt descendre des nuages, tantôt remonter " du fond des cavernes de la mer, ou s'échapper d'une " conque marine, ou filtrer à travers le treillis des bois, " voltigèrent en notes intermittentes parmi le silence " solennel de la nuit."

Dans la page suivante, nouvelle analyse du mystérieux chant :

" C'était une sorte d'incantation fantastique, qui em- " pruntait à la sombre majesté de ces heures solennelles " et à son origine inconnue un singulier caractère de " merveilleux et de surnaturel ;—sorte de mélopée, " tantôt plaintive et rêveuse, noyée de mystère et de " mélancolie, ondulant sur la lame, flottant dans l'at- " mosphère et se perdant dans les plis de la brume,—sou- " pirs infinis,—échos de voix d'anges—rêves d'enfants au " berceau,—chant des courlis ;—ou bien, vive et légère, " découpée en frileuses dentelles de sons, montant et " descendant en spirales aériennes—groupes de notes " folâtres se tenant par la main ;—et puis, tout-à-coup, " triste et morne, comme le vent d'automne qui brame " dans les ramées, comme l'hymne funèbre sur les " tombes ;—ou, fanfare inouïe, vibrant comme un " cuivre."

Qu'on place maintenant en regard ces trois descriptions et l'on verra qu'elle diffèrent peu. Ce sont les mêmes images et parfois les mêmes mots.

Dans l'une, ce sont *des voix surnaturelles qui semblent surgir du fond des eaux ;* dans l'autre, ce sont *de mystérieuses vibrations qui semblent remonter du fond des cavernes*

de la mer. Ici, ce sont des *incantations mystérieuses ;* là, c'est *une sorte d'incantation fantastique.* Dans la première, l'incantation est *d'abord indécise, puis s'élevant peu-à-peu et se prolongeant sur les flots en mélodie suave comme des voix d'enfants.* Dans la seconde, elle est *d'abord imperceptible, puis se rapprochant, en se prolongeant sur les flots en molles ondulations.* Dans la troisième, on la retrouve *ondulant sur la lame,* et comparée à *des rêves d'enfants au berceau.* Puis, vient cette *mélopée, découpée en frilleuses dentelles de sons, montant et descendant en spirales aériennes !*

Si ce n'est pas là abuser de la métaphore, je déclare ne plus connaître la signification des mots. Il est encore possible que l'on trouve élevé ce qui me paraît long ! Cela dépend du point d'où l'on regarde, et, pour certains esprits, la longueur peut être synonyme d'élévation. Mais en vérité, trois ou quatre pages consacrées à l'analyse d'un chant, ou d'une incantation, qui, en définitive, n'est ni un chant, ni une incantation, ni autre chose, cela me semble un abus.

Un défaut capital des *Légendes,* c'est la pompe du style. L'auteur a cru qu'il faisait un poême épique, et il a pris pour modèle le style du *Paradis Perdu* ou des *Martyrs.* C'est un non-sens et un manque de goût absolu. Une nouvelle citation démontrera la vérité de cette critique.

Madame Houel descend le fleuve en canot, la nuit, et elle interroge l'un des canotiers, un sauvage, sur le compte de la *Jongleuse.* Voici ce que j'appellerai le prélude de la réponse du sauvage :

" Le Mirage du Lac qui dort sur les genoux de la
" Fleur-des-Neiges est plus beau que le nénuphar blanc
" des grandes eaux.

" Le lac où se mirent la folle avoine et les roseaux " du rivage est moins limpide que ses yeux, et son " regard est plus brillant que l'étoile du soir.

" Ses lèvres sont des grappes de fraises mûres, et ses " dents sont des flocons de neige.

" Les lianes, au printemps, sont moins flexibles que " sa chevelure.

" Aussi, quand la Fleur-des-Neiges contemple le jeune " Visage Pâle, le sourire est-il sur ses lèvres et ses " yeux sont-ils pleins de larmes de tendresse.

" La Fleur-des-Neiges serait-elle donc aujourd'hui " lasse de la vie de son enfant ?

" Ne sait-elle pas, que pour évoquer celle que la jeune " oreille du Mirage du Lac a entendue, et que ses yeux " ont vue, il suffit de prononcer son nom ? "

Est-ce ainsi que parle la nature ? Certainement non. Vainement dira-t-on, que les sauvages parlaient un langage figuré ; ils y mettaient de la mesure, de l'à-propos et beaucoup moins de recherche. Ces phrases sont très-jolies d'ailleurs, et seraient peut-être tolérables dans un poême épique. Mais le style de la légende doit être simple sans trivialité, élégant sans enflure. Quelque somptueuses qu'elles soient, les bouffissures sont toujours un défaut et la richesse du coloris ne rend pas l'enflure élégante

M. Casgrain se répète volontiers. Il a des mots qu'il affectionne : le turban des Laurentides, , le turban des créneaux de Québec, etc., etc. Dans la *Jongleuse*, il dira que son héros *avait des muscles d'une force peu commune et des bras d'une longueur démesurée, et que son habileté extraordinaire à conduire un canot lui avait fait donner le surnom de Canotier*. Et, plus loin, dans la même légende, il répétera sans paraître s'en apercevoir : *que la nature avait doué son héros d'une force*

musculaire exceptionnelle et avait développé ses deux longs bras d'une manière démesurée, et que son habileté à conduire un canot lui avait valu le surnom de canotier.

Je pourrais multiplier les citations. Mais il me semble qu'il y en a assez, pour démontrer en quoi le style des *Légendes* est défectueux. Ce qui lui manque surtout, c'est la simplicité, la précision, le naturel et le goût. A chaque ligne on sent le travail, et un travail pénible. C'est forcé, exagéré, hérissé de chevilles, chargé d'enluminures. Chez un prêtre surtout, on s'attend à plus de sobriété dans le style, à moins de caquet et à moins de passion pour la métaphore.

Malgré ces défauts, il y a dans les *Légendes* de bien belles pages, toutes ciselées avec un art infini, et ce serait un beau livre s'il était réduit de moitié. Si j'avais le goût excessif de leur auteur pour la métaphore, je résumerais mon jugement sur les *Légendes* en les appelant des *dentelles de sons* et des *spirales* de mots sonores.

III.

M. l'abbé Casgrain est poète. Mais il l'est plus en prose qu'en vers, et *les Miettes* sont le moins poétique de ses ouvrages. La versification le gêne et tue chez lui la poésie, qui dans sa prose, coule à pleins bords.

Les Miettes sont un petit recueil de vers dont il a fait une édition soit-disant *intime*. *Le Manoir* et *le Portrait de mon père* en sont les meilleures pièces. En voici quelques strophes réellement belles :

Vieux manoir où vécut tant d'heureux jours mon père ;
Séjour béni,
Où je retrouve encore et ma sœur et ma mère,
Couple chéri ;
Redis-moi du passé la douce souvenance :
L'éclat vermeil
De l'aurore où brilla de ma première enfance
Le beau soleil.

....

Il est là, dans son câdre, au vieux mûr suspendu,
Le front large et pensif, l'air calme mais austère,
Le regard plein de feu dans l'espace perdu :
Toujours je l'ai vu là ce portrait de mon père.

Quand l'ombre de la nuit descend sur le manoir
Que tout devient obscure au salon solitaire,
Un rayon toujours brille et parait se mouvoir
C'est l'œil étincelant du portrait de mon père.

Les *Miettes* ne contiennent pas assez de ces beaux vers. Après le *Portrait de mon père,* vient une espèce d'épitre "*A ma sœur*" qui me parait faible et prétentieuse. Elle n'est pas dans le style propre de l'épitre. Elle manque de goût et d'une certaine délicatesse de sentiment qui aurait dû voiler davantage cette peinture un peu...beaucoup *intime ;* je souligne quelques mots.

" Quand je te vois, ma sœur, rêveuse à ta fenêtre
Laissant flotter au gré de la brise du soir
Tes *blonds* cheveux épars sur ton corsage noir
Songer à l'avenir, cet étrange peut-être
Qui chaque heure du jour se dresse devant toi,
Tantôt plein d'allégresse et tantôt plein d'effroi
Je cherche *alors à lire* au fond de ta pensée
Quelle empreinte l'espoir ou la crainte *a* laissée.
Seras-tu *grande dame, en un salon doré,*
D'allégresse et de fleurs le front toujours paré ;
Assise à des banquets au milieu de convives
Etincelant de soie et de perles massives ;
Ou, joyeuse, *entrainée au bras d'un cavalier,*
Aux épaulettes d'or, aux éperons d'acier,
Tournoyant dans le bal, *plus belle que la rose*
Sous les tièdes rayons du printemps fraiche éclose ?
Puis, lasse, *retirée au fond de ton boudoir,*
Après avoir joui de tes *succès du soir,*
Dormant sur des divans ou de pourpre ou de soie
Et n'ouvrant tes rideaux qu'aux rayons de la joie ?
Vois-tu briller l'éclat de la *fleur d'oranger*
Que pose sur ton front quelque *jeune étranger,* (*)
Dont la voix sympathique, au fond de ta pensée
Fait *résonner tout bas* le nom de fiancée :
Et marchant aux rayons de la lune de miel,
Le cœur tout palpitant te conduit à l'autel ?

---

* Je constate avec plaisir que le mot *jeune* a été substitué au mot *noble,* qui se trouvait dans la pièce, lors de sa première publication.
J. P.

Le *Canotier*, sauf quelques vers, est empreint de naturel et de grâce, et bien supérieur au *Courreur des Bois* dont quelques quatrains rappellent la manière de M. A. Marsais.

Quelques autres poésies, contenant de belles descriptions et un charmant récit, en prose, d'une visite au Cayla complètent le petit volume des *Miettes*, qui, en définitive, démontre que l'abbé Casgrain manie mieux la prose que les vers.

Après la publication des *Miettes*, il circula dans le public un couplet de chanson dont voici le refrain :

> Il n'fait plus que des *miettes*,
> Maluron Malurette ;
> Il n'fait plus que des *miettes*,
> Maluron Maluré.

L'abbé en fut vexé, et pour mettre fin à l'épigramme, il publia le poème de *Chilon*. Pour mieux prouver que cela n'était pas une miette, il la fit imprimer en gros caractères sur du papier très-épais, afin d'en former un volume. Malheureusement, l'incendie de la maison Brousseau réduisit *Chilon* en miettes—je veux dire en cendres.

IV.

Je crois avoir dit que l'abbé Casgrain ne vieillit pas. Il ne faudrait pas en conclure qu'il ne progresse pas —ce qui n'est pas la même chose. On ne peut nier qu'il a fait un grand pas depuis les *Légendes*, en substituant les études historiques à la littérature légère.

Ses *Biographies* et l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation* lui assurent un rang distingué parmi nos historiens. Il a la passion de l'étude, et c'est une jouissance pour lui de consacrer ses loisirs et ses veilles, aux recherches historiques et archéologiques. Or, il sait mettre à profit les travaux qu'il s'impose—on lui reproche même

d'accaparer quelquefois ceux des autres,—nul doute, par conséquent, qu'il ne possède la science nécessaire à l'historien. La question est de savoir s'il a les autres qualités qu'il faut posséder pour bien écrire l'histoire, et particulièrement les vies des saints.

J'ai devant moi l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation*, et je dois avouer que je me sens un peu embarrassé en présence de ce volume. Je comprends que ce n'est plus un ouvrage d'imagination comme les *Légendes.* Il s'agit d'une œuvre sérieuse, entreprise dans un noble but, et conduite avec courage, science et labeur.

Et cependant, le dirai-je ? cet ouvrage ne me satisfait pas entièrement. J'aime les vies des saints et je lis celles qui sont bien faites avec le même intérêt qu'un roman. Je les parcours avec joie et avidité, et il y a telles histoires dont je ne puis interrompre la lecture sans chagrin.

Je citerai comme modèles l'*Histoire de sainte-Chantal* et celle de *sainte-Monique* de l'abbé Bougaud, que je viens de lire. Quels chefs-d'œuvre! Et qu'il fait bon de se sentir catholique et français, lorsqu'il nous est donné de lire ces beaux ouvrages ! On les savoure avec bonheur, et malgré toutes les beautés du style, qui est admirable, c'est encore une fête du cœur, plutôt qu'une fête de l'esprit. Tout lecteur qui lira ces livres, se sentira meilleur et attiré vers la vertu par une force invisible.

Comment se fait-il, que l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation* ne produise pas la même impression sur moi ? Comment se fait-il, que je puisse parcourir tout ce gros volume sans verser une seule de ces larmes douces qui sont les applaudissements du cœur ? Telle est la question que je me pose, et à laquelle je voudrais répondre.

Il me semble que la conception du plan laisse à dési-

rer, qu'il y a des lacunes à combler, des points obscurs à éclaircir.

Le sujet était magnifique dans son ensemble, très-varié dans les détails, rempli de faits intéressants. Comme sainte-Chantal, la bienheureuse Marie de l'Incarnation a d'abord vécu dans le monde. Elle a été épouse et mère avant de se consacrer à Jésus-Christ. Une partie de sa vie s'est écoulée dans l'ancien monde, et, bientôt, obéissant aux inspirations de la divine Providence et possédée du zèle apostolique, elle traverse les mers, et vient finir ses jours dans un pays sauvage, après avoir accompli toutes les œuvres merveilleuses pour lesquelles Dieu l'avait suscitée.

Certes, il y a bien peu de saints dont la vie soit si belle à raconter, et, malheureusement, je crois avec sincérité, malgré les mérites de l'ouvrage que j'apprécie en ce moment, que la vraie Histoire de la Mère de l'Incarnation est encore à faire.

On trouvera peut-être ce jugement sévère, et cependant, je suis convaincu qu'en y regardant de près, on finira par l'accepter. Qu'on relise attentivement cet ouvrage, sans parti pris d'admirer, et l'on s'apercevra, sans travail, qu'il est défectueux dans le fond et dans la forme.

L'auteur a su faire de bien jolies phrases, mais il n'a pas su nous faire aimer son héroïne. Il a mal choisi les faits qu'il fallait grouper, et les détails qui devaient intéresser le lecteur. Plusieurs fois dans le cours du récit, on rencontre des détails qui choquent, et l'on se demande si la Mère de l'Incarnation n'aurait pas pu agir autrement.

Il va sans dire que ce n'est pas elle que je blâme ici, mais son historien, qui n'a pas su justifier et faire admirer tous les faits qu'il raconte.

Pour n'en citer qu'un exemple, voici comment il justifie le mariage de la sainte femme. Il nous la représente, dès l'âge de quatorze ou quinze ans, *entraînée par une inclination irrésistible vers la vie religieuse, et s'en ouvrant à sa mère qui lui en témoigne beaucoup de joie.* Cependant, deux ans après, *ses parents lui proposèrent d'entrer dans l'état du mariage, pour lequel elle éprouve une répugnance extrême.*

Elle demeure interdite ; mais, *par suite d'une crainte respectueuse qu'elle avait toujours eue pour son père et sa mère, elle n'ose pas élever la voix, ni contrarier leur volonté.*

" Ma mère, dit-elle, puisque c'est une résolution prise " et que mon père le veut absolument, je me crois " obligée d'obéir à sa volonté et à la vôtre ; mais si " Dieu me fait la grâce de me donner un fils, je lui " promets dès à présent de le consacrer à son service ; " et si, ensuite, il me rend la liberté que je vais perdre, " je lui promets de m'y consacrer moi-même."

Les contradictions et les invraisemblances que ce récit contient, sont pour le moins singulières. Il est étrange que cette jeune fille, qui se sent une vocation *irrésistible*, n'ose pas élever la voix, et plus étrange encore qu'elle se marie avec un secret désir de redevenir libre.

Plus tard, lorsqu'elle est mère, sa conduite à l'égard de son fils est aussi inexplicable, et pour ma part je ne puis ajouter foi au récit de sa séparation d'avec son fils, et du discours solennel qu'elle lui adresse à cette occasion.

Ou l'historien a été trompé, ou bien il a omis des faits qui justifieraient ceux qu'il raconte. Une chose remarquable, c'est qu'il parait avoir eu à cœur de cacher constamment la nature sous le surnaturel. Dans Marie de l'Incarnation, il n'a pas montré la jeune fille, ni

l'épouse, ni la mère ; il a jeté sur ces divers états le voile de la religieuse, à travers lequel ils ne peuvent qu'apparaître sous un jour faux.

C'est là un grave défaut. Il y a dans le cœur et dans la vie des saints, un côté humain, qu'il est non-seulement attrayant mais salutaire de révéler. Si vous le cachez, vous placez les saints à une telle hauteur dans la vie surnaturelle, que le lecteur perd tout espoir d'y atteindre jamais, et votre livre ne peut plus exercer la saine influence qu'il devrait.

Mgr Dupanloup a exprimé la même idée dans sa lettre à l'abbé Bougaud, à l'occasion de l'*Histoire de sainte Chantal :*

" C'est encore un défaut capital et trop commun aux " hagiographes, de nous représenter les saints si dépouil- " lés de ce qui est humain, qu'on se demande vraiment " si c'est bien là un homme, un fils d'Adam, un être de " chair et d'os comme nous. Le grand intérêt, et la " grande vérité de votre livre, au contraire, c'est que " le côté surnaturel, dans cette vie, n'absorbe pas le " côté naturel ; c'est que la femme, la fille, l'épouse, la " mère, la veuve apparaissent tour-à-tour dans la " sainte ; c'est que la lutte de la nature et de la grâce " et les progrès de la vertu y sont constamment visi- " bles."

L'auteur canadien a trop voulu montrer la sainte, et il a trop négligé la femme, c'est-à-dire, ce côté naturel par lequel Marie de l'Incarnation se rattachait à la terre. Le récit de ses ravissements et de ses extases peut être bien beau ; mais celui de ses œuvres a pour nous plus de charme et d'édification.

J'aurais à faire bien d'autres observations, touchant au fond de l'ouvrage ; mais je me hâte et j'arrive à l'examen de la forme.

J'ai déjà dit qu'elle est moins imparfaite que celle des *Légendes*. Le style est plus grave, plus sobre et moins esclave de l'imagination. Mais hélas! la vanité de l'écrivain s'y montre encore, et il y a des pages qui semblent bien plutôt faites pour la glorification de l'auteur que pour celle de l'héroïne. Il y a des phrases où l'écrivain semble dire: ici, ce n'est pas la sainte, mais moi qu'il faut contempler. Les images, les figures de toutes sortes y sont répandues avec profusion. La période y est toujours cadencée, apprêtée et empesée, et l'on dirait qu'il a horreur de ce style simple et précis qui convient à l'histoire.

Illustrons ce blâme par une seule citation :

" Souvent, à la suite de ces transports, toutes ses " puissances intérieures semblaient tout-à-coup se taire " et demeurer suspendues. Alors, dans le silence de " toutes ses facultés, s'élevait, des profondeurs de son " âme, comme une douce mélodie, dont chacun de ses " soupirs semblait les suaves ondulations. On eut dit " que chaque fibre de son être, était autant de cordes " d'un instrument invisible que venait toucher en " secret, l'ange du pur amour, et dont les accords " ravissaient les chœurs célestes et charmaient les " oreilles de Dieu.

" La nuit même n'interrompait pas ces mystérieux " concerts: des visions bienheureuses venaient visiter " son sommeil, et, dans un demi-repos, elle entendait " chanter sans cesse ces voix intérieures; quelquefois " même, elle en était complètement réveillée. Ainsi, son " âme ressemblait à ces harpes éoliennes, suspendues " aux arbres des forêts, dont les cordes résonnent " encore longtemps après le passage des brises nocturnes. Ainsi, dans les splendides basiliques, quand " l'orgue vient de se taire et que l'encens des solennels

"sacrifices monte encore dans les voutes silencieuses, "longtemps les derniers échos des chants sacrés se "prolongent à travers les arcades aériennes et les "ogives, et se bercent parmi les ombres du soir."

On admettra sans peine que le style historique ne doit pas s'affubler de semblables banderolles. C'est décrire d'une manière singulièrement compliquée ce qui se passe dans l'âme de la Mère de l'Incarnation, et les *mystérieux concerts* qu'on y entend ont le tort grave, de ressembler aux *incantations* de la *Jongleuse.* On y reconnaît encore la *douce mélodie* aux *suaves ondulations, se prolongeant,* non plus en *spirales aériennes, parmi le silence solennel de la nuit,* mais *à travers les arcades aériennes parmi les ombres du soir.*

Il y a malheureusement, un bon nombre de pages dans ce style. L'*Introduction* surtout, en est presque entièrement composée. L'idée mère de l'*Introduction* était très-belle. C'était de représenter la société naissante en Canada, dans sa triple hiérarchie du prêtre, de la femme, et du soldat-colon. Dix pages de belle prose auraient suffit au développement précis de cette idée, et auraient pu être un portique superbe du temple qu'il voulait élever à la gloire de la Mère de l'Incarnation. Mais l'abbé Casgrain s'est laissé emporter par sa fougueuse imagination, et il a noyé sa pensée dans soixante-dix pages d'une amplification de rhéteur.

Je conclus; M. l'abbé Casgrain fera bien de méditer ce petit passage de Fénélon: "L'histoire perd beau- "coup à être parée. Un bel esprit méprise une histoire "nue; il veut l'habiller, l'orner de broderie et la friser. "C'est une erreur."

Et aussi ces lignes de Mgr. Dupanloup:

"Combien il est déplorable, quand on ne voudrait "voir devant soi qu'un saint, de se trouver en face d'un

“ écrivain qui s'évertue à faire des phrases, à farder, “ pour ainsi dire, à friser ces grandes figures ! ”

Je crains de tomber dans la même ornière que l'abbé Casgrain, la longueur, et je cours aux *Biographies*, dont je ne dirai qu'un mot.

J'y retrouve l'écrivain toujours le même: un beau talent très-imparfait, brillant sans être spirituel, élégant et souple, mais pas attique ni malin, chatoyant mais peu varié.

Les savants nous ahurissent de leurs lubies et de leur technologie. M. Casgrain nous impose quelquefois un ennui du même genre; il nous exhibe pour l'effet, une espèce de bric-à-brac littéraire, qui, en réalité, nuit à l'effet. L'excessive recherche de l'art dépare la vérité et la beauté réelle de l'histoire.

C'est une des causes de la monotonie qui enveloppe la diversité de ses œuvres. Qui a lu une de ces biographies, connaît les autres.

Il donne presque toujours à ses héros des poses exagérées. Ce défaut très-frappant dans l'*Introduction* de l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation*, est aussi remarquable dans les *Biographies*. Il décrit toujours avec pompe, les circonstances les plus ordinaires de la vie. Pour lui, une maison n'est pas une maison, mais un manoir; et si le manoir a une tourelle ou quelque portique, etc., etc., c'est un château, Une petit lisière de terre devient, sous sa plume, une seigneurie ; la moindre tapisserie lui paraît ornée de *figurines*—comme au manoir d'Haberville; et si vous lui faites la faveur d'une petite promenade, dans quelque vieux wagon attelé de quelque vieux cheval blanc, il vous en remerciera par cette phrase : “ comme au *temps jadis*, une *blanche* “ *haquenée* conduisait le *carosse antique, orné des armoiries*

‘ de la famille. On se serait cru au temps de Louis
“ XIV.

Pour résumer ce qui me reste à dire sur l'historien, je dirai que l'histoire n'est pas véritablement de son genre. Il est né romancier. Il a le talent qui convient au roman : l'imagination, l'invention et une connaissance profonde de ce que l'on pourrait appeler les *machines dramatiques.*

Sa pente naturelle le pousse au roman chrétien et je ne vois pas pourquoi, il n'est pas entré dans cette voie. Il a devant lui les plus beaux modèles en ce genre. Fabiola, Callista, Aurélia, Virginia sont des romans magnifiques qui instruisent et qui édifient.

M. Casgrain a visité l'Italie et étudié Rome. Ne pourrait-il pas trouver dans les premiers siècles de l'Histoire de l'Eglise, de pieuses légendes et de dramatiques histoires qui serviraient de canevas à des romans délicieux ?

Je l'engage à y penser et il y trouvera sa veine.

M. Hector Fabre, qui est un critique délicat, a fait l'appréciation de l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation,* et il a trouvé comme moi, *de la déclamation dans le style, l'amour de certains mots sonores dans la phrase, le respect du convenu dans le récit, le culte de la pose dans ses héros.* Il déclare avec beaucoup de ménagements et d'euphémismes que cette *Histoire* demande un *complément* et il donne à l'écrivain, en terminant, ce conseil, qui ne manque pas de sel attique.

“ Qu'il cherche les belles pensées et les belles paroles,
“ pour les dire, lui viendront comme par surcroit ; mais
“ qu'il ne cherche pas d'abord les mots, car lorsque le
“ moment viendra de s'en servir, les pensées lui feront
“ défaut, et il lui faudra les couvrir de la pourpre des

" lieux communs, tout étonnés de se trouver si bien
" vêtus

Tout récemment, M. l'abbé Casgrain s'est révélé comme critique. Il a publié une espèce d'étude littéraire sur M. Chauveau, qu'il annonçait comme étant la première d'une série, soudainement interrompue.

On lui a prêté à cette occasion, certain ressentiment politique, certain intérêt de famille. Je ne sais pas exactement ce qu'il y a de vrai dans ces imputations; mais, ce qui est certain, c'est que l'abbé Casgrain ne fait pas mystère de ses opinions politiques et qu'il prétend appartenir au parti *national.* Il est annexionniste dans toute la force du mot, et il le déclare à qui veut l'entendre, hélas!

Il fut un temps, qui n'est pas encore *perdu dans le crépuscule de son enfance*, où il entretenait d'autres idées. Je trouve, à la fin de l'*Introduction* à l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation*, l'éloquente prédiction que voici sur la république Américaine :

" La parole du Comte de Maistre se réalise sous nos yeux. " Laissez donc grandir cet enfant au maillot,'' avait-il dit, un jour, indigné de la *stupide* admiration qu'on prodiguait aux *prétendus progrès* des Etats-Unis. L'enfant a grandi depuis ce jour; et sa tombe est si près de son berceau, que ses langes pourront lui servir de linceul. Bientôt, cette grande république, fondée sur le sable, morcelée en cent petits états, comme l'Amérique du Sud, dévorera elle-même son influence, et avec elle, celle du protestantisme."

C'est très-bien dit; mais aujourd'hui l'abbé Casgrain ne le trouverait plus si bien pensé. Il n'appellerait plus *stupide*, un sentiment qui est devenu le sien, et il ne placerait plus si près de son berceau la tombe de la *nation-modèle.*

Les opinions, je devrais peut-être dire les sympathies politiques, ont déteint sur l'historien et changé ses idées. Il est bien regrettable qu'il ait glissé sur cette pente, qui l'a déjà conduit à des déclamations creuses et fausses.

C'est ainsi que, dans la biographie de M. de Laterrière, il a pu écrire les lignes suivantes : " Les hommes " ambitieux qui triomphent aujourd'hui sur la ruine de " la chose publique, et que l'histoire inexorable mar- " quera au front d'un fer rouge, ne purent jamais trou- " ver en lui un instrument servile... Ces hommes sont " parvenus un instant, à égarer l'opinion publique ; " mais quarante années consécutives de dévouement à " la patrie, forment un monument de granit, contre " lequel viendront se briser les plumes stipendiées qui " auraient voulu le détruire."

On pardonnerait ces tirades démagogiques à M. L. H. Fréchette ou à M. Dessaulles ; mais elles sont déplacées dans la bouche du premier vicaire de Notre-Dame de Québec.

Ces tendances politiques de l'abbé Casgrain, et une certaine rivalité littéraire ont été cause qu'il n'a pas été juste à l'égard de M. Chauveau. Sa critique est mesquine et manque d'impartialité. J'aurai occasion de le démontrer, lorsque je peindrai l'auteur de *Charles Guérin.*

Il a été plus partial encore sous le pseudonyme de *Placide Lépine,* si toutefois les *Silhouettes Littéraires* peuvent lui être attribuées, ce qu'il y a cent raisons de croire. On m'objectera qu'il n'aurait pas écrit son propre portrait. Néanmoins, qu'on veuille bien considérer qu'il y a dans la *silhouette* de l'abbé Casgrain par *Placide Lépine,* des détails intimes que l'abbé seul, pouvait vraisemblablement connaître, et qui ont dû être écrits sous sa dictée.

Quoiqu'il en soit, prenant pour établi qu'il est l'auteur ou l'un des auteurs des *Silhouettes Littéraires*, nous y trouverions une preuve de plus, que la critique n'est point son fait, et qu'il n'a pas ce goût, ce tact, cet esprit et ce coup d'œil juste qui conviennent au critique. Nous aurons occasion d'y revenir dans les autres portraits.

En attendant, je terminerai celui-ci, par quelques recherches généalogiques et un petit conseil à M. Casgrain.

Placide Lépine a dit:

" L'abbé Casgrain est aristocrate dans sa personne et
" démocrate dans ses idées... Par les hommes il vient
" du peuple. Son bisaïeul qui était soldat, prit part à
" la fameuse bataille de Fontenoy, où les chevaleresques
" gardes Françaises criérent aux Anglais : Tirez les pre-
" miers, Messieurs ! Du côté des femmes, il se rattache
" aux Baby de Ranville, dont il a conservé la belle
" devise : " Au camp valeur, au champ labeur." L'al-
" liance de ses deux sangs explique les contrastes de son
" caractère aristo-plébéien."

De qui est cette histoire ? C'est ce qu'il convient de rechercher.

M. l'abbé Casgrain a une faiblesse ; on est toujours faible par quelqu'endroit ;—il a un culte exagéré des ancêtres. Ce sentiment est très-louable, surtout quand il y a des ancêtres ; mais il ne faut pas pousser trop loin la noble ambition de se trouver des aïeux ou des bisaïeux illustres. On doit se contenter de l'être soi-même et de le faire savoir.

On croirait que M. l'abbé pourrait peut-être mieux qu'un autre, se passer du lustre des aïeux. Mais il n'en est rien, et jamais il n'a laissé échapper une occasion, de parler ou de faire parler de sa *noble* origine.

Dans les *Légendes*, dans les *Miettes*, dans les *Biographies*, dans l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation*, partout, il a semé quelques fleurs sur la tombe de ses illustres ancêtres.

A chaque nouvel écrit, il y revient, il s'y complait. Ici, c'est un ancêtre maternel que l'on déterre, et là, un paternel qui ressuscite.

Ses œuvres ne suffisant pas à la tâche, il y emploie les autres, et dans tous les écrits qu'il peut atteindre avant leur publication, il réussit presque toujours à glisser une note qui publie son origine. On vient de la voir dans les *silhouettes* de Placide Lépine ; et nous la retrouverons ailleurs.

Dans l'*Histoire des Grandes familles Françaises du Canada*, de M. l'abbé Daniel, à la page 533 je lis ce qui suit :

" L'Honorable Charles Casgrain descendait de M.
" Jean-Baptiste Casgrain, originaire de la Vendée et
" sergent dans les troupes à la tête desquelles, il s'était
" signalé maintes fois contre les Turcs. Lorsqu'il
" passa dans la Nouvelle France, un peu avant la con-
" quête, il était couvert de nobles blessures qui attes-
" taient encore son courage."...

" Ce sont les dignes ancêtres de M. l'abbé Raymond
" Casgrain, dont la plume élégante a déjà donné plu-
" sieurs publications où la beauté du style le dispute à
" la richesse des pensées."

Au troisième volume de l'*Histoire des Ursulines*, pages 234 et 235, on est étonné et un peu affligé de retrouver les détails suivants :

" M. Jean-Baptiste Casgrain, le premier de sa famille
" en Canada, émigra peu avant la conquête. C'était un
" glorieux vétéran qui portait d'une manière non
" équivoque les trophées de sa bravoure, ayant eu le

" nez coupé d'un coup de cimeterre, lorsqu'il combattait " contre les Turcs en Orient, et étant devenu boiteux, " par suite d'un coup d'escopette qui lui enleva la " cheville du pied, à la bataille de Fontenoy, en 1745. " De plus, il avait été blessé d'une balle qui lui passa " de la joue à l'oreille droite, et d'un coup de sabre qui " lui sillonna la figure du front à la joue gauche. En " 1747, il assista au siége de Berg-op-Zoom, où les " Français entrèrent en marchant dans le sang jusqu'à " la cheville du pied."

" Un trait nous donnera une idée de *cette foi énergique* " *qui devait passer toute entière* **A SES DESCENDANTS.** Fait " prisonnier par les Turcs, ainsi qu'un chef de brigade " du nom de Sabran, lorsqu'il combattait en remplace- " ment des chevaliers de Malte tués en Orient, un " renégat vint leur proposer de passer à l'Islamisme— " Ah! s'écria Sabran, s'adressant à son compagnon " d'infortune, est-il possible qu'on vienne outrager Dieu " d'une telle manière!" A ces mots Jean Casgrain " furieux se précipite sur le renégat, et il l'aurait tué, si " un janissaire ne se fut jeté sur lui avec un cimeterre. " L'intrépide soldat saisit une chaise et frappe le " janissaire à mort. Jean et Sabran reçurent cinquante " neuf coups de nerf de bœuf; le second en mourut. Le " brave soldat chrétien reçut encore vingt-cinq coups " de bâton de calabre, sous la plante des pieds. Ce fut " après avoir assisté à cinquante combats et engage- " ments, ayant été promu au grade de sergent-major " après la retraite de l'armée française devant Prague, " que l'héroïque vétéran s'embarqua pour la Nouvelle " France. Il était natif d'Airvault, petite ville du " Poitou, à huit lieues de Saumur, dans la Vendée " militaire. M. J. B. Casgrain se fixa à Québec où il " tint un commerce sous le fort, à droite de l'escalier

" de la basse-ville. Son fils, M. Pierre Casgrain, mort " en 1828, acquit les seigneuries de N. N. de Liesse, de " la Bouteillerie, de la Rivière-Ouelle et de N.-D. de " Bon Secours, de l'Islet.

" En même temps que M. J. B. Casgrain, étaient " venus en Canada MM. Bonenfant et Letellier de St. " Just."

Comment l'abbé Daniel et l'auteur de l'*Histoire des Ursulines* ont-ils appris tous ces faits extraordinaires ? Quelles relations ont-ils pu avoir avec ce sergent qui combattait *à la tête des troupes*, comme un maréchal de France—qui portait comme trophée de sa bravoure, un nez qu'un coup de cimeterre lui avait enlevé—qui avait perdu la cheville du pied à la bataille de Fontenoy, et qui rentrait dans Berg-op-Zoom en marchant dans le sang jusqu'à la cheville qu'il n'avait plus—qui portait sur sa figure, d'un côté le sillon d'une balle. et de l'autre le sillon d'un sabre—qui avait reçu cinquante-neuf coups de nerf de bœuf, vingt-cinq coups de bâton de Calabre, et pris part à cinquante combats, et qui, avec tout cela, n'était que sergent ?

Evidemment il y a là, un cachet de facture qu'il est impossible de méconnaître, et je crois que l'on peut accuser, sans témérité, la plume féconde de notre illustre abbé.

C'est le commencement d'un pétit travail d'ennoblissement, dont le reste, encore inédit, est cependant trop connu. On a essayé: d'Airvault... et les vers faits à la Rivière Ouelle étaient datés du *Manoir d'Airvault*. On a montré aux amis un certain blason ; on l'a même encadré et suspendu dans le cabinet de travail du littérateur, à côté du *portrait de mon père* qui lui dit :

> **Embrasse, mon enfant, le portrait de ton père**
> **Pour être comme lui *digne de tes aïeux*.**

Bref, tout cela se serait déjà traduit par une notice communiquée au *livre d'Or de la noblesse*, si les pages de ce livre souffraient tout, comme les papiers. Ce cher Livre d'Or ! il chatoie si agréablement la vue ! On serait si heureux d'y lire cette page... à peu près comme on l'a rêvée :

" Casgrain d'Airvault—originaires de Vendée—Fief de la Rivière Ouelle et de l'Islet—Manoir d'Airvault—Alliés à la noble famille des Letellier de St. Just.

" Les d'Airvault portent de gueule avec gerbe et flamberge d'or ; ils ont la fière devise : au champ labeur, au camp valeur ! "

Hélas ! cette page d'or, tant convoitée, n'existera probablement jamais. Car, avant de consentir à son insertion au *livre de la noblesse*, on y regardera à deux fois, on fera des recherches, on fouillera le greffe de Québec, et, dans les régistres des baptêmes, mariages et sépultures des paroisses de Québec et de Beaumont, on trouvera divers actes authentiques constatant que Jean Casgrain était *traiteur* à la basse-ville, c'est-à-dire préparait et servait à manger et à boire aux voyageurs et aux viveurs de ce temps-là, et qu'il épousa, à Québec, une demoiselle Duchesne dite LeRoide, fille d'André Duchesne dit LeRoide, de la nation des Pawnis. Ces actes établiront que Jean Casgrain n'était pas originaire de Vendée, mais de l'ancienne petite province d'Aunis, et qu'au lieu d'être sergent à la tête des troupes, il était tout bonnement cuisinier à la tête de ses plats ; que s'il a fait couler le sang, ce ne peut guère être que celui de la volaille, et que ses blessures,—s'il en avait—étaient probablement des brûlures.

Donc, si le Jean-Baptiste Casgrain, Vendéen, né à Airvault ; le Casgrain sergent qui combattait à la tête des troupes de France et de Navarre ; le Casgrain pour-

fendeur et mangeur de Turcs, le *nasicobole, minus-cheville, balafré et calabré*, si ce Casgrain a existé—ce que personne ne voudra croire,—ce ne peut être Jean Casgrain le cuisinier, qui en l'an de grâce 1750, tournait des crêpes dans sa gargotte de la basse-ville, et menait à l'autel mademoiselle LeRoide, de la nation des Pawnis.

Remarquez bien que je ne méprise pas les Pawnis, non plus qu'aucune autre tribu sauvage. J'en fais au contraire grand cas, et l'on me dirait que j'ai du sang sauvage dans les veines que je n'en serais pas du tout humilié. Tout ce que je veux établir, c'est que M. l'abbé ne descend pas en droite ligne des Montmorency ou des Caniac de Périgord.

En fait de généalogie, je dis comme le grand poëte de la Grèce, Homère : "A quoi bon questionner sur la race ? Telle est la génération des feuilles dans les forêts, telle aussi celle des mortels. Parmi les feuilles, le vent verse les unes à terre, et la forêt verdoyante fait pousser les autres sitôt que revient la saison du printemps ; c'est ainsi que les races des hommes tantôt fleurissent et tantôt finissent."

Donc, mon cher abbé, veuillez m'en croire, laissez de côté tous ces travaux généalogiques. Que votre bisaïeul soit Casgrain le balafré, ou Casgrain le vendeur de saucisses, il importe peu. Les gens d'esprit ne vous en estimeront ni plus ni moins, et cela n'ajoute ni ne retranche à votre mérite personnel, que nous reconnaissons autant que vos meilleurs amis.

Vous avez très-bien dit, dans la biographie de M. Faribault : " il est une aristocratie que l'on ne parviendra jamais à détruire : c'est celle de l'urbanité, de la politesse des manières, de la dignité et de la noblesse des sentiments." Cette aristocratie indestructible, vous

la possédez ; qu'avez-vous besoin de faire tant de frais pour en acquérir une autre ?

Ce *dada* qui vous tourmente est d'ailleurs, vous le savez, la faiblesse de plusieurs, et le but de ces pages n'est pas d'humilier, mais de corriger ceux qui en sont possédés.

Après cela, ayez le *caractère aristo-plébéien*, si la chose vous va, et je n'y mettrai pas d'obstacle, puisque cela ne nuit en rien à votre caractère sacré, qui est irréprochable.

F. A. H. LARUE.

De omni re scibile et quibusdam aliis
Pic de la Mirandole.

I.

Un soir—c'était en l'année 1869—je me trouvais, je ne sais plus à quelle occasion, dans la vieille capitale de la province de Québec. Je n'avais rien à faire ; la chambre ne siégeait pas, le Septuor Haydn chômait ; l'*Evénement* ne contenait pas un fait-divers passable ; j'étais menacé d'ennui sérieux. Je pensai tout-à-coup au Dr. Larue, que je connaissais bien, et j'allai frapper à sa porte.

Je le trouvai dans un état d'excitation qui me surprit chez un homme habituellement si calme. Il marchait à grands pas, les mains derrière le dos, et se parlait à lui-même, assez haut pour être entendu. De temps en temps il allongeait les bras et le menton, gesticulait, ou passait les doigts dans la chevelure.

Il me demanda d'un ton sec, comment était ma santé, et me fit asseoir ; puis continua de marcher d'un pas nerveux, et la conversation s'engagea :

—J'ai une grande nouvelle à vous annoncer, me dit-il : je suis riche !

—Riche d'espérances, d'illusions, de projets ?

—Mieux que ça, riche de dollars, comme un vrai yankee.

—Et quel est le chiffre de votre fortune ?

—Au moins cent mille piastres.

—C'est joli. Je suppose que ces beaux capitaux sont déposés dans la banque de l'avenir ?

—C'est un peu vrai, mais cet avenir est si rapproché ! Ecoutez :

Aujourd'hui même, à Pittsburg, dans la république voisine, une compagnie américaine a dû faire l'essai d'un nouveau procédé de mon invention pour manufacturer l'acier, et je suis parfaitement sûr du succès. Or, le succès de cette affaire, c'est la fortune pour moi, et d'un moment à l'autre j'attends une dépêche qui m'apportera la joyeuse nouvelle.

Songez donc, s'écria-t-il, en regardant sa montre ; il est huit heures, et à neuf heures j'aurai probablement reçu ma réponse. Dans une heure, je serai riche de plus de cent mille piastres.

Je compris qu'un homme qui en était arrivé à une époque aussi importante de sa vie, avait besoin d'être seul, et je le laissai à ses réflexions.

C'est probablement ce soir là, qu'il commença son article "*Les Peabody en Canada*," et qu'il écrivit la phrase suivante :

" Ce n'est pas chose aussi difficile qu'on se l'imagine
" d'amasser des richesses, d'entasser même des millions.
" Le hasard fait la moitié, les trois quarts de la beso-

" gne ; il suffit de se trouver sur le chemin de la for-
" tune... quand elle passe ; seulement, il faut bien
" l'avouer, elle ne passe pas tous les jours."

Hélas ! neuf heures, dix heures, onze heures sonnèrent, et la dépêche tant désirée n'arriva pas. Le lendemain, même attente suivie de la même déception ; et, finalement, la fameuse dépêche est encore à Pittsburg.

Je suppose qu'il ne continua son article que le surlendemain ; car voici la phrase qui suit :

" A en juger par la dose d'intelligence qui est la part
" du grand nombre des riches, la somme d'esprit à
" dépenser pour arriver à être millionnaire n'est pas
" exhorbitante, hormis donc que l'on suppose que la
" dépense a été telle, que, tout compte fait, il n'en reste
" plus guère en caisse... L'esprit de négoce a toujours
" été—plus en ce siècle, dit-on, qu'en aucun autre—
" d'une étroitesse extrême."

Quoiqu'il en soit, cette petite histoire démontre, que l'homme qui pose en ce moment devant moi, n'est pas simplement un littérateur. Il est industriel et industrieux, chimiste et métallurgiste distingué, et enfin, auteur d'un petit *traité d'agriculture* qui passe pour être bien fait.

Il sait beaucoup de choses et il fait de tout, comme son confrère de France, le Docteur Véron, avec cette différence que celui-ci a fini par la littérature, tandis que le Dr Larue a commencé par là, et finira par l'industrie et le négoce, après avoir guéri des rhumes de poitrine et des maux de gorge.

Ainsi va l'homme, quand il a du toupet, et quand il s'est dit une bonne fois, avec résolution de parvenir : *quo non ascendam ?*

Il est bien entendu que ce n'est pas le médecin, ni l'agronome, ni l'industriel que je vais peindre. C'est le

littérateur seul, celui qui fait des phrases bilieuses, tout en roulant des pilules anti-bilieuses, et qui sait mêler l'esprit littéraire au sable magnétique, pour mieux fabriquer l'acier. C'est l'auteur de quelques articles de journaux et de quelques *lectures* qui ont eu du succès, et qu'il a réunis dans un volume auquel il a donné le titre de *Mélanges*.

Comme l'abbé Casgrain, le Dr. Larue a eu l'avantage de *vivre dans l'intimité* de M. Placide Lépine ; on le verra par les détails intimes qu'il a racontés au public— et si ce critique baroque à six mains, en a fait un portrait ridicule, soyons assuré qu'il n'y a pas de sa faute. Il avait les meilleures intentions du monde.

Nous allons le suivre un peu, avant d'en venir à l'appréciation des *Mélanges*.

II.

L'illustre Marchildon disait un jour, qu'il n'était d'aucun *sexe*. Or, voici comment Placide Lépine commence la silhouette de son ami le docteur, sous l'épigraphe invariable : *Nuda veritas*. " Mâle caractère, mâle esprit, mâle figure, tel est l'original de ce mâle portrait."

Evidemment, il n'a pas voulu qu'on put dire du silhouetté, ce que Marchildon disait de lui-même.

" Le Dr. Larue a ses quarante ans ; l'île d'Orléans est sa patrie, St. Jean sa paroisse, l'université-Laval sa mère. La mère et le fils sont fiers l'un de l'autre."

Certes, M. Fabre avait bien raison de trouver ce début solennel ; mais il aurait fait connaître toute sa pensée s'il eut ajouté : qu'il lui semblait un peu ridicule.

Puis vient un brusque dithyrambe en l'honneur de l'université-Laval, avec accompagnement d'injures

très-propres à confondre les prétendus ennemis de cette grande institution, qui n'a qu'un tort—celui de ne pas connaître ses vrais amis.*

Quelques phrases extraites de la *physiographie* du savant docteur sont maintenant soumises au public, à qui nous laissons le soin de juger, si M. Placide a bien réussi, sans le vouloir, à se moquer de celui qu'il fait poser.

" Le Dr. Larue est un homme de moyenne taille, assez grêle, preste dans ses mouvements. Figure bilieuse, pâle, effilée de la base... Un sourire moqueur est accroché au coin de sa moustache... Il aime à mordre... *Ses dents sont bonnes* ; les canines sont remarquablement longues... Vous jureriez qu'il a entre les dents, quelques lambeaux de la chair de son prochain."

Pour un chien, ce serait là, un joli portrait ; mais pour un illustre d'entre les illustres, voire même pour un simple mortel, franchement ça n'est point flatteur. Si, après l'avoir vu peint de cette manière, maman Laval est encore fière de son petit mâle, c'est qu'elle n'est pas difficile, ou que l'amour maternel l'aveugle singulièrement. Il n'y aurait là, du reste, rien de bien étonnant. Lorsqu'on prend tant de plaisir à se faire réciter, entre la poire et le fromage, " La Voix d'un Exilé," ou des phrases anti-patriotiques sur les destinées providentielles des Etats-Unis, on n'est pas bien éloigné d'admirer les gens qui ont l'air d'avoir suspendu à leurs crocs, des lambeaux de chair humaine.

---

* Malgré tout ce beau zèle pour l'université, on a sacrifié assez lestement, dans la silhouette de M. Taché, un ancien recteur de cette institution. Il est vrai que cet ancien recteur le méritait bien, pour avoir fait dans une lecture publique, une sanglante critique des *Légendes*.

J. P.

A la vérité, il y a dans le portrait du docteur des traits plus aimables et surtout plus vrais. Ceux même que nous avons signalés ont leurs correctifs. Ainsi, l'on prend soin de vous dire qu'il est "gouailleur sans malice," et qu'il lui arrive, sans doute, comme à bien des gens, de n'être pas aussi terrible qu'il en a l'air. De plus, "ses yeux bruns sont méditatifs, dans l'ardeur de la discussion, les prunelles s'allument, et les cils, longs et serrés, se changent en dards perçants dont l'attaque est difficile à soutenir."

Voilà des cils qui subissent une étrange métamorphose et qui font bien du ravage. On a vu souvent, dans le langage figuré, *les éclairs des yeux*; mais *les dards des paupières*, c'est du nouveau; c'est une arme à laquelle on n'a pas songé dans les dernières guerres, et le docteur, qui ne dédaigne point de prendre des brevets d'invention, devrait, vite, se faire inscrire à Outaouais. Il n'est pas de même des "sillons de l'énergie;" ils sont "caractéristiques" paraît-il, et dame énergie les a placés elle-même, juste entre les deux sourcils de M. Larue.

Nous arrivons au trait capital: "Le front plus haut qne large a de l'audace; les cheveux brun-châtain sont érigés en toupet."—En toupet, morbleu, je le crois bien! Il y a même des gens qui disent en parlant de lui: le toupet, c'est l'homme!

Et c'est grâce à ce toupet qu'il se mêle de tout, pérore sur tout, griffonne sur tout, et du haut de sa chaire de professeur, oû des colonnes de l'*Evénement*, régente son pays et parfois l'univers. Politique, religion, littérature, chimie, métallurgie, agriculture, instruction publique, affaires municipales, industrie, commerce, finances et même la médecine; tout est de son ressort. De tout, il parle en maître; gardez-vous de le contre-

dire; savez-vous ce qui vous arriverait? Eh bien, c'est M. Placide qui vous l'apprend: "il vous exprimera tout son dédain." Et savez-vous comment le docteur exprime tout son dédain? "Pour lui, le souverain signe du dédain est de s'allonger la mâchoire en avant et de se mordre les dents (sic)." Comment s'y prend-on pour se mordre les dents? Demandez-le à M. Placide, ou à l'abbé Casgrain, qui lui-même a de si belles dents, ou bien encore à son cousin le dentiste—et s'ils ne vous le disent pas, eh bien! tenez toujours pour certain, qu'un homme qui possède le terrible secret de s'allonger la mâchoire en avant, et de se mordre les dents; un homme qui, de plus a les canines très-longues; un homme qui porte toujours un sourire moqueur accroché au coin de sa moustache; un homme dont les cils deviennent des dards lorsque ses prunelles s'allument, un tel homme, enfin, n'est pas bon à rencontrer à toute heure du jour ou de la nuit, et gardez-vous bien de croiser son chemin! Il va sans dire d'ailleurs, que M. Lépine croit tous ces détails physiologiques nécessaires pour faire bien juger le littérateur.

Une autre découverte: "Sur son crâne la bosse de l'ironie fait saillie." Avez-vous connu des bosses qui ne faisaient point saillie? Les autres bosses de notre illustre feraient-elles saillie à l'intérieur? Mais, pour toutes ces choses merveilleuses, il y a une raison, et si vous ne la devinez pas; attention! "Le Docteur Larue a le génie du professorat." En voici la preuve. Vous vous imaginez peut-être, que les choses se passent aux leçons de notre héros, comme elles peuvent se passer pour le commun des professeurs et pour le commun des auditoires? Lisez ce prologue de mélodrame et détrompez vous:"

" Il est huit heures du soir, c'est l'heure du cours. Entrons.

" La foule se presse dans les couloirs ; je gravis avec elle deux paliers, me voici dans l'amphithéâtre où se donnent les cours scientifiqūes. Les gradins de l'hémicycle sont remplis d'auditeurs, qui chuchotent entr'eux, en attendant l'ouverture du cours.

" Une porte s'ouvre, on voit poindre le bâton de l'appariteur. Le silence se fait. Le professeur arrive d'un pas prompt et ferme. Une salve d'applaudissements l'accueille ; il salue avec un léger sourire. Le cours commence ! !..." Et le compte-rendu finit.

J'avoue que cette mise en scène est soignée ; mais elle a le défaut de donner trop d'importance à des objets qui sont, après tout, bien secondaires. On se demande ce qui arriverait si, par hasard, les choses se passaient autrement : si *l'apparition* se faisait sans *appariteur*, si la porte ne s'ouvrait pas auparavant, si le bâton n'entrait point le premier, si le professeur, ayant fait une mauvaise clinique ce jour-là, (je suppose qu'il a des malades) marchait d'un pas moins prompt ou moins ferme, oubliait de saluer, ou négligeait de sourire.

Voilà autant de choses inquiétantes, et l'on a raison de craindre que le cours n'aurait pas lieu, si l'une d'elles faisait défaut. L'anxiété redouble quand on apprend que le docteur est " un esprit lucide servi par une parole éclatante, une élocution pure, animée, une méthode simple, claire comme le soleil."

— Rien que cela !

Soleil, divin soleil qui fait mûrir les citrouilles, tu n'es pas plus clair que le docteur Larue ! Ce n'est pas la peine ; à ta place, je résignerais.

Ravise-toi, cependant. Il n'y a pas, dans tout l'empire Britannique sur lequel, ô divin soleil, tu ne te

couches jamais, (en attendant que M. Fabre et l'abbé Casgrain nous aient donné l'annexion), il n'y a pas beaucoup d'hommes comme ce professeur.

" Ses idées circulent dans tous les journaux...il donne des pensées à ceux qui n'en ont pas "...et puis " donnez-moi dix hommes comme cela (s'écrie M. Placide dans un accès de lyrisme), donnez-moi dix hommes comme cela, et dans dix ans la face du pays sera changée ! "

Dix fois dix font cent. Pourquoi marchander ? Que n'en trouve-t-on cent tout de suite ? Quand on songe qu'alors, dans une année, le pays, qui aurait commencé avec une face au premier janvier, se trouverait avec une autre face à la St. Sylvestre !

Il y a, cependant, une chose qui m'intrigue ; ce sont ces chuchotements qui précèdent l'entrée du professeur. Avant Placide et ses impayables silhouettes, je ne sais trop ce que pouvaient s'entre-dire les gavroches de l'endroit. Aujourd'hui qu'ils ont lu tout cela, je m'imagine entendre, même dans le grand silence qui se fait entre le bâton de l'appariteur et la salve d'applaudissements :

—Ecoute donc, chose, as-tu vu le professeur ? Regarde-moi donc ses canines ? As-tu remarqué sa bosse de l'ironie ? L'a-t-il un peu le toupet ! Tiens, v'là son sourire qui se décroche de sa moustache !—Se mord-t-il toujours les dents ? Dis donc, enfin, avec quoi qu'on se les mord, les dents ?—Tais-toi donc, Grognon, faut pas manquer au respect ; regarde ses prunelles qui s'allument.—En garde ! v'là ses cils-dards qui se forment en colonne !......

Mais j'arrive à des questions bien plus scabreuses, lorsque je songe que les titis du paradis universitaire ont lu les deux intéressantes anecdotes que voici :

Tous les grands hommes ont eu dans leur enfance des aventures extraordinaires; il y en a même qui ont commencé avant de naître. Les mères de ces grands hommes ont vu des flammes s'agiter dans l'air, elles ont entendu des voix.

Or, écoutez petits et grands, ce que raconte ce bon Placide. L'histoire est d'autant plus authentique que c'est une confidence intime, (comme les *Miettes* de l'abbé Casgrain) et que les paroles sont mises dans la bouche du héros :

" J'avais quinze ans. Je passais devant la grange chez nous, une botte de foin sur la tête. En traversant devant la bergerie, je ne m'aperçus pas que la porte était ouverte. Je m'en allais tranquillement, sans soupçonner le moins du monde, que le bélier accourait derrière moi à toutes *jambes* (sic). Il vint me toquer, vous savez bien où, avec une telle violence que j'allai voler d'un côté, et la botte de l'autre. Je fus quinze jours sans m'asseoir."

Et d'une !

Qu'on me permette d'abréger l'autre. Le docteur rencontra un jour, sur le pont de glace, un homme ivre qui lui fit un *black-eye*. " Comment revenir à la ville ? Comment paraître à mes cours ? La nécessité est ingénieuse. Je fis réparer le désastre par un peintre, qui dissimula la contusion sous une couche de peinture."

Maintenant, n'est-il pas à craindre que ces jeunes messieurs de l'auditoire ne se demandent : Tiens, le professeur Chose qui m'avait toujours dit que le docteur était toqué !...Savais-tu, toi, que çà venait d'un bélier ?—Ecoute-donc, gavroche, où donc qu'il l'a toqué, le bélier ?—Parbleu, c'est dans le sillon de l'énergie.—Tais-toi, finfin, tu ne connais point ta cosmographie ; ça doit être aux antipodes de la bosse de l'ironie.—Je

voudrais bien la voir, sa black-eye—Laquelle? Celle qui n'a pas été peinturée?—Va donc, farceur! Ça ne lui arrivera plus au docteur—Pourquoi?—Parce qu'il a pris des leçons de boxe—Ça le sauvera des black-eyes, mais pas des toquades!...

On peut concevoir les variations propres à ce thème.

Un homme qui dans sa jeunesse avait eu de pareilles aventures, devait faire dans sa maturité, des choses plus remarquables encore. Aussi, " est-il d'une grande " force sur le moulinet...Il sait la boxe et le bâton...Il a " une demi-douzaine d'enfants ; il espère encore en avoir " autant, et tient, comme Napoléon, que le plus grand " patriote est celui qui en a le plus. La plume est " pour lui une pioche, une truelle... il ne croit pas aux " livres... il en a fait un, par hasard, un *pot pourri* qu'il " a intitulé : *Mélanges*.

" Rien ne l'indigne, (après de tels exploits, il est " permis d'avoir l'indignation facile,) rien ne l'indigne, " comme de voir la bande des niais et des impuissants " qui, incapables d'avancer, passent leur temps à barrer " les jambes à ceux qui veulent aller de l'avant.

" Qui croirait que cet homme ardent, actif, qui ne " peut souffrir aucun joug, se laisse atteler par ses en-" fants ?

" Le Dr, Larue est le plus tendre des époux, le plus " passionné des pères (sic). Entrez à son bureau ; vous " le trouvez comme Henri IV, avec son petit Louis " XIII sur le dos, un fouet à la main."

Maintenant, si, après avoir lu cette grotesque silhouette d'un des coryphées de la silhouetterie, chef-d'œuvre qu'il m'a suffi de transcrire pour en montrer tout le ridicule, quelqu'un me demandait ma façon de penser sur le compte de M. Hubert Larue, je répondrais... ou plutôt j'aimerais mieux dire tout droit à ce

bon Hubert lui-même, en supposant qu'il daignât m'écouter :

Hubert, mon ami, je vous ai connu quand vous n'aviez point tout cet attirail que vos amis d'aujourd'hui, veulent bien vous donner ; c'était à une époque de transition, entre l'aventure du bélier et celle de l'homme ivre. Franchement, vous n'étiez pas un méchant garçon, ni un personnage ridicule ; vous aviez fait de bonnes études ; vous parliez déjà beaucoup, il est vrai, et sur un ton un peu saccadé et pas trop agréable, mais vous écriviez quelquefois spirituellement, et on ne vous connaissait pas encore cette rage de vous mêler de tout, qui d'après votre biographe, fait votre gloire. Vous promettiez d'être un excellent médecin, avec une grande clientèle, et vous le seriez devenu si vous n'eussiez point couru tant de lièvres à la fois, sans parler des béliers avec lesquels vous feriez bien de conclure un traité de paix, pour éviter les toquades.

Vous êtes un bon chimiste. Je ne saurais jurer " que vos mains fines, habituées aux expériences chimiques, indiquent une manipulation habile," comme l'affirme votre ami Placide.—Ça ne saute pas aux yeux, mais, enfin, la chose est possible, quoiqu'elle ne paraisse point d'accord avec toutes vos mâles qualités. Vous avez fait une multitude d'analyses qui ont envoyé plus d'un pauvre diable à Kingston,* et vous retirez pour cela, chaque année, des sommes assez rondes de ce trésor public sur le sort duquel vos amis s'appitoient si lamentablement. Vous êtes aussi le médecin, le chirurgien et le chimiste en titre de votre beau-frère le coroner ; en votre qualité officielle, lorsqu'un homme s'est noyé, c'est vous qui dites solennellement aux jurés, qu'il est mort

* Au pénitentiaire de Kingston.

parce que l'eau a un peu trop gêné sa respiration. Vous dites cela en termes beaucoup plus scientifiques, et c'est encore une spécialité qui vous rapporte un assez joli denier.

Dans toutes ces choses, vous ne trouvez guère de légitime contradicteur, Il y a peu d'Orfila et de Raspail dans ce pays pour vous tenir tête. Devant les tribunaux, vous parlez comme un oracle, si bien que, non content d'étaler votre science, vous entreprenez quelquefois d'enseigner aux juges et aux avocats leur métier. Faites cela pourtant, le moins souvent possible, surtout avec le juge-en-chef Duval.

Quant à vos écrits, je ne nie point leur mérite, mais j'y cherche en vain " les idées qui vont révolutionner le monde," et je n'ai pas encore constaté leur " influence." " Je ne la sens pas dans l'air," comme votre silhouetteur; toutefois, j'admets qu'ils renferment diverses choses en l'air.

Vos *Mélanges* ont le défaut d'être trop mélangés. Ils ne sont pas les différentes parties d'une œuvre homogène. Aucun lien commun ne les unit. Pas une idée-mère qui domine le tout.

C'est pour cela, me direz-vous, que vous avez donné à vos œuvres ce titre indéfini : " *Mélanges.*" Cependant, je fais observer qu'il ne manque pas d'ouvrages portant ce titre, et qui possèdent l'unité. Ce sont les formes diverses d'un fond unique.

Au reste, c'est un livre agréable à lire, et qui prouve de l'esprit d'observation, de la couleur et de l'imagination. Le style est beaucoup moins fleuri que celui de l'abbé Casgrain, mais il est plus correct, moins imagé mais plus concis. S'il a moins de qualités—ce qui serait difficile à dire—il a certainement moins de défauts. L'emphase, le précieux, la cheville et le pathos ne s'y

rencontrent guère, et l'on y sent moins ce travail opiniâtre de l'écrivain, qui fatigue le lecteur.

La recherche de l'esprit y est peut-être le seul travail choquant, dont le lecteur s'aperçoive. Vous avez fait trop d'efforts en ce genre ; vous avez coupé trop de phrases principales, et vous y avez semé trop d'incidentes inattendues, pour arriver à faire de l'esprit. Quand le lecteur s'aperçoit de ce jeu, l'effet est raté.

Il n'en est pas moins vrai que vous avez de l'esprit, presqu'autant que vous croyez en avoir, assez, dans tous les cas, pour que je puisse livrer à vos réflections les phrases suivantes d'un grand penseur.

" La force de l'esprit consiste à en connaître les " bornes...Tout ce qui n'est qu'*esprit* est un peu *volatil* " de sa nature, au moral comme au physique. Il " produit d'abord une impression vive, qui bientôt se " dissipe et s'évapore à force d'être répétée : semblable " à ces monnaies dont l'empreinte s'efface par le frotte- " ment."

La méditation de ces pensées vous persuadera que, plus de modestie et de jugement ne vous nuiraient pas ; et elle vous expliquera comment, on peut lire vos *Mélanges* avec plaisir, mais non pas les relire.

J'ai dit que l'emphase et la cheville ne se rencontrent guère dans vos *Mélanges*. Je dois en excepter le *Défricheur de langue*, qui est une pièce fort chevillée. L'à-propos et l'actualité en firent tout le succès, lors de son apparition. Aujourd'hui, on la lit en entier presque sans dérider.

Mais c'est une œuvre de jeunesse, et je suis volontiers indulgent pour vos débuts.

Ce morceau est d'ailleurs en vers, et vous admettrez sans doute, que vous n'avez pas comme M. Fréchette, l'art d'alligner des rimes sans rien mettre dedans.

Plusieurs vers de cette pièce sont de M. J. C. Taché, et je les reconnaîtrais, lors même qu'ils ne seraient pas indiqués par une astérisque. Ils portent le cachet de leur auteur, et sans être faciles (car lui non plus, n'a pas la bosse de la versification,) ils sont les meilleurs.

Heureusement, vous avez fait peu de vers, et je vous en félicite. Je me rappelle avoir entendu chanter une chanson dont vous êtes l'auteur, et qui ne vaut pas mieux que les romances de Mimi Pinson, Voici le premier couplet :

> **Est-ce bien toi qui causes mon délire,**
> **Amour que je croyais toujours braver ?**
> **Est-ce bien toi qui dans mon cœur soupires,**
> **En me disant : il faut encore aimer ?**
> **Frappe, ô douleur, je défie ta colère,**
> **Mon pauvre cœur saura bien te lasser ;**
> **Mais frappe encore, verse ta coupe amère,**
> **Oh ! laissez-moi, je veux toujours aimer !**

Vous me direz, mon cher docteur, que c'est un péché de jeunesse dont vous ne vous êtes pas vanté, et ce sera vrai. Je passe donc sans insister davantage.

Placide Lépine vous a fait injure, il me semble, en disant que les "*Mélanges*" contiennent *la somme de vos idées.* Si c'était là tout l'homme, ce serait trop peu. A côté de quelques idées sérieuses, on y trouve de jolies choses, d'élégantes babioles, "des fanfreluches" même, qui plairaient davantage au lecteur, si l'on n'y sentait un peu de suffisance dans votre gaîté, et si l'on n'y voyait d'aventure, poindre—comme le bâton de l'appariteur —un petit bout de pédanterie.

Mais enfin, vous êtes encore mieux que votre livre, et tout votre cerveau n'est pas là. Sinon, vous n'avez rien de ce qu'il faut *pour créer une révolution dans les esprits.*

Après l'exécution que Placide Lépine a faite de vous, bien malgré lui, il ne saurait être dangereux de vous

flatter. J'ajouterai donc que vous n'êtes pas un mauvais professeur ; vous avez un avantage sur quelques-uns de vos confrères, qui, s'il fallait en croire le *Journal de Québec*, ne connaissent pas le premier mot de ce qu'ils enseignent.

Votre diction n'est point parfaite ; Placide lui-même en convient. Seulement, il se trompe du tout au tout, dans le seul reproche qu'il vous adresse : " Votre phrase marche, dit-il, elle ne vole pas." Je trouve, moi, et d'autres trouvent aussi, que, si elle se contentait de marcher, ce serait pour le mieux ; mais elle court par sauts et par bonds et souvent elle tombe dans de véritables casse-cous.

Pour votre parole parlée, aussi bien que pour votre parole écrite, le plus grand défaut, peut-être, c'est cette préoccupation de vous-même, cette moue dédaigneuse, qui a tant charmé votre ami Placide ; c'est ce sourire au coin de votre moustache, que vous ferez bien de décrocher une fois pour toutes, quitte à le déposer au musée ou à la bibliothèque. L'abbé Brunet et l'abbé Laverdière, ces intrépides collectionneurs, ne le refuseront pas.

Donc, si vous voulez être bien gentil, si vous voulez que maman Laval puisse être vraiment fière de vous, soyez un peu moins convaincu de votre propre mérite, et admettez un peu plus volontiers celui des autres ; ôtez-vous de la tête cette idée malsaine, que tous ceux qui ne s'agitent pas autant que vous, sont des niais et des impuissants ; n'allongez pas si souvent la mâchoire, comme signe suprême de votre dédain, et ne cherchez pas à vous mordre les dents.

Vous avez des connaissances, de la sagacité, du talent et de l'étude. Faites servir tout cela, avec discernement, pour le plus grand avantage de tous, et tout ira

pour le mieux dans le meilleur des mondes. On a beaucoup parlé d'un navire qui n'avait pas de quille ; il faut redouter davantage de n'avoir point de gouvernail.

Et maintenant, ô le plus malin des professeurs, ne vous mettez jamais à quatre pattes et ne vous laissez pas atteler. Cette posture est pleine de dangers. Elle n'a pas réussi au roi Nabuchodonosor, qui, dans son temps, était un aussi grand homme qu'Henri IV et vous même.

Il n'est pas bon, non plus, d'habituer vos petits Louis XIII à vous monter sur le dos, cravache en main. C'est le faible de notre époque—on l'a dit souvent—de manquer de respect. Parents, professeurs, gouvernants, autorités de toute espèce se laissent trop monter sur le dos. Louis XIII ne ferait peut-être pas une aussi triste figure dans l'histoire, entre deux grands rois, s'il eut reçu une autre éducation ; craignez le même malheur pour Hubert second.

Pour en finir, bon docteur, ayez un peu moins de morgue et appliquez vous aux choses de votre spécialité.

Guérissez-vous du *cacoethes scribendi*. Je ne dis rien du *cacoethes loquendi*—toute votre pharmacopée n'y suffirait pas ;—ne songez point à éclipser l'universalité de Pic de la Mirandole, ni celle de Voltaire, qui, elles-mêmes, ne furent pas de bon aloi ; défiez-vous des succès de la plateforme, des cliques, des flagorneurs, des cancans, des prôneurs qui veulent être prônés, de la camaraderie, de la bohême, des biographies mirobolantes—comme celle du Chevalier Falardeau,*—des silhouettes improvisées ; allez, sans tout cela, votre petit bonhomme de chemin, et en dépit de tous les Placide

* Peintre canadien, établi à Florence depuis nombre d'années.

Lépine, vous ne serez point plus ridicule qu'un autre, et il vous arrivera même d'être plus utile à vos compatriotes, que plusieurs grands hommes de votre connaissance, y compris l'économiste Langelier, l'agronome Jôson, * le fantaisiste Fabre, et l'abbé aux légendes.

M. MARMETTE.

> Il me prit avec lui pour m'aider à penser ;
> Trois mois entiers ensemble nous pensâmes
> Lûmes beaucoup et rien n'imaginâmes.
>
> VOLTAIRE.

I.

L'abbé Casgrain a plusieurs choses *intimes* :

1o. Une édition *intime* de ses *Miettes* qui se vendait d'abord très-cher, et qui maintenant se donne à très-bon marché.

2o. Un sourire *intime*, qui permet au critique Lépine d'admirer ses belles dents.

3o. Un secrétaire *intime*, qui écrit ce que l'abbé ne peut que dicter, et qui n'est autre que M. Joseph Marmette.

A ce métier de secrétaire *intime* on gagne :

1o. Des descriptions mirobolantes, comme celles de *François de Bienville*, de *l'Intendant Bigot* et des *Légendes*.

2o. Un exemplaire des œuvres complètes de l'abbé.

3o. Un bon numéro à la loterie des *Silhouettes* de M. Placide Lépine.

---

* J. Perreault, autrefois député du comté de Richelieu à l'Assemblée Législative.

Je félicite mon jeune ami de ces avantages qui ne sont pas à dédaigner, et qu'il a sû bien mériter. J'ignorais entièrement les détails biographiques que son ami Placide a révélés sur son compte, et je les reproduirai avec plaisir, puisque M. Lépine les croit nécessaires dans une critique. Ce sera un préambule tout fait qui ne manquera pas de gaîté.

Le lot gagné par M. Marmette à la loterie des *Silhouettes*, n'est pas du tout mauvais. Il est bien meilleur même que celui du Dr. Larue, comme cela est prouvé d'abondance.

Le tout cependant, n'est pas fait à l'eau de rose, et, les incongruités macaroniques n'y font point défaut.

Il y a d'abord l'inévitable chapitre des dents, où il est établi que, si les incisives de l'abbé Casgrain sont blanches, si les canines du Dr Larue sont brunes, les dents de M. Marmette sont noires "et en deuil de celles qui sont absentes;" remarque où l'on reconnait toute la délicatesse de touche de M. Placide. J'attends avec anxiété, la silhouette de M. Louis Honoré Fréchette; et comme, cette fois, le portraitiste pourrait bien être en peine, je lui conseille fort de dire, que ce grand poète, a les dents d'un tigre du Bengale; cela produira un bel effet. M. Louis Honoré, qui pose pour le genre terrible, sera très-flatté, et les tigres ne réclameront pas.

Cette sollicitude pour les rateliers de ses illustres clients, embrouille un peu mes conjectures sur la personnalité du silhouetteur inconnu. Ne serait-ce point par hasard le Dr. Baillargeon? * Dans ce cas, le nom de plume ne serait point malheureux.

---

* Sénateur depuis quelques années et frère de feu Sa Grandeur Mgr Baillargeon, évêque de Québec.

Mais, revenons à notre mouton.

M. Marmette est un excellent jeune homme, qui ne mérite certaînement point qu'on en dise du mal... ni trop de bien—ce que nous démontrerons plus loin.

Comme le Dr. Larue, le jeune Marmette annonça de bonne heure, ce qu'il devait-être; seulement, il fut plus heureux que lui dans ses ébats rustiques, et l'arche de Noé toute entière, paraît lui avoir passé entre les jambes sans encombre. A commencer par les petits moutons, à finir par la jument rouge, il y a là, une gradation savante, un modèle de style et de haute conception littéraire; lisez et admirez:

"Tout enfant, il montait sur les moutons dans le clos, sur les cochons, sur les vaches, puis sur le petit bœuf de son père, puis sur la jument rouge."

Si le Dr. Larue en avait fait autant, il aurait probablement su éviter les toquades.

"A quatre heures du matin, on le trouvait en queue de chemise (sic), à cheval sur la lucarne de la maison, fouettant le bardeau, chantant la préface, jouant de la *bombarbe.*"

Voilà ce que l'auteur appelle "des délices champêtres," et ce qui prépare convenablement l'imagination du lecteur, au récit vraiment bucolique et poétique de l'évènement principal de la vie de notre héros, récit que j'abrége, quoique bien à regret.

C'était dans une excursion de résurrectionnistes. Marmette, avec un autre carabin, entraînait un cadavre déterré dans un cimetière de campagne. En attendant le charretier (sic), ils s'étaient blottis dans la neige.

"Alors, Marmette vit, à travers les fentes, venir dans le chemin du roi, un habitant, qui au lieu de passer outre, se détourna de son chemin et, sans rien soupçonner, se dirigea droit sur lui. Pressé par une petite

servitude de l'humaine nature, l'habitant s'arrête le long de la clôture, regarde à droite et à gauche, et, croyant n'être vù de personne... le profanateur... "*Mingebat in patrios cineres.*"

Une idée soudaine passe par la tête de Marmette : si je lui faisais une peur ?

"Ce disant, il allonge le bras au-dessus de la clôture et saisit le casque de l'habitant.

"Le malheureux ! Il en vit trente-six chandelles. Il crut tous les revenants du cimetière déchaînés à ses trousses pour venger son crime.

"Il bondit, il s'élance éperdu, échevelé. Il court... Marmette a beau lui jeter son casque par la tête, il n'en est que plus épouvanté ; il s'imagine recevoir le coup de poing d'un fantôme. Il est hors de lui-même... il court... il court encore.

"Marmette, comme bien vous le voyez, avant d'écrire des drames en a joué."

Ah diantre ! vous appelez cela des drames ? Donc, s'il était donné à ce pauvre habitant de lire *L'Opinion Publique*, il dirait une autre fois : "Excusez, sauf votre respect, je vais faire un drame." Il est vrai qu'il n'aura pas toujours Marmette pour collaborateur.

Cette scène du reste, peut se passer de commentaires. J'en redoute un cependant, je l'avoue. Je crains fort que M. Desbarats, pour mieux graver cet épisode littéraire dans nos mémoires et l'adresser plus sûrement à la postérité, ne s'avise d'illustrer tout cela dans une prochaine livraison, et qu'au lieu de l'astre des nuits, qui se lève mélancoliquement sur un cimetière de campagne, comme dans l'élégie de Gray, il ne nous fasse voir en pleine lumière, au premier plan, le drame joué par M. Marmette, et, au second plan, le duel du docteur

Larue avec son bélier—et la black-eye non peinturée comme ombre au tableau.

Le reste de cette silhouette s'analyse comme suit : " M. Marmette a débuté dans les journaux par des chroniques poitrinaires, veuves de pensées sans avoir épousé le style (sic). Il a commis *Charles et Eva*, qui sont nés obscurs (sic) et obscurs mourront, puis *François de Bienville,* roman bien corsé, puis enfin, l'*Intendant Bigot,* qui a été l'événement littéraire de 1871 ! "

" Si le ciel lui prête vie, et si dans l'intérêt national, on a le bon sens de lui faire quelques loirsirs, dans peu d'années nous aurons notre Fenimore Cooper."

Lui faire des loisirs ; c'est le mot de la fin, et c'est aussi le fin mot de cette silhouette ! Ils sont tous comme cela depuis Virgile, ces littérateurs ; ils veulent toujours chanter :

O Melibœe, deus nobis hæc otia fecit.

Le traitement de M. Marmette a été récemment augmenté, me dit-on ; si, à présent, on diminuait sa besogne ? L'idée est lumineuse. Ce ne serait certainement point l'abbé qui s'en plaindrait. Cet affreux gouvernement commencerait enfin à montrer du bon sens ; il lui fournirait tout-à-fait gratis, un secrétaire intime.

Et voilà comment, en attendant l'annexion, on travaille à la réforme des abus !

II.

Laissons-là M. Placide Lépine, et ses balivernes, et disons franchement ce que nous pensons du romancier.

M. A. B. Routhier, dans ses *Causeries du Dimanche,* a fait une appréciation bien longue et bien indulgente de *François de Bienville.* C'est un peu ce que l'abbé Casgrain appellerait de la *critique à l'eau de rose.*

Néanmoins, il a indiqué dans le style de M. Marmette, quelques défauts qu'il a appelés *légers* et que je trouve passablement graves. C'est l'abus des figures et l'exagération des couleurs.

Il est certain, que ces défauts se rencontrent dans un grand nombre de pages de *François de Bienville*, et bien loin de les éviter dans l'*Intendant Bigot*, M. Marmette y est tombé plus souvent encore.

Ses descriptions. surtout, sont encombrées d'épithètes. Il est extrêmement rare, qu'il laisse passer un substantif sans lui adjoindre un adjectif plus ou moins ronflant. J'en pourrais citer bien des exemples, mais je ne les chercherai pas. Les premières phrases de la première page, suffiront à la démonstration.

" La cloche du *lourd* beffroi dont la silhouette se dessinait nettement sur un ciel *bleu* tout *semé* d'étoiles *étincelantes* rendait un son *mat* et *sec* qu'étouffait encore une *épaisse* couche de neige dont les millions de parcelles *cristallines* scintillaient sur la terre *gelée*, comme autant de vers *luisants*, tandis que la lumière *pâle* de la lune estompait les *larges* ombres de la cathédrale sur la *grande* place de l'église.

" La bise mordait les joues *rougies* des femmes sous la capuce de leurs pelisses chaudement *doublées* d'ouate; et les *bons* bourgeois sentaient leur barbe frimasser *rapidement par suite* d'une respiration *fréquente* que *doublait* leur marche *précipitée*."

Cette dernière phrase touche au ridicule. Nous apprendre, sous prétexte de couleur locale, que c'est la *marche précipitée* qui occasionne la *respiration fréquente*, laquelle fait *frimasser la barbe des bourgeois*, c'est vraiment trop de complaisance. Le lecteur aurait pu deviner ces choses-là sans fatigue.

Dans presque toutes les descriptions de M. Marmette, il se rencontre de ces petits détails voisins de la trivialité. Néanmoins, ce sont là des vétilles, et je voudrais n'avoir pas un reproche plus grave à faire à M. Marmette.

Malheureusement, ses descriptions de personnes sont bien plus répréhensibles que ses descriptions de lieux. Chaque fois qu'une de ses héroïnes joue un rôle dans les faits qu'il raconte, il en fait des portraits de plein pied qui sont loin d'être convenables.

Il est certainement déplorable qu'un auteur canadien et catholique, se soit permis d'imiter si fidèlement les romanciers français, dont le réalisme aurait dû le révolter. Je ne veux rien exagérer, et j'ai trop bonne opinion de M. Marmette pour croire, qu'il a voulu allécher le lecteur par des peintures un peu risquées. Non, je me persuade que le désir de paraître artiste, et l'irréflexion, ont seuls causé la faute, et j'ose espérer qu'il la corrigera dans une nouvelle édition, s'il y a lieu.

Comme je ne veux rien avancer sans preuves, et comme le reproche que je fais maintenant à M. Marmette est excessivement grave, on me permettra de faire quelques extraits des passages qui m'ont déplu.

Pour décrire la toilette de madame Péan au bal de l'Intendant, il faut à M. Marmette des phrases nombreuses et bien fleuries, au milieu desquelles se trouvent les lignes suivantes :

" Des échelles de rubans couvraient la poitrine au défaut de la robe, tandis qu'un gros nœud à deux feuilles s'étalait tout en haut d'un corsage que la mode lascive du temps voulait être très-échancré ; chose dont ne semblait nullement songer à se plaindre la jeune femme, qui étalait avec complaisance les épaules les

plus parfaitement blanches et arrondies qu'ait jamais effleurées l'haleine d'un valseur... Des manchettes à trois rangs composées de dentelle, de linon et de fine batiste, retombaient en éventail sur un avant-bras nu, rond, blanc et potelé comme en dût rêver le statuaire qui créa la Vénus de Médicis.

“ Quand cette femme arrêtait sur un homme son œil bleu, dans lequel se miraient, ainsi que de grands roseaux sur les bords d'un lac limpide, ses longs et soyeux cils noirs, et qu'un sourire frissonnait sur ses lèvres voluptueuses, il se sentait aussitôt vaincu par le charme magnétique de cette fascinatrice beauté.”

C'est là, faire le vice trop beau, et la conclusion qui découle naturellement de ces lignes est la suivante :

Quand une femme comme Mme Péan, arrêtera son œil bleu sur un homme, il sera vaincu et il faudra bien l'excuser, ce sera un cas de force majeure.

Mais, M. Marmette, que faites-vous de la morale ? Sera-t-elle donc uniquement pour ceux qui ne rencontreront aucune tentation sur leur chemin ?

Plus loin, la description de la belle Mme Péan recommence :

“ Elle est *à demi-couchée sur un canapé dans un merveilleux boudoir*, plus ou moins couverte d'un *peignoir à dentelle*.

“ Ses longs cheveux noirs ruisselaient dans *un superbe désordre* sur ses *épaules*, dont la *blancheur rosée* resplendissait sous l'*élégante échancrure* du peignoir... Son pied droit, chaussé d'une charmante mule de satin aurore, s'appuyait sur le dos d'un petit chien, à poil blanc et frisé, qui dormait sur un carreau de velours ; tandis que la *jambe* gauche, *gracieusement repliée* sur elle-même, laisait deviner ses *admirables contours* sous la *légère* étoffe de la robe *diaphane*.”

M. Marmette dira peut-être :

Mais c'est de la couleur locale ; je ne puis pas peindre une *prostituée* comme je peindrais une honnête femme.

Pas de ces excuses, s'il vous plait. *Primo*, rien ne vous oblige à nous peindre des prostituées. *Secundo*, si vous ne pouvez vous en dispenser—ce que je n'admets pas—faites-le de manière à nous les faire détester, et non pas à les rendre aimables. Vos lecteurs les connaîtront toujours trop, sans vos peintures, et vous pouvez passer sous silence, les *bras*, les *épaules*, les *jambes* et les *échancrures*.

Vous employez d'ailleurs, presque le même langage dans le portrait de Berthe de Rochebrune.

" Sa taille svelte ondoyait sans contrainte à chacun de ses pas ; car l'absence de paniers alors en grande vogue, donnait toute leur souplesse à ses mouvements, et faisait ressortir la parfaite harmonie du buste et des hanches, dont une longue robe à taille faisait deviner toute la perfection."

Voilà encore des détails dont on pouvait se passer, et le lecteur aurait pu admirer Berthe de Rochebrune, sans avoir *deviné la perfection de ses hanches*.

On me dira :

Mais après tout, il n'y a rien d'obscène dans ses peintures.

Je réponds que l'obscénité, est peut-être moins dangereuse que cette impudeur à demi-voilée. Il n'est pas bon de faire deviner au lecteur, ce qu'il est mauvais de lui dire. Son imagination ne peut que se souiller à ce travail.

Encore une citation d'un réalisme révoltant.

Voici les paroles que M. Marmette met dans la bouche de deux dames au bal de l'Intendant :

—La Péan doit aimer beaucoup l'or pour rester attachée à ce punais...

—Oui! ma chère; et je pensais précisément que l'odeur désagréable exhalée par le cher homme, malgré tous les parfums qu'il emploie pour la combattre, est peut-être cause de la largeur démesurée des paniers de sa maitresse, qui sait ainsi tenir... *en société du moins*, l'amant à une respectueuse distance,

Ces citations suffisent pour démontrer, que M. Marmette n'a pas été irréprochable dans plusieurs détails.

L'ouvrage est-il, du moins, parfaitement moral dans l'ensemble et digne d'être imité ?

Je suis bien faché de répondre : non.

Au point de vue littéraire, *l'Intendant Bigot* est supérieur à *François de Bienville* ; mais il lui est bien inférieur au point de vue moral.

C'est un roman *moderne* dans toute l'acception du mot, bien imaginé, bien agencé, rempli d'intrigues et de scènes émouvantes accompagnées de toutes les machines dramatiques en usage, mais d'une portée morale fort douteuse. Je cherche en vain, les sujets d'édification dans l'histoire d'un grand criminel et d'une femme adultère.

Le sujet lui-même est scabreux, et réveille les mauvais intincts du cœur. M. Marmette a toujours tenu au premier plan Bigot et sa maitresse, et les honnêtes gens sont au second plan. Raoul et Berthe n'occupent pas assez de place dans le tableau, et les turpitudes de Sournois auraient pu être dévoilées en moins de pages,

Berthe—qui doit être un ange de candeur et d'innocence—est victime de trop d'aventures qui blessent la pudeur. Deux enlèvements, c'est trop ; je dirai même, à peine de passer pour rigoriste, que c'est deux de trop. La course en croupe sur le cheval de Raoul n'est pas,

non plus,—quoiqu'il n'en résulte qu'un baiser—un exercice à recommander aux jeunes filles.

Par contre, madame Péan est une adultère presque honnête, beaucoup trop aimable dans tous les cas. Bigot qui était un scélérat, n'avait pas besoin de tant de charmes pour être séduit.

En somme, je ne recommande pas le livre aux jeunes filles, et je le recommande aux pères de famille. Qu'ils en prennent soin et ne le laissent pas dans toutes les mains !

Au point de vue de l'art, je conseille à M. Marmette, de se défier des romanciers modernes. Ils le font glisser dans le machinisme littéraire. Qu'il y prenne garde et qu'il n'aille pas se prendre à toutes les ficelles connues du romantisme contemporain.

—

Post-Scriptum.—Un monsieur Tanguay, que je ne connais pas, mais qui est sans doute connu, a fait un drame de l'*Intendant Bigot.* Plusieurs journaux, et surtout l'*Evénement*, qui est l'organe des théâtres, ont fait de grands éloges de cet essai dramatique, et la pièce a été jouée plusieurs fois. Je suis pourtant habitué aux réclames et, cependant, j'y ai été pris.

J'ai réellement cru que, pour cette fois—une fois n'est pas coutume—les journaux ne mentaient pas, et je suis allé entendre la pièce.

Je ne dirai pas qu'elle m'a ennuyé ; non, au contraire, elle m'a fort amusé... mais au dépens de l'auteur et des acteurs. C'est un drame mal construit, ridicule en plusieurs endroits, et plein de lacunes (je demande pardon du mot *plein* qui s'accorde mal avec lacunes)

En justice pour l'auteur, je dois ajouter que les acteurs ont beaucoup nui au succès de la pièce. Tous les rôles—excepté celui de l'intendant Bigot—ont été

mal rendus. Ce qui n'a pas empêché les journaux du lendemain, d'acclamer les acteurs et l'auteur, et d'affirmer que le succès était *immense* et que la salle de musique avait failli crouler sous les applaudissements. Oh ! les gazettes ! les gazettes !

M. L. H. FRÉCHETTE.

> Ne point aller chercher ce
> qu'on fait dans la lune.
>
> *Molière.*

I.

Je propose à l'auteur de *Mes Loisirs* d'adopter, à l'avenir, pour sa devise, cet alexandrin de Molière. Vivre sur la terre est sa destinée, quoiqu'il fasse, et les excursions dans les astres ne lui porteront jamais bonheur. Mieux qu'aucun autre, il en a fait l'expérience, et il serait grand temps pour lui d'en profiter.

Il y a vécu assez longtemps, porté sur les ailes de ses utopies et de ses rêves, et je ne sache pas qu'il en ait recueilli beaucoup de gloire. La lune peut être un beau pays, et je suis d'autant plus porté à le croire, que M. Fréchette, qui est un amant de la nature, y a fait des voyages plus fréquents. C'est là, probablement, qu'il écrivait :

> Prête-moi ta lanterne, ô mon vieux Diogène,
> Pour voir s'il est un homme là !

Non, M. Fréchette, il n'y a point d'hommes dans la lune, quoiqu'en puissent penser M. Flammarion et... ses admirateurs. S'il y en a, soyez sûr que ce sont des rêveurs, et vous feriez bien de ne les point fréquenter.

Vous devez mépriser d'ailleurs, un pays assez peu brillant pour se laisser éclipser par la terre, cette parcelle obscure d'un univers inondé de splendeurs. Descendez donc de cette planète secondaire, qui vous a servi de trépied sibyllin; abandonnez votre pose prophétique et mêlez-vous à nous, simples mortels. Sinon, je renonce à vous peindre, faute de pouvoir élever mes regards jusqu'à vous, dans les hauteurs nébuleuses que vous affectionnez.

Bien... comme cela... nous voilà presque au même niveau. Baissez les yeux, dont l'éclat terrible m'intimide, et ne parlez pas de grâce, je ne saurais en quelle langue vous répondre.

II.

M. Fréchette a publié *Mes Loisirs* en 1863. Il s'est donné beaucoup de peine à former ce petit volume—bien à tort selon moi; car, ni son pays, ni lui, n'en auraient été plus mal s'il n'avait pas vu le jour.

Quelques pièces de vers, que M. Fréchette avait publiées auparavant dans les journaux, et un bon nombre de chansonnettes dont les refrains sont toujours répétés pour grossir le volume; beaucoup de vers faibles, et beaucoup de bouts rimés mêlés à quelques belles strophes; plusieurs pièces sérieuses en tête, beaucoup de rigodons en queue; quelques idées très-bien exprimées, puis, du doux, du tendre, du passionné, poussé dans le style du marquis de Mascarille; des images, des métaphores, quelquefois bien trouvées, plus souvent dignes de Cathos et Madelon; des essais malheureux dans le genre terrible, de vains efforts pathétiques, et puis... des mots, des mots et encore des mots; voilà, en résumé, ce que contiennent *Mes Loisirs*.

Du reste, pas d'originalité, ni de couleur locale. Rien, qui indique que l'auteur ait jamais connu les mœurs canadiennes. Ses héroïnes sont moins des québecquoises que des parisiennes. Elles ont des *mantilles de senora*, des voix de mésanges, des fronts penchés, etc., etc., bien populaires au *pays latin*. En réalité, ses chansons sont des clichés de romances et de *vers à ma belle*, qui traînent les rues de Paris depuis deux siècles.

Quand je compare toutes ces mignardises et ces fadeurs—écrites par un gros garçon, gras et joufflu—aux vers de M. Lemay,* je me dis qu'il y a aussi loin de celui-ci à celui-là, que de Garneau, père, à Garneau, fils, et ce n'est pas peu dire. Car—entre nous—on peut appliquer à Garneau fils, ce que disait souvent un ancien domestique de mon père : ce n'est pas lui qui a *éventré* la poudre.

Le défaut capital de *Mes Loisirs* est la monotonie, une monotonie persistante, qui finit par endormir d'autant mieux, qu'elle est toujours accompagnée d'une sorte de balancement harmonieux.

Une citation fera mieux saisir ma pensée. Je prends une des pièces les mieux réussies, intitulée : *Un soir au bord du Lac St. Pierre :*

Doucement balancé par la brise mourante,
Le lac applanissait sa *nappe transparente*,
Où déjà s'étendaient les ailes de la nuit ;
Les *échos se taisaient* au fond du *bois* sauvage,
Et *sur le sable du rivage*,
Le flot venait mourir *sans bruit*.

La lune déployait sa *chevelure blonde*
Et ses *tremblants reflets* se déroulaient sur l'*onde*
Comme un *ruban d'argent* sur un *voile d'azur ;*
La brise caressait la *mobile ramée*,
Et son *haleine parfumée*
S'endormait avec le *flot pur*.

* M. Pamphile LeMay est le bibliothécaire de l'Assemblée Législative de la Province de Québec, depuis l'époque de la Confédération, en 1867.

Enfin, c'était à l'heure où la *verte ramure*,
Mêle aux *accents* du soir un *suave murmure*,
Où *la feuille* frissonne aux *baisers* du *zéphir ;*
A l'heure où des ondins la troupe se rassemble ;
A l'heure où chaque étoile tremble
Dans une *vague* de saphir.

Fuyant des vains plaisirs les *coupes délirantes*,
J'aimais à contempler les *ondes murmurantes*,
Ou les *flots sommeillants* dans le calme des nuits ;
J'aimais à m'égarer dans les *bois*, sur les *grèves*,
Laissant au loin flotter mes *rêves*,
Ce baume des *tristes* ennuis.

Et j'errais sur la *rive*, admirant en silence,
Les *reflets chatoyants* du *flot qui se balance*
Et glisse en *ondulant* sur le *sable doré ;*
Et d'un roseau *flexible armant* mon doigt timide,
Je gravais sur l'*arène humide*
Les lettres d'un nom adoré.

Un nom plus *enivrant* que *le bruit des fontaines*,
Plus suave qu'*un chant* sur les *vagues lointaines ;*
Plus doux que *les échos* d'un *bois* mystérieux ;
Qui surpasse en beauté *le chant* de Philomèle
Dont la *voix* chaque soir se mêle
Au bruit des flots harmonieux.

Nom plus *mélodieux* que l'onde sur la *grève ;*
Plus *doux* qu'un *chant* d'amour entendu dans un *rêve*
Plus pur que le soupir d'un enfant qui s'endort ;
Nom plus *harmonieux* que le vol d'un archange ;
Pus doux que les *accents* d'un ange
Qui *chante* sur sa lyre d'or !

Mais, comme un *vent léger* sur la *molle pelouse*,
Passant et repassant une *vague* jalouse,
De son *onde* venait aussitôt l'effacer ;
Je le gravais encore ; mais la *vague* suivante
Détruisait la lettre *mauvante*
Que je venais de retracer.

Voilà, pensais-je alors, les *rêves* du jeune âge !
Un *songe* qui s'enfuit, *la feuille* qui surnage
Et disparaît bientôt parmi les *flots mouvants ;*

....

Enfin ! voilà l'idée de la pièce. Cinquante vers avant d'y arriver. Et ces cinquante vers, que contiennent-ils ? Essayez de les analyser ou de les résumer, et vous aurez la mesure du vide immense que l'on peut couvrir avec des mots. Ce sont des *flots*, des *vagues*, des *ondes* et des *ondins*, des *brises*, des *vents légers*, des *zéphirs*, des *ramées*, des *ramures*, des *bois*, des *feuilles*, des *grèves* rimant avec *rêves*, etc., etc., etc., et tout cela chante la même chanson, qui s'appelle successivement *chant*, *accents*, *murmures*, *voix*, *bruits*, *échos*, etc., etc., etc.

Cette pièce que j'ai citée presque en entier, fait parfaitement saisir le genre de M. Fréchette et ses défauts. Et remarquons bien que je n'ai pas choisi la pièce la moins remplie. Toute la seconde moitié du volume, est entièrement composée de strophes sonores et creuses, où l'idée, quand il y en a, est noyée dans un style diffus et fade. Le lecteur s'en convaincra, s'il a le courage de lire jusqu'au bout : *La Nymphe de la fontaine*, *Corinne*, *Flora*, *Elle*, *le Matin*, *le Colibri*, *Un petit mot d'amour*, *Mon rêve rose*, etc. etc.

Pour terminer, j'impose comme *pensum* à tous ceux qui me trouveront trop sévère, la lecture de *Mes Loisirs* en entier, et ce châtiment me dispensera de leur répondre.

III.

De *Mes Loisirs* à la *Voix d'un Exilé*, la transition ne s'explique que par les événements qui ont traversé la vie du poète. Le ton est complètement changé, quoique le talent n'ait guère grandi.

M. Fréchette pourrait bien dire comme Alfred de Musset :

> Mes premiers vers sont d'un enfant,

Mais il ne pourrait pas ajouter avec lui :

Les seconds d'un adolescent,
Les derniers à peine d'un homme.

Ses premiers et ses derniers sont d'un enfant, avec cette différence que, dans les uns, l'enfant est d'assez bonne humeur, et que, dans les autres, il écume de colère.

Après avoir doté son pays de "*Mes Loisirs*" il a demandé des gâteaux ; on les lui a refusés ! il a crié : faites-moi des rentes ; on lui a répondu : travaillez. Il a répliqué : mais je chante ! – On a souri.

Alors, il est parti, tout boudeur, disant : vous vous en souviendrez !

Il voulait dire : je m'en souviendrai, et il s'en est souvenu ; la *Voix d'un Exilé* en témoigne.

Quand il revint, il avait des airs triomphants. C'était Coriolan revenant de chez les Volsques. Il avait si bien flagellé tous nos hommes publics les plus éminents, qu'il les croyait demi-morts. Il venait jouir de sa victoire, et il n'avait plus qu'à poser son pied, comme la Déesse *Liberté*.

Sur leurs cadavres terrassés !

Malheureusement, il n'était pas encore renté. La grande République s'était montrée bien ingrate, pour tant d'amour qu'il lui avait montré !

Il alla crier famine
Chez la Lévis * sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle ;

c'est-à-dire, jusqu'à l'anéantissement définitif des *gueux*, des *bandits*, des *monstres à face humaine*, des *scélérats*, des

* M. Fréchette a représenté, au parlement fédéral, la divison électorale de Lévis, de 1873 à 1878.

brigands, des *cormorans*, des *pieuvres*, des *chacals*, *des vampires*, des *requins*, des *harpies*, des *corsaires*, *coupe-jarrets*, *ribauds*, *voyous et sacripants*, qui gourvernent le pays.

La Lévis n'est pas prêteuse :

Que faisiez-vous, dit-elle, au temps chaud, au temps où je vous réchauffais contre mon sein, comme une mère son fils, au temps où je vous promettais un bel avenir si vous vouliez travailler un peu et mettre vos talents à mon service ?

—Au temps chaud ? dit-il, je chantais.

—Vous chantiez ! Eh bien, dansez maintenant. Et la Lévis l'envoya... danser.

Il fut docile, cette fois, et se rendit à la Salle de Musique. * Il y avait là, une réunion de musiciens et de danseurs : Fabre, le flutiste-acrobate ; Letellier, le trombone ; Pozer, le tambour ; Fournier, le trompette ; et plusieurs autres.

Il entra en scène... et en danse.

Après quelques tours de force sur la corde et le trapèze, accomplis par M. Fabre, il exécuta une jolie cabriole, tantôt avec la pose de Cicéron, montrant du doigt Catilina aux portes de Rome, et tantôt avec les airs de Béranger chantant la *Perronnette* et *Mistigris*.

L'*Evénement* affirme, et nous le croyons sans peine, qu'il y eut beaucoup de *rires*, lorsque, faisant le beau et souriant narquoisement, il dit dans son langage figuré :

" Le vin de la Confédération, ça n'est point précisé-
" ment ce qu'on pourrait appeler du vin de Champa-
" gne... (Rires) Au contraire, il me semble avoir un
" petit goût de vinaigre assez prononcé. (Rires)
" Mais enfin, l'important pour nous, c'est de tâcher de
" l'ingurgiter sans nous étouffer. (Rires)"

---

* Salle de théâtre, située rue St. Louis à Québec.

Comment ! La Confédération n'a pas d'autre défaut ? Elle n'a qu'un petit goût de vinaigre assez prononcé ? Mais, alors, c'est le meilleur des gouvernements !

La *Voix d'un Exilé* nous avait donné d'autres notions sur la Confédération. C'était *une œuvre immonde, ayant le sanctuaire pour décor, accomplie sous le regard de Satan, par des Erostrates et des Mandrins, pendant que le clergé dormait...*

Mais maintenant, si ce n'est que du vin un peu aigre, après tout, ça ne peut pas faire tant de mal. Heureuses les nations qui ne boivent que du vin ayant un petit goût de vinaigre ! J'en connais qui boivent du sang, après s'être abreuvées d'alcool démagogique.

Cette digression historique, était nécessaire pour expliquer, comment l'auteur de *Mes Loisirs* a pu écrire *La voix d'un Exilé* ; comment l'imitateur de Lamartine, s'est trouvé mêlé tout-à-coup à la tribu des hurleurs. M. Fréchette, dominé par l'orgueil, a laissé entrer la haîne dans son cœur, contre un ordre de choses qui n'avait pas su le distinguer de la foule, et le rendre puissant et riche. Ce germe délétère s'est développé chez lui, et le révolutionnaire a gâté le poète.

M. de Châteaubriand a dit :

" Le cœur le plus serein en apparence ressemble au " puits naturel de la savane Alachua : la surface en " parait calme et pure, mais quand vous regardez au " fond du bassin, vous apercevez un large crocodile que " le puits nourrit dans ses eaux."

C'est là une image parfaite de l'état d'esprit de M. Fréchette, qui, même à la surface, est bien loin d'être calme. Il a un crocodile sur le cœur, et tant qu'il ne l'aura pas vomi, sa prose sera déclamatoire et fausse, et ses vers exagérés, diffus, ampoulés, quelquefois ridicules.

Ouvrons maintenant *La voix d'un Exilé*, qui est une des productions du crocodile, et nous aurons quelque idée, de l'abondance de fiel que peut contenir une âme.

Cette longue diatribe, imitée des *Chatiments* de Victor Hugo, et même un peu copiée, est divisée en trois parties, dédiées, la première *aux libéraux du Canada*, la seconde *aux membres de l'Institut-Canadien* de Montréal, et la troisième à feu *l'honorable L. J. Papineau* * Toutes trois se ressemblent comme trois gouttes d'eau. Elles débutent par de beaux vers, qui sont comme un chant de la patrie et un écho lointain du passé ; mais bientôt, elles éclatent en fureur et répandent l'invective et le sarcasme dans un langage bas et ignoble.

De la rage, de l'écume, des crachats, des morsures, des coups de poing, des coups de pied, etc., etc., jusqu'à épuisement. Toujours la note aigûe, criarde, discordante, qui retentit d'un bout à l'autre. C'est l'imprécation de Camille, avec l'éloquence de moins et la trivialité de plus. C'est une furie secouant sa chevelure de serpents, un énergumène faisant un charivari d'enfer, pour attirer l'attention de la police :

« Je les ai vus, ces gueux, monstres à la face humaine,
« L'œil plein d'hypocrisie et le cœur plein de haîne,
« Le parjure à la bouche et le verre à la main,
« Erigeant l'infamie et le vol en science,
« Troquer, en ricanant, patrie et conscience,
« Contre un ignoble parchemin.

« Mandat, serment, devoir, honneur, vertu civique,
« Rien n'est sacré pour eux ; dans leur rage cinique,
« Ils baillonnent la loi pour mieux la violer....
Puis, à table, viveurs ! Ici, truffes et champagne !
Grisez-vous bien, ô vous que le boulet du bagne
Devrait faire seul chanceler !

* Décédé à Montebello le 23 septembre 1871, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Voyez ! l'ignoble bande à chaque pas accrue
Par tout ce qu'ont vomi les ruisseaux de la rue,
A l'assaut du pouvoir s'élance avec ardeur ;
Un Jocrisse-Harpagon prend le sceptre du maître ;
Tartuffe est chambellan, Roquelaure grand-prêtre,
Et Lamirande ambassadeur !

Pour grossir dignement leurs cohortes impies,
Ils ont tout convoqué, requins, vautours, harpies,
Va-nu-pieds de l'honneur, bravos de guet-apens,
Hardis coquins, obscurs filous, puissants corsaires
Bretteurs, coupe-jarrets, renégats et faussaires,
Ribauds, voyous et sacripants !

On voit, dans le repaire où tout cela pullule,
Le ban, l'arrière-ban de toute la crapule ;
Ils ont, pour les trouver, feuilleté les écrous,
Vidé les lupanars, sondé chaque tannière,
Bouleversé l'ordure, interrogé l'ornière,
Et plongé dans tous les égouts.

Un homme, un seul, parmi ces cormorans avides,
Ces pieuvres, ces chacals, ces vampires livides,
Ces pendards devant qui pâlirait Barabas !

Dix pages dans ce style ! C'est triste et risible à la fois. Et dire qu'un pareil homme à la prétention de devenir législateur ! Hélas ! quelle distance parcourue depuis le jour où il écrivait :

Loin de ces funestes alarmes
Mon pays savoure les charmes
D'une paisible liberté
Et ses enfants *dignes d'envie*
Goûtent les plaisirs de la vie
Au sein de la prospérité.
Rien ne trouble leur existence
Les ris, la joie et l'*abondance :*
....

Aujourd'hui, ce n'est plus ça. Son pays gémit dans l'*esclavage*, dans la *misère* et dans la *honte*, gouverné par des *bandits* et des *voyous*.

Pauvre homme ! Qu'il doit souffrir de voir sa patrie réduite à un tel état d'abaissement !

Terminons ce pastel déjà beaucoup trop long.

Je pense que M. Fréchette a un talent littéraire bien supérieur à ses œuvres. Je crois même, qu'il a assez de talent pour reconnaître que *Mes Loisirs* ne contiennent rien, et que la *Voix d'un Exilé* ne contient pas grand chose. En vain, son petit groupe de claqueurs le proclame un grand poète. Il sait bien, lui, qu'il ne l'est pas, et qu'il ne le sera jamais, faute d'études solides qui changeraient ses idées.

Quand les nationards s'en vont en guerre sous les ordres du capitaine de St. Just—qui a gagné son titre à la même bataille que Jean Casgrain le balafré—ils emmènent avec eux M. Fréchette, mais chaque fois, il lui arrive le même accident : son fusil est trop chargé, et il crève au lieu de partir.

Cela me rappelle la légende de la canonnière Parkinson.

Parkinson, pendant la guerre américaine, avait imaginé un bateau plat, très-léger et très-petit, susceptible d'être employé dans les eaux les moins profondes, et il l'avait armé d'un canon de gros calibre.

Mais la première fois qu'il en fit l'essai, il se passa une scène assez comique. Il fit feu ! Et le boulet resta stationnaire, tandis que la canonnière fut lancée à deux milles en arrière—Elle était si légère !—Elle tomba au milieu des troupes de l'Union, où elle tua trois soldats et un caporal.

La même chose arrive à M. Fréchette, quand il se met en frais de bombarder la forteresse du pouvoir. Il fait feu ! Et vlan ! le boulet ne part pas, tandis qu'il est culbuté sur ses voisins, qui s'en retirent éclopés.

Pauvre M. Fréchette ! Son vaisseau a trop de voiles et pas assez de lest. Il a une imagination furibonde, et malheureusement, le plomb qu'il devrait se couler dans la tête n'est pas encore fondu.

Son pire ennemi, c'est lui-même, c'est-à-dire l'amour propre. S'il voulait m'en croire, il connaîtrait mieux sa nature et ses aptitudes: il renoncerait aux camps, reviendrait dans le *Pays du Tendre* pour y mourir.

Victor Hugo, revenant un matin du jardin du Luxembourg, dit: "Si je voyais Béranger, je lui donnerais le sujet d'une jolie chanson. Je viens de rencontrer M. de Châteaubriand au Luxembourg; il ne m'a pas vu; il était tout pensif, absorbé à considérer des enfants, qui jouaient et faisaient des figures sur le sable. Si j'étais Béranger, je ferais une chanson là-dessus: "J'ai été " ministre, ambassadeur, etc.; j'ai la Toison-d'Or, le " grand cordon de Saint-André, etc.; j'ai fait *Réné le " Génie* du *Christianisme*, etc.; j'ai vu l'Amérique, la " Grèce, Rome, etc.; et une seule chose m'amuse: c'est " de voir jouer les enfants sur le sable."

Nous conseillons à M. Fréchette de bien saisir le sens profond de ce petit fait et de ces paroles. Il est né poète, mais il n'est pas autre chose. La vue des beautés de la nature lui inspire toujours ses meilleurs vers. Qu'il ne sorte pas de là. C'est la sphère qui lui convient. J'ai lu dans l'*Opinion Publique* sa poésie du jour de l'an; à peine contient-elle une idée, et cependant, elle est assez jolie, quoique longue et trop descriptive.

Qu'il se dise à lui-même, ce que Victor Hugo mettait dans la bouche de Châteaubriand:

"J'ai vu les Etats-Unis et leurs grandes villes; j'ai fait *Mes Loisirs* et la *Voix d'un Exilé;* mais je connais quelque chose de plus beau: c'est d'écouter le chant des linottes et de voir voltiger les plumes de leur nid.

"J'appartiens au grand *parti national*, et j'ai fait, lors de ma réception, un grand discours qui valait bien le vin de Champagne, et qui a mérité les *rires* de l'auditoire. Mais je sais quelque chose de plus joli

encore : c'est de prêter l'oreille aux chansons de la brise et de voir sourire le printemps."

Qu'il abandonne la politique qui serait pour lui un casse-cou, et qu'il reste à ses moutons, comme la bonne madame Deshoulières. L'arêne politique est faite pour ceux qui ont plus de tête et moins d'imagination, plus d'idées et moins de rêves, plus de principes et moins d'utopies. Qu'il nous fasse encore des *pensées d'hiver*—à condition toutefois, de varier un peu, d'abréger les descriptions et d'augmenter la sommo des idées—et tout le monde sera content, content, content.

M. HECTOR FABRE.

> Il y a beaucoup de sottises qui sont mises en circulation par des gens d'esprit.
>
> *De Bonald.*

I.

Si j'étais Placide Lépine, le silhouetteur, je commencerais ainsi le portrait de M. Fabre :

Esprit et corps légers. Jolie figure, curieuse et originale. Narquois d'air, de sourire et de manières. Front fuyant, où les principes ne sauraient s'asseoir. Cheveux rares ;—je le soupçonne d'en avoir lui-même dégarni son front, exprès pour l'élargir et se donner un air grave. Dents...attendez...Pourtier * vous dira ce qu'elles sont ; moi, je n'en sais rien. Je ne suis pas comme ce diable de Lépine. Quand des illustres veulent bien poser devant moi, je ne puis pas leur faire ouvrir

* Dentiste de Québec.

la bouche pour compter les dents *qui ne sont plus*, ni inspecter leurs *figures* pour peindre les *black-eyes* qu'ils ont pu recevoir. Non, je n'ai pas assez de toupet pour prendre ces libertés-là.

M. Fabre n'a rien du soldat, encore moins du général. Mais il a du Gavroche et du Tortillard ; il aime à rire, il raffole de plaisanteries. Quand vous lui parlez sérieusement, il ouvre de grands yeux et pense à autre chose ; ou bien, il cherche dans votre figure, ou dans votre phrase, quelque sujet de rire.

Tout ce qui n'est pas plaisanterie, il le dédaigne. Pour lui, *le dernier des humains* n'est pas *celui qui cheville*, mais celui qui ne rit pas.

Il fait fi de la science et des savants, des hommes d'état et de leurs théories, des politiques convaincus et de leurs principes. Dans les grandes discussions parlementaires, il laisse la tribune des journalistes, ennuyé, ou bien, il cause avec son voisin pour tuer le temps. Il ne croit pas aux grands discours. Mais aussitôt qu'il entend un éclat de rire, ou une parole piquante, il devient tout oreilles. Qu'a-t-il à faire dans le monde, si ce n'est plaisanter ?

Sa passion et son bonheur sont de faire des mots. Quand il a fait un mot, il n'estime jamais que sa journée puisse être perdue. Il s'est fait en ce genre, une réputation et il en jouit. C'est à haute voix qu'il proclame les calembourgs qu'il a faits, ou qu'il s'est appropriés. Or, sa voix n'est pas agréable, et si l'on ne peut pas dire de lui, comme du député Tremblay, que sa voix est un rhume éternel, on peut du moins affirmer qu'elle est criarde, un peu flutée et légèrement discordante.

M. Fabre est *gens d'lettre* et homme d'esprit. Mais qu'est-ce qu'un homme d'esprit, aujourd'hui ? On dit

bien que M. Buies et même M. Fréchette sont hommes d'esprit !

M. Fabre se distingue certainement de ces deux matamores, et si l'on doute souvent de son esprit, ce n'est pas parce qu'il ne l'a pas montré, comme ces messieurs, mais c'est plutôt parce qu'il l'a trop exhibé et n'a pas su montrer autre chose. A son âge—il a près de quarante ans—il aurait dû faire preuve de quelques autres qualités.

C'est l'enfant gâté de l'écritoire, une nature que Placide Lépine n'aurait pas appelée *mâle*, mais féminine, capable de chanter le *Sabre de mon père*, mais non de le mettre à son côté. Talent d'ailleurs facile, mais manquant de force, de solidité et de grandeur; incapable de comprendre *toute* la vérité, encore plus de l'aimer. Rieur, frondeur, tapageur, cassant les vitres pour attirer l'attention, cherchant querelle à tout le monde pour s'amuser, et faire reluire son esprit. On peut lui appliquer ces paroles d'un grand penseur :

" Les petits talents, comme les petites tailles, se " haussent pour paraître grands ; il sont taquins et sus- " ceptibles, et craignent toujours de n'être pas aper- " çus."

L'*Evénement* est à la fois l'escabeau sur lequel il se hausse, et la cravache qui lui sert à frapper ses meilleurs amis. Il fut un temps où l'on pensait qu'il deviendrait quelque chose. Mais ce temps est passé et ne reviendra plus. Aujourd'hui, on sait bien qu'il ne sera toujours qu'un guitariste, stipendié par l'un ou l'autre des partis politiques, qui se le passent, quand ils en ont les oreilles ahuries.

Nous croyons sincèrement que M. Fabre a fait une gageure. Remuant, alerte, vif et sûr de sa souplesse, il

a parié qu'il se moquerait de tout et de tous, et qu'il ne serait pas pendu. Il achève de gagner son pari.

Naturellement, sa considération en a souffert. Il est étonnant qu'elle ait pu résister aussi longtemps, et qu'il en reste quelque chose — s'il en reste.

On dit d'un homme rigide et conséquent avec lui-même, qu'il est fait tout d'une pièce. On ne dira jamais cela du rédacteur de l'*Evénement*, et il serait bien difficile de compter les pièces nombreuses dont il est fait. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il a joué bien des pièces dans sa vie.

C'est le voltigeur de la presse. Il n'est pas fait pour les grands combats, mais pour les escarmouches. Il ne se bat pas à l'épée, mais à l'épingle, et, comme il l'a dit lui-même, il n'a jamais fait une blessure grave. Quand ses chefs lui commandent d'exterminer un adversaire, ils lui impose une tâche au-dessus de ses forces. Il a piqué bien des gens, mais il n'a jamais tué personne.

Le *parti national* l'a rallié pour gravir les hauteurs du pouvoir, et le secours qu'il en tire est fort douteux. C'est la mouche du coche. Elle voltige, elle agace, elle importune, elle bourdonne, elle pique partout,

> Pique l'un. pique l'autre, et croit à tout moment
> Qu'elle fait aller la machine.

Si jamais le coche arrive en haut, elle s'en attribuera la gloire. L'ennemi ne s'en occupe pas, parce qu'il la sait peu dangereuse. Quand elle l'a piqué au front, ou sur le nez, il secoue la tête et elle s'en va. On la chasse d'un coup de mouchoir, mais elle revient. N'allez pas vous impatienter et vous battre avec elle de la même manière qu'avec un homme, elle finirait par vous vaincre, comme le moucheron de LaFontaine a vaincu le lion. M. Cauchon en sait quelque chose.

Défendez-vous, en riant de ses piqûres, ou bien, donnez-lui du sucre. Elle raffole de sucreries et elle sera tranquille tant qu'elle en aura à gruger.

II.

Dans une nouvelle que M. Fabre a publiée sous ce titre : " *Le cœur et l'esprit*," je lis le passage suivant :

" Vers l'âge de vingt ans, il s'était cru du talent et il " avait essayé d'écrire un livre ; mais comme il n'avait " lu jusqu'alors que des auteurs à peu près faux et qu'il " ne travaillait guère, il n'était parvenu à produire que " des choses médiocres qui l'avaient dégouté tout le pre- " mier. Voyant son impuissance de ce côté, il avait " écrit des articles de journaux, dont plusieurs avaient " été remarqués, et songé à une candidature politique " qui n'avait point été accueillie."

M. Fabre, en parlant ainsi de son héros principal, a écrit sa propre histoire. Comme Paul Urbain, il s'est cru du talent lorsqu'il a fait ses premiers vers. Mais il a eu bien tort, et lui-même l'a reconnu depuis.

Kossuth et *Soir d'hiver* sont les vers les plus ridicules qui aient jamais été publiés dans le pays. Rien qui leur soit comparable dans les plus faibles strophes du *Répertoire National*. Les reproduire serait un ennui pour le lecteur et une cruauté inutile pour leur auteur ; je les laisse dormir du sommeil éternel. Au reste, il faut donner crédit à M. Fabre d'avoir renoncé de bonne heure à la poésie, et de n'avoir pas réédité *Kossuth*. On me dit même, qu'il l'a arrosé de quelques larmes de repentir, et qu'il n'en a plus commis d'autres depuis ; tout est bien qui finit bien.

Pourquoi n'a-t-il pas aussi abandonné la prose ? Le sacrifice eut été grand, je le sais ; mais il l'aurait préservé de bien des misères et de bien des sottises. On

m'objectera qu'il ne pouvait pas faire autre chose, et qu'il a vainement essayé d'être avocat. Je le crois sans peine. Mais à tout prendre, n'aurait-il pas mieux valu ne rien faire du tout, que de consigner dans une prose, souvent bien faite, tant d'inconséquences, de contradictions et d'ineptes facéties ?

M. Fabre a fait deux *Nouvelles* pas nouvelles du tout, et qui ne signifient rien. La *Chasse aux dots* est une histoire d'amourettes entre des collégiens et des élèves de couvent. Il est à peine croyable qu'un homme qui a l'âge de majorité, puisse éditer de pareilles fadaises.

Le Cœur et l'Esprit est un conte du même genre, avec cette différence que les amoureux sont un peu plus âgés. Au reste, ils sont aussi ennuyeux les uns que les autres, et les deux nouvelles se ressemblent dans le fond comme dans la forme.

M. Fabre commence une *nouvelle* comme un article de journal, sans savoir où il arrivera. Il est totalement incapable de s'astreindre à faire un plan, à grouper des incidents, à nouer des intrigues. Il épuise dès le premier chapitre, l'idée—assez pauvre déjà—qui a donné naissance à sa *nouvelle*, et le second chapitre est languissant. On y devine l'embarras de l'auteur, qui ne sait plus exactement le chemin qu'il doit suivre. Au troisième, le récit se traîne, s'allourdit, se mêle, et les personnages s'égarent en chemin. Au quatrième le lecteur baille, et l'auteur aussi. On voit que le nouvelliste a perdu le fil de son histoire et qu'il s'ennuie de son journal, où ses allures sont plus libres. Pour se tirer d'affaire, dans la *Chasse aux Dots*, il alligne un paragraphe de points pour tenir lieu de ce qui manque, et il brusque le dénoûment en bâclant un mariage mal assorti, et en promettant de nous dire plus tard, ce que sont devenus les autres personnages.

Chose qui s'explique, son style ordinairement vif et animé dans son journal, est lent, flasque et décoloré dans ses *nouvelles*. On y reconnaît l'homme incapable de travail soutenu et de longue haleine.

Assez piquant dans le récit, il est nul dans le dialogue. Ses personnages causent beaucoup, mais causent mal. Blandy et Caroline, Paul et Ernestine se font des déclarations d'amour incroyables. Ce sont des discours de plusieurs pages, froids comme glace, ennuyeux comme des plaidoyers d'avocat. D'ailleurs, les femmes mariées et les jeunes filles, les vieillards et les jeunes gens, parlent tous de la même manière, et sur le ton qu'il prendrait lui-même. On dirait toujours qu'ils font des articles pour l'*Evénement*.

Il y a dans *Le cœur et l'esprit* un colloque invraisemblable, entre tous les personnages que le hasard a réunis à la porte d'une boutique. Léon Nanteuil y fait des discours à perte de vue, sur le patriotisme et la nationalité à quelques demoiselles qui l'entourent.

Il faut croire que la moralité exigeait de rendre ridicule, celui des héros qui vaut le mieux. Pour mieux faire rire à ses dépens, M. Fabre fait intervenir un chien, qui joue un rôle très-important dans le récit. Il nous avertit que c'est un *chien célèbre*, et il nous fait un peu son histoire, qui prouve qu'il n'était pas l'ami de l'homme. Or, cet ennemi de l'humanité, a dérobé un filet de bœuf à une vieille femme de la halle. La vieille le poursuit, aidée par les charretiers stationnés sur le marché de la haute-ville, où la scène se passe. Pressé de toutes parts, le pauvre animal descend, à fond de train, la rue de la Fabrique, où Léon Nanteuil pérore ; il s'élance entre ses jambes et le précipite sur le pavé... “ Ce fut un éclat de rire irrésistible et général,” affirme M. Fabre. Je le crois bien !

Evidemment, M. Fabre appartient aussi à l'école de Placide Lépine. Il croit avec cet illustre critique que, pour ridiculiser quelqu'un, il faut qu'un animal quelconque lui passe entre les jambes. Quels gens drôles ! Leurs personnages ont tous des aventures extraordinaires, ici avec un bélier, là avec petit bœuf rouge et *tutti quanti*, ailleurs, avec un chien. Pour être juste, il faut dire, que M. Fabre prodigue moins les détails que Placide, et qu'il ne nous dit pas si son héros s'est relevé avec *une black-eye.*

M. Fabre est plus nul encore dans la description que dans le dialogue. Jamais une scène de la nature, quelque belle qu'elle soit, ne l'a ému, et vous ne trouverez nulle part dans ses écrits, ces images vives et gracieuses que les beautés de la nature inspirent toujours aux poètes.

Cela tient sans doute, à ce qu'il manque entièrement de sensibilité. Dans *Le cœur et l'esprit,* comme dans ses autres écrits, on voit bien briller çà et là quelques parcelles d'esprit, mais nulle part, il n'y a le moindre vestige de cœur. C'est un défaut capital pour un nouvelliste.

Pour compléter ce qui me reste à dire des *nouvelles*, j'ajoute qu'il y a par-ci par-là, quelques traits de mœurs bien touchés, quelques tableaux gais et fidèles qui dérident le lecteur. Mais ces jolis passages sont trop rares.

III.

Lorsqu'il fonda l'*Evénement*, M. Fabre écrivait :

" Chacun sa vocation... A tort ou à raison, je me crois journaliste, et cette ambition heureuse ou malheureuse conduit mon esprit."

N'est pas journaliste qui veut, et c'est à tort que M. Fabre s'est cru appelé au journalisme. On peut être un bon écrivain et un très-mauvais journaliste: c'est son cas.

Faire un journal, est un grand art qui exige beaucoup de travail, de fortes études et des convictions profondes. Or, tout cela manque à M. Fabre.

C'est un boulevardier, de nature et d'éducation, et dans son passage à Paris, il a meublé son cerveau des bribes d'esprit du boulevard. C'est tout le travail qu'il a pu faire. Il n'a guère fait d'autres études.

C'est un esprit ingénieux, quelquefois adroit, souvent très-gauche, souple toujours et dans une mesure exagérée; mais il n'est ni fécond, ni varié, ni étendu, ni solide. Il a sa spécialité—la chronique—hors de laquelle il n'est rien.

Son manque absolu de convictions est connu de tout le monde, et il le confesse volontiers. Sa pudeur n'est pas farouche, et son honneur est flegmatique. Quand on l'accuse de manquer de l'une ou de l'autre, il ne s'émeut pas. Il répond tranquillement: après?—comme un homme convaincu que la pudeur et l'honneur sont des mots vides de sens.

Un jour—c'était peu de temps après la fondation de l'*Evénement*—il disait *pis que pendre* de la *Minerve* et de ses rédacteurs. Quelques mois après il écrivait lui-même dans la *Minerve* qu'il accablait d'éloges, et il expliquait ainsi ses changements politiques :

" *Combinant* un certain *scepticisme politique* avec *une grande naïveté de conduite*, je crus le moment propice pour passer du *rouge pâle* au *bleu tendre*."

Voilà qui est charmant, et la justification est complète. Cela donne une grande autorité aux opinions de l'écrivain.

En même temps, toutes ses tergiversations sont expliquées par cet aveu, qui joint la crudité à la naïveté. A l'avenir, quand on le verra passer d'un camp à l'autre, et mépriser un jour ce qu'il encensait la veille, on dira: la chose se comprend, c'est le *scepticisme politique* qui vient de se *combiner* avec *une grande naïveté de conduite*.

Avis à l'écrivain qui voudra écrire la biographie de M. Fabre. Il pourra l'intituler: "*Histoire des combinaisons du scepticisme politique avec la naïveté de conduite.*"

Il est donc évident, que M. Fabre n'a pas les convictions profondes qui font le journaliste. Mais il est gazettier, et c'est un métier—non pas un art—que bien peu de gens savent aussi bien que lui dans le pays. Il sait faire la gazette et lui donner une apparence attrayante. Son but unique est d'amuser le public moyennant finances. Il ne s'occupe pas du reste, et ne regarde pas aux moyens.

Sa gloire, c'est le fait-divers. Il sait lui donner ce tour piquant qui allèche le lecteur. En ce genre, il s'est donné un rival dangereux dans M. Nazaire Levasseur, qui parfois, oublie que M. Fabre est son maître, et qui se permet de l'éclipser. Quand ils réunissent leurs deux génies pour raconter les aventures de mademoiselle Lolotte à la cour du Recorder, ils n'ont pas de supérieur dans la province de Québec.

L'*Evénement* pose pour *la Gazette bien informée*. Rarement, il assigne aux événements politiques les causes que tout le monde voit. Il devine les motifs secrets, les ficelles cachées, et quand il n'y en a pas, il sait bien en fabriquer. Vous allez en juger.

Un nouveau parlement vient de s'ouvrir, et le ministère vient de passer par une crise, qui a failli avoir des conséquences très-graves. Deux des ministres M. C. et M. B. n'adhéraient pas entièrement au programme de

l'administration et ont menacé de résigner. Mais il paraît qu'une entente va avoir lieu.

Entrez avec moi au bureau de l'*Evénement*, et nous aurons des nouvelles.

—Eh bien! M. Fabre, que pensez-vous de la crise ministérielle? On dit qu'elle touche à sa fin, et que monsieur C. va accepter le dernier article du programme?

—Mais mon cher, il ne s'agit pas de programme.

—Comment cela? Mais la crise n'a-t-elle pas éclaté parce que monsieur C. ne voulait pas accepter le dernier article du programme.

—Vous n'y êtes pas, mon cher, je vais vous instruire. Vous saurez que madame X., a donné un grand bal le dix du mois courant. Or madame C. voulait aussi en donner un ce jour-là. Les préparatifs étaient faits, une partie des invitations avaient même été envoyées, lorsque madame C. apprit la date malencontreuse du bal de madame X. Ce fut un grand émoi chez les C.; madame et monsieur se rendirent immédiatement chez madame X., et la sollicitèrent de vouloir bien remettre son bal à un autre jour. Celle-ci n'avait pas encore fait ses invitations, et elle avait déjà pensé à différer, parce qu'elle n'avait pas encore reçu de France et d'Allemagne, ses vins fabriqués à Montréal. Mais elle n'a pas voulu manquer l'occasion de se venger de madame C., qui l'a éclipsée au dernier bal de Son Excellence, et elle a refusé net.

Madame C. a insisté; elle a multiplié les compliments et les douceurs, elle a appelé madame X. sa *petite amie*, sa *très-chère*, sa *charmante*, sa *toute belle*, etc., etc. Peine inutile! madame X. est demeurée ferme comme un roc. Finalement, madame C. un peu excitée, a rappelé à madame X. que la fille d'un marchand

devrait se montrer un peu moins fière, et plus déférente pour elle. Madame X. a répliqué que la fille d'un marchand n'avait pas tant à s'incliner devant la petite fille d'un cuisinier; et les adieux se sont faits dans un style moins tendre encore.

Madame C. a pensé quelque temps, qu'elle pourrait peut-être faire son bal tout de même, et attirer chez elle les invités de madame X. Mais monsieur X. est premier ministre et fort estimé, elle a craint un fiasco, et elle a dû désinviter tout son monde...

—Et puis ?

—Vous ne devinez pas le reste ? Il faut donc tout vous dire. Monsieur C. est très-lié avec monsieur B. l'autre ministre, et il l'a mis dans ses intérêts, pour se venger de madame X. De là, la crise.

—Vous plaisantez ?

—Je ne plaisante pas. Sous le régime des gouvernements responsables, les maris répondent des fautes de leurs femmes, et monsieur X. paie aujourd'hui pour le mauvais vouloir de sa femme. Son embarras est extrême, et monsieur C. profite d'une phrase obscure du programme pour jeter les hauts cris, et invoquer les principes fondamentaux des sociétés et de la religion.

—Mais d'où vient que l'on annonce la fin de la crise ?

—Ah ! voici maintenant. Madame C. a un frère à la campagne, et ce frère a un neveu qu'il aime beaucoup. Or, ce neveu, est intimement lié à son cousin le jeune D., qui n'a pas le sou et qui sollicite un emploi. Le neveu fait tout ce qu'il peut pour servir son cousin, et il a tant insisté auprès de son oncle, que celui-ci est venu à Québec et a décidé sa sœur, madame C., à travailler pour lui. Or, la nomination du jeune homme est du département de monsieur X. Il a donc fallu

tenter un rapprochement, et vous pouvez imaginer que monsieur X. ne demandait pas mieux.

A présent, il est certain que madame C. a obtenu de monsieur X. la promesse formelle, que le cousin du neveu de son frère sera nommé. C'est pourquoi on a changé deux ou trois mots de la phrase obscure—qui n'est pas plus claire—et le programme sera adopté par MM. C. et B.

—Et les principes ?

Un éclat de rire est la réponse de M. Fabre ; et il ajoute : Monsieur C. me ressemble, il *combine un certain scepticisme politique avec une grande naïveté de conduite.*

Tel est l'homme.

En politique, il ne reconnait pas de principes, encore moins de vertus. Il voit des intérêts et des calculs, des hypocrisies et des ambitions, des piéges et des ficelles. Ne lui parlez pas de doctrines, de principes, de probité, de conscience dans le domaine politique ; il vous répondrait : ni vu ni connu.

Un écrivain qui aurait des loisirs et de la patience, ferait un travail je ne dirai pas amusant ni utile, mais curieux, en relevant toutes les contradictions de M. Fabre. Je suis convaincu qu'il n'y a pas une seule question de notre politique, sur laquelle il n'ait écrit *blanc* et *noir*, et pas un homme public, qu'il n'ait méprisé et encensé. Il a appartenu à tous les partis, et il les a tous servis dans le même style.

Je ne veux pas écrire sa biographie ; mais pour faire connaître le journaliste, il faut bien livrer au public au moins un *chapitre de contradictions.* J'entends M. Fabre s'écrier : voilà le soulier qui me blesse, ne parlons pas de ça ! Mais il le faut ; prenez patience M. Fabre, je vais abréger.

Je passe sous silence vos écrits dans le *Pays*, dans *l'Ordre*, et dans le *Canadien*, et je me borne à l'*Evénement*. Il va sans dire, que je n'ai pas le courage de parcourir en entier, ce vaste répertoire de vos chefs-d'œuvre ; je l'ouvre au hasard, et je mets en regard, quelques unes de vos opinions d'hier et d'aujourd'hui :

UN CHAPITRE DE CONTRADICTIONS.

Le parti conservateur et le parti libéral.

HIER.

" Le parti conservateur est *le plus sûr dépositaire des traditions nationales, le guide politique le plus prudent ;* et *c'est en lui*, que dans cette heure solennelle de notre histoire, *doivent s'absorber* tous les partis, toutes les nuances d'opinion.. Les *hommes extrêmes* que nous voyons déplorer si amèrement la fin du régime de l'union, et conseiller au peuple de pousser si loin la résistance à la confédération, sont ceux-là même qui, jusqu'à leur avènement au pouvoir, ne voulaient point de l'union et qui, le cas échéant, accepteraient de grand cœur *l'annexion*. Si leurs alarmes patriotiques étaient sincères, redouteraient-ils moins *notre absorption dans l'immense république américaine* que notre alliance avec trois ou quatre provinces, divisées d'intérêts, destinées à se contrebalancer, et dont une seule 'est supérieure en population et en richesses au Bas-Canada.

" Ne nous laissons pas prendre à de *vaines déclamations*, à des subterfuges de parti, et regardons au fond des choses...

" Si le *parti libéral avait vraiment à cœur l'intérêt du Bas-Canada*, il ne prolongerait pas sous le régime de la confédération *la lutte* que, depuis dix-huit

AUJOURD'HUI.

" C'est en vain que nous cherchons encore à nous diviser en *libéraux* et en *conservateurs*. Il est aussi impossible de définir ce que c'est qu'un conservateur canadien, que de dire en quoi un libéral ne l'est pas.. Depuis quinze ans, *le parti conservateur domine* en maître dans le pays. *Son mérite intrinsèque ne suffit pas* pour expliquer un si long règne. *Ses vertus seules ne justifient pas* la faveur d'une si constante fortune.. *Au lieu de s'identifier* avec la cause du pays, il a cherché au contraire *à l'absorber dans la sienne*, au lieu *d'élargir ses vues* à mesure que son importance grandissait, il est *resté intolérant, rancunier, egoïste*... Il ne peut plus obtenir l'absolution pour ses fautes politiques, en montrant ses états de service religieux. On sait que *pour conserver le pouvoir, il vend s'il le faut, son âme... Politique éternelle de dénigrement systématique, vipère, à la langue visqueuse, hydre toujours renaissante, harpie hideuse, affreuse lèpre, éponge imbibée de fiel et de cyanure de potassium, et qu'un parti politique a pressée par tout, sur le chemin de ses adversaires pour les flétrir ou les mettre à néant, eux et leurs actes.* (Toute cette phrase est peut-être la plus ridicule que la presse ait jamais commise.)

ans, *il fait sans succès au parti conservateur*. Cette lutte ne peut avoir pour effet que de diviser nos forces au profit des autres provinces et de neutraliser notre influence nationale.... Le fait est qu'ils avaient bien tort de se plaindre et bien peu raison de déclamer. *L'Union nous a donné vingt cinq ans de l'existence politique la plus douce que l'on puisse imaginer.* S'ils l'avaient connue, les grands peuples eussent envié *notre paisible bonheur, notre honnête prospérité*...Tandis que le *ministère conservateur* s'appuiera sur la majorité Bas-Canadienne, l'*opposition est fatalement condamnée à subir le joug de la majorité Haut-Canadienne* et à ne triompher qu'à son profit...C'est donc un *grand bonheur* pour la province de Québec que le peuple se prononce avec une unanimité si complète *en faveur du parti conservateur;* c'est *la garantie de nos droits;* c'est, en un mot, le pouvoir placé entre nos mains ... L'*Opposition Bas-Canadienne est annexionniste*, mais elle *n'ose marcher droit* à son but. Elle n'accepte ni ne rejette franchement la confédération, elle la subit et achève de perdre dans cette situation fausse ce qui lui reste de force ...*Lorsque les libéraux sont parvenus au pouvoir, ils n'ont absolument rien fait*...etc., etc., etc."

(Discours). "*Est-ce que moi qui vous parle j'ai jamais été conservateur* dans le sens étroit du mot? Est-ce que j'ai jamais été considéré comme tel par *ceux auxquels l'étroitesse de leurs idées* et *l'aveuglement de leurs passions* donnent le droit de s'appeler *conservateurs* par droit de naissance....

"Aussi je n'éprouve aucune hésitation à me rallier à un parti qui comptera tant de libéraux dans ses rangs...Je renoue avec eux de vieilles sympathies...

"Le parti conservateur n'a dû son long succès qu'à une chose, son titre de défenseur de l'Eglise... Sans ce titre, il y a longtemps qu'il serait tombé, et qu'usé, par ses méfaits, son règne se serait évanoui...etc., etc., etc.

La Confédération.

HIER.

L'Union était un état transitoire. Sa mission historique était de préparer la voie à *la confédération*; il y a dix ans qu'*elle aurait dû disparaître pour faire place à l'édifice politique* dont elle avait jeté les bases. La confédération, loin d'être venue

AUJOURD'HUI.

Notre situation est de celles qu'on *n'ose à peine analyser*, tant elle ne présente de tous côtés, qu'*aspect désolé*, que *surface stérile*. Il faut pourtant dire enfin tout haut ce que tous disent tout bas; écarter le voile qui couvre *des maux qui vont*

trop tôt, vient peut-être trop tard.... *Il n'y avait pour le Bas-Canada qu'une seule conduite à suivre, l'accepter* en principe. S'il l'eut tout d'abord repoussée, il eut commis une de ces fautes politiques qu'il est difficile de réparer.... *L'union avait fait son temps, l'indépendance est une chimère,* l'isolement est impossible ; il fallait choisir entre ces deux termes : *la confédération ou l'annexion....* Il y aura pour les Canadiens-Français *trois grands éléments de puissance dans la confédération .... La cause du Bas-Canada a donc pour elle toutes les chances favorables.* Les alliances ne sauraient lui manquer .... De toutes les provinces, *c'est le Bas-Canada qui est le mieux placé* pour profiter des avantages de la lutte et en sortir triomphant....

Nous entendons chaque jour *des esprits aigris par les insuccès politiques,* décrire les *ennuis dont nous menace la confédération.* Ils laissent de côté avec soin *les avantages incontestables qu'elle nous promet*....etc., etc.

Il n'y a plus moyen de soutenir que c'est par amour de la *nationalité* que *l'on a repoussé la Confédération,* et qu'on la combat encore ; car, enfin la *nationalité* serait *pour le moins* aussi exposée sous le régime américain.... etc., etc., etc.

toujours grandissant, et auxquels il n'y a qu'*un seul remède,* que personne n'a le courage d'indiquer, quoique chacun soupire après le moment où il sera hardiment appliqué et où il produira guérison complète....La Confédération *n'a rien apporté* au pays qu'il n'eut déjà, et lui fait payer des *semblant d'avantages* et des *simulacres de force* aussi chers que s'ils étaient des biens réels, des gages assurés de grandeur. Les Provinces *ont uni* ensemble *leurs faiblesses,* mis en commun *leurs misères !.... Ce grand changement politique n'a pas produit le plus léger remous. Faut-il s'en étonner ?* faut-il s'étonner de ce que *l'union contractée avec de petits peuples* aussi nécessiteux que nous, *soit restée sans fruit,* tandis-que *le contact de quarante millions* d'habitants en pleine activité *nous eut transformés ?....*La tentative de fonder une Confédération anglo-canadienne à côté des Etats-Unis, est donc visiblement condamnée à l'insuccès....*La Confédération, hâtivement achevée, condamnée à une tâche au-dessus de ses forces, ployant sous une dette énorme, ne pouvant nous assurer ni la prospérité* à l'intérieur, ni la sécurité à l'extérieur *disparaîtra fatalement* de la scène, le lendemain du jour où, réalisant le programme qu'on lui a assigné, elle s'étendra de l'Atlantique au Pacifique....*Avec l'annexion* ce serait *tout le contraire ;* et dans l'*accroissement rapide, merveilleux de la prospérité générale,* de la fortune publique, nous ne nous apercevrions pas vraiment de ce qu'il nous faudrait verser dans le trésor public de plus que maintenant....etc., etc.

Achat du Nord-Ouest.

HIER.

" *On trouvera dans le discours de Sir George* sur les négociations au sujet du territoire du Nord-Ouest des *explications claires, convaincantes, décisives.* Il nous semble qu'*il n'y a rien à répliquer à ce raisonnement victorieux*....

" *Le résultat obtenu fait le plus grand honneur* aux négociateurs canadiens et en particulier à Sir George.... *Personne n'osait espérer* des *conditions aussi avantageuses* que celles obtenues....

A l'adresse des libéraux : " On repousse l'acquisition du territoire du Nord-Ouest, parce que cela complète et consolide l'Union Canadienne dont on souhaite la chute, et que cela nuit à l'extension des Etats-Unis. Ce n'est pas au point de vue canadien que l'on se place, mais au point de vue américain....

AUJOURD'HUI.

" Une *discussion calme et raisonnée,* un *examen consciencieux, et ni l'acquisition du Nord-Ouest* ni l'annexion de la Colombie n'avaient lieu. Il aurait fallu *expliquer d'une façon plausible cette acquisition* qui ne parait avoir été faite que pour nous procurer le spectacle d'une guerre civile dans un coin de la Puissance.... etc., etc., etc.

L'argent consacré à l'achat du Nord-Ouest est de l'argent placé à fond perdus....

" Aussitôt que le drapeau fédéral flottera de l'Atlantique au Pacifique, le drapeau Anglais repassera les mers.... etc., etc.

C'est ainsi que M. Fabre a jugé toutes les questions. Pour être plus sûr de ne pas errer, il a toujours écrit le *pour* et le *contre.* A vous de choisir Messieurs.

Je pourrais faire repasser devant vos yeux, lecteurs, ses dires sur un grand nombre de questions, telles que l'annexion de la Colombie, le chemin de fer du Pacifique, le traité de Washington, l'émigration, le tarif, la colonisation, etc., etc. Mais à quoi bon ? Vous vous trouveriez toujours dans le même embarras, entre ses opinions d'hier et celle d'aujourd'hui, et ça deviendrait ennuyeux.

Des questions politiques passons aux hommes, et voyons si ses jugements sur les personnes valent mieux :

M. Chauveau.

HIER.

"Le chef du Cabinet, M. Chauveau, est un ancien ministre retiré des luttes depuis dix ans, estimé de tous les partis et plus propre qu'aucun autre à mener à bonne fin une œuvre de rapprochement et de conciliation.... Il n'a point d'ennemis et il n'est l'ennemi de personne ...*Orateur et écrivain*, il jettera de l'éclat sur notre gouvernement provincial et lui imprimera un cachet français....Les journaux modérés de l'opposition ont rendu hommage, avec une bonne grâce dont il faut les féliciter, au talent du premier ministre en même temps qu'à l'*énergie doublée de modération* dont il a fait preuve dans les luttes du passé et qu'il saura déployer plus que jamais à la tête des affaires... *Par son caractère comme par son talent, Monsieur Chauveau est le représentant le plus convaincu et le plus brillant* du sentiment canadien-français.... *L'éloquent homme d'état* réalisera, nous en sommes convaincu, toutes les espérances que sa haute renommée de patriotisme et de talent a fait concevoir."

AUJOURD'HUI.

Sans vues politiques, sans indépendance personnelle, *bornant son habileté à l'intrigue* et sa force à la ruse, mettant son ambition dans le succès des manœuvres qui protégent son établissement particulier ; *ni homme d'état*, ni administrateur, *ni orateur* parlementaire, ni même homme d'affaires ; le premier ministre est incapable de combiner et de mener à bonne fin une entreprise politique sérieuse, voire même de trancher à moins d'un an d'hésitations, la plus simple question pratique....

"Sa politique est de louvoyer pour échouer.

"Que l'on ne pense pas que nous exagérions : faible mais intrigant ; ayant l'épiderme sensible mais aussi l'esprit fertile en ressources, M. Chauveau est plus aisé à renverser qu'à déjouer....

Il a jugé tous les chefs conservateurs de la même manière que M. Chauveau. Tantôt il les a élevés aux nues (quand ça payait), et tantôt (quand ça ne payait plus) il les a traités comme des nullités.

Mais, dira-t-on peut-être, il n'a pas agi de même à l'égard des chefs libéraux. Vous croyez ?

Voici ce qu'il a écrit de

M. Blake.

HIER.

"M. Blake n'est pas de ces adversaires incommodes, qui vous

AUJOURD'HUI.

"M. Blake est arrivé, en si peu d'années, à la haute position

harcellent sans cesse et dont on se débarrasse à tout prix. C'est au contraire un ennemi que l'on conserve avec soin. Comment le remplacerait-on ? Où trouver un tacticien si maladroit qu'il passe son temps à préparer à son parti d'humiliantes défaites, et au gouvernement de faciles triomphes ? Battu, il mérite toujours de l'être. C'est rare ".... etc., etc., etc.

qu'il occupe maintenant par la seule force de son caractère et de son talent. Il a conquis de suite sur son parti, une autorité morale rarement obtenue à ce degré, même par les hommes les plus habiles, et dans le monde politique, un prestige qui a promptement dépassé celui de ses rivaux plus anciens que lui dans l'arêne. Il est arrivé de suite au premier rang....etc., etc., etc.

A présent, on aimera peut-être à savoir, si M. Fabre ne voit double qu'à l'égard des hommes politiques, et s'il juge mieux ses confrères, journalistes et écrivains.

Ouvrons encore l'*Evénement :*

MM. Provencher et Carle Tom.

HIER.

" Entre la littérature et les finances M. Provencher n'a point encore fait un choix. La conséquence de l'indécision de sa vocation est que son style a le teint pâle et que ses phrases n'ont point envie de vivre. Son esprit manque la plaisanterie et sa verve fume.

" Il ne parait pas avoir des convictions invincibles...."

" Carle Tom, rédacteur de la *Mine ve* était essentiellement un écrivain sage, un secrétaire fidèle. Il ne faisait pas de bruit dans le monde ; on ignorait son nom parmi les politiques. Jamais on ne lui attribua un bon article ; quand par hasard il en écrivait un, on le citait comme d'un autre. Du commencement de ses articles on n'en apercevait pas la fin : elle se perdait dans les espaces où ne pénètre jamais un lecteur.. etc.

AUJOURD'HUI.

" Je porte au caractère de Provencher une vive sympathie, à son talent original, solide et fin, une sérieuse estime.

" Quant à Carle Tom, je tiendrai à honneur d'alterner avec lui comme chroniqueur. De tous ses lecteurs, je suis peut-être celui qu'il amuse davantage. Personne ne rend plus que moi justice à sa verve plaisante, à son charmant esprit."

M. A. B. Routhier.

HIER.

" M. Routhier est un écrivain de talent, très-versé dans les questions politiques, qui jouera certainement plus tard un rôle considérable dans la carrière publique.

Sa place est marquée à la Chambre, et le plus tôt il ira la prendre le mieux."

AUJOURD'HUI.

" On veut porter haut M. Routhier qui, laissé à ses propres forces n'irait pas loin, même en littérature.... M. Routhier s'est perdu dans notre estime et dans celle des bons juges depuis qu'il écrit. Nous ignorons s'il éclipse M. Ernest Gagnon au piano, mais à coup sûr il fait plus mauvaise figure dans les journaux : il plaisante plus lourdement et a plus méchant style."

Je suis las de citer, et mes lecteurs doivent être satisfaits. Pourtant, puisque le nom de M. Ernest Gagnon s'est trouvé sous ma plume, il sera amusant de voir comment M. Fabre l'a jugé. Avec sa voix fausse et flutée, il ne juge pas seulement les politiques et les écrivains, mais encore les artistes. Voyez :

M. Ernest Gagnon.

HIER.

"M. Gagnon est un artiste délicat et fin, un homme d'esprit....etc., etc., etc.

AUJOURD'HUI.

" M. Gagnon est artiste, si toutefois il suffit pour mériter ce titre de jouer du piano tous les jours et de l'orgue tous les dimanches. Il sait autant de musique qu'on en peut savoir lorsqu'on ne l'a point apprise autrement qu'en l'enseignant aux autres. Peu à peu ses élèves l'ont formé, etc., etc., etc."

Si je voulais continuer à feuilleter l'*Evénement*, je pourrais allonger ce chapitre outre mesure. Mais il faut en finir avec ce personnage, auquel j'ai peut-être donné déjà trop d'importance.

Qu'il aille donc en paix ! En paix surtout avec lui-même, puisqu'il y a en lui, deux hommes qui sont toujours aux prises.

M. L. O. DAVID.

I.

Il y a, à Paris, au *Journal des Débats*, un écrivain qui signe David, et cette signature signifie *personne*, c'est-à-dire tout le monde. A l'*Opinion Publique*, on a fait mieux encore; c'est le journal lui-même, qui a cette signification. Il est l'opinion de tout le monde, c'est-à-dire qu'il n'a ni opinions, ni principes, ni doctrines.

Si M. Mousseau était son seul rédacteur, la gazette aurait au moins une couleur politique. Mais M. David est toujours à ses côtés, tenant dans sa main une éponge en guise de plume, et repassant constamment cette éponge sur la palette de son collègue.

Lorsque l'*Opinion Publique* parut, son prospectus disait qu'elle serait *une revue essentiellement politique* (sic). *Essentiellement* était certainement de trop et jamais programme n'a été rempli d'une manière plus singulière.

Une *revue essentiellement politique* doit avoir des principes arrêtés, une ligne de conduite ferme, un chef et un drapeau. Or l'*Opinion Publique* n'a rien de tout cela, le drapeau de M. Mousseau n'étant pas celui du journal.

Le prospectus disait encore :

" Nous n'oublierons jamais que le journalisme est un sacerdoce."

Risum teneatis, amici ; je n'invente rien, et je ne plaisante pas ; vous trouverez cette phrase textuelle dans le No. 1 du journal. Il ne faut pas reprocher aux rédacteurs de n'avoir pas tenu cet engagement, qui était audessus de leurs forces. M. Mousseau admettra volontiers, qu'il n'a jamais eu de dispositions pour le sacer-

doce ; et si M. David en eut jadis, il y a longtemps qu'il n'en a plus.

Une autre promesse que M. David n'a pas tenue, est celle qu'il faisait dans son premier article. " Un nou- " vel enfant, disait-il, est né au journalisme canadien... " Il grandira et se développera..." Il ne trompait personne en se présentant avec l'innocence de l'enfant qui vient de naître ; mais son erreur a été de ne pas grandir. Il menace même de prolonger l'enfance, jusqu'à l'âge où les autres y reviennent, après avoir passé par la virilité.

On ne saurait dire que M. David porte bien son nom. Mais on peut affirmer qu'il n'a rien de Goliath. Il est petit, fluet, efféminé, et paraît avoir vécu de sirops et de limonade. Sa physionomie est d'ailleurs assez intelligente, et ses traits sont assez jolis, malgré leur expression un peu béate. Il a quelquefois des airs penchés, et le ton *amoroso* ; mais c'est tout de même, un minois plaisant.

Il a les cheveux bruns, un peu frisés—presque autant que ses phrases qui ne manquent pas de fioritures—des yeux d'un bleu pâle, et un nez de perroquet. Plût au ciel qu'il n'eut pas autre chose de cet oiseau des tropiques !

Le *joueur* de Regnard parle en quelque endroit :

> De femmes qui jamais n'ont pu fermer la bouche
> Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche.

M. David a quelque chose de cette nature des commères; Il a toujours la bouche ouverte, et il pérore sur tout ; mais il ne tire qu'à poudre, et ce n'est pas lui, qui aurait la malice de vouloir loger dans la cervelle du voisin, un plomb qu'il n'a pas dans la sienne.

Quand il est appelé à faire une lecture, il prend des airs plus mâles, et une pose plus virile. Mais alors son

tic particulier est de se croire l'industrie faite homme. Illusion étrange, puisque personne n'a moins que lui, des idées pratiques sur l'industrie. Mais quand il a fait cet effort pour paraître un homme, il s'affaisse, et reprend son allure enfantine.

On appelait feu Eric Dorion *l'Enfant terrible;* M. David devrait s'appeler *l'Enfant pas terrible.* Il avait jadis, des principes très-libéraux; il lui en reste encore quelque chose, juste assez pour ne pas rompre avec ses anciens amis, et juste assez peu, pour que le parti conservateur le tolère. Quand il lui arrive de céder encore à sa nature libérale, et de casser un petit carreau de vitre avec un petit caillou de sa petite fronde, on sourit.

Il est d'ailleurs si bon, si doux, si sensible. Malgré ses tendances *nationardes*, c'est un agneau, que j'estimerais toujours, s'il ne sortait pas de son rôle.

S'il continue, il aura passé dans le monde sans faire trop de bruit, mais il aura fait encore moins de besogne. Son tort est de se croire né grand homme, et de ne pas travailler à le devenir. Comme journaliste, il a toujours peur qu'on ne lui reproche de montrer trop de zèle religieux; qu'il se tranquilise, il est sous ce rapport, d'une modération immodérée.

Il appartient à l'école ni pour ni contre, et quand il est obligé de se prononcer entre deux hommes, ou entre deux doctrines, il déploie des ressources infinies pour qu'on ne sache pas ce qu'il pense—ce qui fait que ses meilleurs articles sont *couleur d'invisible.*

Quelle est la cause de cette hésitation perpétuelle qui dit oui et non, se porte à droite et à gauche, flatte celui-ci, caresse celui-là, et reste suspendue entre le ziste et le zeste?—Nous croyons qu'il y a faiblesse naturelle d'esprit, mais aussi, beaucoup de calcul.

M. David, reprochant à M. F. X. A. Trudel * une aigreur que celui-ci n'a jamais eue, dit: "Dans un pays "comme celui ci, les ménagements et l'esprit de con-"ciliation sont *nécessaires à celui qui veut parvenir.*"

Voilà donc le secret des appréciations, et des critiques à l'eau de rose de M. David ! Voilà le fin mot de sa morale ! *Il veut parvenir* le jeune homme, et pour cela, dit-il, *il faut des ménagements et de la conciliation.* Ce motto explique toutes ses complaisances pour certains hommes, et certaines doctrines blâmables. Je comprends maintenant pourquoi, il admire tant M. Buies, l'ignoble auteur de *La Lanterne*, et M. Fréchette, et M. Dessaulles, auquel il vient de faire sa cour en me décochant un trait inoffensif. Il tient à conserver des amis partout, dans le camp de l'impiété, comme dans celui de la religion. C'est ainsi qu'il n'a pu trouver un seul mot de blâme pour l'incrédulité de M. Papineau, dans le portrait qu'il en a fait. Sa conscience pourtant lui criait qu'il fallait en parler, et à force de travail il a réussi à composer cette phrase obscure.

"Il est en religion ce qu'il est en politique, libre et "indépendant, défiant de l'autorité, n'acceptant rien "sans discussion, et croyant difficilement ce qu'il ne "comprend pas. Inutile de signaler les résultats de "cette indépendance en matières religieuses, chacun les "voit et peut les juger."

C'est tout. Saisissez bien, lecteurs, toute l'habileté de ce style *ni pour ni contre.* Avec cette manière de parler, un rationaliste n'est pas un incrédule, ni un impie; c'est un homme *libre et indépendant.*

Hélas ! M. David, croyez-moi, toute cette habileté ne mène à rien. Dire franchement et ouvertement la

---

* **M. Trudel est aujourd'hui sénateur.**

vérité vaut toujours mieux, et ceux qui s'imaginent qu'il faut la couvrir d'un voile pour la faire accepter, sont voués à la médiocrité.

Un profond penseur, qui est en même temps un grand écrivain, a fait le portrait de l'*homme médiocre*. Je le copie pour l'instruction de M. David, qui devra s'y reconnaître comme dans un miroir.

" L'homme médiocre est juste-milieu, sans le savoir. Il l'est par nature, et non par opinion ; par caractère, et non par accident...Le trait caractéristique, absolument caractéristique de l'homme médiocre, c'est sa déférence pour l'opinion publique. Il ne parle jamais, il répète toujours... Il a le plus profond respect pour ceux qui sont connus, n'importe à quel titre, pour ceux qui ont beaucoup imprimé. Il ferait la cour à son ennemi, s'il devenait célèbre.

" L'homme médiocre peut avoir telle ou telle aptitude spéciale ; il peut avoir du *talent*, mais l'intuition lui est interdite. Il n'a pas la seconde vue ; il ne l'aura jamais. Il peut apprendre ; il ne peut pas deviner. Il admet quelquefois une idée, mais il ne la suit pas dans ses diverses applications ; et si vous la lui présentez en termes différents, il ne la reconnait plus ; il la repousse.

" Il admet quelquefois un principe ; mais si vous arrivez aux conséquences de ce principe, il vous dira que vous exagérez.

" Si le mot exagération n'existait pas, l'homme médiocre l'inventerait.

" L'homme médiocre aime les écrivains qui ne disent ni oui ni non sur aucune question, qui n'affirment rien, qui ménagent toutes les opinions contradictoires.

" Il trouve insolent, toute affirmation, parce que toute affirmation exclut la proposition contradictoire. Mais

si vous êtes un peu ami et un peu ennemi de toutes choses, il vous trouvera sage et réservé.

" Il fait semblant de dire quelque chose et ne dit absolument rien.

" Il reste à l'homme médiocre en activité, en fonction, une inquiétude : c'est la crainte de se compromettre. Aussi, il exprime quelques pensées volées à M. de la Palisse, avec la réserve, la timidité, la prudence d'un homme qui craint que ses paroles trop hardies, n'ébranlent le monde ! "

Ramassez tout cela, M. David, c'est votre propriété.

II.

De Maistre a dit :

" Je ne sais comment le mauvais choque moins que le médiocre continu."

C'est une observation dont j'ai souvent reconnu la vérité, en lisant les écrits de M. David. Ils n'appartiennent pas au genre *mauvais*, mais au *médiocre continu.* On n'y trouve rien d'original, et presque rien qui soit au-dessus des lieux communs.

Quand il parle industrie, il nous fait l'effet d'un joueur de serinette : il joue toujours le même air, et il semble croire que cet air là, va sauver le pays.

Quand il parle politique, il est incolore et insaisissable. Est-il conservateur ?—Sans doute, lisez telle phrase. Est-il nationard ?—Mais oui, lisez la phrase suivante.—Mais il était partisan de Sir George Cartier ?—Sans doute, lisez la biographie qu'il en a faite.—Ah ! j'avais cru qu'il était un de ses adversaires ?—Mais oui, il l'a combattu sur tous les *husting* de Montréal.

On peut varier ce dialogue et le prolonger indéfiniment, au sujet de toutes les appréciations que M. David a publiées sur les hommes et les choses.

Je me rappelle le compte-rendu qu'il faisait un jour, d'une polémique importante entre le *Nouveau Monde* et M. Cauchon ; on pouvait le résumer comme suit : Le *Nouveau Monde* avait raison, mais M. Cauchon n'avait pas tort ; cependant le *Nouveau Monde*, tout en ayant raison avait eu quelques torts, et M. Cauchon, sans avoir tort avait commis quelques fautes ; de sorte que l'un avait raison au milieu de ses torts, et que l'autre avait des torts au milieu de sa raison ; si bien, que ni l'un ni l'autre n'avaient tort ni raison, et que M. David seul avait raison—si toutefois il n'avait pas tort—hypothèse dont il reconnaissait toute la vraisemblance.

Un autre jour, il s'agissait d'une accusation portée par M. Langelier contre M. Gendron, député de Bagot, et qui avait fait quelque bruit en Chambre. M. David exposa d'abord les faits :

" M. Langelier a accusé M. Gendron, d'avoir *soustrait* " un document important qui aurait dû être mis devant " le comité des chemins de fer. M. Gendron fut indigné " et l'affaire fut portée devant la Chambre, et M. " Langelier fut soumis aux plus fortes censures. Chose " étrange ! M. Bachand, de qui M. Langelier prétend " avoir eu les renseignements qui l'ont inspiré, a " déclaré que M. Gendron était incapable de commettre " l'acte qu'on lui reprochait."

Suit le jugement que M. David daigna prononcer, afin d'éclairer l'opinion publique, et de faire connaître enfin, qui des deux adversaires avait raison :

" *Quoiqu'il en soit*, nous ne croyons pas que M. Gen- " dron ait *commis, au moins malhonnêtement*, l'acte qu'on " lui reproche, et nous ne croyons pas non plus, que M. " Langelier l'ait *accusé malicieusement* de cette faute."

Voilà qui s'appelle parler ! et de manière à être compris. Le lecteur a dû être satisfait, ou bien il est difficile.

Ainsi, c'est bien simple et bien clair. Ni l'un ni l'autre n'ont tort ni raison. M. Gendron a-t-il commis, oui ou non, la *soustraction* du document ? M. David n'en sait rien, puisqu'il commence en disant : *quoiqu'il en soit ;* mais il *croit* tout de même, que M. Gendron n'a pas commis, *au moins malhonnêtement*, l'acte qu'on lui impute. Comment peut-on *soustraire* honnêtement un document ? C'est au lecteur de deviner. Quant à M. Langelier, qui a accusé M. Gendron d'un acte infamant, et qui l'a injurié sur tous les tons, il n'a pas agi *malicieusement*. Comment cela ? On n'en sait rien, et le lecteur devra deviner encore. Mais quand M. David *croit*, il faut supposer qu'il a de bonnes raisons pour cela, et *croire* avec lui. Si vous voulez en savoir plus long, vous êtes un téméraire.

Le *Courrier de St. Hyacinthe* s'est permis cette témérité ; mais M. David lui a répondu par un second article plus entortillé que le premier, et dont voici la conclusion :

" Cela dit, je prie le *Courrier de St. Hyacinthe* de *croire*,
" que je ne me génerai pas plus à l'avenir que par le
" passé, de dire franchement ma façon de penser, à la
" peine d'encourir les colères du *Courrier*."

Voilà qui était franc et net, et le *Courrier* a dû être convaincu. C'est bien admirable de pouvoir parler ainsi ; car il faut tant de courage pour *dire franchement sa façon de penser*, et décider carrément entre deux adversaires, que l'un a raison et que l'autre n'a pas tort !

Je n'insisterai pas sur cette indécision constante de M. David, et je ne citerai, ni le portrait de Mgr. Bourget, où il a pris tant de soin de ne se prononcer sur aucune des questions intéressantes que tout le monde voudrait connaître—ni la biographie de Sir George Cartier, qui

est la contre-partie des discours de M. David dans les élections de 1872.

Ce que j'ai dit suffit pour démontrer, que M. David ne manque pas d'habileté à danser sur la corde, qu'une certaine école tient suspendue entre le vrai et le faux ; et je passe à l'examen de son style.

M. David n'est pas historien, mais portraitiste.

Quand il peint, il est généralement élégant, vif et délicat. Il est observateur et groupe assez bien les traits principaux. Mais quand il raconte, il est long, monotone, et ennuyeux. Il omet des faits importants, et tient compte de détails insignifiants, probablement pour plaire à tels membres de la famille qui y jouent un certain rôle.

Même dans le portrait, il lui arrive assez souvent de manquer de goût. Il abuse surtout des images. Il les entasse, les répète et les mêle.

Ainsi il dira du juge Vallières:

"Sa belle imagination faisait jaillir *des* étincelles *des* "pensées les plus arides, et les chargeait *de* paillettes "*d*'or et *d*'argent, *de* rayons lumineux." Le lecteur voit la confusion de ces *étincelles* avec *les paillettes d'or et d'argent* et les *rayons lumineux !*

"Sa mémoire était au niveau des autres facultés ; "c'était une mine inépuisable, une source intarissable "comme son esprit." *Mine inépuisable* rendait bien l'idée, quel besoin y avait-il d'ajouter, *source intarissable ?*

"Un esprit fin, brillant, prompt comme l'éclair, qui "s'épanouissait en gerbes de feu, en fusées étincelantes, "et s'échappait de sa forte tête comme la vapeur des "puissantes machines qui la contiennent." *Eclair. gerbes de feu, fusées*, et après tout ce *brio...vapeur !* Quel mélange !

"Sa conversation était un feu roulant de bons mots, "d'anecdotes, de reparties, et de plaisanteries que les "anciens se répètent encore au coin du feu, tout bas, "quelquefois."

Après cet encombrement de *bons mots, d'anecdotes* de *réparties* et de *plaisanteries,* on se demande pourquoi les anciens se bornent à les répéter *quelquefois* et *tout bas !*

Dans le portrait de Charles Michel de Salaberry, je retrouve le même entassement de mots exprimant la même idée :

"Un cœur de lion, une intrépidité *à tout oser, à tout braver... Vif, brusque, impétueux...*nature de soldat, pleine *d'élan, de vivacité et d'entrain...Sévère, rigoureux, inflexible...*

Dans les pages les plus brillantes de M. David, il y a de ces taches, qui démontrent l'absence de goût et de tact. J'en pourrais citer des exemples dans presque tous ses portraits, et spécialement dans celui d'Emma Lajeunesse. Mais le seul fait d'avoir placé cette actrice, si célèbre qu'elle puisse être, dans sa *Galerie Nationale,* au milieu de nos grands évêques et de nos hommes d'état les plus illustres, est un manque de tact absolu.

M. David ne sait pas toujours choisir le style qui convient aux portraits. Ainsi, on ne peut débuter plus mal qu'il n'a fait dans celui de Sir L. H. Lafontaine :

"*Nous voilà, encore !* en face d'une vie illustre, etc., "etc. Cette biographie m'a causé *beaucoup de troubles* "et de recherches."

Nous voilà, encore ! Quelle exclamation étrange et quel début ! C'est le lecteur qui a dû s'écrier en commençant : "*Vous voilà, encore, M. David !*

Trouble n'est pas français dans le sens que M. David lui donne. Mais lors même qu'il le serait, il n'y avait

pas de raison d'informer le public de tout ce *trouble*-là. Le portrait est par lui-même assez *troublé.*

Un autre défaut du portraitiste est de n'avoir pas su tirer parti des sujets qu'il a traités, et en faire ressortir les enseignements. Je n'en citerai qu'un exemple.

Il y avait un magnifique rapprochement à faire entre Papineau et Morin, entre l'orgueil de l'un et l'humilité de l'autre, entre la piété de celui-ci et l'incrédulité de celui-là. M. David n'y a pas pensé ! Et lui, qui n'avait pu articuler un mot de blâme pour l'incrédule, il a trouvé du persifflage pour l'homme pieux : " M. Morin " avait plutôt l'air d'un évêque en visite pastorale " qu'un candidat en quête d'un comté ; il parlait avec " la simplicité et la franchise du bon curé qui fait le " prône à ses paroissiens depuis vingt cinq ans."

Terminons ce pastel, déjà trop long, par ces paroles de M. de Bonald :

" Un écrivain doit avoir en morale et en politique des " opinions décidées, parce qu'il doit se regarder comme " un instituteur des hommes : pour apprendre à douter, " les hommes n'ont pas besoin de maîtres."

Je prie M. David de méditer ce conseil, et d'en faire sa règle de conduite.

Malgré quelques défauts de style que j'ai indiqués, il dit généralement bien ce qu'il pense. Mais ce que je lui reproche, c'est de penser trop peu !

En pensant davantage, il pourra peut-être s'élever audessus du médiocre, et si jamais il émigre au pays des Liliputiens il y sera fait *nardac* comme le héros de Swift.

M. L. A. DESSAULLES.

I.

C'était hier, c'est-à-dire il y a plus de douze ans. La littérature canadienne n'était pas née, s'il faut en croire l'abbé Casgrain qui devait la mettre au monde. Chauveau, Taché, Crémazie avaient bien tenté l'aventure, mais en vain. Cette diablesse de littérature ne voulait pas voir le jour, et tout restait à créer pour la génération qui allait éclore.

Mais l'âge d'or approchait.

Le *gros* Fréchette voyait épanouir ses *blondes années;* le *petit* Marmette chevauchait bruyamment sur le faite de la maison paternelle; le brillant chevelu Faucher de St. Maurice couvrait sa tête d'un *sombrero*; le jeune Garneau ébauchait les contours de sa *belle baigneuse*; le sémillant Dr. Larue prenait des leçons de boxe pour se préserver des *black eyes*; il ne manquait plus que le *beau* David, qui faisait alors ses dents, et qui allait bientôt commencer sa *galerie nationale* si mêlée.

Donc la littérature allait naître...pour son malheur, hélas! La politique était née depuis longtemps, et elle menait une vie passablement tapageuse. Le parti *national* était encore dans le néant—je n'affirme pas qu'il en soit sorti. Mais les libéraux et les conservateurs étaient aux prises, et la lutte se poursuivait avec une ardeur terrible. Le *National* et l'*Avenir*, qui avaient eu une vie obscure et courte, venaient de trouver sur le champ de bataille une mort peu glorieuse.

Le *Pays* était resté seul sur la brèche, vomissant l'injure et brandissant un bout de grammaire.

Le parlement siégeait dans la vieille cité de Champlain, et les séances devenaient acrimonieuses et inter-

minables. Le conseil législatif lui-même, se laissait aller à l'excitation, et voulait prendre sa part dans la querelle politique. Un soir, j'entrai dans sa galerie, et j'écoutai. Un homme se leva et prit la parole.

Il était petit, maigre et sec. Une moustache noire bien entretenue voilait sa bouche, et m'empêchait de voir si ses dents étaient blanches comme celles de l'abbé Casgrain, ou en deuil comme celles de M. Marmette. Ses yeux me parurent d'un brun jaunâtre, assez vifs, capables d'exprimer la haîne plutôt que l'amour. Son aspect n'avait rien de souriant ; son geste était raide, sa voix dure.

Tête et physionomie grêles. Je ne sais quoi de mesquin dans la pose. Cheveux très-noirs et plats, ouverts sur un front qui n'était pas assez large, je devrais dire, étroit comme sa pensée. Ni jeune ni vieux, mais plutôt jeune quand on le voyait de loin. Un timbre qui vibrait comme un cuivre, mais qui n'avait rien de sympathique.

Il parlait en avocat, en avocat qui a une tête, mais qui n'a pas de cœur. Du reste, rien dans l'apparence qui dénotât le libre-penseur ; on l'eût pris pour un bedeau tout aussi bien que pour un socialiste. Sa voix était désagréable, mais son langage était poli : du miel dans la forme, de la moutarde dans le fond ; des fleurs à la surface, un tonneau de poudre en dessous. Le discours était d'ailleurs compassé, didactique et froid.

Tel m'apparut cet homme.

Il ne m'attira pas à lui, et cependant je l'écoutai jusqu'au bout.

Ce qu'il dit alors, je ne m'en souviens guère ; mais je sais qu'il parla de *tendances humanitaires*, de *progrès indéfini enrayé par l'intolérance*, de *libertés populaires restreintes par l'absolutisme, etc., etc., etc.* Je compris que

c'était là le fond de sa rhétorique, et quand il daigna s'asseoir, je n'en fus pas fâché.

Vous venez d'entendre M. Dessaulles, me dit mon voisin ; c'est un homme de grand talent.

—Je suppose qu'il a fait ses preuves avant ce soir.

—Oh ! oui, reprit mon interlocuteur, en me jetant un regard étonné ; j'avoue qu'il n'a pas été fort aujourd'hui. Mais sa réputation est faite.

—Surfaite, peut-être ?

— C'est possible. Franchement, j'en parle par ouï-dire ; et personnellement je ne sais pas trop ce que valent ses écrits.

— C'est pourtant ce qu'il faudrait savoir.

Ainsi se fonde bien souvent la réputation d'un homme. On l'entend déclamer avec force contre les *abus du pouvoir* et le *servilisme des consciences*, revendiquer les *droits du peuple* et la *souveraineté nationale*, et l'on s'en va répétant comme un porroquet : cet homme parle bien ; il a de grands talents.

Verba volant. Ce propos vole de bouche en bouche, et le public finit par se laisser persuader, sans en rien connaître en réalité. On parle de confiance. Le piédestal s'érige sur un ouï-dire, et la médiocrité arrive à la réputation, que la position et le succès finissent par consolider.

Le succès ! Voilà le fondement unique de bien des gloires. Cet homme a du succès ; donc il le mérite. Raisonnement absurde, que tout le monde accepte et dont chacun reconnait cependant la fausseté.

Jamais un écrivain n'a obtenu un succès égal à Voltaire ; et ce grand ennemi de l'Eglise ne fut après tout, qu'un génie de troisième ordre.

L'abbé Delille a été admiré et encensé toute sa vie, pour des vers qui ne valent pas une page de Donoso Cortès.

Jean-Baptiste Rousseau fut longtemps appelé *le grand poête lyrique* de la France, et ce n'est certainement pas un modèle.

Notre siècle a vu fleurir la gloire des Scribe, des Flaubert, des Théophile Gautier, et de cent autres qui ne sont que des hommes médiocres.

L'histoire à la main, ont peut dire avec vérité qu'en général, le succès appartient à la médiocrité servie par la réclame. Le génie qui méprise la réclame est souvent condamné à l'obscurité. Voltaire n'a jamais négligé ce détail, et quand il croyait utile de communier pour assurer le succès d'une pièce, il communiait, l'*infâme !*

M. Dessaulles est aussi de ces hommes médiocres qui aiment à s'entourer de certains bruits de cymbales. Il pose en prophète, et ses disciples ne lui ménagent pas les louanges. Ils sont peu nombreux, par bonheur, et ne savent rien. C'est ce qui explique, comment le fatras d'érudition exhibé par leur maître, les jette dans l'admiration. Quel savant! s'écrient-ils, et quel grand écrivain!

Une autre opinion, partagée par un plus grand nombre, circule aussi dans un certain public sur le compte de M. Dessaulles. On le regarde comme un homme dévoyé et dangereux, mais très-capable. C'est un impie. dit on, mais un homme de grands talents.

Ces deux opinions sont fausses à un degré différent. Ceux qui proclament M. Dessaulles un grand savant et un grand écrivain, ne connaissent pas évidemment la signification de ces deux mots; et quant à ceux qui se contentent de lui reconnaître des talents supérieurs, ils

sont aussi dans l'erreur, parce qu'ils n'ont pas lu ses œuvres, et ne le jugent que par ouï-dire.

Ce n'est pas ainsi que nous apprécierons M. Dessaulles. Nous examinerons ses œuvres, et nous démontrerons avec impartialité : 1o que M. Dessaulles n'est pas un écrivain, quoiqu'il ait beaucoup écrit : 2o qu'il est bien loin d'être un savant, quoiqu'il ait beaucoup lu.

II.

M. Dessaulles a longtemps rédigé le *Pays*, l'organe du parti libéral en Canada. C'était un journaliste ardent et qui avait des apparences de conviction. Il manquait d'habileté et de stratégie ; mais il avait du courage et de l'audace. Il ne savait pas choisir le temps ni le lieu de la bataille ; mais il s'élançait toujours à l'assaut du pouvoir avec une furie digne d'un meilleur sort.

Il combattait au premier rang de l'opposition, et ne comptait pas les blessures qu'il recevait, ni les morts qui tombaient à ses côtés. On lui reprochait même avec raison, de sacrifier inutilement ses soldats.

Ce n'était pas lui qui portait les meilleurs coups à l'ennemi ; mais il pouvait se vanter de porter les premiers. On lui rendra d'ailleurs cette justice qu'il n'a jamais tué personne, pas même le clergé qu'il désirait tant exterminer.

Imprudent à l'extrême, il semblait prendre plaisir à se compromettre et à compromettre ses amis. Bien loin de l'aiguillonner pour le faire avancer, il fallait sans cesse le retenir.

—Vous allez trop loin, disait le chef, vous nous compromettez.

—Je dis ce que je pense.

—Vous le dites trop, ce que vous pensez. Le peuple est catholique, et...

—Dites qu'il est préjugé et endormi dans la superstition.

—Comme vous voudrez, mais il n'est pas prêt à accepter vos idées.

—Il s'y habituera.

—Pardon, il ne s'y habituera pas; et en froissant ses convictions comme vous le faites, vous nous empêchez d'arriver au pouvoir. Vous nous rendez impossibles.

—Pas du tout. Le libéralisme règnera ici comme ailleurs. Son triomphe est certain, et les jours de la superstition achèvent. Nous vivons dans un pays libre, et la liberté de penser est le premier de nos droits.

—Je ne conteste pas le droit, mais l'opportunité d'exprimer vos idées. Je ne parle pas au nom de la science, ni de la liberté, mais au nom de l'intérêt politique. Je vous en prie, soyez prudent.

Mais le journaliste libre-penseur était comme un cheval fougueux qui ne peut souffrir aucun frein; et le lendemain, il attaquait le clergé ou les institutions religieuses avec un redoublement d'ardeur et de malice.

C'était du moins un homme franc, dira-t-on.

Non, il n'était pas franc. Il disait beaucoup plus qu'il n'aurait dû, dans l'intérêt de la cause politique qu'il représentait; mais il se gardait bien cependant, de dire tout ce qu'il pensait.

Aujourd'hui encore, il déguise la moitié de sa pensée, en ne nous disant pas franchement qu'il ne croit pas en la divinité de Jésus-Christ.

M. Dessaulles a d'ailleurs le caractère distinctif des vrais hypocrites: il appelle Tartufes les hommes religieux, c'est-à-dire les hommes sincères par excellence.

Parce qu'il insulte ouvertement le clergé, parce qu'il se moque de nos croyances, parce qu'il outrage audacieusement notre sainte Mère l'Eglise, il se targue de franchise et de droiture. Mais ce qu'il ose dévoiler fait deviner ce qu'il cache encore, et révèle la profondeur de son hypocrisie.

Son journal le *Pays*, a toujours voilé ses véritables tendances, autant que sa nature le lui permettait; et toute sa carrière de journaliste a été une duperie continuelle. Il affichait alors les couleurs d'un catholique libéral, et il était au fond un libre-penseur des plus avancés.

Comme journaliste, il n'a rien produit dont on se souvienne. Il n'a jamais su, et ne saura jamais bien la langue française. Il ne respectait guère plus la grammaire que le clergé. Ses phrases étaient mal bâties, et d'une longueur...à rendre ses lecteurs poitrinaires.

Il eut quelques polémiques avec M. J. C. Taché, et les rieurs ne furent pas de son côté. C'est à lui, s'il m'en souvient bien, que M. Taché fit croire que Donoso Cortès et le marquis de Valdegamas étaient deux hommes différents. C'est depuis ce temps-là, qu'il méprise Donoso Cortès y compris le marquis.

Il soutint d'autres luttes qui firent quelque bruit, principalement contre Mgr. Raymond et contre M. Cauchon. Il ne sortit pas de la première avec les honneurs de la guerre, et ne fit preuve ni de science ni de bonne foi.

La seconde fut longue et ennuyeuse, et les deux adversaires parurent de force à peu près égale—ce qui n'est faire l'éloge ni de l'un ni de l'autre. Tous deux se distinguèrent par l'audace, la grossièreté et le mauvais style. La lutte finit faute...d'injures, leurs dictionnaires étant épuisés.

Sous sa direction, le *Pays* ne fit pas fortune, non plus que son parti, et quand il l'abandonna, le journal était mourant. Ses amis le regardaient de plus en plus comme un obstacle à leur avancement, et ils profitèrent de la première occasion venue, pour s'en débarrasser. Ils lui trouvèrent une douce retraite, d'aucuns disent une cachette, où l'indisciplinable fut enfoui.

Pour répandre à Montréal les bienfaits de la libre-pensée, M. Dessaulles n'avait pas seulement un journal à sa disposition ; il avait aussi une tribune, celle de l'Institut-Canadien. Il était l'âme de cette association, si toutefois on peut dire qu'elle avait une âme. En perdant son journal il garda la tribune, et c'est de là, que depuis plusieurs années, le prophète rend ses oracles.

C'est de là, que le Greffier de la Paix déclare la guerre à l'Eglise, juge son évêque, condamne le Pape et les Conciles !

De la tribune sa parole tombe dans la rue, et elle y resterait mêlée à la boue qu'elle affectionne, s'il n'avait le soin de la ramasser lui-même, et de la reproduire en brochure. C'est ainsi, et seulement ainsi, qu'il passera à la postérité. Tant pis pour lui ! Car la postérité sera sévère, à l'égard de ce pygmée qui passe sa vie à diffamer le catholicisme, et à réhabiliter les scélérats.

Nous avons sous les yeux sa brochure sur *Galilée*, ses lectures sur *la guerre américaine*, et les *annuaires de l'Institut-Canadien* de 1868 et de 1869, et enfin sa dernière élucubration "*La grande guerre ecclésiastique.*" Quel bagage littéraire ! Et que cet homme nous fait pitié !

Il n'y a dans tout ce fatras, ni esprit, ni science, ni style. Un seul mot peut qualifier justement cet entassement d'inepties, et de mensonges : c'est plat.

Pour justifier ce jugement, je dois entrer dans quelques détails, et pour procéder avec ordre, je veux

démontrer d'abord : que M. Dessaulles ne sait pas écrire, et qu'il ferait bien de revoir sa syntaxe.

Le style est une puissance, a dit un grand penseur.

M. Dessaulles n'a pas cette puissance-là. Dire qu'il a le style de tout le monde, serait peut-être exact, parce que ce serait dire qu'il n'en a aucun ; mais je veux être plus précis, et je dirai qu'il a un style d'avoué.

Le premier venu, parmi les avocats, rédige ses procédures dans le style de M. Dessaulles. Il est embarrassé, obscure, diffus et incorrect. Il est monotone, comme son ton. De la première phrase à la dernière, c'est toujours la même chanson, et cette chanson n'est pas gaie. Rien qui repose, rien qui amuse, rien qui égaïe un peu l'aridité de l'argumentation. Rien même qui pique la curiosité, ou excite et soutienne l'intérêt.

Y trouvons-nous au moins des sentiments ? Non. Quelques jolies figures de rhétorique ? Non. De la facilité, de la verve, de l'élégance, de l'harmonie ? Non, rien de tout cela.

M. Dessaulles a trouvé le secret d'être long, sans être fécond. Il se répète d'une manière désolante, et toutes ses arguties sont étirées, de telle sorte qu'on n'a pas besoin d'en voir la fin quand on en connait le commencement. Mais ce qui est fort est bref, a dit Ernest Hello. C'est une grande vérité, et la longueur des phrases de M. Dessaulles donne la mesure de sa faiblesse.

M. Dessaulles est amer plutôt que piquant, haîneux plutôt que sarcastique, emporté plutôt qu'enthousiaste. Il y a des écrivains qui se perdent dans les nuages ; M. Dessaulles se perd dans la fange, la fange du dénigrement et du mensonge.

Lors même qu'il voudrait fréquenter les nuages, il ne le pourrait pas ; sa nature s'y oppose. Elle le tient attaché à la terre, et le beau idéal est au-dessus de sa

portée. Il n'a ni imagination, ni sensibilité, ni cet amour de l'art qui distingue les natures d'élite. Il n'a pas même cette chaleur du polémiste, qui donne de la vie à l'argumentation, et qui tient le lecteur en haleine.

Il est lourd, il est froid, et son rire même est ennuyeux. C'est le rire haîneux du sophiste pamphlétaire, que l'aspect du mal seul réjouit. La haîne a fait élection de domicile, dans ce style difforme et exagéré, elle n'en sortira pas.

Je serai juste, et je ne reprocherai pas à M. Dessaulles de faire des phrases vides. Ses phrases sont pleines, mais pleines de choses creuses. Il y met du sel, autant qu'il peut—ce qui n'est pas dire beaucoup—mais ce sel est gros et imbibé de narcotique. On s'endort vite à manger de ce sel-là.

Ce que je dis des phrases de M. Dessaulles, je puis le dire de sa tête. Elle n'est pas vide, mais très-mal meublée, et tout y est dans un pêle-mêle incroyable. Beaucoup de choses, mais rien de complet, rien de clair, rien de brillant, rien d'ordonné : un vrai chaos.

Cela explique le désordre de tous ses écrits, qui n'ont aucune symétrie, ni gradation. On dirait qu'il ignore entièrement ce qu'est la *disposition* dans le discours ; et toutes ses œuvres manquent d'unité et d'ensemble.

Les seules transitions dont il use, dans sa dernière brochure, quand il veut passer d'un sujet à un autre, sont les suivantes : *Maintenant monseigneur*, *à présent monseigneur*, *j'ai voulu vous dire monseigneur*, *il était temps de vous dire monseigneur*, etc.

Faisons un pas de plus, et entrons dans un examen plus détaillé de ce mauvais style d'avoué.

Ni élégante, ni vive, ni cadencée, sa phrase se traîne, se mêle, et arrive péniblement au bout. Bien loin d'avoir des ailes, elle n'a pas même des pieds, et quand

elle s'égare dans une proposition incidente, elle n'en peut plus sortir.

Je n'en chercherai pas longtemps des exemples. Voici la première phrase, de la première lecture de M. Dessaulles, sur la *Guerre Américaine* :

" Nous sommes aujourd'hui les témoins inquiets et attentifs *des* calamités nationales que l'irrésistible enchaînement *de* la cause *et de* l'effet, comme le disait si bien le colonel Masson, devait tôt ou tard *faire fondre* sur un peuple *dont* tous les autres peuples enviaient la merveilleuse prospérité et le développement sans exemple dans le monde, *mais qui* avait commis la faute *de* conserver *dans* son organisation sociale et politique un principe morbide, le *cancer vénéneux de* l'esclavage, *de* cette institution infâme *entre toutes qui* devait corrompre les idées *et* fausser les notions *des* hommes *qui* seraient appelés à gouverner le pays."

Disséquons un peu cette phrase, qu'on ne pardonnerait pas à un élève de seconde. Il ne s'agit plus ici de style, mais de grammaire ; et je demande bien pardon aux lecteurs des leçons de syntaxe que je vais être obligé de donner à M. Dessaulles.

La phrase citée, contient quatre propositions différentes, qui auraient dû être exprimées en quatre phrases. M. Dessaulles a trouvé plus expéditif de tout mêler dans une seule, et vous ne devrez pas être étonnés, lecteurs, s'il vous faut la relire deux ou trois fois pour la comprendre. Elle commence par l'expression d'une idée, entre incidemment dans une autre, passe à une troisième, et se termine par le développement d'une quatrième idée, ce qui forme en total : un salmigondis.

Qu'on demande à un élève de seconde de reconstruire cette phrase, et il la divisera comme suit :

" Nous sommes aujourd'hui les témoins inquiets et

attentifs des calamités nationales que l'irrésistible enchaînement de la cause et de l'effet, comme le disait si bien le colonel Masson, devait tôt ou tard *faire fondre* (ces deux mots sonnent mal) sur la nation américaine. Ce peuple dont tous les autres enviaient la merveilleuse prospérité et le développement sans exemple avait commis une faute : il conservait dans son organisation sociale et politique un principe morbide, l'esclavage (l'élève supprimerait *cancer vénéneux*). Cette institution devait corrompre les idées et fausser les notions des hommes qui seraient appelés à gouverner le pays."

Ainsi ferait l'élève, et M. Dessaulles voudra bien s'en souvenir.

"La grammaire n'est pas ce qu'un vain peuple pense."

Quoiqu'on soit de taille à guerroyer contre les conciles, il est toujours bon de savoir la syntaxe. Elle est surtout bien utile, quand on veut démolir l'Eglise à coup de brochures.

Remarquons bien que la phrase citée, n'est pas isolée. Je puis montrer des pages entières aussi défectueuses.

En jetant un coup d'œil sur une lecture de M. Dessaulles, faite à l'institut-Canadien le 23 décembre 1861, je lis ce qui suit à la première page (les italiques sont de moi) :

" *Sentant* les difficultés de plus d'un genre *qu'éprouve* en ce pays, l'homme *qui* veut s'instruire, *comprenant*, par leur propre expérience *que* l'éducation *que* l'on reçoit au collége n'est rien autre chose *qu'un* point de départ, un simple acheminement *vers* l'instruction, *n'est* réellement *que* le moyen *de* savoir *quelle* marche il faut suivre *pour* arriver *à l'acquisition des* connaissances *sans lesquelles* un homme ne saurait se distinguer *dans* les professions

libérales, *seule pépinière* possible des hommes d'état, *sauf* quelques remarquables exceptions; *sentant que* le seul moyen *de suppléer* à la rareté *des* livres est *de* recourir *à la communion des* idées *par* la discussion et *l'examen en commun des* matières *qui* font habituellement le sujet *des* investigations *de* l'esprit; *comprenant enfin que quand on* n'a pas à sa portée les ressources nécessaires *pour* s'instruire seul, *on* peut y *suppléer jusqu'à un certain point par des* réunions *dont* le mobile est l'émulation, *et dont* l'objet est l'enseignement mutuel, le travail associé; *ces* deux cents jeunes gens décidèrent *de suppléer* au manque *de* capitaux *par* une *recrudescence d'énergie* et communauté d'action *qui leur permirent* d'arriver *par* l'association *au but que* chacun d'eux, pris isolément ne pouvait atteindre.

" *Comptant sur* la libéralité et la sympathie *du* public, " *qui* fait rarement défaut *à ceux chez lesquels* la " sincérité d'intention se prouve par des actes utiles, " *ces* jeunes gens, presque *tous sans moyens et à* cette " époque de la vie où l'homme *sent que de* son seul travail " dépend son avenir, *décidèrent de* se former en corps " délibérant, *pour ainsi dire afin de* se prêter main-forte *les* " *uns aux autres* dans la tâche, toujours précaire *et* " difficile *pour l'individu de* se préparer une carrière *et de* " devenir un homme *fort* et instruit."

Et bien! lecteurs, que pensez-vous d'un discours qui débute ainsi? Que dites-vous d'un homme, qui fait de telles phrases, et qui se croit plus fort que les Papes et les Conciles? Comment trouvez-vous ces bons jeunes gens qui, *sentant que*, *comprenant que*, puis *resentant que*, *et recomprenant que*, *quand on etc., etc...décident* pour *suppléer aux ressources*, de *suppléer au manque de capitaux*?

Savez-vous, que ces jeunes gens étaient joliment futés? En effet, le meilleur moyen de *suppléer aux res-*

sources pécuniaires était bien de *suppléer au manque de capitaux !* Il est bien étrange, que ces jeunes gens n'y eussent pas pensé auparavant.

Mais comment *suppléer* à ces *capitaux* qui *suppléeraient* si bien aux *ressources ?* C'est simple comme bonjour : il suffisait d'une *recrudescence d'énergie ;* et il parait que ces jeunes gens-là en avaient de la *recrudescence !*

Mais alors, pourquoi M. Dessaulles dit-il ensuite, qu'ils étaient *tous sans moyens et comptaient sur la libéralité du public ?* Ils n'étaient pas *sans moyens*, puisqu'ils avaient la *recrudescence d'énergie* pour *suppléer aux capitaux qui suppléaient aux ressources*, et ils ne devaient compter sur la libéralité de personne. Avec la seule *recrudescence*, ils pouvaient se former en *corps délibérant pour ainsi dire* et *se prêter main-forte...les uns aux autres*, et non pas les autres aux uns.

Par ce moyen, *la tâche difficile pour l'individu de devenir un homme fort*, devenait facile. En se prêtant main-forte *les uns aux autres*, ils acquéraient une *recrudescence* de force, et quoique *individus* ils devenaient *forts*.

Et voilà pourquoi M. Dessaulles, qui était à la tête de ces bons jeunes gens *recrudescents*, est devenu *fort en grammaire* tout *individu* qu'il fut.

Sa dernière brochure a surtout révélé sa force, comme vous allez voir. Ouvrons-la et citons-en la première page. Remarquez que je ne cherche pas, et que je prends toujours la première page des écrits que je critique.

" *Il y a si longtemps* que l'idée ultramontaine la plus exagérée, *que* la prétention *à* la suprématie absolue du Pape sur le temporel, *se* prêchent sur tous les tons au milieu de nous ; *il y a si longtemps que* les représentants *de* cette idée ont réussi *d'*étouffer (on dit réussi *à* étouffer et non pas *d'*étouffer) la discussion libre *et se donnent*

leurs coudées franches, *parce qu'ils* croient *nous* avoir *amené au point de pouvoir parler seuls ; il y a si longtemps que* l'on nous sert comme *articles* sérieux, comme *définitions obligatoires, de* simples amplifications *de* collége, *de* purs verbiages *d'*élèves *de* rhétorique, *où l'on* se montre aussi *neufs sur* les principes *du* droit public *que sur* les faits *de* l'histoire ; QUE (ce dernier *que* vient un peu tard) j'ai regardé comme un devoir *de* présenter l'autre point *de* vue *de* la question *et de* montrer où *nous* mènerait la réalisation *de* l'idée ultramontaine.

"......... L'ultramontanisme sait que la *proposition* d'appliquer le *droit chrétien* sans développer ce qu'il entend par là, sera regardée par une population confiante et peu instruite comme *la meilleure chose* que l'on puisse lui *proposer.*"

Cette dernière phrase où M. Dessaulles parle d'une *proposition à proposer* nous rappelle celle d'un conseiller municipal qui débutait ainsi : je veux *proposer* une *proposition* et je *propose*... Si M. Dessaulles avait eu moins de *recrudescence d'énergie*, il aurait dit simplement que *l'application du droit chrétien serait regardée comme la meilleure chose à proposer*, et la phrase eut été plus française.

Mais la *recrudescence d'énergie* lui joue quelquefois de mauvais tours. A part les inexactitudes et les longueurs que l'on a pu remarquer dans la citation que je viens de faire, on observera que M. Dessaulles exprime le contraire de ce qu'il veut dire dans les lignes suivantes :

" Ils (les ultramontains) se donnent leurs coudées franches, parce qu'ils croient nous avoir amenés au point de pouvoir *parler seuls.*"

L'idée de l'auteur, c'est que les ultramontains *croient pouvoir parler seuls*, mais, dans le sens réel de sa phrase, c'est lui qui peut parler seul. *O recrudescence d'énergie !*

Je pourrais continuer à feuilleter la dernière brochure, et y trouver des échantillons de style, qui prêteraient à de plaisants commentaires. Mais je crains, vraiment, de lasser le lecteur.

Cependant, j'ai dit que M. Dessaulles ne sait pas sa syntaxe, c'est-à-dire, n'entend rien à la construction d'une phrase, et je tiens à le prouver irréfutablement.

Pardonnez-moi donc, lecteur si je vous fais lire encore quelques-unes de ses périodes les mieux réussies ; et quand vous serez tenté de demander grâce, songez qu'il m'a fallu tout lire, moi ! Je citerai d'ailleurs sans commentaires :

" Ainsi *pour avoir voulu* décréter *ex-cathedrâ* de gallicanisme un Archevêque et deux prêtres, auteurs d'un document connu des seuls Evêques—je fais ici abstraction *de* cette déplorable habitude, suite *d'une* grande étroitesse *d*'esprit ou *fanatisme* odieux *de* présenter toujours comme digne *de* tous les mépris et *de* toutes les haînes, ceux qui ne sont pas ultramontains *de* cœur ou *de* profession ; *car* au point où en sont les choses, il va falloir haïr et mépriser bien des millions *de* catholiques qui ne veulent plus suivre le parti *de* la domination et *de* l'écrasement dans l'Eglise—*pour avoir voulu*, dis-je, décréter *ex-cathedrâ* de gallicanisme un Archevêque et deux prêtres, *parce qu'on* jugeait ce moyen le meilleur pour discréditer celui-là à Rome, on a tout simplement forcé ces deux prêtres, bien à *leur corps défendant* évidemment (on dirait que ces deux prêtres n'ont qu'un corps), de publier un fait qui, non-seulement nous montre le *Nouveau-Monde* sous son vrai jour comme calomniateur impudent des ecclésiastiques qui ne veulent pas tomber dans les exagérations, mais qui compromet aussi le seul évêque qui eut pris copie du docu-

ment et fût en même temps en antagonisme ardent avec l'Archevêque......"

" Au reste, *j'ai vu* mieux que personne par les colères qu'éprouvaient ceux *des* membres *de* l'Institut qui poussés à bout par les *obsessions de* leurs femmes *ou de* leurs mères, *ou de* leurs sœurs ; *obsessions qui* étaient commandées à celles-ci au confessionnal, *et qui se résumaient presque à chaque heure*, à la maison, *dans ces* observations aigres-douces *que* les femmes *qui* s'abandonnent, aveuglément *à la* direction *d'un* confesseur intrigant, savent glisser à propos *de* tout dans les conversations *de* la table *ou de* la veillée ; *obsessions enfin qui*, pour quelques-uns d'entr'eux, devenaient *des* piqûres *de* chaque minute *de* la vie *de* famille *et produisaient* constamment *des* querelles *et des* refroidissements entre parents ; *j'ai vu*, dis-je, *par* les colères manifestées *par* ceux *qui étaient ainsi* le point *de* mire *de* la pression sacerdotale, hésitaient *entre* leur indépendance *au* dehors *et la* paix *à la* maison, *j'ai vu* quel odieux système V. G. a *intronisé* parmi nous."

Cette phrase impossible rappelle involontairement la chanson populaire :

> **J'ai vu ! j'ai vu !**
> **Compère qu'as-tu vu !**

M. Dessaulles a vu quelque chose, évidemment. Mais il est lent à vous le dire ! Il me semble qu'il aurait bien pu nous apprendre qu'il *a vu introniser* une chose, qui, en bon français ne *s'intronise* jamais, sans nous parler de toutes *ces obsessions* affreuses qui *se résument en observations aigres-douces*, et *deviennent des piqûres de chaque minute de la vie de famille.*

Encore une citation et j'ai fini. Ne perdez jamais de vue la phrase principale, si c'est possible, au milieu des incidentes qui l'engloutissent :

" Mais la *recrudescence de folie* (ne pas confondre avec la *recrudescence d'énergie* qui *supplée aux capitaux*, lesquels *suppléent aux ressources pécuniaires*) *que* nous voyons le " *Nouveau-Monde* " et son accolyte manifester si crûment *sur* le chapitre *de* leurs prétentions à la suprématie clericale universelle; la guerre sans merci qu'ils continuent *de* faire *à tout ce qui*, *de* près ou *de* loin, se rattache à l'idée libérale en politique; *idée qui* pourtant ne se résume *que dans* le droit *qu'ont* les peuples *de* surveiller et contrôler les gouvernements *qui* tiennent d'eux leurs pouvoirs, *et* je ne puis sincèrement pas voir *ce que* cette idée peut comporter *de* si damnable;—l'intolérance aveugle *qu'ils* montrent envers tous ceux *qui* osent parler modération et donner des conseils sensés—*témoin* M. le G. V. Raymond *que* ces feuilles *d'*hypocrisie, *de* mensonge et *de* discorde remercient *de* ses longs services en lui donnant avec une *si* remarquable grossièreté *de* formes un brevet *d'*hostilité et *de* désobéissance au Pape; *et puis* les prodigieux efforts *que* font toutes nos feuilles cléricales *pour* bien inculquer *dans* notre population *l'idée que* la législature est catholiquement tenue *d'*exécuter les moindres désirs *des* évêques; *et surtout* la dernière et étrange mesure *que* V. G. vient d'adopter à l'égard *des* paroissiens *de* Beauharnais *qui* ne paient pas *de* dîmes; *tous ces faits enfin qui* démontrent aux plus aveugles *que* le " clergé tend réellement à nullifier les institutions, braver les lois, contrôler les esprits en tout ordre de choses, dominer arbitrairement les consciences et tout régir dans l'état; *tous ces faits, dis-je* m'ont convaincu *que* ce serait déserter la cause *de* la liberté et *de* la souveraineté nationale *que de* supprimer au plus fort *de* la lutte un écrit *destiné à* protester contre l'esprit non-seulement dominateur, *mais*

subversif de notre ordre social et politique, *dont* le clergé fait preuve depuis quelques années."

Une récompense honnête est offerte à qui divisera, abrégera et reconstruira d'une manière intelligible, cet entassement de phrases qui n'ont de liaison entr'elles, que des "et puis" "et surtout" "enfin" "dis-je."

Je crois pouvoir m'arrêter ici dans l'examen du style de M. Dessaulles. Les longues citations que j'ai cru devoir infliger au lecteur complètent la démonstration commencée, et prouvent surabondamment qu'il ne connait ni les règles de la syntaxe, ni celles de la composition littéraire.

Son impuissance sous ce rapport est établie par lui-même. Je n'ai eu qu'à le laisser parler, et le jargon qu'il a fait entendre a révélé toute son ignorance des belles-lettres.

Il n'a pas même la notion de l'Art, et la chose ne devra étonner personne. Car *l'Art est l'expression sensible du Beau, et le Beau est la splendeur du Vrai.* Or M. Dessaulles—je vais maintenant le démontrer—adore le *Faux* et par conséquent le *Laid.*

IV.

Ernest Hello a comparé la parole à la lumière, et, dans une page admirable, il en a révélé les similitudes cachées.

Mais pour qu'elle soit lumière, il faut que la parole soit vérité. Le mensonge qui souille la parole, c'est le nuage qui voile le soleil et qui enfante la tempête.

Or, c'est au service du mensonge que M. Dessaulles a engagé sa parole. C'est pour jeter l'obscurité dans les âmes, et le doute dans les consciences qu'il s'en sert. Travail honteux et coupable, que ses défauts rendent

heureusement impuissant, mais dont les intentions doivent être flétries.

Où donc a-t-il puisé ce goût pour le mensonge qui se fait tant remarquer dans ses œuvres ? A quel mobile obéit il donc, quand il se range ainsi parmi les détracteurs de la vérité ?

Hélas ! C'est un fait pénible à constater dans notre pays si catholique ; M. Dessaulles appartient à cette école moderne qui a pris le surnaturel en haîne. Il ne pourrait pas dire comme Hernani :

entre aimer et haïr je suis resté flottant.

Il a bien résolument pris le parti de haïr, et celle qu'il haît s'appelle l'église catholique. Oui, l'énergumène s'est choisi cette ennemie ! Et il se croit armé pour la combattre ! Hélas ! hélas !

Le sentiment qu'on éprouve en parcourant ses ridicules pamphlets, c'est une pitié profonde pour l'orgueil immense qui les a dictés.

C'est le brin d'herbe insultant le cèdre du Liban. C'est le grain de sable voulant résister à la mer, et en arrêter le flux.

Si du moins cet homme avait quelque science véritable. Si du moins il savait écrire et empêcher son lecteur de bâiller. S'il connaissait cette belle langue française qui est une puissance dans la bouche de l'homme d'esprit. Mais, non, rien ! Il ne sait pas même sa syntaxe ! Et il s'insurge contre les Conciles, et contre la Papauté qu'il appelle la *Curie Romaine* ! Quelle misère ! Je n'aurais jamais mesuré la profondeur de l'impuissance humaine si je n'avais pas lu M. Dessaulles.

Certes, MM. Renan, Peyrat, Michelet, Quinet et Vacherot, m'en avaient déjà donné une idée, mais incom-

plète. Ces hommes du moins disent en français ce que Satan leur inspire, et s'ils ont la folie de l'impiété, il n'ont pas le ridicule de l'incapacité totale. M. Dessaulles réunit les deux en lui, et sa rage anti-chrétienne est une folie aussi étrange qu'impuissante.

Etre né dans la foi catholique, avoir reçu une éducation chrétienne, avoir vécu avec le peuple canadien, le plus religieux de tous les peuples, et se moquer—comme le fait M. Dessaulles—de la foi de ses ancêtres et de la religion de sa patrie, c'est une honte dont on ne mesure pas bien toute l'étendue, et un égarement dont une intelligence mal douée est seule capable.

Plusieurs pages de " *La Grande guerre ecclésiastique* " prouvent aussi que M. Dessaulles haït Pie IX ! A ce signe je le reconnais : il est de la race des traîtres et des sots. La grandeur l'offusque ! La vertu le met en fureur !

Pie IX est le type le plus parfait de la grandeur qu'il ait été donné au monde de posséder depuis des siècles. En le dénigrant, M. Dessaulles donne la mesure de son abaissement intellectuel.

J'aurais voulu ne rien citer de ce pamphlet schismatique, que le greffier de la paix vient de lancer comme la plus sanglante injure, à la face de ses compatriotes.

Mais pour que cet homme soit à jamais mis au ban de l'opinion publique, pour que la race canadienne-française tout entière en rougisse et le fasse sortir de ses rangs honorables, il faut bien faire connaître un peu ce pamphlétaire haîneux et menteur.

Il ne m'appartient pas de relever, un à un, tous les mensonges historiques qu'il a accumulés dans *La grande guerre ecclésiastique*, et qu'il a plagiés dans les encyclopédies malsaines qui font ses délices. D'ailleurs, ce serait rééditer un travail fait depuis longtemps,

et bien long, que tous les lecteurs peuvent trouver eux-mêmes, dans les bons ouvrages d'histoire ecclésiastique.

Prenons un fait tout récent et que tout le monde connait parfaitement, excepté M. Dessaulles. Nous avons tous été les témoins de ce qui s'est passé au Concile du Vatican. Nous savons tous, que ce Concile fut l'assemblée la plus imposante, la plus vénérable, la plus savante et la plus sainte, qui se soit peut-être jamais vue.

Nous croyons tous, les vérités que ce Concile, assisté du Saint-Esprit, a proclamées, et nous saurions mourir s'il le fallait, pour notre foi au dogme de l'Infaillibilité Pontificale. Nous avons tous admiré, pendant ce Concile, la conduite si digne, si sage et si pleine de modération et d'intelligence de l'immortel Pie IX.

Nous avons tous appris que les opposants au dogme de l'infaillibilité Pontificale ne formaient qu'une infime minorité, mieux ornée d'imagination que de savoir, et trop mêlée à la société moderne et à ses funestes transactions. Mais nous savons tous en même temps, que cette minorité s'est depuis ralliée à la majorité, et a accepté franchement, comme vrai, le dogme qu'elle avait combattu.

Eh bien ! voulez-vous savoir comment l'homme qui ne sait pas sa grammaire a jugé le Concile du Vatican ?

Il représente les Pères du Concile, *se montrant le poing* et *s'injuriant* d'un côté à l'autre de la salle conciliaire. Il déclare du haut de son greffe de la paix : *que la vraie science ecclésiastique et la véritable droiture d'intention s'étaient réfugiées dans la minorité du Concile*, que les opposants étaient *les esprits vraiment éminents du Concile, ses vrais savants, et surtout ses orateurs toujours sincères dans leurs citations historiques*, que les évêques de la majorité étaient des ignorants ou des menteurs ; qu'en-

adhérant au dogme après sa proclamation, les évêques de la minorité ont *abdiqué leur conscience*, et n'ont pas agi *par conviction*, mais qu'ils ont cédé *à la puissance d'un système, sous lequel les consciences ne sont pas libres*, et que *leur acte est injustifiable en saine raison et en conscience éclairée.*

Quant à Pie IX, voici en quels termes M. Dessaulles apprécie sa conduite :

"Et pour couronner le tout, le Pape lui-même, qui semblait faire de la proclamation de son infaillibilité une question personnelle, et qui n'a pas même reculé devant l'intimidation directe et les reproches acerbes pour l'obtenir, le Pape lui-même dit un jour, dans une réunion où se trouvaient plusieurs évêques de la minorité, qu'il y avait trois classes d'opposants au dogme de l'infaillibilité : les ignorants, les esclaves de César et les lâches..."

Dans d'autres endroits il poussa encore plus loin l'outrage, et il parle de *l'écrasante tactique inventée par la sainte curie pour étouffer le droit de la minorité et emporter d'assaut* UNE DOCTRINE CONDAMNÉE PAR TOUTE LA TRADITION ET QUE TANT DE CATHOLIQUES INSTRUITS ET SINCÈRES REPOUSSENT. Il appelle *la Rome papale le type de l'immobilité politique et sociale, de la stagnation intellectuelle et industrielle, et de l'opposition instinctive et opiniâtre à toute espèce de progrès.* Puis se démasquant de plus en plus, l'énergumène s'écrie que *l'infaillibilité est la plus terrible aberration de l'histoire*, et il cite cette parole d'un prêtre qu'il dit MORT DANS LE SEIN DE L'EGLISE : "c'est la plus grande insolence qui se soit encore autorisée du "nom de Jésus-Christ ! "

C'est ainsi que le Concile du Vatican n'a pu trouver grâce devant le savant, le pur, l'immaculé M. Dessaulles. Comme vous le voyez, c'est un historien véridique ! Ce

grand fait d'histoire contemporaine est jugé avec impartialité et justice !

Eh bien ! lecteurs, *ab uno disce omnes ;* par ce seul fait, jugez de la véracité et de la science du brochurier. S'il travestit ainsi le plus grand événement du XIXème siècle, le fait historique le plus récent et le mieux connu du monde entier, vous pouvez imaginer quelle capacité de mensonge il déploie, quand il passe en revue les événements des siècles passés.

Il a feuilleté l'histoire avec le désir impie de trouver l'Eglise toujours en défaut ; il a parcouru les encyclopédies et les pamphlets des ennemis de l'Eglise, et il a compilé, compilé, compilé toutes les calomnies, tous les mensonges que les siècles ont accumulés sur la tête de cette institution divine.

Chaque fois que l'Eglise s'est trouvée en désaccord avec un gouvernement, avec une association, ou avec un simple laïc, c'est toujours Elle qui a eu tort ! Contre Elle, la science a toujours eu raison, la littérature, toujours raison, la politique, toujours raison !

On ne saurait concevoir une haîne plus invétérée et plus stupide en même temps. C'est le premier canadien-français qui, à la honte de notre race, soit arrivé à cet excès, voisin de la démence !

Dans quelle position se trouve-t-il aujourd'hui ? Quelle est sa religion ? A quelle Eglise appartient-il ?

Il nie l'Infaillibilité Pontificale ; il repousse l'autorité du Concile du Vatican et conséquemment de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Donc il ne croit pas que cette Eglise soit d'*institution divine* ; donc il ne croit pas davantage à la Divinité de Jésus-Christ. Car si l'Eglise est une institution humaine, Jésus-Christ n'est pas Dieu.

Cette conclusion est rigoureuse, et M. Dessaulles ne peut pas y échapper. Que lui reste-t-il alors pour arriver à la connaissance de la vérité ? Quel guide, va-t-il offrir à l'homme pour le conduire à sa fin ? A quelle autorité, l'humanité aura-t-elle recours dans ses perpétuelles incertitudes ?

Hélas ! M. Dessaulles a eu le triste courage de répondre à ces questions par les lignes suivantes :

" Il faut donc toujours en revenir là, Mgr., malgré tant d'efforts de logique et tant de rhétorique perdue : CHACUN DOIT SE SERVIR DE SA PROPRE RAISON POUR TROUVER LE VRAI."

Ce n'est pas moi, mais M. Dessaulles qui a fait imprimer ces derniers mots en gros caractères. C'est la formule de sa religion actuelle, le rationalisme, et la plus simple logique devait le conduire là.

Il est donc actuellement hors de l'Eglise Catholique. Après lui avoir donné plusieurs baisers, il l'a enfin trahie et reniée. Il n'est pas seulement tombé dans le schisme de Doellinger et ses amis, il est rationaliste, et pour la première fois, il a osé publier le dogme unique de sa croyance !

Comment M. Dessaulles en est-il venu là ? Ce serait une histoire à raconter qui ne manquerait pas d'intérêt, mais qui n'offrirait rien de neuf. Elle ressemble à celle de tous les hérétiques. Elle commence par une condamnation de l'ordinaire à laquelle on refuse de se soumettre.

Rome est saisie de l'affaire, et finalement, une congrégation romaine condamne les révoltés, qui ne se soumettent pas davantage. C'est ainsi que la séparation commence et l'orgeuil fait le reste.

Voici maintenant la voie que l'esprit a suivie pour arriver à la séparation. M. Dessaulles a commencé par

prêcher la tolérance religieuse et la liberté de conscience. Au nom de la charité, il voulait que tout fût permis, et qu'on laissât à l'erreur ses coudées franches. Suivant sa thèse, il fallait étudier l'erreur pour connaître la vérité, pratiquer le mal pour le mieux discerner du bien.

C'est la thèse de trop de gens pour que je n'en montre pas l'absurdité.

Je suppose que vous êtes berger, et qu'un nombreux troupeau a été placé sous vos soins. Tout-à-coup vous vous apercevez qu'un loup vient de pénétrer dans la bergerie, et a déjà dévoré une de vos plus belles brebis. Qu'allez-vous faire ? Le tuer si vous pouvez ou le chasser immédiatement ?—Non pas s'il vous plait. Connaissez mieux les lois de la tolérance, et les devoirs qu'elles vous imposent. Ce loup a faim, il faut qu'il mange. C'est son droit de vivre, et tous les droits doivent être respectés. Il est d'ailleurs de bonne foi, et ce n'est pas sa faute s'il est un peu porté au mal par sa nature. Songez d'ailleurs qu'il a reçu une mauvaise éducation, et que depuis des siècles sa famille vit de brebis. Donc, soyez tolérant, et traitez-le avec charité. Prenez sa bonne foi en considération, et pour n'en pas faire irrévocablement un mauvais sujet, transigez plutôt sur vos droits. Par de bons traitements, vous en ferez peut-être un bon citoyen. Et quelle gloire ce serait pour vous ! Si les ancêtres des loups avait été traités de cette manière, nous n'aurions plus que des moutons !

Quant à la brebis mangée et à celles que le loup pourrait manger encore, c'est bien triste pour vous, mais croyez-moi, les brebis qui se laissent ainsi manger ne sont pas de bonne race. Elles avaient un secret attachement pour le loup, et elles auraient toujours

fini par lui appartenir. Une brebis bien née peut vivre avec les loups sans danger.

Tels sont, mon brave berger, les conseils de la tolérance, et si vous les suivez, vous serez moins prudent et moins sage que ne l'a été l'éminent évêque de Montréal.

" Fuyez les loups," disait le saint prélat, à son troupeau. Ne lisez pas les mauvais livres.

" Au contraire, répondait M. Dessaulles ; pour connaître les loups je veux vivre avec eux. Pour savoir ce qui est bon, je veux lire ce qui est mauvais. Pour augmenter l'amour et l'admiration que je dois avoir pour l'Eglise, je veux connaître tout le mal qu'on en dit. Pour être bien sûr qu'Elle est dans le vrai, je veux apprendre toutes les erreurs qu'on lui reproche. Pour mieux apprécier toutes les beautés du Vrai, je veux juger librement de tous les charmes qu'on prête au Faux."

"En un mot, concluait la brebis Dessaulles, je n'ai besoin de personne pour me conduire, et je suis le seul juge de ce qui me convient.

" Pour parvenir heureusement à l'éternelle bergerie de l'éternel Pasteur, je veux faire le voyage de la vie dans la compagnie des loups."

Aussitôt fait que dit, et M. Dessaulles n'a plus voulu abandonner cette chère compagnie. Est-il étonnant qu'il soit maintenant si éloigné du bercail ?

Avec les loups il a pris le pasteur en haîne, et lui a juré vengeance. Tous ses écrits sont des explosions de cette haîne, et des satisfactions de cette vengeance !

Depuis des années, la tendance générale de toutes ses études, a été de trouver des motifs pour justifier sa révolte, et pour autoriser sa séparation définitive de l'Eglise. Il a fait collection de toutes les accusations portées contre elle par les incrédules. Il a noté, avec

un esprit prévenu et un cœur plein de fiel, les divergences d'opinion qui, à toutes les époques de l'histoire, se sont produites dans une partie du clergé catholique. Il a compté avec une joie mal déguisée les erreurs dans lesquelles ont pu tomber certains prêtres, certains évêques, et même certains conciliabules, et comme son ignorance est à la hauteur de sa mauvaise foi, il en tire argument contre l'Eglise, et nie sa divine autorité.

Ce n'est pas ainsi qu'un vrai savant raisonne. Dans tous les siècles, il y a eu au sein du clergé catholique des misères et des faiblesses, des divergences d'opinion et des erreurs ; en un mot le clergé a toujours été composé d'hommes qui n'étaient pas totalement exempts des imperfections humaines, et cependant l'Eglise catholique a conquis le monde et elle poursuit sa marche triomphante dans la plus admirable unité. Ni les hérésies, ni les schismes, si nombreux qu'ils aient été, n'ont pu rompre cette unité de dix-huit siècles. Donc l'Eglise est d'institution divine. C'est ainsi qu'il faut conclure, quand la logique n'est pas l'esclave de la passion.

Si M. Dessaulles cherchait sincèrement la vérité il la trouverait jusque dans ces discussions religieuses dont notre pays est témoin, et qui ne sont un scandale que pour les âmes faibles. Il se demanderait si ces évêques qu'il représente comme se faisant *la guerre* ne s'accordent pas tous sur les questions dogmatiques, et s'il y a un seul dogme catholique pour l'affirmation duquel ils ne seraient pas tous prêts à souffrir le martyre ; et il serait forcé de répondre : " Oui tous ces évêques, malgré leurs différends et leurs polémiques dans l'application de quelques principes, croient toutes les vérités définies par l'Eglise et les Souverains Pontifes, et ils sont tous d'accord à me condamner.

Mais M. Dessaulles n'écoute que son amour pour l'Institut-Canadien, son unique enfant, et sa haîne contre les autorités religieuses qui l'ont condamné.

Cet amour et cette haîne sont les mauvais conseillers qui l'ont fait entrer dans la voie que nous avons indiquée, et qui l'ont conduit à l'erreur et au mensonge, au nom de la tolérance religieuse et de la liberté de conscience.

V.

Lorsque j'ai commencé ce portrait, qui est exclusivement littéraire, je me proposais de rire, et d'amuser un peu le public aux dépens d'un imitateur des grimaces de Voltaire. Mais on comprendra comment j'ai perdu le courage de plaisanter, lorsque j'ai compté tous les outrages prodigués à l'épouse du Christ par cet écrivailleur sans style ni grammaire. Malgré moi, je suis devenu sérieux et le sarcasme s'est glissé sous ma plume.

J'ai démontré par des citations que M. Dessaulles ne sait pas écrire, et j'espère que sur ce point personne n'aura plus aucun doute.

J'ai prouvé qu'en repoussant l'autorité de l'Eglise et en dénigrant ses enseignements, M. Dessaulles en était arrivé logiquement à professer le rationalisme, et j'ai indiqué le chemin qu'il avait suivi pour descendre à ce degré d'incrédulité.

Il ne me reste plus qu'à conclure, en ajoutant que M. Dessaulles ne mérite pas le titre de savant que ses quelques amis voudraient lui décerner.

Peut-on appeler savant un homme qui ignore l'Eglise? Certainement non; or l'Eglise est l'institution que M: Dessaulles ignore le plus. Il connaît ni sa constitution, ni son histoire.

La preuve qu'il ignore totalement la constitution de l'Eglise, c'est qu'en repoussant les décrets du Concile du Vatican, et en se moquant du dogme de l'Infaillibilité il se dit encore catholique.

Une autre preuve encore, c'est qu'au nombre des raisons qu'il fait valoir contre le dogme de l'Infaillibilité, *il invoque le fait que les évêques de la minorité représentaient une population plus grande que ceux de la majorité.*

Ne croirait-on pas que les Pères d'un Concile sont les représentants du peuple, soumis au régime constitutionnel ?

Jusqu'à présent, vous aviez cru sans doute, qu'un Concile est une assemblée convoquée par le Pape pour déterminer l'enseignement de Jésus Christ sur une question ? Eh bien, lecteurs, vous vous trompiez, paraît-il ; un concile est convoqué pour faire connaître l'opinion du peuple ! C'est le peuple qui parle par la bouche des évêques. Et dès lors, vous imaginez facilement quelle autorité pouvait avoir la parole de plusieurs Pères du Concile qui représentaient des tribus sauvages !

Pauvre M. Dessaulles ! Il connaît encore moins la constitution de l'Eglise que sa syntaxe, et ce n'est pas peu dire !

" Mais au moins, diront ses amis, il connaît l'histoire. Il y a trente ans qu'il l'étudie avec une *recrudescence d'énergie* rare, et il n'a pas étudié autre chose. Il a totalement négligé la littérature et même la grammaire ; mais l'histoire de l'Eglise est son domaine, et c'est dans cette branche qu'il est un vrai savant."

Examinons cette nouvelle prétention des amis du pamphlétaire, et voyons s'il mérite vraiment, qu'on l'appelle un historien savant.

Qu'est-ce que connaître l'histoire ? Est-ce connaître simplement des faits et des dates ?—Evidemment non. Savoir l'histoire de l'Eglise, (c'est particulièrement de celle-là qu'il s'agit) c'est en connaître tous les événements importants et l'enchaînement de leurs causes ; c'est avoir sur tous les faits généraux une vue d'ensemble, et être capable de les grouper et d'en faire ressortir les enseignements.

Or, ce n'est pas là le genre de connaissances que M. Dessaulles possède. Ses brochures ne sont pas de l'histoire, mais des compilations sans unité, ni symétrie. Pour être historien de cette façon, il suffit d'avoir des livres et une paire de ciseaux.

M. Dessaulles a beaucoup lu, je lui reconnais ce mérite ; mais il a très-mal lu. Il a fait collection d'un grand nombre de petit faits, et de citations, et il a jeté tout cela pêle-mêle dans ses *Annuaires* et dans sa *Grande Guerre Ecclésiastique*. Il n'a pas su *disposer* ses récits, ni leur donner la clarté, la brièveté et l'ensemble. La synthèse de l'histoire est un travail qu'il parait ignorer complètement. Quant à la vérité, j'ai déjà dit le mépris qu'il en sait faire.

Donc les brochures de M. Dessaulles, jugées à la lumière des préceptes qui doivent guider l'historien, démontrent son ignorance en histoire ecclésiastique, comme son style prouve une absence complète de littérature.

Un grand penseur de notre temps a dit :

" L'ignorance a mille formes ; mais en particulier elle en a une. Il y a une méthode qu'elle préfère. Elle a un goût, une prédilection, une tendresse, une passion. C'est la passion d'associer le christianisme et le passé."

" Dire que le christianisme a été bon, mais qu'il ne l'est plus ; l'unir, dans la pensée de l'homme, aux

vieilleries, aux abus, aux préjugés, à tout ce que l'humanité déteste légitimement, voilà le paradis de l'ignorance."

C'est aussi le paradis de M. Dessaulles. Mais son ignorance est plus profonde encore, puisque dans plusieurs pages de ses écrits, il ne semble pas même croire que le Christianisme ait jamais été bon a quelque chose.

Voici comment il apprécie l'influence du clergé catholique :

"Les hommes d'études ont pu voir à quel degré de nullité intellectuelle, politique et nationale, *et d'infériorité morale*, les clergés de tous les pays ont réduit les peuples qu'ils ont réussi à contrôler et dominer."

Plus loin il se répète dans les termes suivants :

"L'on a vu cent fois ce que le clergé sait faire des peuples qu'il contrôle. Il n'est satisfait de son œuvre, que quand il les a amenés à croupir dans l'ignorance et la superstition."

Ce n'est pas tout. Après avoir vilipendé le clergé, il diffame la Papauté d'une manière atroce. Jamais un impie n'a poussé plus loin l'outrage. Il a appelé le gouvernement des Papes "LA NÉGATION DE TOUS LES PRÉCEPTES DE L'ÉVANGILE, ET DE TOUTES LES NOTIONS DE LA JUSTICE, DU DEVOIR ET DU DROIT."

Il affirme que la Papauté a toujours été *opposée à toutes espèces de progrès*, et il termine le chapitre de ses calomnies par les lignes suivantes, que nous reproduisons, pour la honte éternelle de leur auteur :

"Tous les vices couverts sous le manteau de la dévotion. Les maisons suspectes pleines de madones."

"Mœurs du clergé à l'avenant ! Sigisbées et courtisanes se disputant les princes de l'Eglise, et les moines se faisant pourvoyeurs de libertinage ! "

Laissons de côté la vilenie et la mauvaise foi d'un tel jugement sur la Papauté, et ne considérons que l'ignorance grossière.

Tous les historiens de quelque renom, même les impies et les protestants, ont rendu meilleure justice, à l'influence sociale et politique de la Papauté et du clergé catholique. Tous, M. Guizot en tête, ont reconnu que c'est le Christianisme qui a civilisé le monde. Pour parler comme le fait M. Dessaulles, il faut ignorer le premier mot de l'histoire ecclésiastique, ou faire profession ouverte de dénigrement et de mensonge. Que l'illustre pamphlétaire choisisse.

Et l'on voudrait faire passer M. Dessaulles pour un savant ! Quelle misère ! M. Dessaulles est un digne fils du XVIIIème siècle. Et c'est depuis cette époque que la vraie science a commencé à décheoir.

C'est à cette date néfaste, que la science a commencé sa révolte contre Dieu et l'Eglise, et qu'elle a pris la tangente qui conduit à la négation du surnaturel !

L'*Encyclopédie* est une rature gigantesque faite par d'imbéciles orgueilleux dans le livre de la vérité.

On me dira : " vous êtes trop sévère, et vous ne tenez pas assz compte du génie." Je vous en demande bien pardon, mais je crois que c'est ainsi qu'il faut traiter l'erreur.

Oui, lecteurs, je vous en conjure au nom de la vérité, ne vous inclinez jamais devant l'erreur, sous le prétexte absurde qu'elle a des représentants illustres. Et quand on vous dit : " M. Dessaulles est dans l'erreur, mais il a tant de talent ! saluez ! "

Non, ne saluez pas. Il n'a pas tant de talent puisqu'il ne sait ni la grammaire, ni la littérature, ni l'histoire, ni autre chose ! C'est un énergumène, voilà tout. Et puisqu'il n'a pas su discerner le vrai du faux, après

avoir reçu une éducation chrétienne, c'est une intelligence incomplète.

La science et la foi doivent marcher dans l'unité, et ne peuvent pas se contredire. Le plus petit d'entre tous les savants doit connaître et respecter cette vérité primordiale. Si donc vous êtes un vrai savant, vous devez être convaincu d'une chose : c'est que la science cesse d'être vraie et devient ignorance, du moment qu'elle se trouve en contradiction avec la foi.

Donc l'homme qui, comme M. Dessaulles, renie la foi pour suivre ce qu'il appelle la science, est un ignorant que l'orgueil aveugle. La science est un océan dont la foi est le rivage, et dont l'Eglise est l'étoile polaire. C'est une des grandeurs, et l'un des bonheurs de l'homme de voguer sur cet océan les yeux fixés sur l'étoile. Mais si vous perdez cet astre de vue, vous irez inévitablement vous heurter contre l'écueil. Le rivage, c'est-à-dire la foi, s'éloignera sans cesse et l'océan deviendra un abîme.

Tel a été le sort de M. Dessaulles, et tel est le sort de tous ceux qui se révoltent contre l'autorité ecclésiastique au nom de la raison et de la liberté.

—

Post-scriptum.—J'avais terminé ce travail, lorsqu'un ami m'a fait tenir une nouvelle brochure de M. Dessaulles, en *réponse* à la circulaire de Mgr. l'Evêque de Montréal.

Ce nouveau libelle est encore plus violent que les autres ; mais il n'est pas plus véridique, ni plus habile, ni mieux écrit. Trente deux pages de galimatias, c'est vraiment trop long !

Le style est toujours le même, c'est-à-dire incorrect, diffus et embarrassé. Même absence de syntaxe, de

disposition et d'ensemble. Même accumulation d'injures, de menaces et d'outrages dans des phrases sans fin !

St. Denys a dit : " A mesure que l'homme s'élève vers " les cieux, le coup d'œil qu'il jette sur le monde " spirituel se simplifie et ses discours s'abrégent."

Cette observation si juste explique pourquoi les phrases de M. Dessaulles sont si longues. A mesure qu'il descend dans les bas-fonds de la libre pensée, ses yeux se voilent et ses discours s'allongent.

Au reste, il se répète toujours, et sa dernière production ne contient rien de neuf. Elle nous a fait penser à ces femmes des halles, dont le langage grossier s'attaque à l'honnête homme qui passe, et qui répètent les mêmes injures à satiété, dans l'espoir que le passant leur fera l'honneur d'une réponse !

M. Dessaulles est la poissarde de l'Institut-Canadien, et il injurie sans cesse le saint évêque de Montréal qui va son chemin sans lui répondre.

La conclusion de l'écrit n'est pas nouvelle non plus. M. Dessaulles y finit encore par se jeter dans le sein du rationalisme, sa nouvelle religion. Voici la formule de sa croyance :

" Il y a quelqu'un qui possède et possèdera toujours plus d'intelligence, de lumière et de bon sens pratique que tous les rois, ministres, évêques ou Papes : et ce quelqu'un, *c'est tout le monde !* "

" C'est là qu'est la vraie *souveraineté morale*, et elle ne saurait être que là, puisque Dieu est nécessairement présent dans l'humanité, qu'il l'a créée perfectible en l'illuminant d'une *parcelle de sa propre raison*, et à laquelle *il se révèle* constamment dans la suite des âges *par les génies supérieurs* qu'il fait de temps à autre surgir dans son sein."

TOUT LE MONDE ! Voilà le Dieu de M. Dessaulles ! Franchement, je serais tenté de lui préférer Brahma, Vichnou ou Tao. TOUT LE MONDE ! C'est un dieu un peu mêlé, un peu compliqué, un peu capricieux, un peu... disons le mot, un peu bête ! Est-ce pour cela que M. Dessaulles l'a choisi ?

TOUT LE MONDE ! Mais entendons-nous ; qu'est-ce que *tout le monde ?* Les Chinois, les Indiens, les Japonnais, les Tartares, les Patagons, les Nègres, toutes les tribus sauvages, et les grands singes d'Afrique, qui suivant M. About sont les ancêtres de l'humanité—est-ce là *tout le monde* de M. Dessaulles ? Dans tous les cas, ils forment l'immense majorité des peuples, et M. Dessaulles qui est un parlementaire, doit se soumettre à cette majorité là !

TOUT LE MONDE ! Mais, M. Dessaulles, embrasser la religion de *tout le monde*, cela me rend perplexe. Quelle est la religion de *tout le monde ?* Vous me direz probablement qu'il faut suivre la majorité, vous qui êtes un si grand partisan de la souveraineté du peuple. Mais je vous prie d'observer que c'est le paganisme qui est la religion de l'immense majorité des hommes, et je vous avertis que je ne suis pas du tout disposé à devenir idolâtre.

TOUT LE MONDE ! Tel est donc, suivant M. Dessaulles, le nom du *quelqu'un* qui a été constitué dépositaire de la vérité ! Mais en Canada, par exemple, qui est *tout le monde ?* Sont-ce les évêques, les prêtres et la population qui suit leurs enseignements ?—Mais non, puisqu'ils sont tous dans l'erreur et la superstition. C'est donc M. Dessaulles qui est *tout le monde !*

Je vous salue, dépositaire de l'infaillibilité de *tout le monde !* Je ne suis plus étonné de vous entendre mépriser Donoso Cortès, De Maistre, Veuillot et Pie IX ! Ils sont en effet, de pauvres sires, comparés au greffier de la

paix de Montréal, verbe de l'infaillible TOUT LE MONDE !

Je m'incline devant vous, petit ! Prenez cependant un bon conseil : étudiez la grammaire ! Je ne saurais trop vous le répéter : la grammaire... cela sert toujours en ce monde !

Mais ne badinons plus sur des sujets si graves, et constatons la profondeur de votre aberration intellectuelle et morale. Vous croyez donc, brave homme, que la raison humaine est le seul guide à suivre, et que Dieu ne se révèle que par les *génies supérieurs* qui surgissent de temps à autre ?—Mais alors, vous ne connaissez rien du tout de l'histoire du monde !

Nier la révélation de Dieu à l'homme par Dieu lui-même, c'est nier le fondement de toute l'histoire ; et c'est ignorer en même temps ce que tous les peuples, même les idolâtres, savent et croient fermement ! Les traditions de toute la terre, attestent cette croyance universelle à la révélation divine.

Livrez le monde à la *raison* et aux *génies supérieurs*, et vous verrez ce qu'ils en feront. L'histoire est là pour vous l'apprendre. Où en était l'humanité lors de la venue de Jésus-Christ ?

Dieu s'était pourtant lui-même révèlé à l'homme au commencement, et de temps à autre, il lui avait envoyé non pas seulement des *génies supérieurs*, mais des prophètes et néanmoins le monde entier, votre TOUT LE MONDE, M. Dessaulles, était plongé dans l'ignorance et la dégradation.

Voilà ce que devient *tout le monde*, soumis à la seule autorité de la raison. C'est un pauvre docteur que *Tout le monde*, et quand vous le placez au-dessus des Papes, vous rayez d'un seul trait toute l'*histoire ecclésiastique*—qui n'est que le récit des triomphes constants de la Papauté sur *Tout le monde.*

Avez-vous donc oublié cette lutte gigantesque et merveilleuse que soutint contre *Tout le monde* le premier de ces Papes que vous dépréciez aujourd'hui ? Pierre n'était qu'un pauvre pêcheur inconnu, et *Tout le monde* était riche, puissant, soutenu par des *génies supérieurs* et gouverné par un homme dont un signe de tête faisait trembler l'Univers. Pourtant, votre *Tout le monde*, M. Dessaulles, fut vaincu, et Néron périt misérablement tandis que Pierre devenait immortel.

Et puisque nous en sommes à parler de l'impuissance de la *raison*, expliquez-moi donc, M. Dessaulles, pourquoi cette déesse n'opère pas en Asie les même prodiges de civilisation qu'en Europe. Les grands penseurs expliquent cette différence par l'influence du Christianisme en Europe. Mais vous aurez probablement quelque autre explication à offrir. Car vous nous laissez entendre que vous êtes *l'un de ces génies supérieurs* par lesquels Dieu se révèle aux hommes.

Si vous avez une mission à remplir comme *génie supérieur*, vous feriez mieux de nous le dire franchement et de nous le prouver. Avez-vous eu quelques visions, ou des rapports quelconques avec le monde invisible ? Si oui, hâtez-vous de nous les faire connaître. Car soyez sûr, qu'il n'y a rien dans vos œuvres qui révèle le *génie supérieur*.

Je n'attendrai pas cette révélation néanmoins, pour répondre au défi que vous portez dans votre dernier écrit. Je ne le ferai pas au nom du vénérable évêque de Montréal qui n'a pas besoin de défenseur contre vous. Il ne me connaît pas d'ailleurs, et je n'appartiens pas à son diocèse.

J'accepterai en mon nom seul, le défi porté, mais à certaines conditions très-justes :

1o. Vous abrégerez vos phrases, afin que je puisse vous lire sans trop de fatigue.

2o. Vous me prouverez que vous êtes encore catholique. Car si vous ne l'êtes plus, comme je crois l'avoir établi, toute discussion est inutile, et nous ne pouvons plus avoir rien de commun avec vous.

3o. Vous achèverez votre ouvrage en prouvant tous vos avancés, et en citant toutes vos autorités. Vous êtes l'accusateur ; à vous d'appuyer toutes vos accusations de preuves, et d'en indiquer toutes les sources. Il vous arrive très-souvent de dire : tel auteur, tel Pape, tel Saint ont écrit telle chose. Ce n'est pas assez, et je ne veux pas être obligé de feuilleter vingt volumes pour vérifier une citation, vous voudrez bien citer le volume et la page. Vous ferez votre travail et je ferai le mien.

A ces conditions je suis votre homme. et je vous promets des émotions.



TABLE.



